Revue d'Histoire Littéraire de la France

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1959
59e ANNÉE - No 4

LA CRITIQUE ET L'ACTUALITÉ MUSICALES DANS LE « THÉATRE ITALIEN » DE GHÉRARDI

Si, comme l'écrit G. Attinger, le recueil italien de Ghérardi révèle « l'envahissement progressif de la comédie italienne par des scènes françaises » [1], on peut affirmer également qu'il consacre, au cours des années 1682 à 1697, une place toujours plus grande à la musique et à la critique musicale.

Dans les premières comédies du recueil, la musique intervient rarement. A l'occasion, Arlequin se contente de chanter un air italien — célèbre d'ailleurs — extrait de *Psyché* de Lully [2]. Ensuite — et au fur et à mesure que les pages d'airs notés se font plus nombreuses d'un volume à l'autre — les auteurs accordent un intérêt accru à la musique. Certains d'entre eux se révèlent musiciens ou compositeurs, comme Regnard ou Dufresny. A ce moment, il est possible que, sans enfreindre trop ouvertement le privilège de Lully [3], un petit orchestre ait été fondé au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Il est fait appel à des compositeurs en renom pour la composition des airs : à P. Lorenzani, à Gillier ; dès 1687, Constantini surveille la partie musicale des représentations [4].

Théâtre d'action, sans doute : théâtre de mœurs aussi, qui s'attache à une satire grossière et stéréotypée, mais amusante, des docteurs, des avocats, des militaires ou des abbés, la scène des Italiens deviendra peu à peu un lieu où la critique se fait plus étendue et plus profonde.

Il faudra quelques années avant que les portraits féminins y

1. Attinger (G.), *L'esprit de la Commedia dell'Arte dans le théâtre français*, 1950, p. 186.
2. (Nolant de Fatouville), *Arlequin Mercure galant*, 1682.
3. Il limitait l'effectif pour les théâtres autres que l'Opéra à deux chanteurs et six violons ou joueurs d'instruments (Ordonnance royale du 22 avril 1672).
4. Campardon, *Les comédiens italiens et la troupe des comédiens du roi*, 1880, I, p. 136. Pour les qualités musicales de ce théâtre, cf. Cucuel (G.), *Les créateurs de l'Opéra-Comique français*, 1914, p. 15-18.

paraissent dessinés d'une main avertie. Mais, alors, nous y reconnaîtrons la fille de bonne famille, bien élevée, vertueuse, qui vit très retirée et n'est point coquette. Elle reste à la maison en compagnie de livres, d'écheveaux de laine, de partitions musicales, de son clavecin et de sa guitare [1]. Elle peut manifester le désir d'entrer à l'Opéra. Une fille de qualité n'y déchoit point, ainsi qu'il est expressément indiqué dans le privilège de fondation de l'Académie royale de Musique [2], mais il faut qu'elle sache chanter un duo et qu'elle ait un air ouvert et hardi pour réussir dans cet état [3].

Les coquettes, même frelatées, se font gloire d'aimer la musique, surtout l'Opéra. Telle Mme Pernelle qui, dans son enthousiasme, s'écrie : « J'ai résolu d'aller voir l'opéra tout mon soûl [...] Ah ! l'opéra, c'est la source de tous les plaisirs ; il n'y a que cela de parfait au monde [4]. » Au surplus, c'est au théâtre que se nouent les intrigues amoureuses. La coquette y règne en maîtresse. « L'Opéra n'est bon que pour les filles », déclare Arlequin [5]. Si on n'en trouve pas à la comédie, à la promenade, allons les chercher à l'Opéra [6]. Mais gare au mari complaisant ou peu clairvoyant, au barbon qui séquestre une pupille pour l'épouser ! A l'Opéra, le greluchon n'est jamais loin. Qu'il vienne de la scène ou de la salle, il bernera le gardien confiant. Ici, c'est l'abbé galant qui convie la jeune femme dans sa loge pour solliciter son avis ou recueillir son approbation [7]. Là, il est conseillé au mari de craindre « l'irruption des fleurettes banales des pasteurs de la scène lyrique » [8]. Arlequin, qui achète les bonnes grâces des dames en les menant à l'Opéra [9], ne craint pas d'affirmer, en homme expérimenté :

> Dans ma maison il n'entrera
> De peur de maligne pratique,
> Aucun lévrier d'Opéra
> Symphoniste, chanteur ou suppôt de musique.
> *Item* pour le maître à danser [10].

Et pourtant, tout comme l'abbé, le militaire, le greluchon ou l'amant honnête, le musicien et le professeur de danse forcent l'entrée de la maison, puisque la maîtresse du logis se doit d'acquérir de l'esprit et des manières aisées. Les auteurs du *Théâtre italien* malmènent cepen-

1. Palaprat, *La fille de bon sens*, 1692.
2. Dufresny, *L'Opéra de campagne*, 1692. Texte du privilège : « Voulons et nous plaît que tous gentilshommes et Damoiselles puissent chanter auxdites pièces et représentations de notre Académie royale sans que pour cela ils soient censés déroger audit titre de noblesse et à leurs privilèges, charges, immunités.. ».
3. M. de B***, *Arlequin misanthrope*, 1696.
4. Dufresny, *L'Opéra de campagne*, 1692.
5. Regnard, *Le Divorce*, 1688.
6. (Nolant de Fatouville), *Arlequin empereur dans la lune*, 1684.
7. (Nolant de Fatouville), *Le Banqueroutier*, 1687.
8. Palaprat, *Arlequin Phaeton*, 1692.
9. L. A. D. S. M., *Ulysse et Circé*, 1691.
10. Regnard, *Arlequin homme à bonnes fortunes*, 1690.

dant nos artistes. Ils doivent bien les connaître, et leur satire rend un son très juste, bien qu'elle ne porte, dans chaque cas, que sur un seul travers. Le maître à danser est toujours insolvable [1] ; les musiciens s'enivrent comme des cochers. Dans une comédie non représentée et non datée, *Les intrigues d'Arlequin aux Champs-Élysées*, Colombine déclare qu'elle aime Arlequin « comme les musiciens aiment à boire ». Ailleurs, on nous dit que « le musicien est une terre ingrate qui ne produit qu'à force d'être arrosée » [2]. Il est vrai que Lully ne dédaignait pas la boisson et, à l'époque, les cabarets de Paris et des environs se remplissaient de musiciens qui s'enivraient avec une régularité admirable.

Danseur ou professeur de musique, voyons nos artistes à l'œuvre. Si les comédies du *Théâtre italien* renouvellent souvent la querelle célèbre du *Bourgeois gentilhomme* entre les maîtres de danse et de musique [3], il faut dire que la critique se montre ici plus profonde et qu'elle débouche, parfois, sur un véritable tableau de mœurs. Telle cette scène du *Banqueroutier :*

ARLEQUIN (*en maître à chanter*) : Ne viens-je point, Mademoiselle, à une heure incommode ?

ISABELLE : Les maîtres à chanter sont sans conséquence et on peut les recevoir à la toilette.

ARLEQUIN : C'est notre plus beau privilège.

COLOMBINE : Vos trois louis d'or par mois valent encore mieux que cela. Prenez un siège, Monsieur Fredonnière.

. . . . . .

ARLEQUIN : Je demande si vous ne voulez pas chanter cette belle sarabande luthée [4] ?

ISABELLE : Je n'irai jamais jusque-là, je suis trop enrhumée.

ARLEQUIN : Oh ! vous irez de reste, c'est une octave douce [5]. *(A son valet.)* Accordez votre théorbe.

ISABELLE : C'est donc un vrai concert, puisque vous amenez de vos amis.

ARLEQUIN : Point du tout. Est-ce que nous ne sommes pas d'assez bonne maison pour faire jouer nos valets [6] ? Il accompagne assez joliment. Touchez votre A mi la ré [7]. La, la la... Plus haut... Bon, voilà qui est fort bien. Allons, Mademoiselle. *(Il bat la mesure.)* La, la, lon, lon. *(Il commence une note ou deux en forme de basse-continue.* [8]*)* Allons, partez. Fo, fo, fo... Diable,

1. (Nolant de Fatouville), *La matrone d'Ephèse ou Arlequin grapignan*, 1682.
2. Dufresny, *L'Opéra de campagne*, 1692.
3. Cette scène est sans doute née des différents qui opposaient les anciennes corporations de chorégraphes et de musiciens à la nouvelle Académie de danse fondée par Louis XIV en 1661. A propos de cette hypothèse, cf. Loubet de Sceaury, *Musiciens et facteurs d'instruments de musique sous l'Ancien Régime*, 1949, p. 77 et suiv.
4. Il s'agit d'une sarabande transcrite pour le luth et sur l'air de laquelle on pouvait adapter des paroles.
5. Faut-il comprendre qu'Isabelle enrhumée, désirant ménager son larynx, chante en « demi-teinte » ou bien que le morceau est écrit dans une tessiture commode ?
6. Il est exact que, dans les « bonnes maisons », les serviteurs faisaient de la musique pour leur maître.
7. Ton de *la*.
8. Ancien système comprenant la notation abrégée des parties accompagnantes à partir de la basse qui porte des chiffres indiquant les accords à « réaliser ».

vous manquez la mesure, prenez garde à cela, s'il vous plaît. C'est tout l'agrément de la musique [1]. Allons, à cette fois-ci. Hé lon lan la, la li, la, lon. *(Se retournant vers son valet.)* Hé, ventrebleu, mon ami, vous n'entrez point dans le mode. Donnez-moi mon théorbe...

La scène est particulièrement vivante ; elle rend un son juste et vrai. Le maître à danser, lui, se doit d'entrer en pirouettant ; ce qui, dans *L'Opéra de campagne* de Dufresny, donne lieu à une bouffonnerie très divertissante. Voici le début de la scène :

ARLEQUIN *(faisant beaucoup de révérences et de tours de jambes)* : Tout Paris convient, Madame, que je suis le premier homme du monde pour... *(Il cabriole.)*

Mme PERNELLE : Ou les apparences sont trompeuses ou vous méritez la réputation que vous vous êtes acquise.

ARLEQUIN : Toute la jeunesse, Madame, qui a quelque disposition à... *(Il pirouette)*, vient prendre chez moi des leçons de... *(Entrechat.)*

Mme PERNELLE : Tout votre mérite est dans vos allures et sitôt que je vous ai vu, il m'a pris envie de danser.

ARLEQUIN : On m'a toujours dit que ma physionomie inspirait... *(Il saute.)* Rien de plus recherché en ce siècle qu'un vigoureux... *(Il fait un tour de jambe)* et l'on peut dire que la danse est le plaisir universel. Les grands *(il fait un chassé)*, les petits *(un autre chassé)*, la robe *(une cabriole)*, l'épée *(une cabriole en avant)*, tout danse, Madame, ou tout devrait danser, pour mieux dire...

Ces scènes de mœurs ne doivent pas nous étonner dans un théâtre qui prend pour devise le fameux *Castigat ridendo mores*, mais il arrive que de telles scènes visent un but critique et nous éclairent sur des querelles d'idées ou sur des mouvements d'opinion contemporains. Ici, le maître à danser, inscrit sans doute dans sa corporation, n'a que mépris pour l'Opéra, dont les membres, protégés par le roi, lui font concurrence. Ainsi Arlequin qui déclare : « Je veux que le premier entrechat que je ferai me rompe le cou si jamais j'y mets les pieds (à l'Opéra). Vous moquez-vous ? Quand on me donnerait un tiers dans l'Opéra, je n'y entrerais pas, moi [2]. »

De même, douze ans avant que la querelle entre les musiques italienne et française ne devienne une affaire publique, les auteurs du *Théâtre italien* en posent les termes d'une manière particulièrement vivante. Voici comment Regnard nous présente la querelle dans *Le Divorce :*

MEZZETIN *(en bégayant)* : Monsieur, apparemment, n'aime pas l'italien, mais j'ai fait depuis peu un petit duo en français que je veux chanter avec lui, et je suis sûr qu'il ne lui déplaira pas *(Mezzetin lui présente un papier de musique).*

1. Arlequin ne réagit-il pas ici comme un Italien ? Au contraire de la musique italienne, la musique française jouissait d'une grande souplesse agogique. Cf. Borrel (E.), *L'interprétation de la musique française*, 1934, p. 180 et suiv.

2. Regnard, *Le Divorce*, 1688.

ARLEQUIN : Voyons. Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de mouches qui sont au commencement des lignes ?

MEZZETIN : Ce sont des diésis pour montrer que c'est en A mi la ré bécarre. Je ne compose jamais que sur ce ton et c'est pour cela que j'en porte le nom [1].

ARLEQUIN : Ah, ah, vous composez donc toujours sur ce ton-là ?

MEZZETIN : Oui, Monsieur.

ARLEQUIN : Et moi, Monsieur, je n'y chante jamais.

(Mezzetin lui présente alors un autre air en D la ré sol.)

ARLEQUIN *(lui jetant le papier au nez)* : Oh, chantez juste vous-même, je sais bien ce que je dis. Est-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une dissonance et que l'octave s'entrechoquant avec l'unisson vient à former un diésis bémol ? Mais voyez cet ignorant [2] !

MEZZETIN : Monsieur, avec votre permission, si les musiciens n'en savent pas plus que vous, ce sont de grands ânes.

ARLEQUIN : Plaît-il, mon ami ? Savez-vous que vous êtes un sot par nature, par bémol, par bécarre [3] ? Je vous apprendrai à insulter ainsi la croche française !

Qu'il s'agisse du maître à danser ou du musicien c'est, en principe, l'Opéra qui supporte les assauts [4]. Le fait n'a rien d'étonnant. L'Opéra était, alors, la seule institution où le peuple pouvait apprécier la musique profane. Il a été créé par le roi en vue de donner à ses sujets le divertissement en musique. La politique, comme il se doit, y trouve aussi son intérêt. Le spectacle mis au point par Lully combine les grâces délicates de la pastorale aux allusions recherchées de l'allégorie. La mythologie le situe dans le monde divin de l' « Age d'or ». Il offre à la foule des Parisiens ou des provinciaux une image idéalisée de la vie de cour telle que l'a voulue le roi dans ses années de gloire. La décadence qui suivra la mort de Lully (1687), le manque d'audace et d'originalité apparent de ses successeurs, fourniront des armes aux détracteurs du genre. Mais, ne l'oublions pas, la critique déclenchée au nom du bon goût ou de la vraisemblance ne fut qu'un prétexte : ridiculiser l'institution revenait, en fin de compte, à décrier le régime.

Certes, il ne faut pas nier à l'Opéra des qualités qui l'ont rendu célèbre. De très loin, on accourt pour l'admirer et la Ville Lumière lui doit une part certaine de son prestige [5]. Enfin, son orchestre, le

1. Cette réplique fait allusion au fait que les compositeurs italiens ne craignaient pas d'utiliser des tons compliqués qui n'étaient pas en usage en France. Mais Arlequin ne paraît pas très savant en musique !

2. S'agirait-il d'une « fausse relation » qui, en harmonie, constitue une faute d'écriture ?

3. Dans le système de la solmisation, l'hexacorde se présentait de trois façons déterminées par la place du demi ton :

C	D	E 1/2	F	G	A	
ut	ré	mi	fa	sol	la	(hexacorde par nature)
sol	la	si 1/2	ut	ré	mi	(hexacorde par bécarre)
fa	sol	la 1/2	sib	ut	ré	(hexacorde par bémol)

(Nous empruntons ce tableau à A. Machabey, « Gérard Desargues géomètre et musicien », dans *XVII^e Siècle*, 21-22 [1954], p. 400.) On pouvait donc être sot par nature, par bémol et par bécarre.

4. G. Cucuel avait déjà fait la remarque. Cf. « La Critique musicale dans les " Revues " du XVIII^e siècle », dans *L'Année musicale*, t. II (1912), p. 140-142.

5. (Nolant de Fatouville), *Arlequin Protée*, 1683.

meilleur d'Europe, attire les musiciens de l'étranger. On l'écoute avec ravissement et les historiens de la musique savent bien, aujourd'hui, l'attrait que cet orchestre a exercé sur l'élite musicale contemporaine. Aussi Arlequin a-t-il tort de prétendre que l'empereur de la lune entretient un orchestre meilleur que celui de l'Opéra. Il s'attire aussitôt cette riposte : « Oh, pour cela, Monsieur, vous voulez bien que je n'en croie rien ; il n'y a point d'orchestre dans le monde qui vaille celui de l'Opéra de Paris et ce au dire de tous les connaisseurs [1]. »

De cet Opéra, Lully reste le maître incontestable et admiré, même après sa mort.

Quelle pitié que l'Opéra
Depuis qu'on a perdu Baptiste [2] !

soupire-t-on. Dès 1688, l'Isabelle du *Divorce* de Regnard nous fait part de sa désolation : « Ah fi, Colombine, avec ton Opéra. Peut-on en revenir à la Demie Hollande (?) quand on s'est si souvent servi de Baptiste ? J'y allai dès deux heures à la première représentation ; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençât, mais ce fut bien pis quand on eut une fois commencé. » A quoi Colombine réplique qu'on ne peut s'ennuyer à l'Opéra, alors que les habits y sont si beaux [3]. Mais la mode change, malgré la gloire de Lully. A Colombine qui vient de lui chanter un petit air niais qu'elle croit extrait du *Roland* de Lully, Arlequin répond : « Oh ! point, il faut que ce soit des derniers (opéras), car voilà le tour aisé de nos poètes et de nos musiciens d'aujourd'hui. La jolie chanson ! On ne travaillait pas comme cela autrefois [4]. » C'est que l'on abandonne la grande et noble déclamation de Lully pour la chanson ou la brunette. Au surplus, le chansonnier va gagner plus d'argent que le compositeur d'opéras payé « en monnaie de singe, puisqu'il n'y a plus, à l'Opéra, que des singes » [5]. Au chansonnier les succès ; dans sa clientèle se pressent les amants, les abbés, les hommes de robe ou d'épée, jeunes ou vieux, qui donnent la sérénade à leur belle. C'est le chansonnier qui compose ces airs passionnés, amoureux, tendres, bachiques, héroïques, tragiques, énergiques, mélancoliques ou chromatiques, selon une joyeuse énumération de Scaramouche. Aussi peut-il chanter d'un ton assuré :

Chantez, chantez, petits oiseaux
Près de vous, l'Opéra, l'Opéra doit se taire.
Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux
Et l'Opéra n'en saurait faire [6].

1. (Nolant de Fatouville), *Arlequin empereur dans la lune*, 1684.
2. *Chansonnier Clairambault*, VIII, f. 165.
3. Il est de fait que le critique ne trouvant rien à louer dans les opéras des épigones de Lully se rabat sur les costumes et les décors qui restent somptueux. Cf., par exemple, le *Mercure galant* de mars 1688 (à propos du ballet de *Flore et Zéphire*).
4. Regnard, *Arlequin, homme à bonnes fortunes*, 1690.
5. Allusion au fait que les successeurs de Lully ont été souvent considérés, de leur temps, comme des imitateurs ou des plagiaires.
6. Mongin, *Les promenades de Paris*, 1695.

Arlequin nous le dira : « Almanachs vieux et opéras nouveaux font les garde-boutiques. [1] »

Mais c'est l'œuvre de Lully qui payera d'abord les frais d'une gloire trop éclatante. Si on ne l'attaque pas ouvertement, on s'en sert pour les parodies. Le Théâtre italien en donne souvent, après 1687. La plupart sont d'une verve étonnante. Tout le monde connaît ces vers si chantants de l'*Armide* de Quinault mise en musique par Lully :

Plus j'observe ces lieux et plus je les admire.
Ce fleuve coule lentement
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.
Les plus aimables fleurs et le plus doux zéphire
Parfument l'air qu'on y respire.
Non, je ne puis quitter des rivages si beaux,
Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux,
Les oiseaux enchantés se taisent pour l'entendre.

Arlequin les parodie ainsi :

Plus j'observe ce rôt et plus je le désire.
La broche tourne lentement
Je m'éloigne à regret d'un morceau si friand.
Le fumet embaumé des chapons qu'on fait cuire
Parfume l'air que je respire.
Les poulets fricassés se cuisent pour m'attendre,
Des charmes de la faim j'ai peine à me défendre [2].

De la parodie, les Italiens ont tiré des effets comiques d'un succès assuré. Qu'on en juge par cet extrait du *Retour de la foire de Bezons* (1695) de Ghérardi où l'on trouve une « imitation » de la pastorale d'*Acis et Galatée* de Lully :

POLYPHÈME : Quand veux-tu donc, ma tigresse
Réciproquer mon amour ?
Je sens où le bât me blesse,
Mon âme est percée à jour.
Défais-toi de ta sagesse,
Car c'est un harnais trop lourd.
Je suis discret, ma Princesse,
Comme le bruit d'un tambour.

(Acis paraît.)
ACIS : Princesse, me voilà, mais je ne puis rien dire.
GALATÉE : Allez, éloignez-vous, faut-il vous le redire ?
(Elle s'en va et se jette dans la mer.)
ACIS : Vous me fuyez ! Par où l'ai-je donc mérité ?
POLYPHÈME : Traître, reçois le prix de ta témérité.
(Il lui jette un rocher fait en forme de tonneau qui en frappant Acis le couvre entièrement à la réserve de la tête qui lui sort au travers du bondon.)
ACIS : Déesse, c'en est fait, je vous perds et j'expire.

1. et 2. Dufresny, *L'Opéra de campagne*, 1692.

POLYPHÈME : Il est mort, l'insolent, cette tonne le cache.
Je suis content de l'avoir fait crever
Le drôle croyait ici me l'enlever
Jusque dessous la moustache.

Or, ce passage succède à un délicieux air d'opéra italien. Est-il meilleure manière de se moquer de la « tragédie en musique » française ?

La critique ne s'arrête pas seulement à la parodie qui fait saillir les défauts et monte en épingle le ridicule. Elle va plus avant. On sait combien le langage des héros d'opéra est emphatique. Il heurte la vraisemblance et s'oppose au naturel du discours. Il arrive que ce ton ampoulé quittant, pour un moment, la scène lyrique devienne, dans la bouche de Mezzetin et d'Arlequin, un trait de satire. Écoutons-les dans *Le Divorce* de Regnard :

MEZZETIN : O déplorable coup du sort
O malheur !
ARLEQUIN : Je frémis, parle...
MEZZETIN : Patrocle est mort.

Cette outrance de l'expression devait être grossie encore par les gestes, les mouvements et le ton des acteurs. L'Opéra ne dédaigne pas les effets et l'outrance. Il frappe violemment pour toucher sûrement, et telle scène qui paraît pathétique à la lecture peut être tournée en ridicule, lorsque les acteurs du Théâtre de Bourgogne imitent les chanteurs de l'Opéra. C'est par ce subterfuge que l'auteur des *Intrigues d'Arlequin aux Champs-Élysées* provoque le rire :

ORPHÉE : Dis-moi, je te prie, un de ces discours qu'on y chante (à l'Opéra).
ARLEQUIN : En voici un d'un opéra nommé *Armide*. Tenez, voilà Armide qui est amoureuse de Renaud. Ce Renaud est un gaillard, mais fier comme un diable ; il veut quitter la belle Armide. Celle-ci lui dit en chantant *(il contrefait la Le Rochois)* [1] :

« Renaud ! Ciel ! O mortelle peine !
Vous partez ? Renaud, vous partez ?
Démons, suivez ses pas, volez et l'arrêtez.
Hélas ! Tout me trahit et ma puissance est vaine. »

. . . . . .

Ensuite, ce fier Renaud qui a un cœur de rocher, répond cruellement à cette pauvre affligée *(il contrefait Duménil)* :

« Armide, il est temps que j'évite
Le péril trop charmant que je trouve à vous voir.
La gloire veut que je vous quitte,
Elle ordonne à l'amour de céder au devoir. »

ORPHÉE *(rit)* : Ah, ah, que cela est plaisant !
ARLEQUIN : Quoi, vous riez ! Vous m'étonnez. Savez-vous qu'on ne rit jamais à l'Opéra et que, si on y rit, c'est tout au plus quand une machine a fait faux-bond.

1. Marthe Le Rochois et Duménil, cité ensuite, sont deux chanteurs célèbres de l'époque de Lully.

Faire rire, la tâche est aisée lorsqu'on vise une forme de spectacle fondée sur le chant continu. La beauté n'y gagne rien, mais la vraisemblance y perd. Boileau, Saint-Évremond et tous les ennemis de l'Opéra ne se sont pas fait faute de noyer sous le ridicule ce qui constitue son caractère même : le chant. Les Italiens, à leur tour, entonneront ce refrain. Sans être nouveau, ils savent qu'il porte et portera toujours sur une fraction du public qui affiche son rationalisme et plaide pour la vraisemblance. « Quel plaisir ne serait-ce point, dit Arlequin, d'entendre un beau plaidoyer en musique et de voir ensuite un juge vénérable prononcer un arrêt en faisant mille fredons agréables dans sa gorge ! » A l'Opéra, on parle en chantant et on marche en dansant [1]. On pourrait y voir — il suffit d'y penser — « Caton sur le point de mourir danser gravement une chaconne et ce fameux Romain fredonner mélodieusement tout le traité de l'*Immortalité de l'âme* » [2].

Il arrive — le cas est rare — que les auteurs du *Théâtre italien* se livrent à une attaque plus pertinente contre certains défauts de l'Opéra. En réalité, la conception de la « tragédie en musique » selon Lully n'est pas toujours à l'abri de tout reproche. Dans chacun des actes, par exemple, le librettiste rompt le fil de l'action pour faire place au « divertissement ». Cette partie du spectacle consacrée aux danses naît, peut-être, des circonstances ou des situations créées par la tragédie, mais le lien qui relie ces différents éléments paraît souvent très lâche. Un simple prétexte donne lieu au divertissement et après la mort de Lully il tend à s'isoler davantage de l'action. Les Italiens n'ont pas manqué de relever ce défaut et de proposer, à leur manière, un remède à ce mal. « Ce qu'il y avait d'admirable dans mon opéra, déclare Colombine dans la *Descente aux enfers* (1689), de Regnard, c'est que les divertissements étaient *ex visceribus rei.* D'abord, c'étaient des filous qui coupaient les bourses. Les instruments prenaient là des sourdines. Ensuite, je faisais paraître des joueurs de gobelet qui faisaient flamber des étoupes dans leur bouche. Ah, ne m'en parlez point, cela vaut mieux que toutes vos pluies de feu. Mais ce qu'il y avait de surprenant et dont on ne s'était point encore avisé, c'était un divertissement d'un trio de pendus qui rendaient les derniers soupirs sur le même brin. C'était là, morbleu, où je rassemblais tous les tons plaintifs de la musique pour faire pleurer joyeusement toute l'assemblée. » Disons-le, l'opéra de Colombine avait pour titre : *Les aventures du Pont-Neuf.* Et, bien entendu, puisque la mode en est venue, elle ajoute à son œuvre un « petit tonnerre pour ragaillardir » et même une « tempête avec un gros tambour sur le théâtre » ; tem-

1. L. A. D. S. M., *Ulysse et Circé*, 1691.
2. M. de. B***, *La fontaine de sapience*, 1694.

pête si orageuse « que jamais les violons ne la purent jouer » [1].

Arrêtons notre enquête sur ce trait final. Nous avons fait des constatations nombreuses et elles nous ont montré que les auteurs du *Théâtre italien* n'ont pas manqué de mettre en scène des amateurs de musique, des professeurs, et qu'enfin, l'Opéra lui avait servi de cible. Certes, on peut dire que la critique musicale s'est établie du jour au lendemain sur la scène des Italiens. Il a fallu, d'abord, que des écrivains musiciens eux-mêmes, comme Regnard et Dufresny, l'inscrivissent dans leurs pièces. Il a fallu, surtout, que Lully disparût. Le surintendant de la musique du roi était trop puissant pour que l'on osât attaquer son œuvre, mais ses successeurs prêteront plus facilement le flanc à la critique. Les Italiens étaient gens courageux pour entrer en guerre contre une institution créée par le roi et contre une administration puissante. Si l'Opéra n'a pas réagi aux attaques de nos auteurs, c'est qu'elles se multipliaient de tous côtés. Au surplus, en avait-il les moyens ? On en doute, si on songe qu'au lendemain de la mort de Lully, les désordres financiers, l'indiscipline des membres, l'incompétence des directeurs, transforment l'Opéra en un corps inerte.

Il faut reconnaître au demeurant que la critique des Italiens ne pousse jamais sa pointe très loin. Non pas qu'elle soit superficielle, mais un tel théâtre était conçu pour distraire et amuser et de nos jours encore, il pourrait y réussir. Il eut l'avantage de compter, parmi ses membres, des acteurs qui connaissaient la musique et étaient sensibles à son pouvoir magique. « Je vous soutiens, dit Pierrot, que la musique est une chose... là... qui entre... qui se glisse par... comme qui dirait... tenez... Enfin, on sait bien ce que c'est que la musique [2]. » Oui, on le sait, mais on ne peut le dire. Pendant cent ans, les esthéticiens vont tâcher de définir ce « je ne sais quoi » que Pierrot vient de décrire.

Signalons encore que la critique musicale naît, en France, vers 1690. Elle commence à sortir du cercle des initiés pour devenir un thème de la conversation entre honnêtes gens. Les sujets de discussion soulevés par les Italiens seront repris, demain, dans la rue, dans les salons. Jusqu'à un certain point, les Italiens auront donc été des initiateurs. Laissons-leur ce mérite, après avoir montré leur courage. Musique italienne, musique française, opéra, chant, expression lyrique, voilà bien des aliments pour les discussions de demain. Mais si les auteurs du *Théâtre italien* voulaient, avant tout, provoquer le rire de leurs contemporains, sachons reconnaître, aujourd'hui, que leurs critiques n'étaient point frivoles et qu'en ce qui concerne la musique et l'opéra, ils ont jeté les semences d'une querelle qui a passionné tout le public mélomane du temps.

MAURICE BARTHÉLÉMY.

1. Le premier morceau symphonique appelé « tempête » apparaît en 1689 dans l'opéra de *Thétis et Pélée*, livret de Fontenelle, musique de Colasse. Vite célèbre, elle sera souvent imitée dans la suite. Son orchestration comportait, en particulier, un tambour.

2. Dufresny, *L'Opéra de campagne*, 1692.

DEUX ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE LA LIBRAIRIE D'APRÈS UNE LETTRE INÉDITE DE MALESHERBES

La longue lettre autographe de Malesherbes que nous reproduisons ci-dessous figure à la fin d'une correspondance inédite entrée à la Bibliothèque Nationale en 1947, et se rapportant aux années 1771 à 1774 (Nouv. Acq., 13094). Elle est adressée à Turgot, contrôleur général des Finances depuis le 24 août 1774. Elle n'est pas datée, mais elle se situe, sans aucun doute, au mois d'octobre de cette année, puisque l'ouvrage de Richard des Glanières à l'occasion duquel elle est écrite, parut en octobre (le privilège royal, signé Le Bégue et C. Saillant syndic, et qui figure aux deux dernières pages du livre, porte la date du 12 octobre 1774) et fit l'objet d'une critique dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, sous la rubrique de ce même mois.

Le titre complet de cet ouvrage in-4° de 35 pages était :

Plan d'imposition économique et d'administration des finances, présenté à Monseigneur Turgot, Ministre et Contrôleur général des Finances, par M. Richard des Glanières. A Paris, chez Pierre Guillaume Simon, imprimeur au Parlement, rue Mignon-St-André des Arcs, avec approbation et privilège du Roi.

L'auteur, s'adressant directement à Turgot, introduisait ainsi son exposé :

Monseigneur,

Après avoir examiné les différents projets sur la réformation des finances, on n'y trouve que de vaines déclamations contre les fermiers généraux et pas un moyen solide d'établir une nouvelle perception qui puisse, en supprimant les abus, procurer au Roi un revenu fixe et constant, et aux peuples un soulagement réel par l'économie de l'administration et la justice des répartitions.

Richard des Glanières développait ensuite son projet qui consistait à établir deux impots : l'un, appelé *taille réelle*, était une imposition progressive sur les biens-fonds ; l'autre, nommé *droit de franchise*, devait se subtituer à tous les impôts grevant les objets de consommation. Pour assurer le fonctionnement de ce nouveau système fiscal,

il partageait les sujets du royaume en huit classes subdivisées elles-mêmes en catégories selon la fortune.

Et l'opuscule se terminait par quelques « Observations » qui s'achevaient elles-mêmes par les lignes suivantes :

L'auteur n'annonce pas les autres moyens qu'il a pour parvenir sans peine à l'exécution de la nouvelle imposition économique : il se réserve d'avoir l'honneur de les présenter au digne ministre des finances, dont l'amour patriotique est déjà connu de toute la nation. Elle en verra avec joie une nouvelle preuve dans le contenu de la Lettre qu'il a daigné écrire à l'auteur.

Cette déclaration était immédiatement suivie de la brève lettre de Turgot annoncée.

Lettre de Monseigneur le Contrôleur général à M. Richard des Glanières.

Paris, le 13 septembre 1774,

Lorsque je vous dis, Monsieur, de faire imprimer votre projet, c'était pour mettre le public à portée de le juger. Je suis donc bien éloigné de m'opposer à la distribution des exemplaires, et vous êtes bien le maître de la commencer aussitôt que votre ouvrage sera terminé.

Je suis, Monsieur, entièrement à vous,

Turgot.

Ce qui nous intéresse ici, ce ne sont point les idées de M. Richard des Glanières qui ne paraissent pas avoir reçu un accueil particulièrement chaleureux, ni même avoir été prises très au sérieux, — c'est la manœuvre assez peu loyale de cet auteur qui, en dédiant ostensiblement son ouvrage à Turgot, et surtout en insérant en bonne place une lettre d'ailleurs fort peu compromettante (et même d'un ton plutôt sec) du Ministre, s'efforçait de faire croire qu'il bénéficiait de son patronage et que l'ouvrage avait une sorte de caractère officiel, — ceci à la faveur d'une équivoque (que Malesherbes va souligner dans sa lettre) : Turgot a écrit assez maladroitement : « Lorsque je vous *dis*, Monsieur, de faire imprimer votre projet... » et des Glanières se flatte que le public interprétera ce verbe *dire* au sens de *jubere*, ordonner. Ainsi le tour sera joué et tout le monde croira que ce « plan d'imposition économique », revêtu d'ailleurs du privilège, ce qui n'est pas donné à tous les ouvrages, exprime les conceptions mêmes du Contrôleur général.

Quoi qu'il en soit, Malesherbes — qui n'est pas encore entré dans le Ministère — adresse à son ami Turgot, sur le conseil de la duchesse d'Enville, une lettre qui présente un grand intérêt, non seulement parce que, soulignant avec tact l'imprudence commise par Turgot, il lui donne, sur une question délicate, un avis « technique » fondé sur l'expérience qu'il a acquise durant les années où il dirigeait la Librairie, mais encore et surtout parce qu'il rapproche du cas de Richard des Glanières deux importantes affaires qui avaient fait quelque bruit pendant son administration : la publication de la *Théorie de l'Impôt*, le

livre célèbre du marquis de Mirabeau, et celle du *Mémoire* de Lefranc de Pompignan, ouvrages parus tous deux en 1760. A près de quinze ans de distance, avec la précision d'un historien et se remémorant avec un visible plaisir son activité de haut fonctionnaire, Malesherbes retrace ici deux épisodes curieux de l'histoire de la Librairie sous son administration.

Voici cette lettre :

Madame la Duchesse d'Enville [1] veut absolument, Monsieur, que je vous conte tout ce que je lui ay dit au sujet d'un plan d'imposition économique qui a été imprimé comme vous ayant été présenté et avec une lettre de vous à l'auteur.

Je crois que tout ce que j'ay à vous dire est très inutile. Premièrement, quant au plan d'imposition, il est trop absurde pour mériter d'estre discuté et il ne peut y avoir sur cela entre gens raisonnables deux façons de penser différentes.

Quant à la permission que vous avés donnée, s'il estoit vrai, comme on nous l'avoit mandé il y a trois ou quatre jours, que les financiers estoient ou asses bestes ou d'assez mauvaise foi pour paroître avoir conçu de l'inquiétude de cette publication, il y a mille façons de s'expliquer et de désavouer le ridicule auteur, et vous aurés fait sur cela ce qu'il y a à faire avant de recevoir ma lettre. D'ailleurs, je pense que ces prétendues allarmes estoient un conte ; je le pense et parce que depuis je ne scais quelle lettre où on nous en avait parlé, je n'en ai point vu d'autre où il en fut mention, et parce que l'évidente absurdité du projet a du empescher qu'il ne produisit aucun effet.

Mais il n'en seroit pas de même si un projet plus vraisemblable avoit paru sous les mêmes auspices et avec une lettre de vous portant *permission spéciale* pour ce livre individuellement. Une permission *spéciale* n'entre point du tout dans nos principes sur la liberté de la presse [2] : elle y est même contraire, car un des avantages de la liberté sera précisément que le gouvernement ne soit plus présumé, comme par le passé, approuver toutes les sottises des auteurs.

Je crois donc que votre intention n'estoit point qu'on imprimast votre lettre et que c est un artifice de l'auteur pour accréditer ses idées, en faisant croire que vous les avés assés goûtées pour les croire dignes de l'examen du public.

Je crois que vous ne vouliez pas qu'on l'imprimast.

1° Parce que si vous aviés voulu manifester vos intentions sur la liberté de la presse, c'eût été dans une autre forme et non pas dans une lettre qui ne concerne que cet ouvrage seulement ;

1. On sait que la duchesse d'Enville, femme du duc d'Enville, de la maison de La Rochefoucauld, imbue d'idées libérales, amie de Voltaire, de Turgot et d'autres philosophes, dépensait son activité généreuse en faveur des victimes de l'injustice et de l'arbitraire.

Elle accorda sa protection aux Calas et aux Sirven, rendit de grands services dans l'affaire d'Etallonde de Morival, obtint la grâce de deux galériens protestants : « C'est l'âme la plus noble et la plus généreuse qui soit au monde », écrivait d'elle Voltaire à Mme du Deffand (24 octobre 1774). Malesherbes comptait parmi ses intimes.

2. Depuis longtemps déjà Malesherbes est convaincu de l'inutilité des barrages que l'autorité s'efforce de dresser contre les productions de la pensée ; il considère comme illusoire tout cet appareil de censure, de défenses et de sanctions.

Dans ses *Mémoires sur la Librairie*, qui seront publiés après sa mort, mais qui sont composés vers 1759, et surtout dans le *Mémoire sur la liberté de la presse*, écrit en 1788, il se prononce nettement, à quelques restrictions près, pour la liberté d'écrire.

2° Vous auriés marqué qu'on a *permis* à l'auteur de faire imprimer et non pas qu'on le luy a *dit* ce qu'il interprétera sûrement par *ordonné.*

Par exemple, une forme assés simple auroit été de faire approuver cette brochure comme toutes les autres par un censeur qui auroit motivé son approbation sur ce que les intentions du gouvernement et les instructions qui luy ont été données portent qu'il ne faut pas empêcher chaque particulier de communiquer au *public* ses idées quelles qu'elles soient sur ce qui peut être utile au *public*, pourvu que ce soit sans blesser la religion ny les mœurs, en conséquence qu'il n'a rien trouvé qui doive empêcher l'impression de la brochure actuelle non plus que des semblables que d'autres auteurs pourroient faire.

Peut-être eût il encore été plus simple, puisque l'usage des permissions tacites subsiste jusqu'à présent [1], de laisser paroître cette brochure comme mille autres sans privilège ni approbation expresse, et aussi sans spécifier que le plan d'imposition vous a esté présenté de peur que de cette approbation on ne puisse inférer que vous l'avés approuvé.

Observés que l'auteur a très bien aperçu tout cela. Il a paré son ouvrage de votre nom exprès pour fixer l'attention publique et n'estre pas confondu dans la foule des auteurs anonymes de projets, à peu près comme des entrepreneurs de manufactures obtiennent le titre de manufacture royale du gouvernement qui ne croit souvent leur rien accorder par là et qui cependant établit en leur faveur un préjugé injuste contre leurs concurrens.

De plus, remarqués encore qu'en se soumettant à la loi commune de prendre le privilège, il ne s'est point soumis à celle de prendre un censeur, ce qui est contraire à [la] loy subsistante quant à présent et c'est au lieu de l'approbation du censeur [2] que la loy exige et qu'il auroit aisément obtenue qu'il a mieux aimé imprimer votre lettre comme en tenant lieu, comme si vous même vous estiés constitué son censeur, ce qui de tout point est ridicule.

Voilà ce que j'ai dit à M^me^ d'Enville et ce qu'elle veut absolument que je vous mande ; je ne crois pas que cela soit nécessaire parce que vous scavés tout cela mieux que moy ; mais j'obéis aux ordres de M^me^ d'Enville qui seroit mon excuse si ma dissertation vous ennuye.

Je lui ai dit de plus que, si j'avois été chargé en ce moment cy de la librairie, cela ne seroit pas arrivé, parce que l'expérience m'a appris l'abus qu'on peut faire d'une approbation spéciale présumée. Voicy sur cela deux anecdotes que je vais vous conter. Si vous n'avés pas le tems de les lire, ne les lisés pas.

L'une est l'histoire du livre de M. de Mirabault [*sic*] intitulé, je crois, la *Théorie de l'impost*, pour lequel il fut mis à Vincennes [3].

1. Dans les *Mémoires sur la Librairie*, Malesherbes distingue plusieurs sortes de permissions tacites : les unes expresses et consignées sur un registre demeurant chez le Chancelier et dont il y a deux copies, l'une entre les mains des syndics et adjoints de la librairie, l'autre entre celles du lieutenant de police de Paris ; les *autres simplement verbales* ; il en est même d'indirectes « qui consistent à faire entendre au libraire qu'on ne le poursuivra pas pour un tel livre ». Malesherbes ajoute qu'il y a une grande différence entre les permissions tacites véritables et les tolérances dont il vient de parler (*2e Mémoire*, p. 54). Celles-ci dégénèrent presque toujours en abus (*3e Mémoire*, p. 91). On voit qu'au-dessous du privilège, le système des permissions était fort souple.

2. Aucun visa de censure ne figure, en effet, sur l'ouvrage.

3. La *Théorie de l'Impôt*, du marquis de Mirabeau, parut en décembre 1760, sans permission publique ni tacite, mais *non* à l'insu de Malesherbes. La *Correspondance littéraire* rendit compte de l'ouvrage en janvier 1761.

Ce livre qui est un énergique réquisitoire contre les fermiers généraux ne fut jugé avec sympathie ni par Voltaire, ni par Grimm qui lui reprochait l'obscurité

Vous vous souvenés d'avoir entendu dire dans le tems, qu'il avoit eu non seulement l'approbation expresse, mais même la protection particulière de M^me^ de Pompadour alors toute-puissante ; je crois que le roy luy-même scavoit que le livre s'imprimoit et l'avoit trouvé bon. Cependant les fermiers généraux demandèrent une lettre de cachet contre l'auteur et l'obtinrent. Rien n'est certainement plus odieux que cette lettre de cachet, car si l'intérest de la France exigeoit que le gouvernement désavouast les principes de M. de Mirabault, rien n'estoit plus aisé, cela pouvoit se faire par mille autres moyens que de sévir contre un homme de condition qui n'a rien à se reprocher et d'ailleurs homme dont les talens et la valeur sont généralement respectés. Ce n'est point l'injustice de cette lettre de cachet que nous avons à discuter icy car certainement vous n'en ferés pas donner contre M. Richard des Glannières. Mais examinons sur quoi estoient fondées les plaintes des fermiers généraux.

Ils prétendoient que les recouvremens avoient été retardés parce que le bruit ayant couru que les fermes alloient être supprimées, bien des marchands avoient suspendu les expéditions de marchandises sujettes aux droits. Je crois bien que ce tort fait à la ferme fut très exagéré, je pense aussi qu'il n'y eut qu'un retard et non une perte réelle et que si les recouvremens d'une semaine furent moindres, ceux de la semaine suivante durent par la même raison l'estre davantage. Cependant il est vrai que ces plaintes avoient quelque réalité et je n'en scaurois douter car moy personnellement je passay dans ce tems là par un des bureaux d'entrée des cinq grosses fermes et je me souviens que j'y trouvay tous les commis en désarroy de la crainte d'être incessamment anéantis, crainte qui nécessairement dut influer un peu sur le commerce [1].

Je fus très étonné que la publication du livre d'un particulier sans autorité dans le royaume eut pu produire cet effet et je voulus en rechercher les causes. Je les trouvay : 1° en ce que l'opinion où on estoit que le gouvernement ne laissoit jamais rien imprimer sur la finance avoit fait penser que, puisque la *Théorie de l'impost* avoit été permise, c'est que le gouvernement vouloit adopter ce système et y préparer les esprits, preuve de plus que pour éviter de pareils inconvéniens, il faut la liberté générale. 2° en ce que les amis de M. Mirabault et ses partisans avoient publié avec la plus grande imprudence, peut-estre même avec jactance, la protection que leur accordoit M^me^ de Pompadour. C'estoit bien aussi là le projet de M. Richard des Glanières. Mais heureusement son ouvrage n'a pas pu estre comparé à la *Théorie de l'Impost*, mais seulement à la brochure qui parut il y a quelques années sous le titre : *Richesse de l'État* [2] avec lequel il a beaucoup de ressemblance.

de la forme et le peu d'originalité de certaines idées, la fausseté et l'absurdité de certaines autres. Il ne laissa pas d'inquiéter vivement les gens de finances.

Mirabeau fut emprisonné à Vincennes le 16 décembre, il devait être remis en liberté le 24 au soir et exilé aussitôt dans sa terre de Brignon.

1. Gendre du fermier général Grimod de la Reynière, Malesherbes était très bien informé de ce qui se passait dans le monde des financiers.

2. Opuscule de Roussel de La Tour, Conseiller au Parlement ; il parut à la fin de juin 1763 (1 feuille in-4°). La *Correspondance* de Grimm l'analyse le 1^er^ juillet 1763 et en fait encore mention à deux reprises. L'auteur proposait l'établissement d'une capitation, seul et unique impôt substitué à tous les autres et qui serait supporté inégalement par deux millions d'habitants, les seuls qui selon lui, seraient capables de payer l'impôt. Cette fraction de la population était d'ailleurs divisée en vingt classes différentes, selon la fortune ; l'auteur arrivait à un produit total de 698 millions par an. Cette brochure de Roussel de La Tour, quelque mince qu'elle fût, provoqua un intérêt considérable, faisant surgir, dit Grimm, « une véritable folie épidémique de feuilles et de disputes ».

L'autre anecdote concerne un ouvrage d'un genre bien différent. C'est celle du fameux mémoire de M. de Pompignan contre M. de Voltaire. Vous vous souvenés peut-estre que j'eus querelle, à cette occasion, avec M. de Pompignan, mais vous ne vous en rappelés pas les circonstances : les voicy et vous allés voir que M. de Pompignan voulut faire précisément la même manœuvre que M. Richard des Glannières. Il lui estoit très permis de faire imprimer un mémoire contre M. de Voltaire, très permis aussi de le présenter au roy à qui on présente bien d'autres sottises, bien entendu qu'il n'est pas obligé de lire. Or, il voulut profiter de toutes ces circonstances pour faire croire au public que le roy lui-même avoit cru devoir prendre connaissance de l'insulte faite à un homme de sa considération et avoit pris parti pour luy contre M. de Voltaire. De quoy il n'y avoit pas le mot de vrai, et pour cela il vouloit faire imprimer que c'estoit par permission expresse du roy que paroissoit sa brochure, et ce fut à quoy je m'opposay à moins que le roy ne me fît dire qu'il avoit donné cette permission ou cet ordre, ce que le roy ne voulut pas me faire dire, en sorte que le mémoire parut uniquement comme l'ouvrage de M. de Pompignan sans autre garantie. Vous voyés que cela se ressemble assés à l'affaire actuelle.

En voilà bien long, Monsieur, sur une affaire qui n'en vaut pas trop la peine. Mais vous savés aussi bien que moy que la moindre affaire devient très longue quand on veut la traiter à fond.

J'ai dit tout cela à M^me^ d'Enville parce qu'elle n'avoit rien de mieux à faire que de l'entendre. Mais le tems d'un contrôleur général est trop précieux pour le perdre en inutilités.

Nous ne reprendrons pas l'affaire de la *Théorie de l'Impôt* sur laquelle d'ailleurs Malesherbes fournit ici toutes les explications souhaitables, mais peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de confronter la brève relation que donne Malesherbes de la seconde affaire, celle du *Mémoire* de Lefranc de Pompignan, avec le dossier lui-même ; ce dossier est à notre disposition dans un des nombreux volumes manuscrits de la Collection Anisson-Duperron (Administration de la librairie), B. N., Fonds français 22191, et les pièces qui le constituent y occupent les folios 182 à 268. Brunetière avait exploré ce recueil et l'avait utilisé pour se documenter sur les relations de Malesherbes avec Fréron, à propos de l'*Écossaise* de Voltaire, mais il avait négligé l'affaire Lefranc de Pompignan, non moins riche d'enseignements.

Ce que, dans sa lettre à Turgot, Malesherbes appelle le « *Mémoire* de M. de Pompignan contre Voltaire », n'est autre que le *Mémoire présenté au Roi par M. de Pompignan le 11 mai 1760.* Consécutif aux *Quand* (« d'un certain M. Clodoré dont la plume ressemble infiniment à celle de Voltaire », disait la *Correspondance* de Grimm), aux *Si* et aux *Pourquoi* attribués à Morellet, tous pamphlets qu'avait fait surgir le fameux *Discours de réception à l'Académie* où Pompignan s'était livré à une charge à fond contre les philosophes, — le *Mémoire* ne nomme pas Voltaire dont tout le monde savait qu'il était l'auteur des *Quand*, mais s'en prend au « calomniateur anonyme ». Pompignan revient longuement sur le scandale provoqué par sa traduction de la *Prière universelle* de Pope qui lui avait attiré

les graves ennuis que l'on sait [1] ; il relate les longs entretiens qu'il avait eus avec le Chancelier d'Aguesseau, à ce sujet ; il entame ensuite une apologie de Maupertuis dont il avait fait l'éloge dans son *Discours de réception à l'Académie*, puis entreprend de défendre ce discours qui lui a valu « ce tissu de calomnies, ce débordement d'injures » ; il en rappelle le plan et l'ordonnance, se disculpant notamment de certaines attaques qu'il avait lancées contre les Anglais et qu'on n'avait pas manqué de lui reprocher ; il traite « l'anonyme » (Voltaire) de « zélateur des ennemis de la religion et des adversaires de la France » ; enfin il s'emporte à nouveau contre la secte des philosophes et souligne l'approbation que « le Roi, la Reine et leur auguste famille » ont donnée à son discours. « Toute la Cour a été témoin de l'accueil que me firent leurs Majestés. » Grimm, dans la livraison de mai de la *Correspondance littéraire*, s'empressera de qualifier le *Mémoire* de Pompignan d' « absurde et ridicule apologie qui n'a pas mis les rieurs de son côté [2] ».

Or, Pompignan avait fait précéder son *Mémoire* de l'apostille suivante : *Le manuscrit de ce Mémoire a été présenté au Roi qui a bien voulu le lire lui-même et qui a trouvé bon que l'auteur le fît imprimer.* C'était placer son ouvrage sous le patronage officiel du souverain. Malesherbes, responsable de la librairie, va-t-il autoriser sa publication en laissant imprimer cette présomptueuse déclaration qui établit aux yeux du public, et cela sans ambages, que le Roi donne sa caution au pourfendeur des philosophes ? Il s'y refuse après une entrevue (qui dut être assez orageuse) qu'il eut le 14 ou le 15 mai, avec M. de Pompignan. Celui-ci lui écrit aussitôt après et lui communique une lettre du ministre Saint-Florentin qui contient, au moins aux yeux de Pompignan, la preuve des intentions du Roi. Le 20 mai, Malesherbes adresse à Pompignan une lettre très ferme [3] dans laquelle il se justifie d'avoir soumis, conformément à la règle administrative, son manuscrit à un censeur et lui donne l'assurance qu'il ménagera son amour-propre en s'abstenant de faire paraître l'approbation du censeur aux yeux du public. Mais il ajoute ces lignes cinglantes quoique polies :

1. Il avait été suspendu pendant six mois de sa charge de Président de la Cour des Aides de Montauban et suspecté un moment de déisme.

2. Voltaire, bien entendu, ne manquera pas d'y faire plusieurs allusions sarcastiques ; dans l'Épître XII, *A Daphné* (1er janvier 1761) :

> Tel que Lefranc, qui, tout brillant de gloire,
> Ayant en Cour présenté son Mémoire,
> Crève à la fois d'orgueil et de dépit....

et encore dans une note de la satire *Le Russe à Paris :* « M. de Pompignan dans un *Mémoire* qu'il dit avoir présenté au Roi en 1760 s'exprime ainsi, page 17 : « Il faut que tout l'univers sache que... le Roi s'est occupé de mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des souverains ». Quel producteur que ce Pompignan ! quelle modestie ! de quel ton il parle de l'univers ! comme l'univers est occupé de lui ! »

3. Manuscrits fonds français 22191, fos 198 à 200 (minute autographe).

Les personnes de la plus haute considération qui vous ont assuré qu'on trouveroit mauvais à Versailles que vous vous prêtassiez aux formalités de la librairie ne sont sûrement pas instruites de ces formalités...

Vous me mandés que votre ouvrage a été lu, examiné et approuvé par le Roi lui-même et que j'ay pu voir ses intentions dans la lettre du Ministre que vous m'avés communiquée.

Permettés moi de vous observer à ce sujet que j'ay bien vu dans cette lettre que le Roi vous permet de faire imprimer votre Mémoire, c'est à dire qu'il ne vous le défend pas, mais je n'ay point vu que S. M. convenoit qu'on mît en tête que ce mémoire a été honoré de son approbation. J'ay même d'autant plus lieu de douter que ce soit l'intention du Roi que le Ministre qui a écrit cette lettre et de qui dépend l'imprimerie royale n'a pas voulu que le mémoire y fût imprimé, ce qui cependant étoit une marque d'approbation bien moins éclatante et bien moins singulière que ce que vous voulés mettre dans le titre de votre ouvrage.

Ces considérations ont pour effet immédiat d'irriter violemment M. de Pompignan qui, enhardi par la protection du Dauphin, fait agir le « parti dévot » et se plaint ouvertement à la Cour de l'attitude de M. de Malesherbes à son égard. Alerté, le directeur de la Librairie écrit le 23 mai [1] au duc de La Vauguyon, gouverneur du duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, et très puissant à Versailles [2] :

Monsieur, Vous m'avez permis de compter sur vos bontés ; permettez moi de les réclamer aujourd'hui. Je me suis trouvé dans la nécessité de faire à M. de Pompignan une difficulté sur un mémoire qu'il veut faire imprimer, ou plutôt sur un seul article de ce mémoire et sur une apostille jointe au titre. La difficulté que je lui ai faite n'était même point définitive ; je me suis contenté de lui dire qu'il me fallait des ordres du Roi et de lui offrir de les faire demander par M. le Chancelier.

Ce refus, ou cette objection, a porté M. de Pompignan à des excès auxquels j'ai cru devoir m'opposer et on dit qu'il a été porter au Roi des plaintes que je doute qui aient réussi.

Mais tout le monde m'assure et M. de Pompignan m'a assuré lui-même plusieurs fois pendant le cours de cette affaire que Mgr le Dauphin prenait l'intérêt le plus fort à sa personne et à la publication de son apologie. Cela me met dans la nécessité de rendre un compte exact des faits dans un mémoire que j'ai l'honneur de vous envoyer et que je vous supplie de présenter à Mgr. Le Dauphin si cela est nécessaire.

Je suppose, Monsieur, ce cas de nécessité, car si je ne suis point accusé auprès de Mgr le Dauphin, je vous prie instamment de supprimer le mémoire. Je ne cherche qu'à me justifier et je n'ai point du tout le projet de me plaindre des torts que M. de Pompignan peut avoir eus vis à vis de moi ni de diminuer la bonne opinion que Mgr le Dauphin peut avoir d'un homme qui à beaucoup d'égards en est digne.

Je suis avec respect, Monsieur...

Suit le mémoire justificatif, dans lequel Malesherbes, reprenant l'affaire dès le début, fait remarquer que Pompignan a été furieux de ce que le Directeur de la Librairie ne se contente point de son témoi-

1. *Ibid.*, f^os^ 219 et suiv.

2. Gouverneur du fils aîné du Dauphin, de 1758 à 1761, La Vauguyon se vit confier ensuite l'éducation des trois autres petits-fils du roi, les futurs Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

gnage. Malesherbes ne dissimule pas qu'il est allé lui-même chez l'imprimeur Prault et lui a demandé de rompre la planche où se trouvait l'apostille. Il affirme qu'il ne pouvait agir autrement.

Je n'ai fait autre chose que demander un ordre, et dès que M. de Pompignan en aura un, il aura fait tout ce que je désire... [1].

Visiblement, Malesherbes redoute que Pompignan ne le desserve auprès du Dauphin, très favorable, on le sait, à l'ennemi des philosophes. Il juge utile de faire part de ses difficultés et de ses craintes à son parent, le chevalier de La Ferrière, qui a l'oreille du Dauphin ; il lui dit notamment [2] :

Ce qu'il y a de plus cruel pour moi, c'est que voilà plusieurs occasions où des auteurs protégés par Mgr le Dauphin se plaignent de moi. On prétend encore que l'auteur de la *Comédie des philosophes* [3] trouve injuste qu'on n'ait pas laissé paraître sous le sceau de la permission publique une préface qu'il devait joindre à sa pièce, et les amis de cet auteur publient encore que Mgr le Dauphin l'honore de ses bontés.

Il y a à cela une fatalité d'autant plus inconcevable que vous savez que je ne suis pas fort difficile et que je suis plutôt accusé de trop accorder que de trop refuser.

Je crois cependant en avoir touché la raison, c'est que je refuse très peu de choses, mais je tâche de refuser les mêmes choses à tout le monde et de ne point m'écarter des principes que je me suis faits, et par là même je me suis mis dans le cas de n'avoir aucune grâce à refuser ...

Ce n'était peut-être pas tout à fait exact. Malesherbes était sans doute plus disposé à accorder qu'à refuser, mais c'était aux philosophes et non à leurs adversaires. Dans le cas qui nous occupe, il cherche visiblement à mettre Pompignan dans l'obligation de prouver que son ouvrage paraît avec permission expresse et par la volonté du roi, ce que Pompignan sera bien incapable de faire, car il faudrait une déclaration formelle du roi ; en exigeant cette déclaration, Malesherbes sait bien ce qu'il fait, il est d'ores et déjà certain que Louis XV, qui a horreur de prendre personnellement des responsabilités, ne donnera pas à Pompignan la garantie publique qui lui permettra de faire paraître son *Mémoire* avec l'estampille officielle ! Et c'est bien ainsi, et selon le vœu de Malesherbes, que l'affaire se termina. On rassura Malesherbes : le Dauphin n'aurait reçu aucune plainte contre lui et Saint-Florentin écrit [4] qu'il est bien exact que « Sa Majesté a *permis* l'impression du Mémoire de Pompignan ». *Permis*, sans plus : cette simple assurance ne justifiait pas l'orgueilleuse apostille que l'auteur avait placée en tête de son ouvrage. Aussi ne figura-t-elle point sur l'édition et, comme le dit Malesherbes dans sa lettre à Turgot, « le mémoire parut uniquement comme l'ouvrage de M. de Pompignan, sans autre garantie »

1. 22191, f^os^ 221 et suiv. (Copie). Et f^os^ 224 et suiv. (brouillon autographe).
2. *Ibid.*, f^os^ 231 et suiv.
3. Palissot.
4. 22191, f° 234.

Il est hors de doute que l'alerte avait été chaude et que Malesherbes eut de sérieuses raisons de concevoir les plus graves inquiétudes. Il composa plusieurs mémoires à ce sujet. Du premier mémoire, écrit en pleine crise et qu'il adressa au duc de La Vauguyon, nous possédons le brouillon, très raturé, et de la main même de Malesherbes : or, certaines phrases qui ne figurent pas sur la copie, sont bien révélatrices de l'hostilité profonde de Malesherbes aux manifestations intempestives des anti-philosophes :

> Les auteurs de ces brochures, écrit-il, veulent aujourd'huy aller trop loin, ils abandonnent le ridicule qui étoit dans leurs mains une arme victorieuse et ils veulent satisfaire leur haine par des déclamations violentes. On ne doit pas le leur permettre, parce que si de pareils libelles étoient permis aujourd'hui contre les encyclopédistes, ils le seroient par la suite contre d'autres et que la permission publique scellée du sceau du roi ne doit pas être mise à des ouvages de ce genre [1].

Dans un autre mémoire justificatif, plus long et plus complet, et daté du 30 mai [2], Malesherbes retrace l'affaire dans tous ses détails. Il met en lumière l' « infidélité » de Pompignan et les attaques qu'il vient d'essuyer de sa part, il s'en plaint amèrement :

> M. de Pompignan ose m'accuser en présence du roi de désobéissance formelle aux ordres de Sa Majesté : [...] il remplit toute la Cour de déclamations aussi violentes que mal fondées et déplacées, il me réduit à la nécessité, toujours humiliante, de me justifier, et enfin il m'a porté le coup le plus cruel, donnant à ses imputations un tel air d'assertion qu'elles ont trouvé créance pendant plusieurs jours et que pendant ce temps là ma soumission aux ordres du Roi a été suspecte.

Malesherbes ne manque pas non plus de rappeler que les sentiments du public sont peu favorables à Pompignan et il dégage de cette affaire la leçon qu'il ne faut pas déférer si promptement aux plaintes des auteurs. Quant à la prétentieuse apostille, cause de tout ce vacarme, Malesherbes ajoute cette précision : « M. de Saint-Florentin fut frappé, comme moi, du ridicule dont aurait été l'apostille et en exigea la suppression, et il fut très surpris quand il sut que c'était sur cela qu'avait roulé toute l'affaire. »

Revenons, pour finir, à la lettre à Turgot qui nous a donné l'occasion de rouvrir le dossier de cette affaire : écrite après quatorze ans écoulés et au début d'un autre règne, nous avons pu voir qu'elle se trouve vérifiée par les pièces mêmes de ce dossier ; elle nous révèle aussi sans équivoque les sentiments profonds de Malesherbes, ou plutôt elle confirme ce que nous en connaissions. Certes, le directeur

1. *Ibid.*, f° 230.

2. Il y a deux mémoires de Malesherbes, écrits quelques jours après celui qu'il adressa au duc de La Vauguyon : l'un occupe les folios 237 à 246 ; l'autre, un peu plus long et qui semble définitif, occupe les folios 247 à 257 (il est daté du 30 mai 1760) ; enfin les folios 258 à 267 contiennent le double de ce dernier mémoire.

de la Librairie était dans son droit strict lorsqu'en 1760, il s'opposait à ce que le *Mémoire* anti-philosophique de Pompignan parût avec la garantie et l'approbation royales, mais son zèle administratif (aller jusqu'à se rendre chez l'imprimeur pour y faire détruire la planche en sa présence !) ne laisse aucun doute sur sa volonté d'entraver par tous les moyens les manifestations des anti-philosophes. Une aussi chaude algarade fut bien près de coûter à Malesherbes sa place ; du moins Pompignan et ses amis essayèrent-ils sans doute de s'y employer ; ils envisagèrent même de porter l'affaire devant le chancelier de Lamoignon qui se serait peut-être trouvé dans l'obligation de désavouer son fils [1]. Toujours est-il qu'en octobre 1774, et dans une lettre à son ami Turgot, Malesherbes peut évoquer sans réticences cette affaire déjà lointaine et ne fait plus mystère de l'aversion que lui inspirait Pompignan et de sa sympathie pour Voltaire ; à cette date, l'esprit libéral a gagné la partie et l'ancien directeur de la Librairie, le futur ministre de Louis XVI, sait bien qu'il est pour quelque chose dans cette victoire.

Pierre Grosclaude.

1. Rappelons que la librairie était placée sous les ordres directs du Chancelier qui avait (théoriquement du moins) à connaître de toutes les affaires. Administrativement, Malesherbes n'était que le délégué de son père. En fait, il est loin d'informer le Chancelier de tout ce qui se passe : il sait que sa politique libérale n'aurait pas toujours son approbation. Nous avons la preuve que dans une affaire grave, comme celle de l'*Émile*, le Chancelier de Lamoignon ne fut pas tenu au courant des initiatives de Malesherbes en faveur de Rousseau.

DE LA « SCÈNE DE VILLAGE » AU « MÉDECIN DE CAMPAGNE »

Naissance et avatars d'un texte de Balzac

La naissance et l'élaboration du *Médecin de Campagne* ont été élucidées aussi complètement que possible par le beau livre de M. Bernard Guyon [1]. Quelques points d'interrogation subsistaient pourtant. Certains éléments du roman, suggérait notamment M. Guyon, ne se trouvaient-ils pas déjà en germe dans une *Scène de Village* écrite par Balzac vers 1831 ? Mais l'œuvre n'avait pas été retrouvée ; bien que Lovenjoul eût affirmé qu'il en possédait une copie partielle [2], sa collection n'offrait aucun titre semblable. L'hypothèse de M. Guyon était pourtant fondée : par un heureux hasard, examinant le recueil A. 148 de la collection Lovenjoul, intitulé *Le Mendiant* [3], nous y avons remarqué les feuillets 2, 3 et 6 de la *Scène de Village*. Y reconnaissant un passage du *Médecin de Campagne* et nous reportant au manuscrit de ce roman [4], nous y avons retrouvé intégrés les feuillets 4 et 5. Il s'agit là d'une œuvre qui a passé par trois états principaux. Le récit originel comportait six feuillets, dont seul le premier manque aujourd'hui ; ce noyau a été fondu avec d'autres éléments pour former un récit d'au moins 14 feuillets, très incomplet dans son état actuel ; enfin, le noyau du récit originel (soit un texte occupant trois feuillets et demi sur les six) a pris place dans le *Médecin de Campagne*, y formant l'essentiel du chap. III de la première édition. Il a paru préférable de présenter les textes avant de tenter d'en élucider la genèse et les métamorphoses.

Balzac a commencé, comme il lui arrivait souvent, par un « faux départ » dont la trace se trouve au verso du feuillet 3 [5] ; on y lit ce texte biffé en croisillons :

1. *La Création Littéraire chez Balzac* (1951).
2. V. p. 519, n. 3.
3. V. la note conjointe, p. 527.
4. Collection Lovenjoul, A. 137-140.
5. Comme cet exposé est fondé sur le récit originel, c'est la pagination de ce texte que nous avons adoptée pour plus de clarté, bien que Balzac l'ait raturée par la suite ; les 5 feuillets conservés (2 à 6) ont porté dans le 2e état les nos 9 à 13, qui restent apparents sur les 3 feuillets (2, 3 et 6) figurant dans A. 148 (où G. Vicaire leur a donné, après reliure du recueil, les nos 5, 6 et 7) et ont été raturés sur les 2 feuillets (4 et 5) intégrés au *Médecin de Campagne*, où Balzac les a transformés en 6 quater et 6 quinque (v. p. 522).

Scène de Village.

L'an dernier, par un des jours les plus chauds du mois de juillet, j'allai de Tours à Saché, pédestrement et avec l'intention formelle de ne pas m'arrêter en route, quoique

Le début récrit ensuite n'a pas été conservé ; nous n'avons le texte qu'à partir du f° 2, qui commence ainsi [1] :

[plus profondes] sensations qui, depuis longtemps, aient agité mon âme, âme fatiguée des péripéties sanglantes de notre littérature, blasée par les efforts de nos drames impuissans, ennuyée [par] de luxe, ennuyée d'indigence ; et, cependant ce que je vis, ce que j'admirai dans l'attendrissement le plus [entier] durable, était simple comme ce paysage, doux comme ce ciel maternel. [je]

J'avais entrepris d'aller à pied de Tours à Saché, vieux [château] reste de château, qui se recommande chaque année à ma mémoire par des souvenirs d'enfance et d'amitié ;

A partir d'ici, certains éléments du texte, puis des passages entiers, se retrouvent dans le *Médecin de Campagne* ; aussi donnons-nous les deux textes face à face [2].

mais la chaleur était si forte, le sol si brûlant, que, malgré ma volonté de faire le chemin d'une seule traite, par gageure avec moi-même, je fus forcé de m'arrêter à Pont-de-Ruan, vers dix heures et demie, au moment où [tous] les gens de la campagne endimanchés [qui] allaient à la messe. j'avais bien peu de chances de trouver une ménagère au logis ; et, dans cette heure de soif suprême, j'eusse [donné] payé cher une tasse de lait froid. Déjà, pendant le chemin, j'[av] m'étais désaltéré à un ruisseau, en compagnie d'un pauvre pêcheur et de sa femme, [auxquels] dont je voudrais bien peindre les mœurs, le langage et l'admirable bonhomie ; mais une vie plus obscure et plus magnifique, une poësie plus secrète et plus éclatante encore a éclipsé dans mon souvenir

III

Un renseignement.

L'officier n'avait pas compté faire une longue traite, et depuis son départ, trompé de lieue en lieue par les [dévi directions du chemin] dires mensongers des paysans [auxquels il se] qu'il avait interrogés, il crut prudent de ne pas aller plus loin, sans réconforter son estomac. Quoiqu'il [y] eût peu de chances de rencontrer une ménagère en son logis par un [beau] temps qui retenait tout le monde aux champs,

1. Nous allons à la ligne là où Balzac fait le signe de l'alinéa. Figurent entre crochets les mots effacés par Balzac (ceux du moins que nous avons pu déchiffrer). Le manuscrit ne comporte à peu près que des corrections faites lors de la première rédaction. Il semble n'avoir été revu plus tard que très rapidement.

2. Le texte du *Médecin de Campagne* reproduit ici, à droite, est celui du ms. (Coll. Lovenjoul, A. 137) ; nous donnons en note les seules corrections importantes, celles qu'apportent les trois premiers jeux d'épreuves. Les modifications intervenues sur les deux autres épreuves et sur les éditions successives (on trouvera la rédaction définitive p. 323-327 de l'éd. Pléiade, t. VIII) ne portent guère que sur des détails de style. D'ailleurs, aucun des jeux d'épreuves ne figurant absolument au complet pour ce chapitre dans le recueil A. 137, l'établissement d'un texte intégralement critique serait de toute manière impossible.

les deux figures de mes compagnons. elles ne sont plus qu'au fond du tableau dans l'ombre, comme ces têtes flamandes qui [se voient à peine] se détachent à peine [sur] de la muraille grise, ou de l'atmosphère épaisse d'une tabagie. [Aussitôt que j'aperçus le bout du chemin, j'oubliai ma fati]

J'entrai dans [une] un bouquet de chaumières, jetté en avant d'un pont ; elles [étaient] tenaient toutes à un espace commun autour duquel elles [étaient] gisaient en décrivant un informe parallélogramme. Cette [espèce] de cour [a] [était] ouverte à tout venant comme un carrefour, était en terre battue ; et, dans plusieurs endroits il y avait des fumiers. [le je] ce territoire [patr] de famille sur lequel sortaient les portes de ces chaumines semblait avoir été balayé. Cà et là, une vigne s'élevait le long d'une porte, un rosier fleurissait, des pavots, des plantins, de hautes herbes garnissaient le bas des murs, et, à l'entrée, il y avait un méchant groseillier. Je ne vous dirai pas l'aspect misérable de ces taudis parce que la description succincte de celui dans lequel je pénétrai me suffira pour vous faire juger des autres. Le premier habitant de ces masures que je rencontrai fut un pourceau qui faisait son dimanche dans un tas de fumier — il y était étendu philosophiquement. il dressa la tête en me voyant. a son grognement, un chat s'enfuit, et une jeune et jolie paysanne endimanchée, tenant [par la] [d'une main] une petite fille d'une main et de l'autre son paroissien, apparut suivie à distance [d'un] de quatre marmots en guenilles mais tous hardis, tapageurs, aux yeux effrontés, jolis, au teint brun, aux cheveux ébouriffés, de [vrais anges qui jouaient aux] vrais diables qui res-

a. *Sic.*

il s'arrêta devant un bouquet de chaumières qui aboutissaient [toutes] à un espace commun [autour duquel elles] en décrivant une place carrée assez informe, ouverte à tout venant [Ce] Le sol de ce territoire de famille était battu, balayé par places, et garni çà et là de fosses à fumier.

Des rosiers, [des pavots], des plantins [a], de hautes herbes [garn] [déc] s'élevaient le long des murs [où d] lésardés. A l'entrée du carrefour il y avait un méchant groseillier [b].

Le premier habitant que rencontra M. Genestas fut un pourceau vautré dans un tas de fumier ; au bruit des pas du cheval, il leva la tête et grogna ; puis un chat s'enfuit et [c] une jeune paysanne, ayant sur la tête un gros paquet d'herbes, se montra tout à coup, suivie à distance par quatre marmots en guenilles [d], mais hardis, tapageurs, aux yeux effrontés, jolis, bruns de teint, de vrais diables qui ressemblaient à des anges.

a. E1. Des rosiers, des lierres, de hautes herbes

b. E1. groseillier sur lequel séchaient des guenilles.

c. E1. tête, grogna et fit enfuir un gros chat noir ; et

d. E1. en haillons

semblaient à des anges. Le soleil pétillait au milieu de cette scène, il donnait je ne sais quoi de pur à l'air, aux chaumières, aux fumiers et à cette troupe. Ses rayons [donnaient] imprimaient d'autres couleurs aux tons [gris] noirs [du bois] des portes, aux lézardes, aux pourritures des bois.

Après avoir demandé à la jolie fille si je pouvais avoir une tasse de lait, elle jetta un cri rauque, une vieille femme se montra sur le pas d'une des cabanes ; et, [ap] quand elle me l'eut montrée, la jeune paysanne disparut. Je compris que la vieille gardait tous ces logis pendant la messe ; alors, j'allai vers elle, [et je] et lui réitérai ma demande, — la femme m'ayant répondu qu'elle [n'avait que] ne pouvait pas déranger les *potées* destinées à [ ] faire [le] du beurre, je lui achetai pour vingt sous une de ses jattes ; et là-dessus j'entrai dans sa chétive [demeure] habitation. Qui jamais a compris la poësie de la demeure du pauvre ?... Ici, j'avoue que je suis disposé sérieusement à mettre [l'art et] les finesses de l'artiste à la porte, [ou à les] à en suspendre le compas à un clou de cette chaumière, et à vous dire naïvement les choses comme je les ai vues... Si quelqu'un ne sympathise pas avec moi, [je le maudis et] je le plains.

Les quatre enfants appartenaient à la vieille femme et [ils étaient] tous [en apparence du] paraissaient avoir le même âge. [Cela me frapp] Cette circonstance me frappa. [par] La vieille en avait un cinquième, presque pendu à son jupon. il était faible, pâle et maladif. [il] c'était sans doute le bien aimé, celui qui voulait les plus grands soins. Je m'assis au coin d'une cheminée sans feu, d'une de ces [grand] cheminées dont l'âtre est immense, et sur le manteau de laquelle était une vierge en plâtre colorié tenant l'enfant jésus dans ses bras. [Le sol de la maison] le sol formait le plancher de la mai- on ; mais la terre, primitivement

Le soleil pétillait, il donnait je ne sais quoi de pur à l'air, aux chaumières, aux fumiers, et à cette troupe ébouriffée.

Le soldat demanda [promptem] s'il était possible d'avoir une tasse de lait. Pour toute réponse, la fille jetta un cri rauque et une vieille femme apparut soudain sur le seuil d'une des cabanes. La jeune paysanne passa dans une étable, après avoir [indiqué] montré la vieille, vers laquelle M. Genestas se dirigea, non sans bien tenir son cheval par la bride [a]. Il réitéra sa demande, que la bonne femme se refusa nettement à satisfaire [en objectant q]. Elle [b] ne voulait pas, disait-elle, [s'en défaire] enlever la crème des *potées* de lait destinées à faire le beurre. [Là-dessus l'] [ajoutant] L'officier répondit à cette objection en promettant de bien payer la valeur du dégât, il attacha [c] son cheval au montant d'une porte, et entra dans la chaumière.

Les quatre enfants appartenaient à la vieille femme [d] et cependant [tous] ils paraissaient avoir tous le même âge, Cette circonstance assez bizarre frappa le Commandant Genestas. La vieille en avait un cinquième presque pendu à son jupon, [et cela] [il était] faible, pâle, maladif ; il voulait [e] sans doute les plus grands soins, et c'était [f] partant le [benjamin] bien-aimé,

a. E1. bride, à cause des enfants qui trottinaient dans ses jambes.
b. E1. La vieille
c. E1. dégât ; puis il attacha
d. E1. à cette femme
e. E1. il réclamait
f. E1. il était

battue, [s'était, par] était devenue raboteuse, et, quoique propre, elle [formait] avait en grand, les callosités d'une pelure d'orange. le mobilier était simple. Dans la cheminée un sabot pour le sel, une poële à frire, et un chaudron. au fond de la pièce, un lit à colonnes de noyer, garni de serge verte découpée ; çà et là des escabelles [fait] à trois pieds fichés dans une simple planche épaisse — une huche au pain — une grosse cuiller en bois pour [l'eau] puiser de l'eau, un seau et des poteries pour le laitage. voilà tout. Les murs étaient noirs. la porte [avait] vermoulue avait une imposte [en] à clairvoye. [Sur la huche ét] un rouet était sur la huche. Telle est la décoration ; maintenant voici le drame.

le benjamin. L'officier s'assit au coin d'une cheminée sans feu, cheminée dont l'âtre était immense, et sur le manteau de laquelle se voyait une Vierge en plâtre colorié, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Enseigne sublime ! Le sol [formait] servait de plancher à la maison, mais la terre primitivement battue était devenue raboteuse [a] à la longue, et, quoique propre, elle offrait en grand les callosités d'une [pelure] écorce d'orange. Dans la cheminée [b], un sabot pour le sel, une poële à frire, et un chaudron ; au fond de la pièce, un lit [c] à colonnes, garni de serge verte découpée [un balai] çà et là, des [d] escabelles à trois pieds, bâtons [e] fichés dans une simple planche de sapin ; puis, une huche au pain, une grosse cuiller en bois pour puiser de l'eau, un seau et des poteries pour [le laitage] le lait, des [f] clayons à fromages, [voilà tout le mobilier]. Les murs étaient noirs, la porte vermoulue avait [g] une imposte à clairvoye. Un rouet était sur la huche [h]. voilà [toute] la décoration et le mobilier [i]. [puis] maintenant voici le drame [qui suivit] auquel assista l'officier [j], qui avec sa cravache fouettait [le sol avec] le sol sans se douter que là se déroulerait un drame.

a. Ce mot en rejet dans la marge du ms.
b. E2. cheminée, étaient accrochés
c. E2. Le fond de la pièce se trouvait rempli par un lit
d. E2. puis çà et là par des
e. E1. pieds, composées de bâtons
E2. pieds, formées par des bâtons
f. E2. quelques
g. E2. fromages, des murs noirs, une porte vermoulue ayant
h . E1 clairvoye, sur la huche un rouet,
i. E2. rouet, telle était la décoration et le mobilier de cette pauvre demeure.
j. E1. s'amusait à fouetter le sol avec sa cravache.

Quand [1] la vieille femme eut disparu suivie de son benjamin teigneux par une porte qui donnait dans la laiterie, les quatre enfants commencèrent par se délivrer du pourceau [qui]. l'animal [familier] avec lequel ils jouaient était venu sur le seuil. les marmots se ruèrent sur lui si vigoureusement et lui donnèrent des giffles [a] si caractéristiques qu'il fut forcé de faire retraite.

l'ennemi dehors, les enfants attaquèrent la porte d'une espèce de cabinet [et] dont le loquet finit par s'échapper de la gâche complaisante qui le retenait ; En un clin d'œil je vis les quatre conspirateurs [armés] rongeant plusieurs prunes à la fois...

La vieille [ridée, au profil crochu, au] au visage de parchemin, et aux guenilles sales reparut alors [même] en tenant à la main [ma potée d] un pot de lait.

— ah ! — les gredins !... dit-elle

Elle alla vers le cabinet, empoigna chaque enfant, le jetta dans la chambre, sans leur ôter leurs prunes

a. *Sic.*

Quand la vieille femme [eut disparu] suivie de son benjamin teigneux eut disparu par une porte qui donnait dans la laiterie, les quatre enfants ayant suffisamment regardé le militaire, commencèrent par se délivrer du pourceau. l'animal avec lequel ils jouaient habituellement était venu sur le seuil de la porte. Or les marmots se ruèrent sur lui si vigoureusement et lui donnèrent [a] des giffles si caractéristiques qu'il fut forcé de faire prompte retraite. l'ennemi dehors, les enfants attaquèrent la porte d'une espèce de cabinet dont le loquet finit par s'échapper [b] de la gâche usée où il était retenu [c] ; En un clin d'œil le commandant qui prit [d] plaisir à cette scène, vit apparaître les quatre conspirateurs rongeant tous plusieurs [e] pruneaux secs à la fois...

La vieille au visage de parchemin et aux guenilles sales revint alors [f] en tenant à la main un pot de lait pour son hôte

— ah ! — les gredins ! [g]... dit-elle

Elle alla vers le cabinet, empoigna chaque enfant, le jetta dans la chambre sans [h] lui ôter ses pruneaux

a. E1. lui appliquèrent
b. E2. une porte dont le loquet, cédant à leurs efforts, s'échappa
c. E1. gâche usée qui le retenait
d. E1. qui prenait
e. A partir de « retraite », le texte de E2 est le suivant : Alors il entrèrent tous à la fois dans une espèce de cabinet ; puis en un clin d'œil le commandant, qui prenait plaisir à cette scène, les vit occupés tous à ronger plusieurs
f. E2. rentra dans ce moment
g. E2. vauriens
h. E2. chambre, mais sans

1. A partir d'ici, nous donnons sur deux colonnes les deux états d'un texte qui figure en réalité sur le seul manuscrit du *Médecin de Campagne* ; la couleur des encres permet de discerner à coup sûr ce qui formait la *Scène de Village* primitive, et les additions, corrections et suppressions faites par Balzac au moment où il a intercalé ces pages dans le *Médecin de Campagne*. Reproduire le manuscrit tel quel serait très compliqué, en raison des couches successives de ratures ; la lecture de cette transcription serait extrêmement difficile, sans autre avantage que celui d'une fidélité purement formelle à l'aspect matériel du manuscrit de Balzac.

et ferma soigneusement la porte
— allons mes mignons !... soyez sages !... si on les laissait faire ils mangeraient le tas de prunes... les enragés

Puis, elle s'assit sur une escabelle, prit le teigneux entre ses jambes et le peigna en lui lavant la tête avec une dextérité féminine et une attention maternelle

Les quatre autres, [group], les uns debout, [les autres] les autres accotés contre [la] le lit ou la huche, tous morveux et sales mais bien portants mangeaient les prunes volées sans rien dire

c'était, je assure le plus admirable tableau que j'aie vu de ma vie

— Ce sont vos enfans !... [lui] dis-je à la vieille

— faites excuse, Monsieur, ce sont des enfans de l'hospice !... [à ce mot] On me donne trois francs par mois par tête [mais les gredins ils] et du savon ; mais les gredins me coûtent deux fois plus...

à cette réponse, [cette dram] tout changea d'aspect autour de moi. je ne vis plus de rides à cette femme, et [la chaumière] les parfums de l'Évangile se répandirent dans la chaumière. [un attendrissement] j'eus du respect [car il était] mais respect mêlé d'admiration, le sentiment confus que j'accorde aux œuvres du génie

et ferma soigneusement la porte [a]
— Là là mes mignons !... soyez sages !...

si on les laissait faire ils mangeraient le tas de prunes... les enragés, dit-elle en regardant M. Genestas

Puis, elle s'assit sur une escabelle, prit le teigneux entre ses jambes et se mit à le peigner avec une dextérité féminine et des attentions maternelles

Les quatre autres [b], les uns debout, les autres accotés contre le lit ou la huche, tous morveux et sales mais bien portants grugeaient les prunes volées sans rien dire [c] quoiqu'ils examinassent l'étranger [d]

— Ce sont vos enfans !... dit le soldat à la vieille

— faites excuse, Monsieur, ce sont des enfans de l'hospice !...

On me donne trois francs par mois par tête et du savon ; mais les gredins me coûtent bien deux fois plus [e]...

à cette réponse, tout changea d'aspect, dans cette chaumière [l'officier ne vit] où les parfums de l'Évangile se répandirent et l'officier ne vit plus de rides à cette femme, pour laquelle il éprouva je ne sais quel respect mêlé d'admiration [f]

a. E2. porte de son grenier d'abondance.

b. E2. Les quatre petits voleurs restaient

c. E2. bien portans d'ailleurs, grugeant leurs prunes sans rien dire

d. E1. quoiqu'ils examinassent l'étranger. E2. mais en examinant toujours l'étranger d'un air sournois et narquois

e. E2. par mois pour chacun d'eux et une livre de savon — Mais ma (chère) bonne femme ils doivent vous coûter deux fois plus.

f. E2. phrase supprimée et remplacée par le passage suivant :
« Monsieur, c'est ce que nous dit M. Benassis ! Mais puisque d'autres [les] prennent [à] les enfans [à ce prix-là] au même prix, faut bien en passer par là — [il n'y a déjà pas des

— Mais vous avez donc des terres à vous ?... — non Monsieur, j'en ai eu du temps de mon homme, mais j'ai été si malheureuse de ce que je l'ai perdu, que je les ai vendues... [Il faut que]
En Touraine les paysans parlent un français très pur. je fais cette observation pour les romantiques qui pourront y mettre la scène de leurs drames historiques, si, par hazard, ils tiennent à la couleur locale
— Mais, dis-je à la vieille mère, car certes elle méritait bien ce nom, comment [faites] [pouvez] vous arriver au bout de l'année avec le métier d'élever des enfans à deux sous par jour
— oh, reprit-elle, en peignant toujours le petit teigneux, le bon Dieu s'y prête — j'ai deux vaches ; moi et ma fille nous glanons [l'été,] pendant la moisson, l'hiver, nous allons au bois et le soir nous filons ; mais il ne faudrait pas toujours un hiver comme le dernier ; je dois soixante-quinze francs au meunier pour de la farine, heureusement c'est un brave homme ami du pauvre — il ne nous tourmente guère — notre vache a un veau ; ça nous acquittera toujours un peu...

a. *Sic.*

— Mais vous avez [a] donc des terres à vous, lui demanda-t-il [b]
— non Monsieur, j'en ai eu du temps de mon homme, mais depuis sa mort, j'ai été si malheureuse que j'ai été forcée de les vendre

— Mais [c], reprit M. Genestas, comment vous arriver sans dettes au bout de l'année en faisant le métier d'élever des enfans [d] à deux sous par jour

— oh [e], reprit-elle, en peignant toujours le petit teigneux, nous n'arrivons point à la Saint-Sylvestre sans dettes, mon cher monsieur, mais le Bon Dieu [f] s'y prête — j'ai deux vaches ; moi et ma fille [g] nous glanons pendant la moisson, l'hiver nous allons au bois et le soir nous filons ; mais [h] il ne faudrait pas toujours un hiver comme le dernier ; je dois soixante-quinze francs au meunier pour de la farine, heureusement c'est le meûnier de M. Benassis !... Et M. Be-

enfans pour ce] n'en a pas qui veut des enfans ! faut encore [les] [pas] la croix et la bannière pour en [avoir] obtenir... Quand nous leur donnerions notre lait pour rien il ne nous coûte guère — D'ailleurs, Monsieur, trois francs c'est une somme ! Voilà quinze [fran] francs de gagnés, sans les cinq livres de savon, combien donc, dans nos cantons, faut-il donc s'exterminer le tempérament avant d'avoir gagné dix sous par jour... E3. savon !... Hé, combien, dans nos cantons.

a. E2. Vous avez
b. E2. à vous, demanda le commandant.
c. E1. Hé bien
d. E2. métier de nourrir, de blanchir et d'élever des enfans
e. E1. Mais
f. E1. Monsieur. Que voulez-vous, le bon Dieu.
g. E2. vaches. Puis, ma fille et moi
h. E1. filons. Par exemple. E2. filons. Ah ! par exemple

Les quatre [marmots) orphelins, [et] pour qui, toutes [protection, toute la joie de] les protections humaines se résolvaient [par] dans l'adorable affection de cette vieille paysanne, avaient fini leurs prunes et profitant de [l'attention] l'attention avec laquelle leur mère me regardait en causant, ils s'étaient réunis en colonne serrée pour [ébranler] faire encore une fois sauter le loquet de la porte qui les séparait du tas de prunes... Ils y allaient non pas comme des soldats français à l'assaut, mais comme des allemands silencieux, pleins de conviction, [et] poussés par [leur] la gourmandise, mais naïve et brutale

— ah ! les gredins !... voulez-vous bien finir !...

[Et je] la vieille se leva, prit le plus fort des quatre, lui appliqua doucement la main [sur les] sur [son tendre] les fesses et le jetta dehors. il ne pleura point. les autres restèrent tout pantois...

— Ils vous donnent bien du mal !...

— oh ! non, Monsieur, [ils sont tous] mais ils sentent les prunes, les mignons... ils mangeraient tout si on les laissait faire. [un des trois qui]

— vous les aimez !...

La vieille leva la tête à cette phrase et me regarda d'un air dou-

nassis est l'ami[a] du pauvre, il n'a jamais demandé son dû à qui que ce soit, il ne commencera pas par nous... d'ailleurs notre vache a un veau ; ça nous acquittera toujours un peu...

Les quatre orphelins, pour qui toutes les protections humaines se résolvaient par l'affection de cette vieille paysanne, avaient fini leurs prunes — profitant de l'attention avec laquelle leur mère regardait l'officier en causant, ils s'étaient réunis en colonne serrée pour faire encore une fois sauter le loquet de la porte qui les séparait du tas de prunes[b]... Ils y allaient non pas comme des soldats français à l'assaut[c], mais comme des allemands silencieux[d], pleins de conviction, poussés[e] par une gourmandise naïve et brutale

— ah !... les gredins !... voulez-vous bien finir !...

la vieille se leva, prit le plus fort des quatre, lui appliqua [doucement] légèrement une tape sur le derrière et le jetta dehors. il ne pleura point. les autres restèrent[f] tout pantois...

— Ils vous donnent bien du mal !...

— oh ! non, Monsieur, mais ils sentent les prunes, les mignons... ils mangeraient tout si on les laissait faire[g]

— vous les aimez !...

La vieille leva la tête à cette phrase et regarda le [militaire]

a. E2. Et M. Benassis est un véritable ami
E3. Et M. Benassis ! voilà un ami
b. E3. du bon tas de prunes
c. E1. français vont à l'assaut
d. E2. silencieux comme des Allemands
e. E2. conviction, et poussés
f. E1. demeurèrent
g. E1. ils se crèveraient si on les laissait seuls pendant un moment !

cement goguenard, un air tourangeau qui se trouve dans les phrases de Rabelais et de Courrier, [les deux écrivains qui] puis elle soupira profondément et me dit

— oui, Monsieur, je les aime... j'en ai déjà rendu trois ; je ne les [ai] garde que jusqu'à neuf ans... [Ils ne me rapportent rien ; çà grandit]

Elle achevait d'habiller le petit souffreteux qui la regardait d'un œil tendre et bon... [c'était à faire venir les larmes aux yeux][quelle] Quelle vie d'abnégation et de travail !... Sous ce toit digne de l'étable divine où Jésus Christ était né, s'accomplissaient sans orgueil les devoirs les plus difficiles de la maternité Vraiment cette femme ressemblait à ces images [de la] féminines de la que les poésies romantiques représentent si Quels cœurs [sous ces] ensevelis dans l'oubli le plus profond !... Quelle richesse et quelle pauvreté !... Il y a magnifique la pensée, dans le sublime en sabots, dans [la religion] l'évangile en haillons... Ailleurs se le livre, le texte, historié, brodé, découpé, relié en , en moire, peint, mais là était le verbe vivant ; et j'avoue que, [dans] je me laissais aller complaisamment à quelque superstition impossible ; [pour] cette femme, [j'aurais , pour] cette soldat d'un air doucement goguenard

puis elle soupira profondément et dit [a]

— oui, Monsieur, je les aime... j'en ai déjà rendu trois ; je ne les garde [b] que jusqu'à neuf ans [c].

Elle achevait d'habiller le petit souffreteux qui la regardait d'un œil tendre et bon...

Quelle vie d'abnégation et de travail !... [pensa le] se dit intérieurement le cavalier [d]. Sous ce toit digne de l'étable où Jésus Christ prit naissance s'accomplissaient sans orgueil [e] les devoirs les plus difficiles de la maternité

Quels cœurs ensevelis dans l'oubli le plus profond !... Quelle richesse et quelle pauvreté !...

Les soldats mieux que les autres hommes savent apprécier ce qu'il y a de magnifique dans le sublime en sabots, dans l'évangile en haillons... Ailleurs se voit le livre, le texte, historié, brodé, découpé, couvert en moi, là était l'esprit du livre.

Il était difficile de ne pas se laisser aller complaisamment à quelque superstition impossible ; en voyant [f] cette femme, qui s'était faite mère

a. E1. goguenard, puis elle répondit

b. E1. trois, ajouta-t-elle en soupirant, je ne les garde

c. E2. neuf ans. — Mais où est le vôtre ?... — Je l'ai perdu !... — Quel âge avez-vous donc ?... demanda Genestas comme pour détruire l'effet de la précédente question. — Trente-huit ans, Monsieur ; à la Saint-Jean qui vient il y aura deux ans que j'ai perdu mon homme

E3. que mon homme est mort

d. E1. cavalier. En effet sous ce toit

e. E1. s'accomplissaient gaîment, sans orgueil

f. E1. Il était impossible de ne pas croire à quelque religieuse intervention du ciel, en voyant

femme, [qui faisait songer les anges aux ailes blanches,] [a]
pour cette femme je croyais à une vive sympathie entre [les t] les bons de notre sphère et les intelligences sacrées d'en haut... Ce que je vois habituellement dans le Christ, ce Dieu venu pour nous enseigner le dévouement, je le retrouvais, simple, naïf, en action, [sous de] sur une escabelle... Cette chaumine était pour moi la vie — ; là, [et pour la patrie]

a. *Sic.* Le ms., non revu sans doute ici par Balzac, est incohérent.

comme Jésus Christ s'était fait homme, qui glanait, souffrait, s'endettait pour des enfants abandonnés, à l'aspect [a] de cette femme il fallait reconnaître [b] quelques sympathies entre les bons d'ici-bas et les intelligences d'en haut... l'exemple donné par le Christ, par le Dieu venu pour nous enseigner le dévouement, se retrouvais [c], simple, en action, sur une escabelle [d]...

a. E1. abandonnés, en se trompant dans ses calculs sans vouloir reconnaître qu'elle se ruinait à être mère. A l'aspect
E3. sans même vouloir reconnaître
b. E1. il fallait nécessairement admettre
c. *Sic.*
d. Ce passage, depuis *l'exemple*, a été supprimé par Balzac sur les troisièmes épreuves.

Ici cesse, avec le feuillet 5, quelque peu rogné semble-t-il et dont en tous cas la dernière ligne est indéchiffrable sous les ratures, la coïncidence entre les deux textes. Voici la fin de la *Scène de Village* originelle, telle qu'elle figure sur le feuillet 6 :

[dans un coin, ignoré, sans gloire], pour moi, toutes les vertus réunies étaient assises à ce foyer. De là, ma pensée embrassant les existence parisiennes, je sondai les abymes qui séparent les différentes zones humaines...

Pauvre bonne femme inconnue, elle ne savait pas qu'un jour, le souvenir de son hospitalité traverserait les mers, irait frapper à la porte d'un artiste étranger, [pour qu'il] demander au burin de la consacrer ; elle ne saura jamais que Johannot a tâché de deviner ses traits... Et, chose incroyable, ce n'est qu'à travers les dates, les évènemens dont notre récente révolution a chargé ma mémoire que j'ai difficilement trouvé le nom de cette [femme] vieille. Est-ce la *femme martin ?*... Je n'en suis pas bien sûr ! Sa vie, [sa vie] son admirable vie est restée dans mon âme comme un de ces [beaux] monuments chrétiens dont l'architecte a voulu par humilité demeurer inconnu au monde...

— ma bonne femme, lui dis-je, je n'ai malheureusement qu'une pièce d'or... et vous ne pouvez sans doute pas me la changer, voulez-vous me faire crédit...

Elle trouva je ne sais quelle gracieuse formule tourangelle, digne d'une bouche royale, et avec cette [admi] confiance du pauvre, cette croyance au bien qui n'est dénuée de calcul que chez ceux qui ne possèdent rien, elle attendit mon retour.

malheureusement, à cette époque-là j'étais aussi pauvre qu'elle, et je lui fis remettre une somme [très faible] assez médiocre [ce fut] Je ne saurais exprimer toutes les pensées [de] [qui s'élevè] qui naquirent pendant la méditation à laquelle je m'abandonnai en achevant ma route. Pour la pre-

mière fois je n'aperçus pas la beauté de cette riante . j'étudiais une nature aussi élevée, mais dont les variétés ne sont pas visibles à tous les yeux, et j'avoue que toute littérature forte doit se tremper dans ces [prodigieuses] analyses, dans ces observations fécondes — aussi bizarres que leur [1].

L'épisode ainsi relaté à la première personne est-il fictif ? Nous pensons que non. En janvier 1832, Balzac écrira à Rabou [2] que Canel connaît, de lui, « la *Grande Bretèche*, le *Message* et l'article inutile de Levavasseur (talisman) ». L'allusion au keepsake *Talisman*, dont nous reparlerons, prouve que cet « article », c'est la *Scène de Village*. Les deux autres récits, œuvres de fiction, portent un titre ; le troisième est appelé *article* [3], comme ces nombreuses autres pages écrites à la première personne, que Balzac a données à la *Caricature*, au *Voleur*, à la *Silhouette*, en 1830 et 1831, c'est-à-dire précisément, on le verra, à l'époque de la rédaction de la *Scène de Village*. Balzac a-t-il décrit une promenade réellement faite de Tours à Saché ? Cette hypothèse devient une quasi-certitude devant un faisceau de détails concordants, relatifs à la date de cette randonnée, et à l'existence de la femme Martin [4].

La date peut être fixée, sans trop de présomption, à la matinée du dimanche 25 juillet 1830. Le texte du « faux départ » commence par « l'an dernier » ; et, on le verra, le texte était rédigé en 1831 ; l'allusion à la révolution de juillet appuie cette conclusion ; le même texte évoque un des jours les plus chauds du mois de juillet [5] ; enfin, les gens sont endimanchés et la jeune paysanne va à la messe. Pourtant, à cette date, Balzac n'a pas séjourné chez les Margonne à Saché [6] : il y a été en juin 1829, puis en septembre 1831. Mais il ne s'agit sans doute pas d'un séjour durable : habitant Saché, il ne se serait pas trouvé à Tours à six heures du matin pour en repartir vers son port d'attache. Le texte s'éclairera si nous suivons le fil de l'existence de Balzac depuis avril 1830 [7]. C'est l'époque de son deuxième article sur *Hernani* [8] ; on y lit : « (...) si l'on vient à examiner la pièce sous le rapport de l'invention, le critique instruit est frappé tout d'abord d'un défaut général. L'ouvrage est un pastiche. » Ce qui peut être rapproché du pas-

1. Ce dernier paragraphe a été entièrement biffé par Balzac au cours de la constitution du deuxième état du texte (v. p. 519), d'où quelques mots indéchiffrables, que nous avons laissés en blanc.
2. *Correspondance*, éd. Ducourneau, p. 92.
3. Dénomination déjà utilisée dans une lettre à Canel (v. p. 519).
4. Elle détruit l'hypothèse de M. Prioult (*Balzac avant la Comédie Humaine*, p. 146, n. 3, et 344) selon laquelle ce texte serait un Fragment destiné au *Gars*, première version des *Chouans*.
5. Le 25, le fameux soleil de juillet brillait déjà : Juste Olivier, dans son journal *(Paris en 1830)*, mentionne à cette date une longue promenade faite sous un ciel pur.
6. V. Paul B. Métadier, *Saché dans la vie et l'œuvre de Balzac*.
7. Nous utilisons ici sur plusieurs points le livre de M. Arrigon : *Les Années romantiques de Balzac*.
8. *Feuilleton des journaux politiques*, 7 avril 1830 (éd. Conard, *Œuvres diverses*, t. I, p. 383).

sage de notre texte sur « les efforts de nos drames impuissans ». Le même mois paraissent les *Scènes de la vie privée*, qui n'ont qu'un succès mitigé. Balzac, mécontent, sent le besoin d'une détente. Voilà qui correspond aux sensations qui agitent son âme « fatiguée des péripéties sanglantes de notre littérature ». En mai, c'est le départ avec Mme de Berny, la location de la Grenadière, à Saint-Cyr, en face de Tours, et, en juin, le voyage en bateau jusqu'à Saint-Nazaire, et le retour « sans argent », note M. Arrigon. Comme le remarque avec raison M. Métadier, Balzac n'aurait guère pu amener Mme de Berny à Saché. Mais elle quitte la Grenadière le 21 juillet pour n'y revenir qu'au début d'août. Occasion pour Balzac, resté seul, de rendre visite à ses amis Margonne ; il le fera à pied, à la fois parce qu'il est désargenté, et parce que, pendant deux mois, la compagnie de la mûre Dilecta n'a pas dû favoriser les exercices physiques : pour sortir de l'engourdissement qu'il ressent, Balzac décide « de faire le chemin d'une seule traite, par gageure avec [soi]-même » [1]. Donc, un dimanche (et le 25 est le seul dimanche de juillet postérieur au départ de Mme de Berny), il quitte la Grenadière, assez tôt pour échapper à la plus forte chaleur (et peut-être aussi, ce serait normal, pour arriver avant le déjeuner). Arrivé à dix heures et demie à Pont-de-Ruan, Balzac pouvait être une heure plus tard à Saché. Notre datation nous semble confirmée par la phrase : « (...) ce n'est qu'à travers les dates, les évènemens dont notre récente révolution a chargé ma mémoire que j'ai difficilement trouvé le nom de cette vieille » : les journées de juillet, survenues quelques jours plus tard, ont surchargé pour cette période la mémoire de Balzac : un souvenir plus proche ou plus éloigné serait sans doute resté plus distinct.

Pourtant cette mémoire, semble-t-il, a été fidèle : c'était bien la femme Martin, cette vieille entourée de cinq enfants dont quatre du même âge — ce sont des orphelins ou des enfants abandonnés confiés par l'hospice ; le dévouement de la femme à leur égard explique l'admiration que lui manifeste Balzac en plusieurs endroits du texte. Si, comme nous le pensons, le personnage n'est pas imaginaire, peut-on en retrouver la trace à Pont-de-Ruan ? Le nom est évidemment banal, surtout en Touraine, pays de Saint-Martin ; toutefois, les archives de l'état civil de Pont-de-Ruan permettent d'établir qu'il y avait probablement [2] en 1830, dans la commune, au moins trois femmes Martin, toutes pauvres, femmes de tisserands et de journaliers, et qui pouvaient être considérées comme « vieilles ». Si nous admettons que Balzac a conservé dans le *Médecin de Campagne* toutes les données

1. Cela représente un trajet d'environ 15 km. si l'on compte les détours des chemins.

2. Les archives, ne concernant que les mariages, naissances et décès, ne fournissent pas la preuve absolue de la présence des intéressés dans la commune, lorsque les intervalles entre les actes sont assez longs, surtout lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas, d'une famille qui semble avoir des attaches dans deux communes voisines, Pont-de-Ruan et Saché.

réelles qui n'étaient pas en contradiction avec l'intrigue du roman, nous nous laisserons guider par l'âge de trente-huit ans, que se donne la femme au cours de sa conversation avec Genestas [1]. Il nous ferait éliminer deux d'entre elles [2], pour nous arrêter à Marie Pouvereau, seconde femme de François Martin, tisserand : née en 1792, elle a précisément l'âge voulu en 1830 [3]. Était-elle veuve ? Les archives sont muettes là-dessus. S'est-elle vu confier par l'hospice des enfants abandonnés ? Les recherches obligeamment entreprises sur ce point par la direction des archives départementales d'Indre-et-Loire n'ont pas permis de répondre à cette question ; en tous cas, nombreuses étaient les familles de Pont-de-Ruan qui acceptaient de telles gardes [4]. Enfin, des vieilles femmes du village, que nous avons questionnées, gardent le souvenir d'une famille modeste nommée Martin, qui vivait encore, il y a soixante ou soixante-dix ans [5], au lieu dit l'*Alouette* ; or, ce hameau correspond exactement à la description de Balzac : on le trouve, en arrivant de Tours, à 100 mètres à droite de la route actuelle [6] : trois cents mètres environ avant le pont sur l'Indre qui donne accès au village, et que l'on aperçoit déjà : il est bien « jeté en avant du pont » ; et c'est là que le voyageur assoiffé devait tout naturellement s'adresser.

Bien qu'aucun de ces éléments ne soit à lui seul absolument décisif, leur convergence, jointe à l'absence de tout détail discordant, suffit, nous semble-t-il, à le confirmer : Balzac n'a inventé ni la promenade, ni les personnages.

Venons-en aux avatars du texte [7]. Balzac propose en avril 1831, à l'éditeur Levavasseur de lui fournir un texte pour un keepsake, et son offre est acceptée le 25 avril. Levavasseur n'en est pas à son premier essai dans ce genre : il vient de publier en novembre 1830, le *Keepsake américain*, car ce sont, dit-il, des artistes américains qui

1. Dans un passage rajouté sur épreuves, reconnaissons-le. Mais si Balzac a gardé de la femme Martin une impression profonde, il n'est pas étonnant qu'il ait enregistré ce chiffre et s'en soit souvenu au bout d'un an, d'autant plus que l'écart entre l'âge apparent de la « vieille » et son âge réel était assez frappant.

2. Françoise Gallais, femme d'Antoine Martin, qui, née en 1772, aurait eu 58 ans en 1830, et Catherine Martin, femme d'un autre Antoine Martin, dont l'âge (42 ans en 1830) la rapprocherait davantage de notre personnage, et chez qui trois décès d'enfants confiés par l'hospice se sont produits entre 1828 et 1829 ; mais cette famille vivait alors au lieudit Château-Robin, à quelque distance du village, dans une habitation troglodytique ; et Balzac n'aurait sans doute pas manqué l'occasion d'une description aussi pittoresque.

3. Elle mourra à Pont-de-Ruan en 1863.

4. Les archives mentionnent plus de 25 décès d'enfants de cette catégorie, pour les seules années 1822 à 1829.

5. Il ne reste plus aujourd'hui aucun Martin à Pont-de-Ruan.

6. Nous avons vainement cherché, au département des cartes de la Bibliothèque Nationale, une carte indiquant le tracé de la route du pont en 1830, à supposer qu'il ait été différent. Mais le hameau existait : il figure sur l'atlas Cassini.

7. Nous reprenons, pour les compléter sur quelques points, les précisions apportées par M. B. Guyon.

ont gravé les illustrations [1]. Il en projette un autre, à paraître un an après, sous le même titre [2], titre qui, en cours de projet, sera abandonné pour celui de *Talisman*. Comme le premier, il doit comporter des illustrations, gravées cette fois, dit la préface, par des artistes anglais. Balzac, à l'en croire, sait qui sera son illustrateur : on a noté, vers la fin de la *Scène de Village*, les allusions au burin d'un « artiste étranger » au delà des mers, et à Johannot qui tâcherait de « deviner les traits » de la vieille.

Mais faut-il le croire ? Certains indices inciteraient à en douter : l'éditeur du *Keepsake américain* déclare dans sa préface qu'il a « commencé par le plus long », c'est-à-dire les gravures, et n'a qu'ensuite sollicité les écrivains. N'a-t-il pas agi de même — le procédé n'était pas exceptionnel — pour le *Talisman* ? La source fondamentale — une promenade de Balzac — se double-t-elle d'une source secondaire, cette gravure qui en ferait pour une part une sorte d'œuvre de commande [3] ? Balzac aurait pu, par sa phrase sur Johannot, chercher à se dégager, aux yeux des lecteurs, d'une subordination qui faisait de lui le second de l'illustrateur. Par bonheur, l'éditeur, bien qu'ayant fini, comme on le verra, par refuser le texte de Balzac, n'a pas laissé perdre la gravure : elle figure [4] dans le [recueil] même où elle devait paraître, le *Talisman*, à la page 3, en tête du premier récit [5], le *Départ pour la Messe*, de Gustave Drouineau [6]. Elle représente, devant une chaumière, une vieille femme au nez crochu, appuyée sur une béquille et accompagnée d'une jeune paysanne (paroissien en main) et d'une petite fille. A l'arrière-plan, deux autres chaumières, et une église avec quelques silhouettes sur le porche. La correspondance avec le récit est évidente. Mais Tony Johannot a-t-il bien exécuté son dessin après avoir lu le texte de Balzac ? En a-t-il pris connaissance par le manuscrit ? Il est peu probable qu'on lui ait donné à lire les feuillets notoirement peu lisibles de Balzac. Par une copie ? Cela ne valait pas la peine d'en faire faire une pour un texte de keepsake.

1. Le recueil paraît d'ailleurs sous la responsabilité de deux éditeurs : Levavasseur, Paris, et Ch. de Beers, New-York. Mention véridique ou procédé publicitaire ? La question est secondaire.

2. C'est sous ce premier titre que Balzac parlera du second recueil dans sa lettre à Canel (v. p. 519).

3. Sur le rôle des illustrations dans la genèse de certains textes, v. J. Pommier, *Servitudes de l'esprit*, in *Conférences de l'École Normale Supérieure*, Paris, 1945. M. Pommier cite entre autres (p. 103, n. 3) le cas d'un sonnet de Musset également inspiré par un dessin de Tony Johannot.

4. Gravée par E. J. Fortbury, imprimée par McQueen. Le cas n'est pas unique d'un dessin de T. Johannot gravé par un Anglais : par exemple, la célèbre « tête à l'envers », qui tient lieu de nom d'auteur sur la première page des *Contes Bruns*, a été gravée par Thompson.

5. Preuve complémentaire : dans ce genre de recueils, les premiers noms étaient choisis de façon à allécher le client éventuel, qui feuilletterait le volume chez le libraire. Balzac, auteur à succès, avait droit à ce genre de « tête d'affiche ». (Par exemple, son *Doigt de Dieu* figure en tête du *Nouveau Keepsake français* paru en décembre 1831.) Tel n'était pas le cas du « néo-chrétien » Gustave Drouineau, écrivain estimable par certains côtés, mais de notoriété limitée.

6. V. p. 520.

Sur épreuves ? Entre leur impression (novembre 31) et la parution du livre (décembre), le délai ne laisse guère place à la gravure et à l'impression, surtout si elles ont lieu en Angleterre [1]. Et pourquoi avoir choisi ce bref épisode, si peu caractéristique, alors qu'une scène représentant la vieille avec les enfants lui offrait autant de matière, et s'inscrivait au cœur du récit ? En outre, il y a discordance, sur certains points, entre la gravure et le texte. Balzac ne prête pas de béquille à la vieille, dont l'agilité dans la scène de la fessée contredit d'ailleurs ce détail. Et son nez crochu s'accorde-t-il bien avec sa sainteté ? Balzac, lui aussi, dira-t-on, a commencé par écrire « la vieille au profil crochu ». Mais n'est-ce pas précisément parce qu'il avait la gravure sous les yeux ou dans la mémoire qu'il a machinalement tracé ces mots, les biffant aussitôt parce qu'ils détonnaient avec le personnage ?

Faut-il donc admettre l'enchaînement que voici ? Levavasseur, ayant, vers le milieu de 1831 [2], reçu d'Angleterre ou d'ailleurs ses illustrations, aurait rappelé à Balzac sa promesse et lui aurait confié une épreuve de la gravure [3]; la conjonction de la vieille devant sa chaumière et de l'église aurait fait revivre à l'esprit de Balzac l'impression saisissante éprouvée lors de sa promenade de juillet précédent, et il en aurait rapidement rédigé le récit, en rajoutant simplement, par fidélité à la gravure, la jeune paysanne au paroissien avec sa petite fille [4].

Mais aucun des arguments précédents n'est décisif en soi, et l'ensemble laisse un doute. La préface du *Keepsake américain* n'est pas forcément applicable au *Talisman*, et est d'ailleurs pleine de contre-vérités dues au souci publicitaire [5]. Les discordances entre gravure et texte s'expliquent aisément par la désinvolture que les dessinateurs romantiques affichaient souvent à l'égard des écrivains qu'ils illustraient ; d'ailleurs Johannot, qui, on l'a vu, n'a peut-être pas eu entre les mains le texte de Balzac, a pu se le faire lire ou simplement raconter en gros par l'auteur ou l'éditeur ; il a même pu interrompre lecture ou récit dès qu'il a tenu une scène possible et pas trop compliquée (produisant beaucoup, il tenait sans doute à faire vite) : « Une chau-

1. V. p. 516, n. 4.

2. L'expression, « notre récente révolution » (p. 512), paraît plus naturelle si elle est employée à une date pas trop éloignée des journées de juillet 1830. En outre, le f° 5 du manuscrit porte trace d'un remaniement (recopiage, découpage et collage) antérieur à celui qui produit le 2e état (v. p. 519) ; le texte, si Balzac a eu l'occasion de le retoucher entre la rédaction et l'impression, était sans doute sensiblement antérieur à novembre, date de l'impression.

3. La seule de Johannot dans le recueil. C'était là un nom célèbre ; il devait donc figurer en tête, comme celui de Balzac.

4. Ces deux personnages ne peuvent avoir été, eux aussi, rencontrés par Balzac lors de sa promenade : la coïncidence serait invraisemblable.

5. Par exemple, les gravures sont présentées comme des « scènes d'intérieur » vertueuses et calmes ; mais si on les examine, on y trouve entre autres un naufrage et un paysage de Sicile ; et les textes sont loin d'être tous calmes et familiaux.

mière, une vieille, une jeune paysanne et une petite fille, un dimanche ? Parfait. »

Et puis, le texte sonne authentique et vécu. S'il est vrai que, comme nous essayons de le montrer plus loin, cette journée ait eu pour Balzac l'importance d'un événement spirituel dont les résonances sont nombreuses dans son œuvre, il est difficile d'admettre que la gravure soit venue coïncider à point nommé avec un souvenir aussi capital, et aussi que Balzac ait consenti à en « truquer » le récit à l'aide d'éléments accessoires, simplement pour être fidèle à une illustration de keepsake. Quand les raisons de douter de sa parole ne sont pas décisives, il mérite bien qu'on le croie. Admettons donc — et si c'est un acte de foi, il en faut aussi en histoire de la littérature — que le récit reflète la réalité et elle seule, et que Johannot n'a fait que suivre Balzac — d'un peu loin.

Nous avons dit que la *Scène de Village* datait, probablement, du milieu de 1831. Voici une nouvelle preuve que, vers cette date, le souvenir de sa promenade de juillet 1830 flottait dans l'esprit de Balzac : écrivant la fin de *La Peau de Chagrin* entre mai et juillet 1831, il amène Raphaël de Valentin aux eaux du Mont-Dore. Au cours d'une promenade, le jeune homme malade et inquiet s'arrête devant « une vieille chaumière ». « Des langes accrochés à un groseillier séchaient au soleil. » Il est accueilli par une paysanne auvergnate dont voici le logis à l'intérieur :

> [...] des murs noircis par la fumée, sur lesquels étaient pour tout ornement ces images enluminées en bleu, en rouge et en vert, qui représentent la *Mort de Crédit*, la *Passion de Jésus-Christ*, et les *Grenadiers de la Garde impériale ;* puis, çà et là, dans la chambre, un vieux lit de noyer à colonnes, des plâtres jaunis et colorés sur la cheminée, une table à pieds tordus, des escabeaux, la huche au pain, du lard pendu au plancher, du sel dans un pot, et une poêle [1].

On le voit immédiatement : si, pour les abords de la chaumière, Balzac n'a repris qu'un ou deux éléments, en revanche, pour l'intérieur, à l'exception des images, de la table et du lard, tous les détails viennent de Pont-de-Ruan : murs noirs, lit de noyer à colonnes, escabeaux, huche au pain, sel, poêle, plâtres colorés sur la cheminée. Nous verrons plus loin que cette description matérielle n'est peut-être pas seule, dans *La Peau de Chagrin*, à provenir de la *Scène de Village*.

La Peau de Chagrin paraît au début d'août 1831. En novembre, c'est au tour de la *Scène de Village* d'atteindre le stade de l'impression : le 17, Balzac en demande une épreuve à son éditeur [2]. Le 25, il écrit à Urbain Canel : « Levavasseur a déjà reçu mon *bon à tirer* de

1. Nous citons d'après l'édition des *Romans et contes philosophiques* (Gosselin, 1832), t. II, p. 202 et 207. On trouvera le texte définitif, à peine remanié, dans l'éd. Pléiade, t. IX, p. 325.

2. *Correspondance*, éd. Ducourneau, p. 85.

son article pour le keepsake américain ». [1] Mais le recueil sort en décembre sans le texte de Balzac. Une lettre de Levavasseur (que M. Guyon date de janvier ou février 1832) explique qu'il y a eu trop de corrections sur épreuves, et que le temps a manqué pour recomposer le texte. Voilà qui indique un remaniement profond ; et l'on est tenté de situer vers cette date (vers le 20-25 novembre) la transformation dont le dernier feuillet du manuscrit porte la trace et qui nous amène au deuxième état du texte : suppression de tout le dernier paragraphe et addition, à la suite, du fragment suivant :

hé bien, mon mendiant sexagénaire que je transformais en enfant malingre, abandonné, [malheur] déjà malheureux, était né là... Je n'imagine jamais un mendiant sans en faire un enfant trouvé — ne faut-il pas être privé de famille, de femme, d'enfant, dépourvu de tous les liens sociaux, pour vagabonder, n'avoir ni feu ni lieu... — Si pour [inventer son enfance] vous mettre dans le secret de toutes les images qui vinrent en mon âme pour inventer l'enfance de cet homme il a fallu vous dérouler en tant de pages, une rêverie (de q) qui dura quelques minutes, puis-je vous dire sa vie entière, sa vie de marin et de soldat, ses détresses,... ma chimère est là, vous présentant sa croupe féminine et ses formes blanches. Elle agite ses ailes

Le reste du texte ne nous est pas parvenu [3]. La mention du mendiant fait évidemment songer à ce texte du *Mendiant*, vieux d'un an environ, et dont la première page s'était greffée sur le *Doigt de Dieu* [4]. C'est ce télescopage de deux récits qui aurait amené la nouvelle pagination visible sur le manuscrit [5]. Le *Mendiant* aurait fourni une première partie de huit pages à peu près (la huitième réalisant la soudure avec le début de la *Scène de Village* primitive) ainsi que la conclusion qui est perdue [6].

1. *Ibid.*, p. 86. Ce bon à tirer a d'ailleurs été donné à Levavasseur par Chasles de la part de Balzac, comme l'indique la lettre citée dans la note précédente.
2. Il est annoncé par la *Bibliographie de la France* du 24 décembre.
3. Toutefois, le vicomte de Lovenjoul, en publiant dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1906 une lettre de Balzac qui mentionnait la *Scène de Village*, et en signalant que ce texte n'avait pas été retrouvé, ajoutait : « Je possède une sorte de copie informe, absolument indéchiffrable et d'ailleurs incomplète de ces pages disparues. » (Cité par B. Guyon, *op. cit.*, p. 12.) Or, le texte du recueil A. 148, s'il est incomplet, n'est ni une copie, ni informe, ni indéchiffrable (sauf sur 10 lignes). La bibliothèque Lovenjoul recèlerait-elle encore un autre texte ? C'est peu probable : comment le collectionneur n'aurait-il pas réuni ces différents fragments ?
4. V. p. 528.
5. V. p. 502, n. 4.
6. Cette hypothèse évite de recourir à d'autres inconnues pour résoudre les problèmes posés par notre texte. Il est évidemment possible que le personnage qui apparaît dans le remaniement de la *Scène de Village* n'ait rien de commun avec celui du *Mendiant*. On pourrait le supposer d'après une note de l'*Album* (éd. Crépet, p. 97), ainsi rédigée : « Le mendiant. La notice biographique (fait) Les souffrances de l'inventeur. Le médecin de campagne sont des œuvres logiques dont voici l'ordre : le médecin, les souffrances, la notice et le mendiant. » Cette note, s'il faut la prendre à la lettre, se place entre la rédaction de *Louis Lambert* (la notice biographique) et celle du *Médecin de Campagne*. Et, à cette époque, le *Mendiant* n'aurait pas été « fait », et ne serait donc pas le texte corrigé pour le *Talisman*. Mais on sait que les notes de Balzac ne traduisent pas toujours la réalité.

Mais, dira-t-on, cette contamination de deux récits n'a-t-elle pu être effectuée par Balzac à une autre période que celle de la correction des épreuves ? En tous cas, pas avant. Le texte de Drouineau est dans le *Talisman* à la place prévue pour le texte de Balzac ; or il est à peu près de la même longueur que la *Scène de Village* primitive ; il occupe six pages du recueil, et la *Scène de Village* en aurait pris huit environ (pour 5 pages 1 /2 de manuscrit) ; mais, sur le manuscrit remanié, le texte s'arrête au milieu d'une phrase au bas de la page 13 : il comptait donc au minimum 14 pages, 20 pages de volume au moins, et peut-être vingt-cinq ou trente. Feuilletons le *Talisman :* aucun article n'atteint cette longueur [1]. Il ne semble donc pas déraisonnable de reconstituer ainsi l'histoire : vers le 20 novembre, Balzac a son épreuve ; il a l'idée de joindre les deux textes, supprimant ainsi sa première fin, un peu plate et filandreuse — et qui peut-être lui rappelle un souvenir désagréable [2] ; il commence à remanier son manuscrit, puis, n'y parvenant pas, termine son travail sur les épreuves, auxquelles il rajoute des feuillets ; cela expliquerait la rupture entre le dernier passage subsistant du texte primitif et le début du passage rajouté dans le second état : qu'on les lise à la suite, ils semblent ne pas se raccorder [3]. Une fois le remaniement terminé, le récit est plus que doublé [4]. Levavasseur est furieux ; il s'attendait à des corrections, surtout avec Balazc. Mais une modification si radicale ! Il faut (il le dira lui-même dans sa lettre à Balzac) « une nouvelle composition ». Or il ne peut accepter ni le gonflement de son prix de revient (la concurrence ne lui permet pas d'augmenter le prix de vente), ni surtout le délai : comme presque tous les keepsakes, le sien joue avant tout le rôle de cadeau d'étrennes, et il doit absolument sortir avant les fêtes. Il préfère encore renoncer à Balzac [5] (sans rien lui dire ; il ne le préviendra, en s'excusant, qu'après l'avoir mis devant le fait accompli). Il explique l'affaire à Gustave Drouineau, qui d'ailleurs est une connaissance de Balzac [6], et lui fait bâcler une bluette morale qui, elle, ne sera pas trop longue : l'histoire de Marie, jeune orpheline (décrite en détail d'après l'illustration), vivant dans un village près de Paris ; lingère au château, courtisée par le jeune comte

1. On y trouve un article de 19 pages, un de 14.
2. V. p. 526.
3. En outre, le nouveau paragraphe semble trahir une sorte de gêne de Balzac, avec son développement si conventionnel sur l'imagination du romancier, sa rêverie et sa chimère ; cette gêne ne vient-elle pas des difficultés du travail d'adaptation ?
4. Le cas n'est pas isolé : par exemple, le texte définitif de la dernière partie du *Colonel Chabert* représente près du double du texte du manuscrit.
5. Tout cela nous semble probable, mais non prouvé ; Balzac a pu ne faire que des corrections sur les épreuves (la lettre de Levavasseur ne parle de rien d'autre), et ne rallonger son texte que plus tard, par exemple dans l'été 1832 quand il tentait de mettre sur pied les *Causeries du Soir*. Mais cela suppose deux très importantes modifications au texte de base avant son dernier avatar.
6. V. *Correspondance*, éd. Ducourneau, p. 84.

et par le jardinier, elle hésite ; à l'église où elle s'est rendue avec sa grand-mère et sa petite sœur, elle choisit, plutôt qu'une bague offerte par le comte, l'image pieuse que lui donne le jardinier ; ils se marient et ont beaucoup d'enfants [1]. Tout cela s'adapte mieux que le texte primitif à l'illustration de Johannot, qu'il ne fallait pas laisser perdre. De la sorte, rien à changer à l'ordonnance du livre : le dessin de l'illustrateur en renom garde la première place comme prévu.

Quant à Balzac, il a toujours son texte sur les bras. Et il y pense : en février 1832, écrivant *La Transaction* (le futur *Colonel Chabert*), il amène Derville chez le nourrisseur Vergniaud — un bourgeois arrivant chez de pauvres gens qu'il ne connaît pas. Est-ce l'analogie des situations ? A la surface de son esprit remontent — inconsciemment ? je ne le crois pas — un nombre singulier de détails voisins de ceux de la *Scène de Village*. Devant la masure, du fumier, des animaux, des « loques trouées qui servent à essuyer les pots à crème, et qui sèchent au soleil » ; la maison est « restée sous la protection de trois gamins insouciants » dont l'un « tourmentait un cochon » [2]. Derville s'adresse aux enfants, qui ne répondent que par « un rire brutal » (ici, la coloration plus âpre de la *Transaction* a « durci » le souvenir primitif), et le vieux Chabert se montre alors sur le seuil et impose silence aux enfants. Balzac, dirait-on, portait en lui des images qu'il n'avait pu mettre au jour : ce fumier, ces gamins, ce cochon (qui, pour sommeiller en lui, n'avait rien à voir avec celui de Léon Bloy). Le démangeaient-elles, tant qu'il ne s'en était pas débarrassé en les imprimant ? Pressé par le temps, faisait-il simplement flèche de tout bois ? Ou sa démarche mentale était-elle bien souvent de tirer d'une expérience limitée un foisonnement de scènes imaginaires que la véracité profonde de leur origine l'autorisait à transposer çà ou là ? Tout cela à la fois sans doute, et nous allons en avoir d'autres preuves.

L'utilisation de ces détails ne résolvait pas la question de l'ensemble du récit. Balzac l'offre à l'éditeur Guyot pour le recueil des *Causeries du Soir* ; ce volume dépasse le stade du projet et est même imprimé, au moins partiellement, sans doute vers le mois de mars [3], mais ne sort pas en librairie ; le 3 avril, Guyot cède à Mame sa créance sur Balzac et les manuscrits en sa possession. Le 13 juin, de Saché, Balzac écrit à sa mère de réclamer à Mame le manuscrit de la *Scène de Village*, qu'il compte toujours publier dans les *Causeries du Soir*. Mais celles-ci ne verront pas le jour, et, par la suite, Balzac ne fera

1. Le titre, *Le Départ pour la Messe*, cadre fort mal avec le récit, mais mieux avec la gravure ; sans doute a-t-il été imposé d'avance à Drouineau.

2. Nous citons évidemment le texte de 1832, paru dans l'*Artiste* de février-mars. Balzac, à partir de l'édition de 1835, a précisé la scène : deux des gamins tourmentent le cochon en essayant de le faire monter sur une charrette qu'ils veulent faire basculer ensuite.

3. Le 11 mai 1832, Guyot réclame à Balzac le prix de l'impression de 2500 lignes de texte (Guyon, *op. cit.*, p. 13).

plus jamais allusion à son texte. Il y tient pourtant [1], et il va enfin réussir à l'utiliser.

La difficulté qu'il éprouve à mettre en chantier le *Médecin de Campagne*, vers novembre ou décembre 1832, lui en fournit l'occasion : il lui faut *situer* son roman, et il a toujours de la peine à peindre la nature [2]. Sans doute, comme le dit M. Guyon, « les descriptions de paysage ne sauraient l'embarrasser ; elles étaient là toutes fraîchement inscrites sur sa rétine au retour de l'excursion à la Chartreuse » [3] ; mais cette excursion a été rapide, et tout élément supplémentaire serait le bienvenu. Balzac conçoit alors l'idée audacieuse — sans gêne, mais non sans génie — non plus seulement d'utiliser des détails comme il l'avait fait dans la *Peau de Chagrin* et dans la *Transaction*, mais de transposer en bloc dans les Alpes la scène tourangelle [4], abandonnant ainsi son projet antérieur de fondre la *Scène de Village* avec une histoire de mendiant [5].

Il ne s'y décide pas immédiatement, au cours de la période de bouillonnement qui précède la rédaction : il lui faudra reprendre sa pagination pour intercaler son récit. Le manuscrit du *Médecin de Campagne* nous fait voir l'aspect matériel du travail de Balzac. Il donne un coup de ciseaux en travers de la page 6, là où va commencer la greffe. Le haut restera en place. Il recopie la deuxième partie du feuillet 2 et tout le feuillet 3 de la *Scène de Village* sur d'autres feuilles, en faisant les modifications indispensables. Cela donne les pages 6 *bis* et 6 *ter*. Puis il s'impatiente de ce travail absurdement mécanique, qui l'ennuie au point qu'il copie parfois machinalement le texte (tel Julien Sorel écrivant *Londres* au lieu de *Paris* dans ses lettres à la maréchale de Fervacques) avant de se décider à le changer [6]. Comme il n'a pas eu à transformer grand-chose dans le feuillet 3, il prend directement les feuillets 4 et 5 de la *Scène de Village*, les numérote 6 *quater* et 6 *quinque*, y fait ses corrections (moins nombreuses

1. Il a songé à l'inclure dans les *Études de mœurs au XIX^e siècle*, comme le prouve une note de l'*Album* (éd. Crépet, f° 16) qu'il faut sans doute dater du début de 1832. C'est à la même époque qu'appartient peut-être l'inscription marginale sur le manuscrit dit du *Mendiant* (v. p. 529) où la *Scène de Village* se trouve associée à la *Grande Bretèche* et au *Dernier bienfait de Melmoth*.

2. « Je sais trop ce que cela me coûte quand je veux égratigner un paysage (...) » (Lettre à A. de Custine, 15 janv. 1835. *Corresp.*, éd. Ducourneau, p. 168.)

3. *Op. cit.*, p. 88.

4. Si Balzac ne nomme pas la localité où se déroule l'action du *Médecin de Campagne*, ce n'est peut-être pas seulement, comme le suggère M. Blanchard (*R. H. L. F.*, oct.-déc. 1957, p. 569), pour ne pas gêner le D^r Rome, mais aussi parce que ses descriptions sont en partie transposées, et non prises sur le vif. — M. Pommier dans son édition de *L'Église* (p. XIII) a déjà signalé un cas analogue de transfert : le déplacement en Flandre de l'église Saint-Gatien de Tours.

5. Tout ce qui concerne ce mendiant semble perdu — à moins qu'une autre œuvre ne l'ait également accueilli ?

6. Voir : un espace commun (autour duquel elles) ; de hautes herbes (garn) ; le sol (formait) ; les callosités d'une (pelure) ; poteries pour (le laitage). L'oubli du mot raboteuses, rajouté ensuite dans la marge, va dans le même sens.

que lors de la copie des deux autres pages [1]). Ensuite, la *Scène de Village* ne cadre plus avec le *Médecin de Campagne*. Pour rejoindre son récit, Balzac écrit un raccord ; cela lui donne du mal : les trois premières lignes sont raturées à deux reprises, et complètement illisibles ; puis il trouve :

Le Commandant Genestas regarda la bonne femme en hochant la tête, et lui dit [a] :

M. Benassis [pardonnez] est-il un bon médecin [b] ?...

— je ne sais pas, mon cher Monsieur, mais il [soigne] guérit les pauvres pour rien...

— il paraît, reprit-il en se parlant à lui-même, que cet homme est décidément un homme.

— oh oui, Monsieur, et un brave homme — [je ne serais pas là] et il n'y a guère [c] de gens ici qui ne le mettent dans leurs prières [d]...

— Voilà pour vous, *la mère !*... dit le soldat [en regardant cette femme], en donnant à cette femme quelques pièces de monnaie, et voici [e] pour les enfans ! [ajouta] reprit-il en ajoutant un écu.

— suis-je encore [très] bien loin de chez M. Benassis [f].

— Oh non, mon cher Monsieur, vous [en] avez [pour] une petite [demie-heure] lieue [g] !...

Et le Commandant partit, convaincu d'avoir encore deux lieues à faire.

a. Ces trois mots supprimés dans E 3.
b. E 3. bon médecin, lui demande-t-il.
c. E 1. brave homme ! aussi n'y a-t-il guère
d. E 1. prières du soir
e. E 1. monnaie. Puis, voici
f. Benassis, demanda-t-il quand il fut à cheval
g. E 1. vous avez tout au plus une petite lieue !...

Balzac donne au feuillet qui porte ce texte le numéro 7. Il n'a plus qu'à inscrire 7 *bis* sur le bas de la page 6 (feuillet coupé) et à transformer la page 7 primitive en 7 *ter* ; à la page 8, laissée sans modification, il a retrouvé sa pagination normale [2]. Il a procédé à cette interpolation avant d'avoir atteint le feuillet 39 [3], où Bénassis prescrit à Taboureau de faire porter une poche de seigle à la femme Martin ; ce passage est écrit sans ratures, et fait partie du premier jet [4] : le roman a dès lors digéré ce nouveau personnage. Or, selon la datation de M. Guyon, c'est fin septembre ou début octobre (dates données

1. Gain de temps illusoire d'ailleurs : il lui faudra, pour cette partie du texte, beaucoup plus de corrections sur épreuves ; les seuls passages assez longs rajoutés sur épreuves, ainsi que les seules suppressions importantes, dans tout le début du *Médecin de Campagne*, se trouvent dans ces deux pages.

2. M. Guyon a en un sens raison d'écrire : « la rédaction du manuscrit se poursuit très régulièrement du folio 2 au folio 44, sur le même papier, de la même encre, de la même écriture » (*op. cit.*, p. 139), puisque tous les feuillets 2 à 44 existent bien comme il les décrit. Mais il ne mentionne pas l'existence des 5 feuillets intercalés, qui à eux seuls offrent 3 papiers, 3 encres, 3 écritures différents de ceux de l'ensemble où ils viennent s'insérer.

3. Coll. Lovenjoul, A. 138.

4. Il en est de même *a fortiori*, comme on pouvait s'y attendre, dans le dernier épisode où il soit question de la femme Martin, lors de la deuxième visite que lui fait Genestas (A. 140, f° 74).

par Balzac même dans ses lettres) que le romancier a rédigé les 44 premières pages du manuscrit, qui représentent une partie du premier état du *Médecin de Campagne*. Il a donc interrompu sa fiévreuse rédaction de début pour y insérer cet important chapitre [1].

Les modifications qu'il y fait subir au texte original sont minimes : suppression de quelques phrases de remplissage, et de tous les détails dominicaux (les gens endimanchés, la jeune paysanne portant son paroissien, la vieille qui garde les maisons pendant la messe) ; disparues également les allusions au romantisme, qui ne se justifiaient que quand Balzac parlait à la première personne ; en outre, en 1832, la polémique pour ou contre *Hernani* et le romantisme est dépassée. Suppression aussi, évidemment, de toute allusion à la Touraine : non seulement ce spectacle « simple comme le paysage, doux comme le ciel maternel » ne perd guère de douceur ni de simplicité en changeant de paysage et de ciel ; mais l'air goguenard de la femme n'est plus « l'air tourangeau qui se trouve dans les phrases de Rabelais et de Courier » (il est apparemment devenu dauphinois ; allons le chercher dans Stendhal...) ; et ce français si pur des paysans de Touraine ? Pourtant aucune des phrases de la vieille n'a changé, et ce n'est que sur les deuxièmes épreuves que Balzac a ajouté quelques expressions populaires (« faut bien », « s'exterminer le tempérament »). Il savait renoncer à ses généralisations aussi vite qu'il les avait conçues.

Le texte a, en outre, subi quelques transformations d'ordre botanique, d'ailleurs progressives : suppression de la vigne, des pavots (en cours de rédaction), des plantins (remplacés sur épreuves par des lierres) ; ne subsistent, des végétaux du décor primitif, que les rosiers, les hautes herbes, le groseillier. Une addition pour la couleur locale : les clayons à fromages dans la chaumière ; et tout ce qui concerne le cheval de Genestas. Peut-être faut-il aussi déceler une modification dans le personnage central, et plus généralement dans l'attitude de Balzac vis-à-vis de ses paysans. Sur les deuxièmes épreuves, la femme Martin devient légèrement moins angélique : elle aime toujours les enfants, mais les 15 francs à toucher, plus le savon, l'intéressent aussi. On peut d'ailleurs estimer qu'elle y gagne en humanité : comment, si pauvre, n'aurait-elle pas les pieds sur terre ? Comment ne calculerait-elle pas — calcul illusoire d'ailleurs — les maigres compensations que lui vaut son dévouement ? De plus, dans le roman, il faut qu'elle soit l'obligée de Bénassis au moins autant que la bienfaitrice ; sa sainteté et son abnégation doivent s'effacer devant celles du personnage central. Sans doute ; mais elle n'est pas seule à changer : le meunier cesse d'être un « brave homme », et ne fera plus crédit que parce qu'il est aussi le meunier de Bénassis ; Genestas est trompé par les « dires mensongers » des campagnards ; les enfants

1. Il occupe les p. 25 à 39 de l'édition originale (Mame-Delaunay, 1833) où il prend place entre le chapitre II, *Une vie de soldat comme il y en a peu*, et le chapitre IV, *Le Bourg*.

deviennent « sournois et narquois ». On s'achemine — la pitié parfois « tracassière » et parfois « intéressée » des paysans auvergnats de *La Peau de Chagrin* était déjà une très légère indication dans ce sens — vers la vue désenchantée de l'humanité rurale qui sera celle des *Paysans*.

Malgré tout, dans l'ensemble, les changements sont insignifiants ; pourtant la saison n'est plus la même : nous sommes passés de l'été au printemps ; et le plus surprenant est la désinvolture avec laquelle Balzac, si avide en d'autres occasions de documentation précise, garde en Dauphiné le quadrilatère de chaumières si caractéristique de la Touraine, et laisse presque intacte sa description de l'intérieur d'une chaumière tourangelle après l'avoir une première fois utilisée pour une chaumière auvergnate. En un sens, il y a là, sans doute, de l'honnêteté : n'ayant de sa vie regardé attentivement qu'une seule chaumière — de ce regard d'écrivain qui enregistre ce qui pourra servir — il se refuse à en imaginer une autre, quitte à se répéter et à attribuer à une région l'habitat d'une autre [1].

Peut-être d'ailleurs Balzac en éprouve-t-il quelque remords. Ne cherche-t-il pas à se justifier à ses propres yeux en faisant dire à Genestas par Bénassis : « Vous ne verrez rien dans le canton que vous n'ayez vu ailleurs, toutes les chaumières se ressemblent » [2] ? Du reste, son audace est légitime : le texte de la *Scène de Village* ne fait nullement tache dans le *Médecin de Campagne* ; et personne, à notre connaissance, ne s'est jamais avisé du caractère insolite de ces chaumières [3] ; contrairement à une théorie chère à Balzac, ce ne sont pas les détails qui font ici le mérite de l'œuvre, mais l'atmosphère, et le regard généreux que Balzac et Genestas (puisque pour cette scène Genestas n'est que le déguisement de Balzac) jettent sur la digne pauvreté et le dévouement sans bornes de la femme Martin, qu'elle soit tourangelle ou savoyarde.

Dernière hypothèse — imprudente peut-être, mais tentante — que suggère ce surprenant passage de la réalité à la fiction. Le jour de sa promenade, Balzac a-t-il bien en poche, lui si désargenté (« à cette époque-là j'étais aussi pauvre qu'elle ») la pièce d'or dont il parle, et que — il ne le demande pas, il l'affirme... — la vieille ne

1. Il n'en reste pas moins que tout cela doit nous inciter à une grande prudence dans la recherche des sites qui ont fourni leur décor aux romanciers, et de l'identification des personnages dans une région précise : Balzac en a ici gardé huit, la vieille, les cinq enfants de l'hospice, la jeune paysanne et sa petite fille. Notons au passage que les sept derniers seraient à rajouter par le Dr Lotte dans son *Dictionnaire des personnages fictifs de la Comédie Humaine — Anonymes* — et nous n'avons pas compté le pourceau, qui devrait figurer sur la liste des animaux ainsi que celui du *Colonel Chabert* (*ibid.*, tableau III, p. 80).

2. Éd. Pléiade, VIII, p. 372.

3. A côté de son remords, Balzac éprouve peut-être quelque fierté d'avoir bien couvert ses traces ; il fait écrire par Davin (ou écrit lui-même) dans l'Introduction aux *Études de Mœurs* de 1835 : « On ne peut pas comprendre comment il a pu connaître la pauvre demeure de la mère aux enfants où s'introduit le commandant Genestas ».

pourra changer ? Réglera-t-il vraiment sa dette par la suite ? Il dit qu'il repassera par là (« elle attendit mon retour »), mais il ne revient pas et fait remettre à la femme une somme « assez médiocre » (première rédaction : « très faible »). Conclusion bien rapide et embarrassée. Ne peut-on penser que Balzac, pour qui la vraie réalité est dans sa création, Balzac qui appellera Bianchon à son lit de mort, ne s'acquittera de sa dette — au moins insuffisamment payée et peut-être même impayée — que dans son roman, y conservant pour cela — procédé assez inhabituel chez lui — le nom réel de la femme Martin [1] ? Du moins sa générosité se manifeste-t-elle à trois reprises : cadeau de Genestas à la femme, quelques pièces de monnaie, accompagnées d'un écu pour les enfants ; cadeau d'une poche de seigle que Taboureau, sur l'ordre de Bénassis, fera porter à la vieille pour prix d'une consultation juridique ; enfin, après la mort de Bénassis, Genestas, repassant par le hameau, fait encore une double aumône à la femme et aux enfants [2]. Revanche de la fiction sur la sordide réalité : le démiurge Balzac rend le prix de cette potée de lait au centuple dans l'autre monde, celui qui dure, celui de la *Comédie Humaine*.

Et si, par la suite, Balzac a refait une ou plusieurs fois la même promenade, ce ne fut sans doute jamais sans évoquer la journée où il avait fait cette rencontre si frappante. Ne peut-on en voir encore un reflet dans les pages célèbres où Félix de Vandenesse, venu à pied de Tours par Pont-Cher et les landes Charlemagne, arrive à Pont-de-Ruan — décrit cette fois sous des couleurs enchanteresses — pour reprendre sa marche après un arrêt, et parvenir harassé à Clochegourde ? Car Raphaël, Genestas et Félix — trois incarnations partielles du romancier — chacun en proie à son inquiétude propre [3], arrivent en voyageurs dans un lieu retiré où règne la simplicité, et partagent cette vie calme et naturelle pendant une période de leur vie ; il est difficile de ne pas penser que Balzac a éprouvé semblable tentation. Il ne s'agit, dans la *Peau de Chagrin*, que d'un bref épisode ; mais le *Médecin de Campagne* et le *Lys dans la Vallée*, à la lumière de cette source commune, apparaissent comme plus profondément symétriques : dans les deux œuvres, l'étranger inquiet entre

1. Il n'est mentionné qu'une fois, non pas dans l'épisode où apparaît la femme, mais plus loin, quand Bénassis lui fait livrer du seigle par Taboureau. (Par erreur, le dictionnaire du Dr Lotte mentionne la femme Martin comme figurant dans les *Paysans*.) — De même Proust, au milieu de tant de personnages fictifs, nommera « avec un enfantin plaisir et une profonde émotion » les Larivière par leur nom véritable, « persuadé que leur modestie ne s'en offensera pas, pour la raison qu'ils ne liront jamais ce livre. » (*Le Temps retrouvé*, p. 204.)

2. Le cadeau de la première visite, rappelé par la femme au cours de la conversation, passe alors à deux écus....

3. Laissons Derville qui est un enquêteur et un témoin plus qu'un acteur essentiel, bien que lui aussi représente une part de Balzac (ce qu'il aurait été s'il avait poursuivi sa carrière de clerc d'avoué), et qu'on puisse établir une autre relation entre Genestas, Félix et lui : ils cherchent à résoudre l'énigme qu'est pour eux un autre être.

dans le domaine clos où une âme d'élite fait triompher le bien (Balzac aurait écrit le Bien), et y est frappé d'une sorte de révélation [1]. C'est l'essentiel de la *Scène de Village* ; la phrase du romancier sur les « plus profondes sensations qui, depuis longtemps, aient agité (son) âme » est assez caractéristique à cet égard ; de même, vers la fin, son mot sur la femme Martin : « Pour moi, toutes les vertus réunies étaient assises à ce foyer » pourrait être celle de Genestas sur Bénassis, ou de Félix sur Mme de Mortsauf [2]. Peut-on déceler ici un thème permanent — le désarroi apaisé par la nature et la vertu — qui se retrouverait ailleurs encore chez Balzac [3], et dans l'évolution duquel notre journée serait un des chaînons — le premier peut-être ? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Mais il est certain que plusieurs expressions de Balzac (« ce que j'admirai dans l'attendrissement le plus durable », « son admirable vie est restée dans mon âme ») autorisent à parler d'une impression profonde, qui a pu laisser des vestiges dans plusieurs œuvres.

La trace de cette journée, dans notre littérature, peut d'ailleurs être suivie plus près de nous, s'il faut admettre avec MM. J. Pommier et A. Vial (bien que, selon Flaubert lui-même [4], il n'y ait là qu'une incompréhensible coïncidence), que la visite d'Emma à la nourrice, dans *Madame Bovary*, est un reflet de l'arrivée de Genestas chez la vieille. L'analogie se manifeste, il est vrai, plutôt dans les grandes lignes des deux épisodes que dans les détails ; entre l'admirable femme Martin et l'avide mère Rollet, hors le fait qu'elles gardent toutes deux les enfants des autres, la ressemblance est faible ; mais tout au moins, si la filiation existe, le pourceau de Pont-de-Ruan, vautré sur son fumier non loin de la maison, et qui se retrouve dans le *Médecin de Campagne* et dans le *Colonel Chabert* comme dans *Madame Bovary*, y gagne des titres de noblesse littéraire que bien peu de ses congénères pourraient revendiquer.

Pierre Citron.

Note conjointe.

Le recueil dit du « Mendiant » de la collection Lovenjoul.

Dans la collection Lovenjoul, sous la cote A. 148, figure un ensemble de sept feuillets disparates réunis par le vicomte de Lovenjoul sous le titre général : *Le Mendiant*. Il s'agit en réalité — l'examen du papier, de l'encre, de l'écriture le démontre — de trois textes différents, tous mutilés.

1. Derville lui aussi est frappé — et reste un instant songeur — devant le dévouement de Chabert et de Vergniaud l'un pour l'autre.
2. V. encore, au début, l'allusion à une vie « obscure » et « magnifique ».
3. Thème qui aurait souvent, comme ici (« un de ces beaux monuments chrétiens dont l'architecte a voulu par humilité demeurer inconnu au monde »), une tonalité religieuse, évidente, en particulier, dans le *Médecin de Campagne*, cet évangile moderne. Ce thème est d'ailleurs loin d'être propre à Balzac. Il est même en soi assez banal, et tout son intérêt vient ici de ce que Balzac l'a redécouvert dans son être profond, et mis en action dans son œuvre.
4. Lettre à Louise Colet, 27 décembre 1852.

Le premier est bien *Le Mendiant* [1] : Balzac a de sa main inscrit ce titre en grandes lettres, au haut de la première page. Trois feuillets seulement (1, 3 et 4) en ont été conservés ; encore le troisième est-il coupé à mi-feuille ; en outre, Balzac a utilisé le verso du premier feuillet pour un monologue sur Paris qui ne s'enchaîne avec aucun autre fragment. Les deux descriptions de Paris qui occupent les faces de ce feuillet viennent d'être publiées [2] en appendice au tome III des œuvres de Balzac (Club de l'Honnête homme) ; l'éditeur, M. Bardèche, a reconnu avec raison, dans la première, une version originelle du début du *Doigt de Dieu* (4e partie de la *Femme de Trente Ans*). A la suite du texte publié figure dans le manuscrit cette phrase : « J'étais là, par une matinée du printemps dernier, assis sous un gros orme nouvellement feuillu, plongé dans une délicieuse rêverie, quand une toux partie de quelque poitrine large et caverneuse me (...) » Le feuillet se termine ici ; la toux du mendiant devait se changer en baiser dans le *Doigt de Dieu*. Les autres feuillets (numérotés 3 et 4) contiennent la description d'un mendiant parisien que le narrateur aperçoit partout ; il lui refuse d'abord l'aumône, puis la lui fait sans qu'elle ait été à nouveau sollicitée, ce qui amorce une conversation. A ce fragment incomplet, peut-être volontairement abandonné [3], doit être jointe la seconde description de Paris publiée par M. Bardèche, et qui est un monologue du mendiant sur sa ville. L'ensemble, d'où ne se dégage aucune intrigue [4], doit être daté certainement d'avant mars 1831 (date à laquelle la *Revue de Paris* publie le *Doigt de Dieu*), et probablement d'avant novembre 1830 : dans le *Keepsake américain*, dont la publication chez l'éditeur Levavasseur est annoncée par la *Bibliographie de la France* du 20 novembre 1830, S.-Henry Berthoud avait donné, sous ce même titre du *Mendiant*, une nouvelle d'ailleurs assez stupide, et sans aucun rapport avec notre texte. Balzac connaît Levavasseur [5], ainsi que Berthoud [6] à qui, un peu plus tard, il parlera dans une lettre du plaisir qu'il a à le lire [7] ; le keepsake même ne lui échappe pas : nous le verrons en citer le titre. Il ne peut reprendre pour sa propre nouvelle un titre récent. Et, s'il continue son récit par la suite (comme l'indique peut-être l'utilisation, pour le monologue du *Mendiant*, de la page 1 de son manuscrit, devenue caduque par suite de son réemploi dans le *Doigt de Dieu*), il en change presque sûrement le titre.

Le quatrième feuillet du recueil A. 148 contient un deuxième fragment. C'est visiblement le début d'une nouvelle, mais aucun titre n'y est porté. On y voit « un étranger » marcher sur les boulevards qui vont du Champ-de-Mars à l'Observatoire. Après une évocation assez générale de l'atmosphère de Paris, apparaît, près de la barrière Montparnasse, une maison bizarre d'où s'échappe un bruit confus, et devant laquelle stationnent des fiacres.

1. M. Prioult (*op. cit.*, p. 98 et 146) note que Balzac avait projeté vers 1822 un drame sous ce titre, et que le personnage est peut-être passé dans *L'Excommunié*. Les rapports de ces autres mendiants avec celui du présent fragment sont purement conjecturaux.

2. Signalons quelques erreurs, dues sans doute à une lecture sur microfilm : dans le texte du recto : *noircies* pour *noires* ; *révèlent* pour *recèlent* ; *âmes* pour *cîmes (sic)* ; *vous aurez là* pour *vous aurez vu là* ; dans celui du verso : *j'avais* pour *j'étais* ; *pouvoirs* pour *gouvern.* (abrégé de *gouvernements*) ; *banc aux Tuileries* pour *borne aux Tuileries*.

3. Balzac a laissé en blanc la fin de la dernière ligne, alors qu'il ne va pratiquement jamais à la ligne.

4. Notons cependant, pour permettre un rapprochement éventuel avec d'autres textes, une phrase écrite en marge par Balzac, et qui ne se rattache à rien ici : « ce gueux-là me donne cinq sous à moi qui lui ai donné 50 000 fr. de rentes ».

5. *Correspondance*, éd. Ducourneau, p. 46 ; et v. p. 515.

6. *Corr.*, p. 68, 72 et 100.

7. *Ibid.*, p. 100.

Cette page ne peut être rattachée au fragment précédent que parce qu'elle évoque aussi un panorama parisien de la rive gauche, et à celui qui suit que par une mention jetée en marge par Balzac postérieurement à la rédaction du texte (l'écriture est différente) et sans rapport avec lui : « La Grande Bretèche. Scène de Village. Le dᵉʳ bienfait de Melmoth. » Balzac songeait-il à publier ensemble ces trois nouvelles ? Et ce fragment se rapporte-t-il bien à l'une d'elles ? Certes pas à l'aventure vendômoise de la *Grande Bretèche* [1]. Il peut s'agir soit, à la rigueur, du début d'une seconde version du *Mendiant* (Balzac y aurait renoncé à placer son récit dans la bouche d'un narrateur) soit — hypothèse peut-être un peu plus vraisemblable — du premier jet d'un conte fantastique par lequel Balzac songeait depuis longtemps à prolonger le célèbre roman de Maturin, et qui ne devait voir le jour qu'en 1835, sous son titre actuel de *Melmoth réconcilié* — soit enfin de quelque autre projet inconnu de nous. Mais rien ne semble le rattacher à la *Scène de Village* que nous étudions par ailleurs. Est-il possible de le dater ? Une seule indication, et elle n'a pas de valeur absolue. Le verso du feuillet est occupé par un texte presque entièrement raturé, d'où émergent çà et là quelques lignes intactes, d'une écriture hâtive : « a pere avare enfant prodigue, a pere devot enfant irreligieux, Don juan eut un enfant » ; et : « il fallait, pour le mettre au lit, le manœuvrer comme une corvette qui entre dans un chenal dangereux difficile ». On peut reconnaître la première rédaction de phrases de l'*Elixir de longue vie* [2], conte paru en octobre 1830, dans la *Revue de Paris*. Balzac n'aurait sans doute pas repris pour un autre récit des feuillets provenant de brouillons anciens ; quel que soit le premier en date des deux textes, il faut donc placer notre page vers la deuxième moitié de 1830 ou le début de 1831.

Le dernier fragment est constitué par les trois feuillets de la *Scène de Village*, dont il vient d'être question.

P. C.

1. Paru en 1832 dans le t. III de la 2ᵉ éd. des *Scènes de la vie privée*, et incorporé en 1842 dans *Autre Étude de Femme*.
2. On les trouvera dans l'édition Pléiade, t. X, p. 314 et 316.

NOTES ET DOCUMENTS

A PROPOS DE « LA MORT DU LOUP »

« Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais. C'est une « saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme la Mort du « Loup. »

Tel est l'aveu fait par Vigny au marquis de la Grange dans une lettre du 24 novembre 1843. Puisque cette confidence pathétique dévoile le caractère personnel et douloureux de ce poème, il semble évident que la réminiscence de Byron, à supposer que Vigny ait connu ces vers : « Le chameau supporte sans se plaindre les plus pesants fardeaux, et le loup sait mourir en silence » (*Childe Harold*, Chant IV), ne suffit pas à expliquer le terme révélateur de « saignée ».

Or, ouvrons le *Journal d'un Poète*, année 1837, 26 et 27 décembre : Vigny vient de perdre sa mère. Il en éprouve un chagrin immense, qui lui inspire, le mardi soir 26 décembre, les accents les plus désolés. Le même soir, cette mort lui rappelle les derniers moments de son père, sa mort stoïque et silencieuse : « Mon père, couvert de blessures, était courbé en marchant. L'horrible douleur de l'agonie le redresse violemment. Il mourut droit, sans se plaindre, héroïquement. » Immédiatement après cette évocation, Vigny note : « Une sorte de fierté me donne des forces, et me fait relever la tête. » Cette fierté, elle lui vient d'avoir réussi à procurer à sa mère, par son labeur littéraire, une existence à l'abri du besoin. Il conclut : « Le travail est beau et noble.... Bénis soient donc les malheurs d'autrefois, qui ôtèrent à mon père et à mon grand-père leurs grands châteaux de la Beauce, puisqu'ils m'ont fait connaître cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère en secret et sans qu'elle le sache. » Le lendemain 27, il revient au souvenir de son père : « assis, ses pieds sur les chenêts, « moi à ses pieds. Il racontait des histoires... de chasse. Les chasses « au loup de mon grand père et de mes oncles, qu'ils faisaient du « Tronchet et de Gravelle, pour dépeupler la Beauce de ses loups ».

Donc, il est évident que la mort de son père et celle de sa mère lui inspirent dès la fin de 1837 les deux thèmes que nous trouvons dans la dernière partie de *La Mort du loup*, poème que Vigny écrira au Maine-Giraud à la fin d'octobre 1838. D'abord l'exaltation du travail : « Le travail est beau et noble », ensuite celle de la mort stoïque et silencieuse : « Il mourut droit, sans se plaindre, héroïquement. » Dans la conclusion du poème, les deux thèmes offerts à la méditation des hommes sont réunis et juxtaposés en alexandrins péremptoires :

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

De plus, grâce aux récits de son père, le symbole qui illustrera les deux thèmes, se trouve dans le journal, le même jour, sans aucun souvenir littéraire, byronien ou autre. Et c'est justement parce que son poème lui est inspiré par ses propres sentiments, par son amour filial, par son admiration pour son père, qu'il peut parler, à propos de la Mort du loup, de « saignée », car, ici, ce ne sont pas des idées philosophiques, comme dans presque tous ses autres poèmes, qui l'inspirent, ce n'est pas son intelligence froide qui disserte, c'est son cœur de fils qui s'épanche. Quel lecteur non averti pourrait deviner que cette injonction à ses frères les hommes, aux lâches qui gémissent, pleurent et prient, est née de sa propre souffrance, que, sous le couvert d'un récit symbolique, son poème est uniquement le bistouri qui, à la fois, le « saigne » et le soulage ?

André Fayolle.

Sur un manuscrit de jeunesse de Gustave Flaubert : PASSION ET VERTU

Le manuscrit de *Passion et Vertu*, œuvre de jeunesse de Flaubert composée à la fin de sa seizième année, en novembre-décembre 1837, figurait à l'exposition *Madame Bovary* organisée par la Bibliothèque Nationale en 1957. Madame Lucien-Graux, qui l'avait prêté pour la durée de l'exposition, a eu la générosité d'en faire don au Département des Manuscrits.

On sait l'importance de ce *Conte philosophique*, comme le désigne le sous-titre, dans l'ensemble de l'œuvre de Gustave Flaubert. Il n'entre pas dans notre propos de reprendre, après les articles récents de René Herval et de Jean Pommier, le problème des rapports entre *Passion et Vertu* et *Madame Bovary* [1]. Nous voudrions seulement attirer l'attention des Flaubertistes sur le texte publié dans les *Œuvres de jeunesse* de Flaubert.

Le manuscrit, aux dimensions de 310 × 220 mm., est relié en demi-maroquin havane et comprend 35 feuillets écrits recto et verso. Il est daté sur la page de titre : novembre-décembre 1837 ; à la dernière page, sous la signature *Gve Flaubert*, on lit : 10 décembre 1837. L'édition Conard des *Œuvres de Jeunesse inédites* (Paris, 1910), première édition de *Passion et Vertu*, comme de tant d'autres œuvres de jeunesse, ne reproduit que très infidèlement le texte (I, p. 241-275) : établissement fantaisiste de l'orthographe, de la ponctuation, et même de la division en paragraphes.

Ce qui est plus grave, c'est que l'édition Conard commet de nombreuses fautes de lecture : un singulier pour un pluriel, ou inversement ; omission de prépositions ; changement d'un possessif en article, etc.... Et, surtout, des altérations totales de sens, dont voici les plus importantes : p. 241, *émotions hideuses* pour *émotions indécises* ; p. 244,

1. René Herval, *Du nouveau sur « Madame Bovary »*, *Les Amis de Flaubert*, n° 5 (p. 4-10) ; Jean Pommier, *En marge de Madame Bovary*, *Les Amis de Flaubert*, n° 6 (p. 36-37). On trouvera dans ce dernier article une bibliographie du sujet.

service amoureux pour *rêverie amoureuse* ; p. 245, *main invisible* pour *main de plomb* ; p. 248, *répercussion galvanique* pour *répulsion galvanique* [1] ; p. 249, *parois* pour *pans* ; p. 250, *délices* pour *délires* ; p. 254, *attendre* pour *atteindre* ; p. 260, *drap blanc* pour *drap bleu* ; p. 260, *au jour de parade* pour *un jour de parade* ; p. 260, *sur les toits* pour *sur ses traits* ; p. 262, *malgré son départ* pour *malgré son dégoût*.

Enfin une lacune importante est à signaler : l'édition Conard a sauté le verso du feuillet 3 du manuscrit. Nous donnons ci-dessous la transcription de ce passage en y joignant, à titre indicatif, les paragraphes qui le précèdent et le suivent immédiatement (édition Conard, p. 243-244), en respectant fidèlement l'orthographe et la ponctuation de Flaubert, et en indiquant [ ] les ratures qu'ils comportent.

... Ernest s'était aperçu que Maza [2] souriait à ses regards. partout il la poursuivait. au bal par exemple elle s'ennuyait s'il n'était pas là. et n'allez pas croire qu'il fut assez novice pour louer la [beauté] blancheur de sa main ni la beauté de ses bagues comme l'aurait pu faire un écolier de Rhétorique. mais devant elle il déchirait toutes les autres femmes qui dansaient. il avait sur chacune les aventures les plus inconnus et les plus étranges et [si cela ne] tout cela la faisait rire et la flattait secrètement quand elle pensait que sur elle on n'avait rien à dire.

[Ici commence le paragraphe omis :]

Elle s'était engagée à le recevoir et elle ne l'invitait que lorsqu'il n'y avait aucune femme surtout des jeunes.

Elle l'avait souvent surpris en se détournant vivement, [ses regards] les yeux fixés sur son cou, [ou] la pointe de sa pélerine ou le tour de sa ceinture.

Ernest aussi avait vu qu'elle causait volontiers avec lui à demi couchée sur le sopha tandis que lui était affaisé sur un pliant à ses pieds et que le reste de la société [était] réunie en cercle autour de la cheminée [al. debout à] discutait sur la politique, ou l'industrie. il avait vu aussi avec plaisir et vanité qu'elle se décoltait quand elle l'attendait et que souvent elle avait rougi sous ses regards et détourné la tête [en le voy machi] comme machinalement.

Cependant de jour en jour Maza se sentait entrainé [vers une] sur une pente d'idées inconnus, vers un but vague, indéfini elle tremblait quelque fois et voulait s'arrêter [fin du paragraphe omis] sur le penchant du goufre. elle prenait de belles résolutions de l'abandonner de ne plus jamais le revoir.

Mais la vertu s'évapore bien vite au sourire d'une bouche qu'on aime il avait vu aussi qu'il [sic pour elle] aimait la poésie la mer, le théâtre, Byron [et Dumas] et puis résumant toutes ces observations en une seule il avait dit : C'est une sotte — je l'aurai et elle souvent aussi avait dit en le voyant partir et quand la porte du salon tournait rapidement sur ses pas... o je t'aime Ajoutez à cela que Ernest lui fit croire à la phrénologie au magnétisme et que Maza avait trente ans qu'elle avait toujours resté pure et fidèle à son mari repoussant tous les désirs qui naissaient chaque jour en son âme et qui mouraient le lendemain [que son mari] qu'elle était mariée à un banquier et que la passion dans [ses] les bras de cet homme là était un devoir pour [sa femme] elle — Rien de plus — comme de surveiller ses domestiques et d'habiller ses enfants.

Le manuscrit diffère assez nettement, on le voit, du texte de l'édition Conard, reproduit par les éditions postérieures. Or, cette édition a été établie sur des manuscrits qui n'ont jamais pu être consultés depuis par aucun chercheur ou éditeur, et qui n'ont pas même figuré

1. Flaubert avait d'abord écrit : *impression*.
2. Flaubert n'écrira Mazza, et de façon intermittente, qu'à partir du fol. 5 v°.

dans les deux ventes Franklin-Grout de 1931, à Antibes et à Paris [1]. C'est donc la première fois que la critique a pu se livrer à une confrontation de cette édition avec le manuscrit lui-même.

La première conclusion est rassurante : les dates données par l'édition Conard sont exactes, si elles sont incomplètes ; c'est bien le 10 décembre 1837 que le conte a été fini (édition Conard, p. 241), mais l'édition Conard ne reproduit pas la mention : novembre-décembre 1837, qui figure pourtant sur la page de titre du conte. Cette vérification partielle rejoint les conclusions de M. Sergio Cigada qui accorde sa confiance aux dates de l'édition Conard dans un article récent [2].

En ce qui concerne le texte, l'insuffisance de l'édition Conard est évidente. Certes, l'écriture de Flaubert n'est pas toujours facile à lire ; mais, outre les erreurs et les omissions, la division en paragraphes est mal respectée et donne une idée fausse de la façon dont écrivait Flaubert : il compose par paragraphes nettement séparés, suivant en cela l'enseignement de ses maîtres au Collège royal de Rouen. C'est là une habitude de composition fondamentale chez lui et dont il ne se départira jamais.

Une dernière remarque : les ratures assez nombreuses de *Passion et Vertu* : mots barrés, membres de phrases ou même phrases raturés, semblent être de deux sortes : les unes immédiates, les autres la conséquence d'une relecture lorsque le conte a été fini. Si on ne trouve pas dans ce manuscrit de jeunesse l'immense travail des grands romans, les « affres du style », on y constate pourtant une recherche certaine de la précision et le souci de trouver l'expression juste et frappante. En voici un exemple (édition Conard, p. 244) :

> [L'amour] il est dangereux de rire et de jouer avec le cœur. [c'est une arm] et la [passion] tendresse [qui est une arme qui blesse et ensanglante les plus invulnérables.] car La passion est une arme à feu qui part et vous tue, — [au moment où] lorsqu'on la croyait sans péril.

Une édition nouvelle des *Œuvres de Jeunesse* s'impose donc qui donnerait un texte fidèle aux manuscrits, tiendrait compte des variantes importantes, et réunirait la documentation déjà considérable qui s'est accumulée depuis 1910 autour des premières œuvres de Gustave Flaubert.

MADELEINE COTTIN et JEAN BRUNEAU.

UNE LETTRE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE

On se rappellera, sans doute, les notes publiées par M. Jean Bonnerot dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1948, où Sainte-Beuve explique son attitude envers Montalembert dans une séance de l'Académie française à la fin de l'année 1858, alors que celui-ci sollicitait l'appui de l'Académie contre Napoléon III. A l'occasion

1. Signalons que le manuscrit de *Novembre* et celui de l'*Éducation sentimentale* (version de 1845) sont passés en vente à la galerie Charpentier le 4 juin 1957 (Bibliothèque Lucien-Graux, quatrième partie).
2. Sergio Cigada, *Precisazione cronologica su alcuni scritti giovanili di Gustave Flaubert*, *Aevum*, marzo-aprile 1956 (p. 175-180).
3. C'est à M. Emmanuel de Montalembert que je dois la communication de cette lettre qui se trouve dans le dossier 720/65 des archives de la Roche-en-Brenil.

du procès entraîné par le pamphlet *Un débat sur l'Inde au Parlement anglais*, l'Empereur avait gracié Montalembert de la peine prononcée contre lui, bien que la condamnation ne fût pas définitive. Dans son procès-verbal privé, Sainte-Beuve déclare avec complaisance que « M. de Montalembert avait voulu associer l'Académie à la vindicte et je l'en ai empêché ; *inde irae*, de là une dent qui a fini par sortir ».

Nul doute que la conduite du critique irrita Montalembert qui, de son côté, nota dans son journal du 2 décembre 1858 :

JOURNÉE TERRIBLE — je me lève avec la résolution d'*appeler* : mais en recevant le *Moniteur* j'y trouve l'annonce de ma grâce — « L'Empereur à l'*occasion du 2 Dec a fait grâce à M. de M.* de la peine prononcée contre lui. » Cette perfide exploitation d'une date fatale ajoute à ma confusion, à mon humiliation profonde. Mais, Dieu en soit loué, c'est de cette perfide mesure que sort le salut. Pour avoir voulu user de cette *date*, l'empereur a fait un acte nul et *invalide*. Les délais légaux pour l'appel ne sont pas expirés. — Après une conférence avec Dufaure et Berryer, je cours au Palais avec eux ; j'y fais enregistrer mon *appel*. Cet appel met à néant la sentence du premier juge qui n'est pas définitive : on ne peut pas faire grâce d'une peine qui n'est pas *acquise* aux condamnés. Tout le palais s'émeut de cette grosse irrégularité. Je le fais sentir dans ma lettre adressée au *Moniteur*.

A l'Académie où je veux profiter de l'occasion pour annoncer que cette grâce n'est ni valide ni acceptée parce qu'elle s'applique à un jugement non définitif — cela suscite un orage formidable : Empis Ste Beuve et Vigny entrent dans des *fureurs* de servilisme — Cousin, Villemain, Girardin me soutiennent assez bien — mais nous sommes forcés de reculer — on n'en dira rien au procès-verbal.

Montalembert avait de quoi se plaindre. Dix ans auparavant, il avait rendu un service considérable à Sainte-Beuve quand celui-ci, sur le point d'être nommé à la chaire de littérature française à l'université de Liége et sachant que des confrères moins fortunés allaient ourdir des complots contre lui, voulait s'assurer le concours d'éléments importants de l'opinion belge. M. André Billy (*Sainte-Beuve, sa vie et son temps*, II, 7) cite un passage de Nicolardot où il est fait mention d'une lettre de recommandation que le nouveau professeur avait demandée à Montalembert pour l'évêque de Liége. Cette lettre, nous dit M. Billy, n'a pas été conservée dans le portefeuille de Sainte-Beuve ; mais nous savons que, pour éviter des conflits fâcheux avec le parti catholique, il a pensé à se procurer l'appui d'une personnalité belge beaucoup plus influente que l'évêque de Liège : le comte Félix de Mérode, beau-père de Montalembert, et auparavant un des chefs du mouvement d'indépendance en Belgique, à qui les Belges avaient une fois offert la couronne. Sainte-Beuve adresse donc à Montalembert la lettre suivante :

Paris, le 30 août 1848

Cher Monsieur,

Je n'hésite pas, malgré des relations trop rares, à m'autoriser d'amicaux souvenirs pour demander à votre bienveillance un service délicat — que voici.

J'arrive de Bruxelles, et il est très possible que dans peu de jours je sois nommé à une chaire de littérature française à l'Université de Liége. J'accepterai cette position qui me permettra de vivre dans un pays de vraie liberté, — chose devenue rare. Ils sont malheureux ceux qui cherchent aujourd'hui par le monde un lieu où l'on puisse inscrire pour toute devise : *Liberté et dignité.*

J'irai pour quelques années demander cela à la Belgique. Mais toute position nouvelle est difficile, et il faut la conquérir comme si l'on était à ses premiers débuts.

C'est ce que j'aurai à faire en Belgique, surtout dans un moment où le

français y est assez suspect. Je voudrais du moins qu'il y eût dans les difficultés que j'aurai à rencontrer, le moins de complication possible.

Mes amis de là ont pensé qu'il me serait fâcheux d'avoir contre moi les préventions du puissant parti qui n'est pas en ce moment aux affaires, mais qui a tant de racines et d'influence dans le pays.

Et moi j'ai pensé qu'un mot de vous à M. de Mérode, si vous vouliez bien l'écrire, pourrait aller au devant de ces préventions, en me présentant sous mon vrai jour.

Vous le savez trop bien, même en me prenant à mes pires moments, je ne suis et ne puis être autre chose que le plus respectueux des neutres, — jamais un ennemi.

Je ne ferai, dans aucun cas, là bas d'autre propagande que celle des *pures lettres (quorum sacra fero)* — c'est ce culte seul qui peut me décider à un sacrifice aussi pénible de quitter la France et des habitudes faites : un peu de paix pour l'étude et pour la parole qui en sortira, c'est tout ce que je demande.

Mais vous me connaissez trop bien pour que j'insiste, et votre tact, ami du vrai, sentira à merveille dans quelle mesure je puis être présenté là bas, à de certains égards, pour qu'il n'y ait lieu ni à crainte ni à mécompte.

Quoi que vous jugiez à propos de faire, je vous prierai de considérer cette lettre comme toute *confidentielle*, et de n'en rien dire à personne d'ici. Ce n'est qu'à M. de Mérode que je désirerais qu'un mot arrivât sur mon compte, la chose lui étant indiquée comme possible et *éventuelle* — une solution d'ailleurs ne saurait tarder d'ici à peu de temps, et l'affaire alors s'ébruitera.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments reconnaissants d'avance et toujours dévoués

Ste Beuve (à l'Institut, quai Conti)

La réponse de Montalembert se devine d'après celle que Sainte-Beuve lui fit une semaine plus tard, en demandant la recommandation à laquelle Nicolardot fait allusion :

le 2 7bre

Cher Monsieur,

Je suis bien touché de vos aimables offres. Je me hâte de les accepter, et de vous demander un mot de recommandation auprès de M. l'Evêque de Liége. Ma nomination vient d'être signée, et je suis professeur à l'université de Liége.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de ma reconnaissance et de mes sentiments dévoués,

Ste Beuve

à l'Institut quai Conti

C'est peut-être trop demander à la reconnaissance que de durer dix ans ; il est pourtant assez clair que ce service rendu n'a pas enchaîné le Sainte-Beuve, beaucoup moins libertaire, de 1858.

Louis Allen.

Un épisode oublié de la bataille réaliste
MONTALEMBERT, LE SUBSTITUT PINARD ET CHARLES BAUDELAIRE

à Marcel Crouzet

« Histoire des *Fleurs du Mal*, humiliation par le malentendu, et mon procès », lit-on dans *Mon cœur mis à nu* [1]. « Le malentendu » : celui qui a conduit les juges à blâmer le poète d'avoir outragé la

1. *Journaux intimes...*, éd. crit. établie par J. Crépet et G. Blin (Paris, José Corti, 1949), p. 56.

morale, alors que Baudelaire, faisant œuvre d'art, imaginait qu'il n'avait pas à se préoccuper de la morale conventionnelle, mais seulement d'une Morale supérieure réconciliant le Beau et le Bien : « j'attendais qu'on me ferait réparation d'honneur ! », déclarait-il à Charles Asselineau au sortir de l'audience [1].

Ce qui nous étonne aujourd'hui, c'est l'étonnement même de Baudelaire. Car, à y bien regarder, ce n'est pas d'un malentendu, mais de deux que le poète fut victime. Le second n'était pas moins grave que le premier, encore qu'on n'ait pas attiré l'attention sur lui, sur ce mot de *réalisme*, générateur, à cette époque, des plus fâcheuses résonances. Son contenu assez vague, impliquant immoralité et matérialisme, fait de ce vocable une arme de choix pour tous ceux qui, sur d'autres points, s'opposent farouchement : catholiques, conservateurs, libéraux, républicains. Le réalisme, épouvante des familles peu et bien pensantes, a dû jouer le rôle aussi suggestif que diabolique de l'existentialisme au lendemain de la dernière guerre. Le jeune Léon Dumont, « fils unique d'une famille opulente » de Valenciennes, sorti à dix-huit ans du collège, en 1855, refuse les conditions bourgeoises de l'existence et déclare ne vouloir devenir qu'un « philosophe réaliste » [2]. Il est mis au ban de sa petite ville, dont il ne pourra reconquérir la sympathie qu'après plusieurs années. Réaction provinciale, dira-t-on. Mais, en ces années, les magistrats et une notable partie de la bonne société semblent, comme M. de Pontmartin, arriver de leur province à Paris [3].

La déplaisante réputation qui s'attache au réalisme — ce mot entre seulement dans la langue courante [4] et ceux qui l'utilisent le soulignent souvent comme ils feraient d'un néologisme [5] — s'explique assez : audaces tonitruantes de Courbet, — publication de *Madame Bovary*, suivie d'un procès qui fut au fond celui du réalisme [6], — *Gazette de Champfleury* et *Réalisme* de Duranty émeuvent la jeunesse

1. Asselineau, *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre*, dans *Baudelaire et Asselineau*, textes recueillis et commentés par J. Crépet et Cl. Pichois (Paris, Nizet, 1953), p. 114.

2. Alexandre Büchner, *Un philosophe amateur. Essai biographique sur Léon Dumont (1837-1877)* [...]. Paris, Félix Alcan, 1884, p. 12. A. Büchner, qui est devenu notre compatriote, est le frère cadet du dramaturge de *La Mort de Danton*. Il a traduit la *Vorschule der Aesthetik* de Jean-Paul en collaboration avec Dumont.

3. Quelques lettres de Mérimée, qui n'était pourtant pas inféodé à la moralité régnante, témoignent encore en 1862 de l'emploi péjoratif de *réalisme* ; voir la *Correspondance générale*, p. p. M. Parturier, t. XI (2e série, t. V), p. 242, 250, 255 et 258.

4. *Réalisme*, dont l'histoire serait à faire, appartient au vocabulaire des artistes depuis assez longtemps : David d'Angers l'emploie dès 1838 (*Les Carnets...*, éd. A. Bruel, Plon [1958], t. II, p. 32), à propos de ceux qui désirent voir représenter l'homme avec sa défroque, habit et pantalons. Puis, *réalisme* entre dans la langue de la critique littéraire et s'applique tant à Dumas fils (Pontmartin, *RDM*, 1er juillet 1854) qu'à Champfleury et à Courbet. Cuvillier-Fleury l'emploie dans les *Débats* du 12 novembre 1856 ; Eugène Poitou dans la *RDM*, le 15 décembre suivant, etc. (Indications dues à Luc Badesco et à Marcel Crouzet.) — Ajoutons que Baudelaire, emploie deux fois l'expression dans sa lettre du 15 mars 1853 à Champfleury. Et renvoyons à l'ouvrage capital de Bernard Weinberg, *French Realism : The Critical Reaction, 1830-1870*, Univ. de Chicago, 1937, p. 117 et suiv,

5. Il est possible, de plus, que ce mot soit alors senti comme d'origine étrangère. Dans une petite revue de Hambourg, *Das Jahrhundert, Zeitschrift für Politik und Literatur*, Gustav Liebert est amené à rappeler au sujet de *Madame Bovary*, qualifié « roman réaliste » par la *Revue philosophique et religieuse* d'août 1857, que cette expression est d'origine allemande : « ein von den Deutschen geborgter Ausdruck » (3. Jahrgang, 1858, Januar-Juni, p. 57).

6. Le substitut Pinard dénonce dans son réquisitoire la « peinture réaliste » faite par Flaubert, puis invoque la morale qui « stigmatise la littérature réaliste ». Sur quoi, Me Sénard est obligé de reconnaître dans sa plaidoirie que son client appartient à « l'école réaliste ». Les attendus du jugement d'acquittement re-

et surtout ses guides, si bien qu'à l'été de 1857, lorsque *Les Fleurs du Mal* viennent d'éclore, les défenseurs attitrés de la morale jugent qu'il est bon d'infliger à cette jeunesse un blâme solennel.

C'est la séance publique annuelle des cinq Académies, tenue le lundi 17 août, que le comte de Montalembert, président en exercice, choisit pour fulminer l'anathème contre les délinquants [1]. Après avoir fait l'éloge des morts — Salvandy, Augustin Thierry, Paul Delaroche, le chimiste Thénard et le géomètre Cauchy —, il tire la leçon que comportent leurs vies exemplaires : ces hommes se sont signalés jusqu'à leurs derniers jours « par leur infatigable ardeur, par la passion du travail, par la passion surtout des idées et des convictions, dont ils ont été les libres et glorieux serviteurs ». Puis, appliquant cette leçon à la jeunesse contemporaine :

> La passion des choses élevées ! Voilà ce qui manque, et semble devoir de plus en plus manquer à la société contemporaine, exclusivement absorbée par la poursuite et la préservation de la richesse ; et voilà pourquoi tout effort fait pour relever l'énergie de l'esprit est un service et un bienfait public. « Prenez garde », disait Bossuet à l'Académie française, « prenez garde qu'une délicatesse trop molle n'éteigne le feu des esprits ». Ce n'est pas la molle délicatesse qu'il faut craindre aujourd'hui, c'est la grossière mollesse d'un empirisme envahisseur qui enseigne aux générations défaillantes à abdiquer le goût et la morale, la raison et l'honneur, la conscience et la foi. Sous le nom de *réalisme*, mot moins barbare encore que la chose, cette influence mortelle infecte déjà la littérature, l'art, et jusqu'à la philosophie. Quel contraste, Messieurs, entre ces productions du jour et les œuvres, rarement irréprochables, mais toujours marquées du sceau de l'enthousiasme et des aspirations généreuses, que nous avaient values cette renaissance de la philosophie et de l'histoire, de l'éloquence et de la poésie dont M. Royer-Collard, M. de Chateaubriand et Madame de Staël ont été parmi nous, les glorieux précurseurs ! Qu'il y a loin de ces grandeurs morales au culte exclusif des intérêts matériels remplaçant toutes les passions et tous les principes dont la France a si longtemps vécu !

Montalembert concluait en appelant ses collègues à cette noble tâche : rendre à la jeunesse le sens du devoir et de la grandeur, au moins à cette « portion trop nombreuse, plus nombreuse qu'autrefois, qui semble déjà languir indifférente et énervée, les yeux détournés de tout but élevé, de toute responsabilité personnelle, tiède et défiante à l'endroit de tout ce qui s'élève au-dessus du niveau commun, idolâtre de la force et de la multitude qui en est le symbole ».

> On la dirait fatiguée avant d'avoir combattu, découragée par des périls qu'elle n'a pas courus, affamée d'un repos qu'elle n'a pas mérité, et résignée aux fausses joies d'une sécurité éphémère.

Il est impossible que cette harangue prononcée, au sein de l'Institut et devant un « public élégant » [2], par un académicien hostile au régime, n'ait pas eu de retentissement. Elle fut d'ailleurs reproduite par *La Presse* dès le 17 au soir, — par *Le Siècle*, le 18, — enfin, le 19, par le *Journal des Débats* qui applaudit Montalembert d'avoir

prennent l'accusation par deux fois et insistent sur « le réalisme vulgaire et souvent choquant de la peinture des caractères ». (*Madame Bovary*, éd. Conard, p. 574, 577, 581, 629 et 630.)

1. Ce discours a été imprimé, selon la coutume, par Firmin Didot. Bibliothèque Nationale : Z. 5049 (54).

2. Francis Riaux, *Le Constitutionnel*, 18 août 1857. Ce journaliste note parmi les académiciens présents : le prince Napoléon, le maréchal Vaillant alors ministre de la Guerre, et Sainte-Beuve.

flétri « dans un admirable langage cette décadence satisfaite et fière d'elle-même ».

Retenons ces dates : 17, 18, 19 août 1857. Ce sont les jours qui précèdent immédiatement la comparution de Baudelaire devant la Sixième Chambre correctionnelle. Juger *Les Fleurs du Mal* dans cette atmosphère indignée, le 20 août, c'est évidemment les marquer pour la proscription. Et, bien que Pinard n'eût pas employé le mot *réalisme* dans son réquisitoire — malgré ce qu'a prétendu Champfleury [1] —, on ne s'étonnera pas de le trouver au cours des attendus qui introduisent la condamnation : Baudelaire s'est rendu coupable d' « un réalisme grossier et offensant pour la pudeur » qui conduit « à l'excitation des sens ».

Le jugement, reproduit par la *Gazette des Tribunaux* du 21 août, a fait, on le sait, quelque bruit dans le Landerneau des gens de lettres. Point n'était besoin, au reste, de s'inspirer de ces attendus pour classer Baudelaire au nombre des réalistes. Astolphe de Custine, de son propre chef, l'y avait placé par sa lettre du 16 août. Et les relations personnelles du poète, avec Courbet, avec Champfleury, entre autres, pouvaient laisser croire à sa sympathie pour cette école, dont cependant il s'était détaché peu après la Révolution [2].

Victime, par contre-coup, de la réprobation que les réalistes encouraient, on conçoit qu'il ait témoigné de l'agacement à l'égard et de ceux qui lui attribuaient cette conviction et de ceux qui la partageaient : phrase méprisante sur « la jeunesse *réaliste*, se livrant, au sortir de l'enfance, à l'art réalistique », dans l'article sur *Les Martyrs ridicules* de Cladel (1861) ; dernier tercet du *Coucher du Soleil romantique* (1862) ; note relative à la lettre de Custine [3] : « Il est présumable que M. de Custine, qui ne me connaissait pas, mais qui était d'autant plus flatté de mon hommage [4] qu'il se sentait injustement négligé, se sera renseigné auprès de quelque âme charitable, laquelle aura collé à mon nom cette grossière étiquette. »

Montalembert lui-même fut ainsi amené à s'intéresser aux *Fleurs du Mal*. Le 27 août, d'Évian, il demandait au docteur Dufresne [5] de lui apporter de Genève, avec « une cinquantaine de cigares, pas

1. *Souvenirs et portraits de jeunesse* (Paris, Dentu, 1872), p. 138 ; l'erreur, qui a été soulignée par J. Crépet (*Les Fleurs du Mal*, éd. Conard, p. 328), s'explique par le fait que, ayant rencontré Baudelaire avant l'audience, Champfleury se rappelait lui avoir dit : « Vous serez certainement accusé de réalisme. » — Au reste, l'accusation était, comme on dit, dans l'air, puisque, le 15 juillet, le *Journal de Bruxelles* s'était attaqué à ce Monsieur Baudelaire « qui, depuis dix ans, passe pour un grand homme dans un de ces petits cénacles d'où partent les immondices de la presse bohême et réaliste » (cité par J. Crépet dans l'éd. Conard des *Fleurs*, p. 319).

2. C'est à la fin de l'année 1855 que Jacques Crépet a rapporté les notes de « Puisque Réalisme il y a » (*Œuvres posthumes*, Conard, t. I, p. 579).

3. Cette note, difficile à dater, apparaît dans l'appendice de l'édition posthume des *Fleurs* (Michel Lévy frères, 1868).

4. Baudelaire avait offert un exemplaire des *Fleurs du Mal* à Custine dont il fera l'éloge dans un article sur *Madame Bovary* (18 octobre 1857).

5. Jacques Crépet, en révélant cette lettre (*Bulletin du Bibliophile*, série de guerre, nos 5-10, 1945, p. 201), qui a figuré à l'Exposition Baudelaire de la Bibliothèque Nationale (no 286 du Catalogue), en avait lu les premiers mots comme suit : « Monsieur le Directeur ». C'est « Monsieur le Docteur » qu'il faut déchiffrer, ainsi que je m'en suis convaincu, en voyant l'autographe qu'a bien voulu me montrer Mme Ronald Davis. Cette lecture annule les hypothèses de J. Crépet touchant la qualité du destinataire, qui est certainement le docteur Edouard Dufresne de Genève (1818-1898), fervent homéopathe, député au Grand Conseil en 1848, et fils d'un autre pionnier de l'homéopathie, le docteur Pierre Dufresne (1786-1836). La lettre ne comportant pas de suscription, le nom du destinataire ressort de la dernière phrase : « ... mille hommages pour Madame Dufresne ».

trop chers » et des « journaux Genevois ou Savoisiens » qui auraient parlé de son discours, « le livre de M. Baudelaire, intitulé les *Fleurs du Mal*, qui vient d'être partiellement condamné à Paris et qu'on doit trouver à Genève [1] ». Et il ajoutait :

> Je vous dirai les raisons particulières que j'ai pour désirer connaître in extenso cette dernière production du *réalisme*, que l'on ne peut pas flétrir, selon le Siècle, sans être l'ennemi de la France et de la jeunesse française.

Le mot « Siècle » n'étant pas souligné, Jacques Crépet, en publiant cette lettre, se demandait si Montalembert faisait allusion au journal. Certes, puisque le 20 août, deux jours après avoir inséré le texte du discours, *Le Siècle* protestait contre les accusations de l'académicien. Léon Plée, auteur de cette défense de la jeunesse, refusait de désespérer de la société française, montrait qu'elle n'était pas tout entière vouée au culte de la richesse, soumise à l'empire du matérialisme. *Le Siècle*, s'opposant à Montalembert, prend donc indirectement le parti du « réaliste » Baudelaire [2]. La constatation ne manque pas de piquant, si l'on veut bien se rappeler les féroces railleries que le poète a décochées au journal de M. Havin. Cet épisode de la bataille réaliste auquel Émile Bouvier a oublié de faire place dans son toujours utile volume [3] se termine en vraie bouffonnerie. Ainsi va la vie....

Claude Pichois.

EN MARGE DU « SPLEEN DE PARIS »

L'humour qui donne à plus d'un de ces « petits poèmes en prose » son accent équivoque ou son éclat ambigu, s'apparente, assurément, à certains de ces « caricaturistes étrangers » sur lesquels on trouve, dans les *Curiosités esthétiques*, des pages si profondes. Mais il reflète surtout l'humour de Sterne, à qui Baudelaire se réfère directement, à qui, par surcroît, le relie toute une famille composite d'esprits en compagnie desquels il se plaît : Diderot, Xavier de Maistre, Charles Nodier, Toepffer, Gérard de Nerval. Dans ses moments de rêve hallucinatoire, de caprice poétique, cet humour se souvient d'Hoffmann. Enfin à de plus nerveuses, grinçantes ou piquantes saillies, c'est Henri Heine qu'il évoque, son ironie, sa *Selbstironie*, je ne sais quelle désinvolture qui élude l'attendrissement ou en tire un sourire un peu pincé, je ne sais quelle flamme de punch.

Tel ce trait du *Salon de 1845*, qui évoquait une Chine « où le vent lui-même... prend un son comique en passant par les clochettes », et « où la nature et l'homme ne peuvent se regarder sans rire » : la même Chine, assurément, où l'on regarde l'heure dans l'œil des chats, au témoignage de tel missionnaire dont il est question dans le *Spleen*

1. *Les Fleurs du Mal* avaient, en effet, pénétré en Suisse. Je connais un exemplaire de l'édition originale, bien complet des pièces condamnées, en reliure suisse d'époque, qui a appartenu à l'un des parents du major Pictet, compagnon de George Sand et de Mme d'Agoult, dans leurs excursions alpines.
2. Baudelaire n'a pas gardé rancune à Montalembert (dont au vrai il se rapprochait singulièrement), puisque dans une lettre de juin 1864 il recommandait à Ancelle : « Lisez la brochure de Montalembert, *Le Pape et la Pologne* ; c'est fait pour vous, et c'est beau. » (*Correspondance générale*, t. IV, p. 258.)
3. *La Bataille réaliste (1844-1857)*, Paris, Fontemoing, 1914.

de Paris [1]. Ce vent à la musique chinoise a passé sur la Germanie à la fois sentimentale et sarcastique de Heine. C'est bien là sa manière qui gouaille et qui fouaille.

En un autre endroit, ce ton, où s'allient les *witze* et les *Histoires juives*, est venu se glisser, nous semble-t-il, dans la plaisanterie large et colorée du pays de *Maneken-Pis*. Nous songeons au poème des *Bons Chiens*, dédié au peintre Joseph Stevens, et qui transpose un tableau du maître belge. De ce « tableau suggestif », Baudelaire donne une brève description dans des notes sur le catalogue de la collection Crabbe : « *Misérable logis de saltimbanque....* Chiens habillés. Le saltimbanque est sorti et a coiffé un de ses chiens d'un bonnet de houzard pour le contraindre à rester immobile devant le miroton qui chauffait sur le poële. » Le voici devenu « poème en prose » dans les *Bons Chiens :*

Permettez-moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit en bois peint, sans rideaux, des couvertures traînantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poële de fonte, un ou deux instruments de musique détraqués. Oh ! le triste mobilier ! Mais regardez-moi, je vous prie, ces deux personnages intelligents, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours et des militaires, qui surveillent avec une attention de sorciers l'*œuvre sans nom* qui mitonne sur le poële allumé, et au centre de laquelle une longue cuiller se dresse, plantée comme un de ces mâts qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

1. L'édition que M. Henri Lemaitre vient de procurer du *Spleen de Paris* omet de mentionner ce missionnaire dans ses notes à *L'Horloge*, p. 80. Il s'agit de *L'Empire Chinois* (1855) du P. Huc (1813-1860). Voir : Gustave van Roosbroeck, « The Source of Baudelaire's prose poem *L'Horloge* », *The Romanic Review*, Columbia University, octobre-décembre 1929. — Puisque nous venons de la citer, on nous permettra d'insister sur les qualités de l'édition du *Spleen de Paris* procurée par M. Lemaitre, un vol. in-8° de 265 pages, Paris, Garnier, [1958]. Les notes, abondantes, mais non indiscrètes, donnent au texte ses harmoniques, son orchestration, l'accompagnement sonore de l'ensemble de l'œuvre de Baudelaire et de tout un romantisme majeur et mineur. C'est l'évocation de l'atmosphère poétique. Peut-être celle-ci est-elle parfois plus composite, plus chargée de réminiscences que ces notes ne le suggèrent : pour n'en donner qu'un exemple, il est très vraisemblable, comme le pense M. Lemaitre, qu'*Une mort héroïque* nous transporte dans le monde hallucinatoire des histoires extraordinaires de Poe, et surtout du *Spectre de la mort rouge* ; mais combien de fois l'ombre d'Hoffmann, persistante, insistante, ne se dessine-t-elle pas derrière celle d'Edgar Poe ! Nous ne serions pas surpris que cette histoire de prince et d'histrion gardât quelque reflet de ce prince Cornelio Chiapperi et de cet histrion Giglio Fava, dédoublement d'une même créature dont la haine ou le mépris réciproque avait frappé Baudelaire *(De l'essence du rire)* dans *La Princesse Brambilla.*

D'autre part, nous venons de le voir, il arrive que les notes laissent dans le vague telle référence à laquelle le texte de Baudelaire invite expressément ; ou qu'elles fassent trop crédit à la mémoire du lecteur. Donnons en un autre exemple : quand Baudelaire cite La Bruyère ou Pascal (p. 111), elles s'abstiennent de préciser la référence, précaution qui n'aurait peut-être pas été superflue, car, dans le texte des *Caractères* (XI, 99) comme dans celui des *Pensées* (édition Brunschwicg, 139), le *Spleen de Paris* introduit de significatives variantes, et il simule une hésitation, — « Pascal, je crois... », — peu vraisemblable au sujet de cette célèbre page du *Divertissement.*

Une introduction, sensible et nuancée, étudie, dans ce « livre maudit », l'*insolite et le quotidien*, la *modernité*, le *surnaturalisme*, la *magie suggestive* ; elle dégage d'un de ses poèmes, *Le Thyrse*, la clef de la composition musicale d'un recueil apparemment désordonné (nous avons eu plaisir à nous rencontrer avec cette interprétation, au moment même où paraissait ce livre, dans un cahier des Archives des lettres modernes consacré à *La tradition du poème en prose avant Baudelaire*. Peut-être souhaiterait-on voir situer la tentative de Baudelaire dans l'histoire du genre « poème en prose », dont la tradition est près de quatre fois séculaire. Une réédition permettra de tirer parti, à ce sujet, de l'ample préambule de la thèse de M^me^ Suzanne Bernard, *Le poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours*, Paris, Nizet, 1959.

Au réalisme burlesque et sentimental de l'art flamand est venue s'ajouter la flamme de punch : cette poésie ironique du mât élancé dans le ciel comme en tant de croquis où le poète des *Fleurs du Mal*, du *Spleen de Paris*, le songeur méditatif et anxieux des *Journaux intimes* a inscrit ses visions de mâtures, de fines architectures navales découpées sur le ciel ; cette *œuvre sans nom* se substituant au prosaïque miroton ; cette ombre de sorcellerie flottant dans le regard du bon chien ; cet air de troubadour qu'il prend inopinément.

C'est ici, il me semble, qu'Henri Heine est intervenu, avec ce poème fantastique et satirique, *Atta Troll*, que la *Revue des Deux Mondes* avait publié en 1847, dans une traduction de Heine lui-même, véritable poème en prose avec ses versets rythmés. Le poète se réveille dans une cabane de sorcière pyrénéenne :

Il n'y avait plus dans la cabane que le caniche *de la sorcière*. Il était debout au foyer, près de la chaudière, une cuillère à la patte.

Il paraissait très bien dressé, quand la soupe cuisait trop vite, à la tourner rapidement et à l'écumer.

Mais suis-je moi-même *ensorcelé*, ou la fièvre me trouble-t-elle encore le cerveau ? J'en crois à peine mes oreilles. — Le chien parle !

Oui, il parle allemand, et sa prononciation trahit même le grasseyant accent de la bonne Souabe. Rêveur et plongé dans ses pensées, il parle ainsi...

Il révèle qu'il est un poète de la vertueuse école souabe que la méchante sorcière a ensorcelé et métamorphosé en chien. Il attend qu'une vierge héroïque se sacrifie pour lui, — comme la jeune amoureuse du *Vaisseau fantôme*, — et le « décaniche » : son héroïsme consistera à lire, durant la nuit de la Saint Sylvestre, et sans s'endormir, un autre troubadour de la même vertueuse école.... Par quelle sorcellerie évocatoire le plus parisien des Allemands a-t-il rejoint, dans la prose poétique du plus spleenétique des Parisiens, la bonhomie joviale et truculente de ce bon Bruxellois, au pinceau aussi éclatant que son gilet ?

Cette Chine, que nous avons vue se dessiner plaisamment à l'horizon par la grâce de Heine, se retrouve dans une autre page du *Spleen de Paris*, *L'Invitation au Voyage*. Elle est, cette fois, appelée par la Hollande, par cet insistant rêve néerlandais qui semble tenir au cœur du poète. Vient-il, comme on l'a pensé, de son escale au Cap de Bonne Espérance, terre à la fois hollandaise et exotique [1] ? Ou ne serait-elle pas plutôt inspirée par ces maîtres des Pays-Bas, que Baudelaire connaissait par les musées et les Salons ? De l'un d'eux, Yonkind, il dira, en 1862, que ce « charmant et candide peintre hollandais » a confié à ses eaux-fortes « le secret de ses souvenirs et de ses rêveries, calmes comme les berges des grands fleuves et les horizons de sa noble patrie ». Hollande et Chine, quelle autre sorcellerie évocatoire les associe dans le *Spleen de Paris* ? « Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler la Chine de l'Europe. » — « Il est une contrée... où la fantaisie a bâti et décoré une Chine occidentale [2]. »

M. Henri Lemaitre rappelle que Gérard de Nerval, dans l'introduction de son *Voyage en Orient*, avait appelé l'Autriche « Chine de

1. Édition Crépet-Blin des *Fleurs du Mal*, p. 389.
2. *Le Spleen de Paris*, éd. Henri Lemaitre, p. 86, 88.

l'Europe » ; mais c'était seulement parce que l'administration lui en paraissait « chinoise » et livrée à « une hiérarchie lettrée ».

En revanche, c'est une véritable analogie d'âmes que Louis Veuillot, dans un article de 1850, croyait déceler entre la Hollande et la Chine. « Cette *Chine européenne* trafique et dort, et c'est toute sa vie, régulière comme un livre de caisse bien tenu.... Les Hollandais sont naturellement *paisibles*, *réguliers*, économes, *apathiques* [1]. » A l'humeur acerbe du publiciste, substituez la nostalgie amicale de l'amateur d'art et du poète amoureux, les impressions se correspondent tout en se contredisant. Dans *L'Invitation au Voyage* des *Fleurs du Mal*, Baudelaire a dit : « Là tout n'est qu'*ordre...*, *calme...* [2]. »

Ce que la Hollande offre à l'imagination de Baudelaire et à ses regards d'artiste, c'est cette vision de départs vers les lointains ou de retours de pays inconnus que représentent pour lui les ports, les navires, les gréements compliqués, le mouvement balancé de sveltes architectures : « Que penserais-tu de Rotterdam, toi qui aimes les forêts de mâts, et les navires amarrés au pied des maisons ? » demande le *Spleen de Paris*, à la recherche d'un itinéraire qui conduise « n'importe où hors du monde ». Mais ce port de Honfleur où le poète fait des séjours auprès de sa mère suffit à le plonger dans ses rêves d'évasion [3]. *Le Port* du *Spleen de Paris*, — poème publié en 1864, — est sans doute composé du souvenir de Honfleur et du songe de Rotterdam :

> Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie... Les formes élancées des navires au gréement compliqué, auxquels la houle imprime des oscillations harmonieuses, servent à entretenir dans l'âme le goût du rythme et de la beauté. Et puis surtout il y a une sorte de plaisir mystérieux [4] et aristocratique, pour celui qui n'a plus ni curiosité ni ambition, à contempler, *couché sur le belvédère ou accoudé sur le môle*, tous ces *mouvements* de *ceux qui partent* et de *ceux qui reviennent...*

Mais qui pourrait en douter ? L'âme de Chateaubriand passe dans ces lignes. C'est Chateaubriand qui a dit, au livre II des *Mémoires d'Outre-Tombe :*

> Souvent, *assis sur quelque mât* qui gisait le long du quai de Recouvrance, je regardais les *mouvements* de la foule : constructeurs, matelots, militaires, douaniers, forçats, passaient et repassaient devant moi. Des voyageurs *débarquaient* et *s'embarquaient...*

Une allégorie se dessine dans les *Mémoires* comme dans le *Spleen de Paris*. Cette allégorie, l'Augustin des *Martyrs* l'avait formulée en termes explicites au livre V :

> Vous souvenez-vous de ce que nous disions un jour, en regardant le golfe de Naples ? Nous comparions la vie à un port de mer, *où l'on voit aborder* et *d'où l'on voit sortir* des hommes de toutes les langues et de tous les pays.

1. Louis Veuillot, *Œuvres complètes*, t. XXX, p. 419-420.
2. Notons que le poème des *Fleurs du Mal* a paru dans la *Revue des Deux Mondes* de 1855.
3. G. Jean-Aubry, *Baudelaire à Honfleur*, Maison du Livre, 1917.
4. Mystérieux.... Le prestige du mystère s'attache, pour Baudelaire, à tout ce qui est maritime : il a dit « ce caractère de volonté et d'animalité qui se dégage si mystérieusement » de la forme des navires (*L'Art romantique*, article de 1861 sur Victor Hugo), le « charme infini et mystérieux qui gît dans la contemplation d'un navire » (*Fusées*, XXII de l'édition de la Pléiade ; XV de l'édition Crépet-Blin).

Le rivage retentit des cris de *ceux qui arrivent* et de *ceux qui partent :* les uns versent des larmes de joie en recevant des amis ; les autres, en se quittant, se disent un éternel adieu.

Le mémoire prolonge en vers cette prose :

> O Mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre !
> Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons.

Mais, à vrai dire, où s'achève la prose ? Où commencent les vers ? Images de départ, de pays inconnus, de fantaisies tendrement comiques : que ce soit auprès de Heine, de Chateaubriand, ou même des âpres diatribes de Veuillot que le *Spleen de Paris* égare sa flânerie, il se dégage un charme pareil de ces jeux de l'imagination, amusés ou mélancoliques.

Pierre Moreau.

COMPTES RENDUS

Bonaventure des Périers, **Cymbalum Mundi,** texte établi et présenté par Peter H. Nurse. Manchester University Press, Librairie D'Argences, Paris, 1957. Un vol. in-16 de XLV-50 pages.

Le *Cymbalum Mundi*, qui continue à susciter tant d'interprétations diverses, n'avait pas été, à notre connaissance, réimprimé depuis 1914, et l'on peut se féliciter de cette édition commode qui reproduit le texte de l'édition originale de 1537 avec les variantes, d'ailleurs purement orthographiques, de 1538.

On aurait pu souhaiter, dans une matière si controversée, une introduction qui résume les principales thèses en présence. Peter H. Nurse préfère s'en tenir, pour l'essentiel, aux seules conclusions de Verdun-L. Saulnier (cf. *B. H. R.*, 1951, *Le sens du Cymbalum Mundi*), auxquelles il ajoute quelques développements complémentaires. Ainsi, ce dialogue de ton souvent franchement gaulois, où Henri Busson voit encore la plus audacieuse négation de la divinité du Christ (cf. *Le Rationalisme dans la littérature de la Renaissance*, nouvelle édition, 1957), n'est plus que l'expression d'un courant de religiosité mystique qui s'apparente au pur amour des poésies de Marguerite de Navarre. Remontant plus loin, Peter H. Nurse n'hésite pas à y déceler l'influence de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de la « devotio moderna » des mystiques flamands.

Sans doute s'appuie-t-il sur les poésies religieuses de des Périers, dont il tire quelques arguments originaux, mais, comme l'indiquait Verdun-L. Saulnier lui-même, le problème serait d'abord d'établir la chronologie de ces poésies, des Périers ayant pu évoluer de l'évangélisme au scepticisme.

Paradoxalement pourtant, en développant le rapport suggéré par V.-L. Saulnier entre l'attitude des Libertins spirituels et celle de des Périers, P. H. Nurse rejoint certains aspects de l'interprétation rationaliste. Si Mercure dans le *Cymbalum* n'est pas tout à fait le Christ spirituel, il pourrait être le Christ historique qui, aux yeux de certains Libertins, n'est pas loin de jouer le rôle d'un imposteur. La thèse est séduisante ; Henri Busson n'avait-il pas montré, à la fin de son chapitre sur les Libertins spirituels, que, le mysticisme étant le plus fort dissolvant de tout dogme et de toute autorité, les mystiques rejoignent parfois les rationalistes.

Il reste pourtant que, si l'on met à part certaines poésies de des Périers et la *Prognostication des Prognostications*, rien ne paraît plus directement opposé que le *Cymbalum* au ton et au langage des rares textes de Libertins spirituels qui nous soient parvenus.

Henri Weber.

Étienne Pasquier, **Le Monophile,** édition critique par E. H. Balmas. Milano Varese, Cisalpino ed., 1957. Un vol. in-8° de 316 pages.

Après la *Bibliographie des Œuvres d'Estienne Pasquier* et le *Choix de lettres* publiés par D. Thickett (Droz, 1956), cette édition critique d'un dialogue d'amour qui remonte à 1554, témoigne d'un renouveau d'intérêt pour cette grande figure un peu négligée du XVI^e siècle. Cependant, cet intérêt semble se porter davantage sur le critique littéraire, l'ami de la Pléiade, que sur le juriste, l'historien et le pamphlétaire. Il est vrai que, comme le montre

E. H. Balmas, dans son introduction, ce dialogue n'est pas seulement un écho des dialogues d'amour platoniciens à la mode en Italie, il exprime aussi les préoccupations d'un juriste qui découvre dans le système des « douaires » l'obstacle à l'amour dans le mariage, mais, finalement, place l'intérêt social, la procréation et l'éducation des enfants, au-dessus des exigences de l'amour. Le désordre même, autorisé par la forme du dialogue, permet d'ailleurs à l'auteur de ne pas conclure expressément, en exposant tour à tour les idées les plus contraires sur l'amour, le mariage et la condition des femmes.

Un des mérites de l'édition Balmas est d'avoir introduit dans le texte une division en chapitres, des résumés en tête de chacun des deux livres qui permettent au lecteur moderne de se retrouver plus facilement dans cet apparent chaos. Le texte adopté est celui de 1610 ; les variantes des éditions précédentes, fournies en note, ne présentent d'intérêt que pour l'évolution de la langue et du style. On regrette l'absence d'un lexique qui devrait maintenant être de règle dans toutes les éditions du XVIe siècle.

Mais le véritable intérêt de l'édition réside dans une ample introduction, rassemblant tous les renseignements biographiques sur la jeunesse de Pasquier, ses contacts avec l'Italie et les différents milieux littéraires français, en particulier le groupe lyonnais avec Nicolas Bourbon et Pontus de Tyard, et définissant les principales sources, que précisent des notes abondantes.

Les sources antiques, les multiples anecdotes historiques sont puisées, comme ce sera le cas plus tard pour Montaigne, tantôt directement chez Plutarque, Cicéron, Aulu-Gelle, tantôt dans des recueils humanistes de lieux communs comme les *Diverses Leçons* de Pierre Messie. Peut-être ici le travail du critique pèche-t-il par excès, tant il multiplie les sources possibles d'une même anecdote. Par contre, les emprunts directs aux dialogues italiens semblent plus rares, ils portent surtout sur la manière de présenter le dialogue, d'introduire les conversations ; *Les Azolains*, de Bembo, fournissent ce cadre ; pour l'exposé des thèmes platoniciens, Pasquier utilise également *Le Courtisan*, de Castiglione et quelquefois les *Dialogues* de Léon Hébreu. On aimerait savoir si, dans l'abondante floraison des autres traités d'amour en Italie au début du XVIe siècle, Étienne Pasquier n'a pas pu puiser également quelques thèmes et quelques idées.

Les sources françaises sont également étudiées avec le plus grand soin. Si les rapprochements précis avec le *Roman de la Rose* ne sont pas très convaincants et témoignent plutôt de l'influence d'un courant d'idées que de celui d'un texte, E. H. Balmas a très justement situé *Le Monophile* dans le prolongement de la « Querelle des Femmes » et établi à ce sujet quelques confrontations précieuses. Il a signalé, un peu trop rapidement peut-être, l'influence de la campagne d'Érasme en faveur de la réhabilitation du mariage, campagne qui se poursuit à travers toute la tradition réformée du XVIe siècle. Mais il aurait peut-être pu tirer davantage de la récente thèse de E. V. Telle : *Erasme et le Septième Sacrement*. On appréciera, par contre, les rapprochements très précis avec un livre de vulgarisation : *Les Louanges du Mariage*, de Pierre Lesnauderie (1527).

Sans doute aurait-on pu souhaiter, d'une part, dans l'introduction, une étude plus systématique des courants d'idées qui convergent vers *Le Monophile*, d'autre part, une limitation plus rigoureuse des notes aux emprunts précis. Mais cette édition rendra le plus grand service à tous ceux qui étudient l'évolution des idées au XVIe siècle.

Il faut regretter des fautes d'impression trop nombreuses dans l'introduction, plus rares heureusement dans le texte, mais c'est là un défaut bien difficile à éviter quand il s'agit de deux langues aussi voisines que le Français et l'Italien.

HENRI WEBER.

JEANNE MARIE, **Table de la Revue du Seizième Siècle.** Genève, Droz, 1959. Un vol. in-4° de 234 pages.

Cette table paraît trente-cinq ans après celle de la Revue des *Études Rabelaisiennes*. Les principes sont les mêmes : tous les noms propres y sont mentionnés. Mais il faut signaler d'appréciables progrès. On a ajouté une

table des mots. Les articles consacrés aux principaux auteurs sont plus détaillés et mieux présentés : voir, entre autres, les articles *Marguerite de Valois*, *Marot*, *Montaigne*, *Rabelais* ; les recherches en sont facilitées.

On peut tirer de cette table une sorte d'histoire des seiziémistes français. La coupure de la guerre est très sensible : de nombreux membres de la Société tombent à l'ennemi, entre autres — perte irréparable — R. Sturel ; Cohen cesse sa collaboration, Boulenger restreint la sienne. A côté des anciens (Lefranc, Plattard, Clouzot, Sainéan, Hauser, Laumonier) apparaissent des nouveaux : Jourda, A. Garnier, Eckhardt, Mme Hulubei, Spaak, M. Raymond...

Le champ des recherches s'élargit, bien que les Renaissances étrangères ne soient pas étudiées en elles-mêmes : les humanistes, les poètes de la Pléiade, leurs imitateurs, les dramaturges, beaucoup de *minores* français sont l'objet des articles.

Cette table si utile fait honneur à son auteur, qui a été aidé par notre Centre National de la Recherche Scientifique et qui a été conseillé par un seiziémiste expert : R. Marichal [1].

RAYMOND LEBÈGUE.

SAMUEL S. DE SACY, **Descartes par lui-même.** Paris, Ed. du Seuil, coll. « Ecrivains de toujours », 1956. Un vol. in-12 de 191 pages.

Le Descartes de M. de Sacy n'est pas celui que les philosophes ont accoutumé de fréquenter. Aussi de M. Sacy ne s'adresse-t-il pas aux philosophes, mais au public, et même à ce qu'il est convenu d'appeler « le grand public ». L'initiative, en soi, est louable ; Descartes lui-même — l'auteur se plaît à nous le rappeler — ne souhaitait-il pas être lu de tous, et même des femmes ? En nous présentant un Descartes attrayant et aisé, M. de Sacy ne fait donc rien d'autre sans doute qu'accomplir un vœu de son modèle.

La profondeur de la métaphysique cartésienne a de quoi effrayer. Un des mérites de M. de Sacy est justement de nous avoir mis en présence d'un philosophe qui ne terrorisera personne : un sage, un moraliste, un physicien, un anatomiste, et tout ce qu'on voudra ; mais, avant tout, un homme. Aussi, laissant aux « spécialistes » le soin d'expliquer Descartes « selon l'ordre des raisons », l'auteur nous invite-t-il à le lire « plus modestement », « avec bonne foi, simplicité, plasticité », et même avec « naïveté » — c'est-à-dire, au fond, en stricte conformité avec le premier précepte de la Méthode. Descartes, vu par M. de Sacy, c'est Descartes « honnête homme » du XVIIe siècle, vu par un « honnête homme » de nos jours — entre autres choses. Et, il faut bien l'avouer, cela nous repose — oserai-je dire : nous divertit ? Certes, l'auteur ne disputera point pour savoir si Descartes fut ou non « rationaliste », « thomiste » ou « phénoménologue » ; l'idée saugrenue ne lui viendra pas de le psychanalyser ; mais il y a des aspects plus pittoresques du massif cartésien ; et cependant que les philosophes, à propos du fameux morceau de cire, dissertent à l'envi sur la figure et le mouvement, M. de Sacy nous montre l'homme « humant de son propre nez » le parfum dudit morceau, le « pétrissant de ses propres mains », l'approchant « du grand feu qui flambe dans la cheminée »... Et à mesure que le système recule, Descartes surgit, l'homme habillé de taffetas vert, « portant le plumet et l'épée, vivant dans son désert hollandais, loin des fâcheux, loin de tout bruit, jaloux de sa liberté et de sa tranquillité », « réservé », « discret », « prudent », « énigmatique », à la fois orgueilleux et timide. M. de Sacy, qui a pris le parti, à propos de Descartes, de la « petite histoire », nous nourrit de détails, peint un « Descartes intime » où rien n'est oublié : ni Francine, ni les Rose-Croix, ni l'attaque à main armée sur la mer de Frise, ni le ballet en vers composé pour la reine de Suède. Il n'y a là rien de malsain, et l'on s'amuse franchement. Un philosophe vu par le petit bout de la lorgnette n'est pas moins vrai que l'autre ; et il n'y faut pas moins de psychologie, ni de style.

Descartes « vu par lui-même » ? Oui et non. Les textes du philosophe

1. P. 39, lire *Bounin*, et non *Bonnier*. La *Tragédie des cinq écoliers* n'est pas de Montchrestien (p. 138).

sont indiscutables. Ceux de Baillet le sont moins : « La Vie de Descartes par Baillet, écrit Malebranche, n'est propre qu'à rendre ridicule ce philosophe et sa philosophie » (*Lettre à l'abbé B.*, Blampignon)... Mais qui n'est pas tombé dans le piège ? — L'érudition de l'auteur ne s'arrête pas, du reste, à la Correspondance de Descartes et à son hagiographe officiel : il cite Chanut, Mersenne, Huygens, Clerselier, Elisabeth de Bohème et bien d'autres. Mais au delà des sources et des textes, il y a l'esprit qui les anime, la pensée qui les tend, l'audace, la prudence, l'inquiétude et le système, les triomphes et les désarrois d'un esprit. On chercherait en vain, dans ces pages consciencieuses, les éléments de cette *Histoire de mon Esprit* à quoi le philosophe songeait dès les temps de son inquiète jeunesse ; et alors qu'on eût désiré un *Discours de la Méthode* élargi aux dimensions d'une vie entière, et dûment équilibré par les sévères exigences d'une histoire qui sait mettre en valeur les fables les plus jolies en les encadrant de critiques et de réserves, — on ne trouve guère qu'un album, un livre d'images cocasses ou pieuses, tel qu'un touriste souhaite en avoir dans sa poche lorsqu'il se rend en Italie ou en Espagne, l'esprit dispos et le regard curieux.

Disons pourtant que, graphiquement et iconographiquement, le petit livre de M. de Sacy ne nous laisse certes pas sur notre faim.

M. Gueroult.

Henry Poulaille, **Corneille sous le masque de Molière**. Paris, Grasset, 1957. Un vol. in-8° de 396 p.

On ne songe point à ménager sa sympathie à l'auteur des *Damnés de la Terre*. Fils d'ouvriers, autodidacte affamé de lecture, anarchiste au point de fréquenter la bande à Bonnot, biffin de 14-18 (voir *Pain de soldat*), aide-pharmacien jusqu'au jour où Frédéric Lefèvre le fait engager chez Grasset, Henry Poulaille a sincèrement servi les lettres (en découvrant Ramuz), le cinéma, le disque, le folklore (deux volumes de chansons du XVI^e^ siècle) et le journalisme littéraire avec sa revue : *Maintenant*. Un bon tâcheron, renseigné, vibrant, digne d'estime.

On n'en est que plus à l'aise pour lui dire qu'il a tort, et que les gens qu'il tue se portent assez bien. En 1951, son *Tartuffe de Corneille* ne nous avait pas convaincu. Son dernier ouvrage est moins probant encore. Cependant, on ne peut se contenter d'un « Après Agésilas... » ou d'un « Perseverare diabolicum ». Il a travaillé, mal, mais beaucoup. La question est d'importance. Il entend qu'on en discute. Discutons donc, aussi brièvement que possible.

Débarrassé d'une masse de commentaires oiseux, de citations trop longues, de redites, de sarcasmes, son livre peut se réduire à quelques arguments intéressants.

a. Bien des points de la vie de Molière restent obscurs. On ne sait rien de la genèse de ses œuvres.

b. Molière commence à produire en 1655 (*L'Étourdi*) ; il a trente-trois ans ; mais l'essentiel commence en 1658, après un séjour de huit mois à Rouen. Et, du premier coup, le farceur atteint à la grande comédie.

c. Depuis 1652, après l'échec de *Pertharite*, Corneille s'est tu. Sa rentrée au théâtre (*Œdipe*, 1659) coïncide avec cette envolée de Molière.

d. Les quatre derniers actes de *Psyché* ont été écrits par Corneille en quinze jours, à la demande de Molière.

e. Tartuffe fut d'abord en trois actes, puis en cinq. Certaines tirades du cinquième acte ont un accent cornélien.

f. Corneille écrit huit comédies jusqu'en 1643, puis renonce à ce genre, pour des raisons inconnues.

g. Il arrive, à l'époque, que des ouvrages soient signés par un autre que l'auteur ; il est normal, en tous temps, que le signataire n'avoue pas la supercherie, soit qu'il ait payé, soit qu'il ait été payé.

Et voilà !... C'est beaucoup, mais c'est tout : le reste est hypothèse, et ne se fonde exactement sur rien. Sinon sur la marotte des « questions » : question homérique, question Térence, question Shakespeare (lire la solide mise au point de Martin Maurice, Gallimard, 1953), question Rubens-Van

Noort. On nous a dit que *La Princesse de Clèves*, signée Segrais, était de Fontenelle, qui avait vingt ans, ou de La Rochefoucauld, qui en avait soixante. Furetière a mis la main aux *Plaideurs*, Paul Arène aux *Lettres de mon moulin*, Ponchon à la *Chanson des Gueux*, Gregh aux *A la manière de*, Polytechnique à *Ubu-Roi*, Saint-Pol Roux à *Louise*. Et je sais qui a fait telle thèse sur Mme de Staël, parue sous une particule... Tout cela est bel et bon, mais pourquoi Corneille aurait-il signé : Molière ?

Parce que Pierre Louÿs l'a dit. Vers 1911. Il avait découvert aussi que Françoise d'Aubigné, la belle Indienne, avait signé Fanchon le premier manuel d'érotologie pratique paru en français : l'Édit de Nantes révoqué par Fanchon, cela le ravissait. C'est Farrère qui nous le rappelle, dans ses *Souvenirs* (1953) : il y consacre à la question Corneille-Molière des pages qu'à ma grande surprise Poulaille a négligées. Louÿs avait une « masse magnifique » de notes, qui « remplissaient plusieurs grandes caisses ». Ses idées n'étaient pas moins magnifiques : *Amphitryon*, c'est l'histoire de Louis XIV et de Mme de Montespan : le Roi, fier de sa conquête, laissait la France applaudir, mais il fallait éviter l'exportation : on fait signer la comédie de l'illustre Corneille par un inconnu, ce petit prête-nom de Molière... Avouez que c'est cocasse ! Pour *Tartuffe*, Corneille a trouvé le sujet dans sa propre famille : Elmire est Mme Corneille mère, et Damis, Corneille. Mais Louÿs, selon Farrère, ajoutait : pour les autres grandes comédies, la collaboration de Corneille est « moins évidente », et il s'étendait sur « la haute noblesse » de cette entente, — ce qui autorise Farrère à nous révéler... qu'il aida Pierre Louÿs à terminer son roman de *Psyché*.

Poulaille va beaucoup plus loin : Corneille aurait vendu à Molière toutes les comédies écrites par lui depuis *La Suite du Menteur*, et qu'il gardait en tiroir, y compris *L'Amour Médecin* qui serait de 1643. Molière avait l'argent et pas le temps ; Corneille, des réserves, de la facilité, des loisirs, et pas le sou. On s'associe... Par malheur, il arrive à Poulaille de donner les verges pour se faire fouetter. Il épingle une citation célèbre du Père Tournemine sur le désintéressement de Corneille, et il enchaîne : tout n'est qu'une question d'argent. C'est incohérent. On ne doute pas que le bras droit de Grasset ait rencontré bien des *nègres* dans la bohème littéraire : cela suffit-il pour adopter une argumentation de ce type : Shakespeare n'a pas pu écrire ses œuvres, puisqu'il s'appelait Willy ?

Molière n'a pu écrire *Le Misanthrope*, puisqu'il s'appelait Molière, qui est — tenez-vous bien ! — l'*anagramme* de Corneille ! « Le lierre des mots qui enserrent une œuvre vraie. » Dix pages sont nécessaires pour cette démonstration, tirée par les plumes. Il est plus probable que Molière a exploité la notoriété que pouvaient avoir Molière d'Essertines, auteur d'un *Polyxène*, et le compositeur Louis de Mollier, collaborateur de Donneau de Visé : il y a intérêt à prendre un nom tout fait ; Jules Romains en saurait que dire. Ajoutons que l'auteur des *Mémoires de la vie d'Henriette-Sylvie de Molière* fait dire à son héroïne, née en juillet 1647 : « Je reçus le nom de Molière qui m'est demeuré par habitude de ceux qui se donnèrent le soin de m'élever, et qui le portaient eux-mêmes ». Cette aimable personne grandit dans les environs de Montpellier-Pézenas : Molière a donc pu emprunter son pseudonyme à cette province du Languedoc, que ses amis comédiens connaissaient sans doute avant 1643 [1].

Chaque assertion, ici, pourrait être réfutée ; un seul exemple : page 383, Poulaille allègue la lettre de Sévigné du 9 mars 1672 : « Corneille a lu (au Cardinal de Retz) une comédie qui sera jouée dans quelque temps et qui fait souvenir des anciennes... Molière lui lira samedi *Trissotin* ». Qu'est devenue cette comédie ? Sous quel nom sortit-elle ?... Elle est devenue tout bonnement *Pulchérie*, comédie-héroïque comme *Tite et Bérénice*, et qui ne saurait être nommée tragédie, puisqu'elle finit par un double mariage. En outre, l'édition Firmin-Didot (1856, t. I, p. 470), donne non pas *comédie*, mais *pièce*. Et la même lettre, mais dans un post-scriptum du lendemain, le précise :

1. Ces *Mémoires* contiennent d'ailleurs d'instructives allusions à la comédie des *Fâcheux* et aux Plaisirs de l'Ile enchantée, qui durèrent « du septième de Mai jusqu'au treizième » (1664).

« Je suis folle de Corneille ; il nous donnera encore *Pulchérie* où l'on reverra

la main qui crayonna
La mort du grand Pompée et l'âme de Cinna,

(vers extraits de la dédicace d'*Œdipe*) ». Telles sont les « anciennes » que la nouvelle œuvre rappelle. Il faut avoir la rage de tout brouiller pour trouver ici du mystère.

L'affaire est si mal plaidée qu'on se surprend à jouer l'avocat du diable et à traiter le sujet à la place du pamphlétaire. Comment ! il invoque l'avis que Thomas Corneille a mis en tête du *Festin de Pierre* (1677), et c'est tout ce qu'il en tire ! Relisons-le : « Cette pièce... est la même que feu M. de Molière fit jouer en prose peu de temps avant sa mort... » (Mes additions) « sont scènes ajoutées à cet excellent original, et dont les défauts ne doivent point être imputés au célèbre auteur sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée ». Voilà un document essentiel, et des locutions feutrées à souhait. Voilà qui insinue que Molière n'est pas le véritable auteur de *Don Juan*. Alors, qui est-ce ?... Henry Poulaille n'a-t-il jamais entendu parler d'une autre thèse, qui date de 1922, celle de René Mathieu d'Auriac, qui attribuait... à *Thomas* Corneille la paternité de *Psyché* ? Elle fut discutée par Alfred Mortier : voir *Quinze ans de théâtre* (Messein, 1933, p. 190 et suivantes). L'auteur de *Timocrate* débuta presque en même temps que Molière, 1656, et avec une égale ovation : 80 représentations consécutives, fait sans précédent. Un peu invertébré dans la tragédie, Thomas avait du brio dans le vers comique, et Jules Truffier voulut remonter le *Festin de Pierre*. L'avis au lecteur de la première édition de *Psyché* ne précise pas de quel « M. Corneille » Molière dut « souffrir un peu de secours ». C'est Thomas qui, en 1678, fait représenter une *Psyché* à l'Académie Royale de musique, partition de Lulli, intermèdes de Quinault. Allons, — même pour *Psyché*, la cause est moins entendue que ne l'affirme Henry Poulaille...

Il reste les jugements littéraires : tel vers ne peut pas être de Molière, il est trop beau ; tel autre ne peut être que de lui, c'est du jargon. Ici, il faudrait une intuition, des antennes, de la divination. Oublie-t-on que Molière acteur savait par cœur les vers de Corneille, et ceux de ses autres contemporains notoires ? Ne pouvait-il, quand Tartuffe est démasqué, pasticher Corneille sans recourir au vieux poète ? Toute la partie proprement critique du livre de Poulaille est d'une faiblesse déconcertante : il prend pour du galimatias la moindre brachylogie, le plus courant zeugma.

S'il voulait nous faire douter, il a réussi ; parfois nous douterons. S'il entendait prouver quoi que ce soit, tout est à refaire. Coup d'épée dans l'eau ? Mais une épée est légère, acérée, au besoin cinglante. Coup de hallebarde. Ou de massue. Et dans l'eau. Dans l'eau trouble.

André Lebois.

P.-S. — La thèse d'Henry Poulaille a trouvé des défenseurs ; René-Louis Doyon dans ses *Livrets du Mandarin* (La Connaissance, 2, impasse Guéménée, 4e), nos 4, automne 1957, et 6, avril 1958 : *Molière, panacée universitaire*. Jean Egen, dans les *Lectures pour Tous*. Et surtout Guy Lavaud : *Une Énigme ?* dans *Le Bayou* (Université de Houston, Texas), no 72 (hiver 1958, p. 532-541).

On vient de démolir à Rouen l'ancien jeu de paume où jouèrent Molière et ses comédiens. Il était situé au no 4 de la rue du Vieux Palais, près de l'ancien couvent des Filles-Dieu. Pierre et Thomas Corneille habitaient rue de la Pie à quelques pas de là. Tout laisse supposer une collaboration étroite entre les trois écrivains. Mais rien ne permet de préciser ce que fut cette collaboration. Il y a lieu de penser que rien ne le permettra jamais.

A. L.

Clifton Cherpack, **The Call of Blood in French Classical Tragedy.** Baltimore, Johns Hopkins Press, 1958. Un vol. in-8o de 136 pages.

La série des travaux, trop rares encore et exclusivement américains, consacrés à l'étude systématique des thèmes du théâtre classique français s'enrichit ici d'un nouvel ouvrage de valeur. Dès 1932, M. Maurice Baudin

avait étudié, avec beaucoup de conscience et en confrontant les textes dramatiques avec la législation, *Les bâtards au théâtre en France de la Renaissance à la fin du XVIII^e siècle*. Du même auteur, l'étude de 1941, *The profession of king in Seventeenth Century French drama*, était peut-être moins convaincante en ce qu'elle donnait le pas au psychologique sur le social. M. Norman A. Bennetton, en publiant, en 1938, *Social significance of the duel in Seventeenth Century French drama*, avait, grâce à une documentation quasi exhaustive et une réflexion historique et critique remarquable, tenu les promesses de son titre. M. Cherpack s'engage à son tour dans une voie difficile. Dans la mesure où ils ne satisfont pas toutes les curiosités que suscitent des problèmes de sociologie dramatique si nouveaux, on peut dire que ces chercheurs ont fait de la thématique sans le savoir. Mais pour qu'on puisse le leur reprocher, il faudrait qu'on ait achevé les immenses dépouillements que suppose un travail de ce genre et qu'on ait réfléchi plus sérieusement qu'on n'a fait sur la notion même de thème. Les dépouillements devraient porter, non seulement sur la totalité de la littérature dramatique de l'époque étudiée, mais aussi sur tous les témoignages qui peuvent éclairer la portée exacte des thèmes pour les auteurs et pour le public, en s'efforçant d'y discerner, d'y analyser et d'y expliquer des thèmes, dont, pour le XVII^e siècle français seulement, j'estime le nombre à une centaine environ. Quant à l'idée de thème, il faudrait la définir au moins par sa constance, par sa généralité, par son rapport avec l'idée de sujet, par son degré de conscience, par sa portée historique, sociologique et esthétique. Nous n'en sommes, on le voit, qu'aux débuts d'une science nouvelle, dont l'ampleur dépasse évidemment les possibilités d'un travailleur individuel. C'est par rapport à cette perspective qu'il faut apprécier le courage de ceux qui se sont consacrés, sans attendre d'avoir en main tous les instruments qui eussent été désirables, à l'étude d'un thème.

Les qualités du travail de M. Cherpack sont le soin, la conscience, le bon sens, l'abondance, parfois excessive, des citations. Il trace un tableau précis et juste de l'idée de la « voix du sang », c'est-à-dire de l'instinct qui identifie, sans preuves et sans connaissance rationnelle, un parent, dans la tragédie française du XVII^e et du XVIII^e siècles. Plusieurs de ses formules sont à retenir. Il a raison de montrer que l'usage du thème est souvent naïf chez Rotrou et beaucoup plus subtil chez Corneille (p. 28), que dans les cas les plus tragiques (p. 75, 86), cette divination même, bien qu'accompagnée des efforts du raisonnement, ne suffit pas à sauver le personnage, que Voltaire a employé le procédé intensivement, mais avec moins d'efficacité que Crébillon (p. 102), que dans les œuvres où l'effet est le plus puissant, c'est-à-dire *Héraclius* et *Œdipe* de Corneille, *Rhadamiste* de Crébillon, *Mahomet*, *Sémiramis* et *Oreste* de Voltaire, la réussite est obtenue moins par l'usage technique, qui reste banal, que par la consonance thématique de la voix du sang avec l'action de la tragédie (p. 115 et 133). Mais dans d'autres aspects du travail de M. Cherpack, on regrettera qu'une conscience peut-être insuffisante du point de vue thématique entraîne quelque incertitude dans les déclarations de principes, dans l'analyse du thème, dans l'histoire du thème et dans les rapports avec les thèmes voisins.

Le but du livre, selon l'auteur (p. 17-18), est de mieux comprendre certaines tragédies et de montrer que le classicisme n'est pas seulement rationnel et qu'il y entre du *je ne sais quoi :* on ne saurait certes sous-estimer aujourd'hui toute la partie obscure, instinctive si l'on veut, du classicisme, mais on s'étonne que la recherche du thème ne soit pas affirmée comme le propos de l'entreprise. Quant à l'idée qu'il soit presque paradoxal de trouper dans la tragédie rationnelle un thème instinctif (p. 14-17), il est aisé n'y répondre, en soulignant que la tragédie comporte aussi des éléments de merveilleux et de prémonition, que le réalisme psychologique qu'elle l'impose permet la peinture de sentiments inconscients ou mal conscients et que la « voix du sang » est en rapport fréquent avec le thème de la reconnaissance, souvent utilisé dans les dénouements. Il est dommage aussi que M. Cherpack, rencontrant un texte hautement significatif de La Motte, ne le signale qu'en passant (p. 4) et sans en montrer la portée thématique. La Motte écrit : « Que les philosophes ne nous chicanent point sur les pressentiments, sur les instincts que nous employons en ces rencontres... ils

nous démontreront que ces instincts ne sont pas de la nature et que c'est le préjugé seul qui les a imaginés : mais... profitons des préjugés du public pour son propre plaisir. » On ne saurait mieux dire que les thèmes n'ont point de vérité en soi, et point d'autre existence que sociologique.

C'est l'identité d'un parent que révèle le plus souvent la voix du sang. Mais M. Cherpack trouve (p. 99) une idée différente dans le *Rhadamiste* de Crébillon, celle de la transmission héréditaire du caractère. Il y a là un autre aspect du thème, qu'il y aurait eu profit à chercher dans d'autres exemples. On songe au « Viens, mon fils, viens, mon sang » de Don Diègue. On trouve d'ailleurs, page 64 du livre de M. Cherpack, un passage du *Stilicon* de Thomas Corneille qui exprime la même idée, sans que le rapprochement soit fait avec le texte de Crébillon.

Dans l'histoire du thème, la liberté dont fait preuve Corneille indique une étape, qu'on voudrait mieux marquée. Il arrive à la voix du sang chez Corneille de se taire ou de se tromper. Racine aussi fait du thème des emplois négatifs, que M. Cherpack signale, mais qu'il a un peu tendance à sous-estimer. Cette liberté fait prévoir la critique de Dufresny dans son *Faux instinct* (1707) et l'attitude parfois parodique de la comédie du XVIII^e^ siècle.

Il importe également de distinguer la voix du sang de quelques autres thèmes auxquels elle est liée par des nécessités dramaturgiques, mais qui en diffèrent par le contenu ou par la tradition. Le « cri du sang », expression que M. Cherpack emploie le plus souvent, n'est pas la voix du sang : là, d'après la formule de la Genèse où le sang d'Abel crie contre Caïn, il s'agit d'une exigence de vengeance, ici, il s'agit de reconnaître un frère ou une mère qu'on ne connaît point. La voix du sang ne s'identifie pas davantage d'une manière nécessaire au thème de l'identité inconnue ou trompeuse d'un personnage : l'exemple du *Cosroès* de Rotrou (p. 32) montre les mouvements affectifs de la voix du sang entre des personnages qui n'ignorent rien de leurs relations de parenté. Alléguer la voix du sang pour expliquer la naissance instinctive d'un amour, par sympathie ou coup de foudre (p. 36 et 59), ne paraît pas non plus de très bonne méthode : la thématique classique de l'amour, beaucoup plus riche et plus diversifiée que celle de la voix du sang, connaît déjà ce problème et range cette cause de l'amour à côté d'autres causes de types différents, par exemple l'estime ou la contemplation d'un portrait. Une séparation plus nette entre le thème de la voix du sang et celui de l'amour aurait permis à M. Cherpack de ne pas glisser bien vite, page 78, du « cri du sang » au « cri du cœur » et de montrer que dans l'exemple qu'il cite, le premier thème s'efface devant le second.

Mais c'est surtout du thème de la reconnaissance que celui de la voix du sang aurait eu intérêt à se distinguer clairement, et cela d'autant plus qu'il lui sert souvent, mais non toujours, d'introduction. La pratique des dramaturges montre qu'une reconnaissance n'est considérée comme convaincante que si elle est accompagnée de deux preuves : la voix du sang peut passer pour une de ces preuves, comme dans la *Sœur* de Rotrou, mais les preuves peuvent aussi consister uniquement en témoignages ou en objets matériels, comme dans *Cariste* de Baro ; la voix du sang seule ne suffit pas, en général. Faute d'avoir fait cette distinction, M. Cherpack, quand il aborde ces questions, n'est pas toujours très clair (p. 24, 91, où se mêle en outre la notion, plus complexe encore, de « romanesque », 128 à 132) et en vient à affirmer (p. 130) que la popularité de la reconnaissance est constante au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, ce qui n'est pas admissible. C'est le thème de la voix du sang qui poursuit une carrière paisible et assez brillante pendant toute cette période. Mais le thème de la reconnaissance, lui, ne connaît au XVII^e^ siècle qu'une existence discrète, qui ne le mène pas, en général, jusqu'aux grandes œuvres tragiques, alors qu'au XVIII^e^ siècle il acquiert un développement spectaculaire et constitue souvent le ressort essentiel de l'émotion. Il n'est que de comparer la réserve de Corneille, qui, dans son deuxième *Discours*, trouve que la reconnaissance « a ses incommodités », avec l'enthousiasme de l'abbé Morvan de Bellegarde qui, dès 1702, proclame que « rien n'est si beau dans la tragédie ». Faguet a pu écrire : « Les héros de Voltaire sont des hommes chargés par lui de ne se point connaître, contre toute apparence, et de retarder de toutes leurs forces pendant quatre ou cinq

actes le moment de la reconnaissance. Ils y mettent un zèle admirable. » On ne saurait employer, me semble-t-il, une ironie de ce genre pour aucun écrivain du XVII^e siècle. Quant aux causes de cette remarquable promotion de la reconnaissance, il reste à la thématique à les découvrir.

On serait enfin d'autant plus mal venu à reprocher à M. Cherpack des lacunes qu'il nous avertit (p. 79) que ses exemples ne sont qu'un choix effectué dans la masse des documents qu'il a relevés. On peut toutefois lui signaler quelques passages qui auraient permis des précisions supplémentaires : Thomas Corneille, *Stilicon*, acte IV, sc. 7, exemple assez remarquable d'emploi négatif ; Rotrou, *Laure persécutée*, acte V, sc. 4 et Corneille, *Andromède*, acte I, sc. 1, où l'instinct désigne, non un parent, mais un personnage de sang royal ; Thomas Corneille, *Commode*, acte V, sc. 6, où l'intégration à l'action paraît difficile à expliquer.

JACQUES SCHERER.

CHARLY GUYOT, **Un ami et défenseur de Rousseau : Pierre Alexandre DuPeyrou.** Neuchâtel, Ides et Calendes, [1958]. Un vol. in-8° de 230 pages.

La tâche de M. Guyot était difficile : il a refusé de ne voir en DuPeyrou qu'un « ami et défenseur de Rousseau », mais il n'a pas voulu non plus le traiter comme un personnage de premier plan ; d'où la composition de l'ouvrage, qui fait alterner assez régulièrement deux sortes de chapitres, ceux qui traitent de DuPeyrou pour lui-même, et ceux qui parlent de ses rapports avec Rousseau ; il se trouve que cette alternance est conforme à la vérité chronologique. M. Guyot rappelle d'abord les origines de DuPeyrou (il descendait d'une famille de protestants français émigrés en Guyane hollandaise, et l'on ne peut apprendre que cet esprit éclairé, cet ami des philosophes, devait une bonne partie de sa confortable fortune à des plantations sises à Surinam, sans penser au nègre mutilé de *Candide...*) et évoque le milieu conformiste de Neuchâtel entre 1750 et 1760, au moment où DuPeyrou s'y fit le propagateur du « philosophisme » *(ch. 1)*. Il raconte ensuite *(ch. 2)* le conflit qui mit aux prises le pasteur Petitpierre et la Vénérable Classe au sujet des peines de l'enfer ; parmi les persécuteurs de Petitpierre figurait le pasteur de Môtiers, Montmollin : M. Guyot voit dans cet épisode « le premier acte de la pièce », « l'ouverture du spectacle » où Rousseau sera acteur quelques années plus tard, les mêmes partis qui avaient attaqué ou soutenu Petitpierre se reformant alors contre Rousseau ou pour lui. Rectifiant les dires de d'Escherny, M. Guyot fixe à septembre 1762 la rencontre de DuPeyrou et de Jean-Jacques *(ch. 3)* ; leur amitié se noue vraiment dans l'été 1764 ; DuPeyrou offre un asile à Rousseau, souhaite de devenir son compagnon de voyage, pense déjà à une édition générale de ses œuvres, et songe même au tombeau qu'il lui élèvera ; il s'enthousiasme pour les *Lettres de la Montagne*, s'indigne du *Sentiment des Citoyens*, exhorte Rousseau à prendre courage et à ne pas donner raison à ses ennemis en quittant Môtiers ; des citations nombreuses de ses lettres inédites montrent l'appui incessant qu'il apporte ainsi à Rousseau. Mais, ami trop zélé, il fait paraître, en juin 1765, la *Lettre* dite *de Goa*, et ranime un conflit qui aboutira à la lapidation de Môtiers et à la fuite de Rousseau. Ce conflit envenimé remplit le *ch. 3 : Lettre de Goa*, *Réfutation* de Montmollin, *Seconde Lettre* de DuPeyrou, avec des *Remarques* de Pury, *Troisième Lettre* de DuPeyrou, *Information présentée au public* par Montmollin... Le malheureux Rousseau, qui entre temps a été chassé de Môtiers à coups de pierres, n'est plus que le prétexte d'une polémique partisane brusquement tranchée par Frédéric II. M. Guyot ne veut pas croire Chambrier d'Oleyres qui, dans son *Journal* inédit, accuse DuPeyrou d'avoir été un agent de la « secte philosophique » et de Voltaire ; avouons du moins qu'il a été maladroit, et qu'il a attisé les passions locales ; il semble même que, si désolé qu'il ait été des persécutions dont Rousseau était victime, il y ait vu l'occasion d'une campagne philosophique dans laquelle il eût collaboré avec Voltaire, sans trop se soucier de tout ce qui séparait Jean-Jacques du patriarche de Ferney. On sait par la *Correspondance générale* le malentendu que fit naître entre

Rousseau et DuPeyrou la querelle avec Hume, et la « réconciliation parfaite » qui suivit ; aux textes connus, M. Guyot ajoute une lettre inédite de DuPeyrou à Moultou, du 5 décembre 1778 : « Je n'ai jamais approuvé Rousseau dans ses démêlés avec David Hume... » *(ch. 5)*. Les deux amis ne se revirent qu'à la fin d'octobre 1767, au château de Trye, où eut lieu un malentendu beaucoup plus tragique que le précédent : DuPeyrou tomba malade et dans son délire accusa Rousseau — c'est Rousseau qui le prétend — de l'avoir empoisonné ; M. Guyot met en parallèle l'attitude de Rousseau dans cette circonstance et son attitude avec Hume : dans les deux cas, les soupçons de Rousseau sur la loyauté de son ami vinrent de paroles qu'il était seul à avoir entendues. Une nouvelle réconciliation se fit, mais Rousseau resta défiant, et les relations s'espacèrent jusqu'à la dernière rencontre des deux hommes à Paris, en mai 1775. Le *ch. 6* nous montre la vie de DuPeyrou à Neuchâtel ; marié en juin 1769, et installé à partir de 1771 dans un hôtel somptueux où il rassemble une bibliothèque qui comptera à sa mort quelque 3 000 volumes, DuPeyrou voit passer chez lui le prince de Hesse-Cassel, le prince Henri de Prusse, les Saussure, les Charrière, Brissot, Mirabeau, Miranda, etc. Réceptions, dîners, bals, concerts s'entresuivent ; ces mondanités s'accompagnent probablement d'une importante activité maçonnique, et certainement d'une activité de propagandiste : DuPeyrou envoie en Hollande à M. M. Rey des manuscrits à éditer, et tout ce qui se publie en Suisse, notamment de Voltaire ; il reçoit de Rey des ouvrages philosophiques ou libertins à redistribuer. Le *ch. 7* est particulièrement intéressant : DuPeyrou, qui a en dépôt une partie des papiers de Rousseau, prépare avec Moultou et le marquis de Girardin une édition générale des œuvres de son ami ; alerté par des divulgations insdicrètes, il comprend qu'il existe des *Confessions* un autre manuscrit que le sien propre et celui de Moultou ; il découvre par Thérèse que ce manuscrit est entre les mains de Girardin, qui le cachait ; il obtient de Girardin un aveu embarrassé ; Girardin prétend avoir reçu le manuscrit de Rousseau lui-même, et DuPeyrou n'en croit rien ; quand, en 1789, paraît à Genève la seconde partie des *Confessions*, il pense d'abord que Girardin est à l'origine de cette édition ; erreur ! C'était Moultou le fils qui avait livré aux libraires le manuscrit détenu par son père, après en avoir atténué certains passages où ses amis étaient déchirés, en donnant pour prétexte que Rousseau « sur la fin de sa vie, avait certainement la tête dérangée ». Il voulait prévenir une édition du texte authentique, dont il soupçonnait le projet non pas chez Girardin, mais chez DuPeyrou lui-même ! Tout ce qui concerne dans ce chapitre les manuscrits et la publication des *Confessions* est capital et inédit, et dessine du marquis de Girardin une image assez nouvelle. Enfin le *ch. 8* est un commentaire de la Révolution française, tel que le fait au cours des événements la correspondance de DuPeyrou, — commentaire pessimiste, d'un homme effrayé par la violence et qui ne voyait plus dans le monde que délire et absurdité.

Ce livre fournit donc un substantiel complément aux *Confessions* et à la *Correspondance générale* de J.-J. Rousseau ; il précise en plusieurs points la biographie du philosophe, l'histoire de ses écrits ; il aide à mieux comprendre ce qui s'est passé à Môtiers, et il éclaire par le témoignage de DuPeyrou la psychologie de Jean-Jacques. Ce témoignage ne peut évidemment pas trancher les problèmes que pose un caractère aussi complexe, aussi difficile à juger, et M. Guyot, avec autant de sagesse que de finesse, a toujours eu le soin de marquer la distance qui sépare le rapport d'un témoin et l'insaisissable vérité intime.

Quant à DuPeyrou, la sympathie que montre pour lui M. Guyot est communicative, et fait regretter que nous n'ayons pas encore plus de détails sur ce qu'il était. Il a peu publié, mais sa correspondance, à en juger d'après les nombreux extraits qu'en donne M. Guyot, fut copieuse, et sa bibliothèque, décrite au *ch. 6*, n'était pas celle d'un amateur, mais celle d'un intellectuel averti. Quelles étaient ses opinions philosophiques ? Franc-maçon sans doute, défenseur de la tolérance, mais ennemi de l'athéisme, il fut lié avec Buffon, Voltaire, d'Holbach, Rousseau, Mirabeau : dans quelle mesure ces relations personnelles entraînaient-elles des identités de vue ? Il se fit le correspondant et le propagandiste de Voltaire, mais défendit

Rousseau contre lui dans la *Lettre de Goa* ; a-t-il cru servir Rousseau en procurant des renseignements à Voltaire quand celui-ci écrivait les *Lettres sur les Miracles ?* A-t-il été la dupe de Voltaire quand il espérait collaborer avec lui ? Lui qui releva avec indignation les propos de d'Alembert et de Diderot sur Rousseau, comment jugea-t-il leur philosophie ? Comment un personnage ainsi placé au confluent de tant d'idées les arrangeait-il dans sa tête, et quelle conception avait-il du monde et de la vie ? Et ses idées morales ? Rousseau lui reprochait un libertinage que M. Guyot tiendrait volontiers pour superficiel : mais certains titres de sa bibliothèque sont révélateurs, et le service rendu à Mirabeau pour l'impression d'ouvrages obscènes... Le libertinage fut une des formes les plus virulentes de l'esprit « philosophique ». Et ses idées politiques ? Et sa sensibilité ? Il est de ceux qui firent le lien entre le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle ; s'il mourut trop tôt pour lire les principales œuvres de M^me^ de Staël, il connaissait les Necker, les Saussure, M^me^ de Charrière, et se trouvait à Neuchâtel au cœur d'un de ces foyers d'émigration d'où en quelques années devait sortir une forme nouvelle de l'esprit européen. Telles sont les questions qui jaillissent de tout ce que donne à lire M. Guyot, de tout ce qu'il explique et commente.

Sainte-Beuve eût aimé ce livre : pratiquant la méthode enveloppante du grand critique psychologue, M. Guyot fait revivre DuPeyrou en s'interrogeant sur ses origines, son milieu, sa situation sociale, sa vie familiale, ses amis, ses affaires. Aux textes et aux faits, il joint ce ton personnel, cher encore à Sainte-Beuve, qui fait participer le lecteur à l'élaboration du portrait, le fait entrer en amitié avec le personnage, et permet toutes les nuances, les ombres, les ententes à demi-mot, sans lesquelles on ne peut approcher une âme humaine. Ajoutons que le volume est admirablement illustré et imprimé ; je crois bien n'avoir pas rencontré une seule faute d'impression au cours de ses 230 pages.

HENRI COULET.

BEAUMARCHAIS, **Le Mariage de Figaro**. Introduction et notes par ANNIE UBERSFELD. « Les Classiques du peuple », Éditions sociales, Paris, 1957. Un vol. in-12 de 206 p.

Le Mariage de Figaro, œuvre révolutionnaire ? Tous les éléments qui incitent à répondre par l'affirmative sont ici recensés : critique des abus, conflit opposant au comte le plébéien Figaro, lequel s'appuie sur la coalition des opprimés : le chœur des valets et paysans, et le groupe des femmes. M^me^ Ubersfeld note avec raison la revendication féministe, exprimée non seulement dans les tirades de Marceline, mais indirectement dans les personnages de la comtesse, sacrifiée par son seigneur et maître, et de Fanchette, engagée sur la voie périlleuse de la galanterie. Revendication du droit au bonheur pour tous, annonce d'une nuit du 4 août dans cette renonciation d'Almaviva au « droit du seigneur » : « La signification idéologique de l'œuvre n'est pas douteuse ». A l'objection qu'on pourrait tirer des patronages aristocratiques dont bénéficia le *Mariage*, M^me^ Ubersfeld répond par une citation de K. Marx, heureusement appropriée : il vient un temps où « une petite fraction de la classe dominante se détache de celle-ci et se rallie à la classe révolutionnaire ». Quant aux écueils de la critique systématique, ils sont assez adroitement évités. A travers les considérations attendues sur la « classe montante », on sent un souci constant de ménager les nuances. M^me^ Ubersfeld sait que la vocation révolutionnaire de Figaro ne peut être affirmée sans restriction. Aussi le personnage est-il apprécié, dans une formule judicieuse, comme « l'un de ces héros roturiers, dont le père est Panurge, et qui promènent à travers bien des métiers, bien des milieux, la conscience de ne point appartenir aux privilégiés ». Parfois, cependant, la doctrine fausse quelque peu l'analyse. Almaviva « tyranneau de village » ? Mais Beaumarchais soulignait la difficulté de ce rôle, qui exige prestance et autorité naturelle. « Dirigeant indigne de diriger ? » Je ne crois pas. Ses qualités, son éducation le désignent pour des postes d'autorité. Qui dans son entourage pourrait le remplacer dans les fonctions de gouverneur de

province, d'ambassadeur à Londres ? Pas même Figaro. Il est de la race des Talleyrand. Gageons qu'après la tourmente, nous le retrouverions haut fonctionnaire du nouveau régime, ou président d'importants conseils d'administration. En sens inverse, l'apologie de Suzanne, « fille du peuple », paraît excessive : en fait, Beaumarchais prévoyait que le front de son mari serait « fertilisé ». Au cinquième acte, le déguisement révèle-t-il l'égalité de la camériste et de sa maîtresse ? Mais précédemment, en présence de sa maîtresse, Suzanne s'inclinait devant la supériorité que donne l'habitude du monde : la dénivellation sociale, abolie entre Figaro et le comte, subsiste du côté féminin, ce qui semble assez bien vu. On reprochera surtout à cet essai d'accorder trop peu d'attention à une revendication essentielle de Beaumarchais : celle de la liberté. Comment Mme Ubersfeld a-t-elle pu passer sous silence la réplique de Bartholo, dans le *Barbier*, à ses valets invoquant la justice et la vérité : « Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité. » A rapprocher des jugements de Marie-Thérèse et de Napoléon sur Beaumarchais. Les apostrophes de Figaro annoncent peut-être K. Marx, mais plus sûrement Alain. L'homme qui a raison contre les pouvoirs, tel est encore Beaumarchais sous Robespierre, quand il transpose dans les *Six Epoques*, à l'usage des autorités terroristes, les mots de son héros comique. Il n'est pas possible de définir sa politique sans se référer à ces textes. Et l'on ne peut se dispenser d'observer que les sentences célèbres (*répandre des espions et pensionner des traîtres*, les *puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent*, la permission d'*imprimer librement sous l'inspection de deux ou trois censeurs*) ont connu un regain d'actualité, aux représentations du *Mariage*, chaque fois que s'instaurait en France un régime d'oppression. Ces réserves faites, disons que l'*Introduction* de cette édition reste un essai important, où ne manquent pas les vues suggestives sur la difficile question du *Mariage de Figaro* considéré dans ses rapports avec la Révolution.

R. Pomeau.

Henry Leslie Maple, **Claude Tillier (1801-1844). Literature and politics in a French province.** Genève, Droz et Paris, Minard, 1957. Un vol. in-8° de 169 p.

Cette thèse présentée à l'Université de Londres est une étude d'ensemble de la vie et de l'œuvre de Claude Tillier et de la fortune de ses romans en France et en Allemagne. Il semble que l'auteur ait préparé et écrit son livre durant la deuxième guerre mondiale, car il ignore un grand nombre de travaux consacrés à Claude Tillier, et qui figurent aux catalogues de la Bibliothèque Nationale : ainsi, pour ne citer que les plus importants, les études de Paul Cornu, la plupart de celles de Marius Gerin, l'important article de Romain Rolland sur *Claude Tillier en Allemagne* (Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy, 1905), la très bonne thèse (Paris) de Francis P. O'Hara (*Claude Tillier, sa vie et ses œuvres*, Paris, Jouve, 1939. Gd. in-8°, 332 p.), et la bibliographie des œuvres de Claude Tillier établie par René-Louis Doyon, *Mon oncle s'en va-t-en gloire* (Paris, La Connaissance, 1943, in-16, 80 p.). Loin d'apporter de nouveaux documents, la thèse de Mr. Maple n'utilise donc même pas toutes les recherches de ses prédécesseurs sur la vie et l'œuvre de Claude Tillier.

Il ne fait pas de doute que Mr. Maple n'aime et n'admire sincèrement l'auteur à qui il a consacré son livre. Il fait revivre avec bonheur la personnalité originale et attachante de Claude Tillier et son œuvre certainement trop méconnue en France. Les pages consacrées à l'étude des romans de Tillier et à son esthétique sont sans aucun doute les meilleures du livre, même si l'on peut trouver discutable l'épithète de « solipsiste » par laquelle Mr. Maple caractérise l'esthétique de Claude Tillier. Mais, dans son désir de réhabiliter Tillier, Mr. Maple a trop insisté sur tout ce qui distingue Tillier de ses contemporains. L'instituteur de Clamecy, ses pamphlets et ses romans sont bien de leur temps, comme l'étaient Paul-Louis Courier, et

Timon de Cormenin, ses deux maîtres dans l'art du pamphlet. Mr. Maple aurait dû replacer les pamphlets et les romans de Tillier dans la littérature de l'époque romantique, montrer la dette de Tillier envers Diderot, envers Sterne, ou plutôt sans doute envers les imitateurs français de Sterne, Jules Janin, par exemple, envers Pigault-Lebrun, l'auteur de *Mon oncle Thomas*, où M. O'Hara voit très justement une source importante de *Mon oncle Benjamin* ; envers le « roman intime », enfin, ce genre si riche dans les années qui ont suivi la Révolution de 1830. Romans à épisodes et à digressions, romans « intimes », et même déjà « romans à thèse », *Mon oncle Benjamin* et *Belle Plante et Cornelius* sont aussi des romans rustiques, et l'on peut regretter que Rudolf Zellweger ne les ait pas mentionnés dans sa thèse remarquable sur *Les Débuts du Roman rustique* (Suisse, Allemagne, France, 1836-1856. Paris, Droz, 1941. In-8°, 381 p.). L'originalité des romans de Tillier se reconnaît et s'apprécie d'autant mieux qu'on les compare à toutes les œuvres qui les ont précédés et accompagnés.

Du point de vue de la littérature comparée, les pages consacrées par Mr. Maple à la fortune de Claude Tillier en Allemagne sont nettement insuffisantes : l'article de Romain Rolland cité plus haut, un article de Marius Gerin intitulé *La Réputation de Claude Tillier en France et à l'étranger* et publié dans le même *Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, 1905, et la thèse de Mr. O'Hara permettent de compléter en partie la documentation réunie par Mr. Maple. Mais l'étude d'ensemble reste à faire ; elle apporterait une contribution très intéressante à l'histoire des rapports littéraires franco-allemands au XIX^e^ et au XX^e^ siècle, surtout du point de vue de la *Dorfgeschichte* : le plus grand des romanciers rustiques de langue allemande, Gottfried Keller, connaissait et appréciait l'œuvre de Claude Tillier.

La thèse de Mr. Maple est déparée par un certain nombre d'erreurs et de fautes d'impression. Les références sont insuffisantes, et la liste des éditions des œuvres de Tillier très incomplète. Les généralisations hâtives sont nombreuses. Est-il juste de dire que Tillier a échoué dans ses attaques contre la corruption politique et les injustices de la Monarchie de Juillet parce qu'il « was fighting the spirit of French history » (p. 7), ou que « his novels show that he had lost touch with art and with the social graces which must accompany art » ? (p. 161). Pourtant, malgré ses lacunes et ses défauts, le livre de Mr. Maple ne sera certainement pas inutile à la gloire de Claude Tillier, parce que son auteur a compris et aimé l'homme et l'œuvre dont il parle, et parce que son livre est le premier ouvrage en langue anglaise consacré à Claude Tillier : *Mon oncle s'en va-t-en gloire en Angleterre !*

JEAN BRUNEAU.

HONORÉ DE BALZAC, **Une Ténébreuse Affaire.** Introduction de MARCEL BOUTERON, de l'Institut. Paris, Éditions Alpina, coll. « Classiques de notre temps », 1958. Un vol. 15 × 21 cm. de 300 pages.

Cette édition, procurée par M. Bouteron avec le concours de M^lle^ M. Fargeaud et de M. Roger Pierrot, apporte une lumière nouvelle sur le rôle joué dans la vie de Balzac par l'affaire Clément de Ris, grâce à deux lettres jusqu'ici inédites de l'avocat Frantz, ami du colonel Viriot, un des juges d'Angers lors du procès. On y voit également la province natale, la Touraine, devenir la Champagne, par une de ces transpositions comme il s'en produit plusieurs dans *La Comédie Humaine* (voir *supra*, l'article de M. Citron).

J. P.

VICTOR HUGO, **Quatrevingt-Treize.** Introduction, notes, choix de variantes, bibliographie par JEAN BOUDOUT. Paris, Les Classiques Garnier, 1957. Un vol. in-16 de LV-524 p.

L'édition de *Quatrevingt-Treize* que nous donne M. J. Boudout dans la Collection des Classiques Garnier, heureusement rénovée, est excellente :

non pas définitive ou exhaustive, mais remarquable par sa qualité. M. J. Boudout n'a pas cherché à tout dire ; mais il exprime l'essentiel, avec élégance.

Le texte adopté est celui de l'édition originale. Dans un appendice suffisamment copieux sont relevées les variantes principales qui distinguent ce texte, le manuscrit, la copie de Julie Chenay (qu'une malheureuse erreur de pagination fit exclure de la « besogne sacrée » de copier les manuscrits de son beau-frère, comme l'a révélé Mme S. André Maurois [1]), les éditions de 1880 et de l'Imprimerie Nationale.

Dans une Introduction d'une cinquantaine de pages, M. J. Boudout étudie l'évolution des idées de V. Hugo sur 93 et la Terreur, puis l'art du romancier. Étude fine et juste. Les progrès de la fascination exercée sur Hugo par « ces deux nombres accolés, 93 » sont fort bien suivis et illustrés. J'aurais aimé que M. J. Boudout montrât plus précisément le sens et l'utilisation politiques de la Terreur, telle que l'a présentée tout au long de sa vie le poète. Jeune homme il la maudit, mais il ne l'adore pas vieillard ! Car toujours elle garde un rôle négatif, de repoussoir. Hugo républicain, plus il exalte la grandeur de 93, plus aussi il grandit son propre idéal d'une Révolution pure et morale et « utopique ». 93 a sauvé la liberté : absolvons le sauveur, mais qu'il ne recommence pas ! Et la fascination ressentie est celle de l'horrible, du monstrueux, du sang. Dans la grande lutte qui au XIXe siècle oppose les partisans et les adversaires de la Terreur, Hugo, soit à droite, soit à gauche, a lutté avec les anti-Terroristes. Mais son horreur s'est faite sympathique. D'où le surgissement d'un riche thème poétique et romanesque qu'il traite de nouveau au lendemain de la guerre et de la Commune, pour la République de l'esprit, contre la droite royaliste, mais aussi contre certains révolutionnaires.

Dans son examen littéraire de *Quatrevingt-Treize*, M. J. Boudout se montre un habile exégète ; ses analyses sont précises et séduisantes, un peu partiales, comme il est naturel, en faveur de V. Hugo. Pour ma part, il me paraît que la comparaison des *Chouans* et de *Quatrevingt-Treize* révèle combien Balzac savait mieux faire surgir du sol ses paysans révoltés ; ceux de V. Hugo y sont placés, comme par un adroit metteur en scène. Et si l'erreur de Balzac est sans doute d'avoir trop cédé au romanesque, celle de V. Hugo provient certainement du schématisme de son imagination théâtrale. Dans un roman l'on peut préférer le premier risque.

Les notes, volontairement réduites, sont pertinentes. Sur ce point encore, il faut féliciter M. J. Boudout de son beau travail.

Cl. Digeon.

André Chastain, **Un convive du « Dîner d'athées » de Barbey d'Aurevilly, le Docteur Bernard Bleny.** Coutances, Éditions Notre-Dame, 1958. Un vol. gr. in-8° de 131 pages, 10 illustrations dans et hors texte.

Le 150e anniversaire de la naissance de Barbey nous a valu quelques ouvrages, dont un solide petit livre de M. R. Bésus (Éditions universitaires) et de nombreux articles, généralement fort médiocres.

M. A. Chastain commence une anatomie de l'œuvre dont les débuts sont prometteurs. Peu connu de son vivant, le Dr Bleny, chirurgien et spécialiste de la vaccination contre la variole, doit son exhumation au fait d'avoir été imaginé par Barbey comme l'un des convives du fameux *Dîner d'athées*, où il voisinait avec d'autres personnages ayant réellement existé : les de Mesnilgrand père et fils et le conventionnel Le Carpentier.

Avec une infinie patience et une rare érudition, M. A. Chastain a reconstitué son héros et l'a replacé dans son cadre, celui de Valognes, le *Versailles normand*, au lendemain de la Révolution, tel que Barbey le connut et l'aima au point d'en rester obsédé jusqu'à la fin de sa vie.

Grâce à M. Chastain, nous savons mieux désormais sur quelle réalité le romancier s'est appuyé et comment il l'a transposée. Voici donc éclairé par un judicieux exemple le mécanisme de la création littéraire chez Barbey.

1. Cf. *Revue de Paris*, octobre 1957, « Les Malheurs de Julie », p. 73-74.

Fort bien imprimé, présenté avec goût et abondamment illustré, le livre de M. Chastain est de surplus très agréable à lire. Il eût encore gagné en clarté si certains détails, dont aucun n'est dénué d'intérêt, avaient été rejetés en note.

JEAN-PIERRE SEGUIN.

JEAN POMMIER, **Alfred de Musset.** Oxford, At the Clarendon Press, 1957. Une plaquette in-8° de 23 pages.

La conférence annuelle que sir Basil Zaharoff a fondée à Oxford, et qui porte son nom : *The Zaharoff Lecture*, a lieu, vers la fin de l'hiver ou le début du printemps, dans la salle de cours centrale, intime et presque familiale qui est comme le « Saint des Saints » de l'illustre Université. Des écrivains, des professeurs anglais ou français sont appelés alternativement à la prononcer, chacun dans sa langue, sur le sujet qui répond à ses préférences ou à ses études. M. Jean Pommier a reçu cet hommage. Il a passé la Manche pour parler à Oxford d'Alfred de Musset. Il a commencé par évoquer les obsèques de l'auteur des *Nuits* dont c'était, ces jours-là, le centième anniversaire : obsèques sans faste, comparées à celles de Béranger qui devaient, quelques semaines plus tard, « mettre en deuil la capitale ». Mais derrière le maigre cortège de 1857, il en montre deux autres qui se développent à travers les ans, et qui ne sont vus, ceux-là, que « par l'œil de l'esprit », « by the mind's eye », selon l'expression chère aux Anglais. « L'un, celui de la postérité, qui s'allonge indéfiniment ; l'autre, la troupe des personnages, que Musset a créés. » A ceux-ci, M. Jean Pommier demande d'éclaircir l'énigme apparente du poète et de sa nature.

Ce qui le frappe surtout dans la poésie de Musset, c'est sa *gratuité :* « Les moments, chez lui, n'ont pas l'air de sortir les uns des autres ; on dirait une succession de commencements absolus ». A mesure que cet insaisissable génie s'éloigne de sa jeunesse, sans cesse il se retourne vers elle, et s'y retrouve et s'y regrette ; et pourtant s'y retrempe. « Rien n'est insupportable à Musset comme l'uniformité. » C'est que pour lui, comme l'a écrit George Sand, changer c'est se renouveler. Mais dans les impressions de son passé, auxquelles il revient avec tant de complaisance, à mesure qu'il s'en éloigne, que retrouve-t-il ? Lui-même dans sa jeunesse, plus ou moins transfiguré... Sa conclusion, M. Pommier la tire d'un des textes les plus connus d'*On ne badine pas avec l'amour.* « Perdican conduit Rosette près de la fontaine et l'invite à s'y mirer avec lui » ; il lui montre leurs visages s'effaçant dans l'eau où ils jettent la bague, et puis bientôt celui de la jeune fille reparaissant peu à peu plus pur. — « Ainsi se succèdent les états changeants de notre fontaine intérieure. Toutes sortes d'accidents viennent en troubler la limpidité, dissipant les formes qui y séjournent... Celle que j'ai tenté d'évoquer aujourd'hui, pendant quelque temps ne s'y voit plus. Et puis, un jour, en nous penchant sur cette profondeur, nous distinguons une figure qui se recompose... O surprise ! c'est le visage d'Alfred de Musset, et c'est l'image enchantée de notre jeunesse. » Deux visions inséparables. M. Jean Pommier sait tirer ainsi argument et preuve de la plus symbolique des images.

MAURICE LEVAILLANT.

GIOVANNI GIRALDI, **Amiel morale.** Torino, Edit. Gheroni. Une plaquette in-8° de 63 pages.

Le premier chapitre de cet opuscule retrace les grandes lignes de la vie d'Amiel et insiste sur l'extrême respect de l'auteur du *Journal* à l'égard des femmes, sur sa dette intellectuelle envers l'Allemagne, et sur l'aversion qu'il ressentait pour certaines formes de démocratie.

Traitant ensuite de la morale religieuse d'Amiel, M. Giraldi situe cette morale par rapport à l'idéalisme hégélien, au panthéisme, au stoïcisme, au bouddhisme et au kantisme, et il souligne l'importance qu'Amiel attache à

la notion du péché et à celle du devoir, à la constitution d'une Eglise, au sens du mystère et du mystique. Et M. Giraldi croit pouvoir affirmer — ce que, pour notre part, nous contestons, — qu'il y a eu, au cours de la vie d'Amiel, une sorte d'évolution régulière dans ses idées morales.

Le troisième chapitre est consacré à une esquisse de la pédagogie du philosophe et moraliste genevois et, à ce propos, M. Giraldi montre fort bien que le pessimisme d'Amiel n'est point celui d'un poète tel que Leopardi, ni celui d'un philosophe comme Schopenhauer, mais celui d'un penseur-poète.

Abordant l'esthétique d'Amiel, M. Giraldi en résume certains traits d'après quelques pages du *Journal* seulement, comme s'il ignorait qu'un abrégé du Cours d'Esthétique d'Amiel a été publié il y a quelque trente ans déjà. Puis, avec plus de bonheur, M. Giraldi met en relief plusieurs aspects de la critique littéraire telle qu'Amiel la concevait et qui, sans être un moralisme, accordait, aux considérations morales, une place importante.

Enfin, dans un dernier chapitre intitulé : « Le Destin d'Amiel », l'auteur de cette plaquette cite les jugements formulés sur l'écrivain genevois par divers critiques allant de Scherer à Bonfantini.

Sans apporter rien de bien nouveau sur Amiel, les pages de M. Giraldi ont le grand mérite de préciser l'attitude actuelle de la critique italienne à l'égard d'Amiel.

Léon Bopp.

Marcello Spaziani, **Bibliographie de Maupassant en Italie.** Publications de l'Institut français de Florence, Florence, 1957. Un vol. in- 8° de 75 pages.

M. Spaziani est l'un des représentants les plus autorisés de la jeune critique universitaire italienne. Ses travaux, délibérément orientés du côté des recherches et des études sur la littérature française, font autorité en Italie et se doivent d'être connus en France. Comptes rendus des ouvrages français du XIX^e^ siècle dans la Revue *Studi Francesi* que dirige avec autorité Franco Simone, études remarquables sur le XVI^e^ siècle français, sur Lesage et Maupassant, tels sont les pôles d'une inlassable activité.

Sur Maupassant qui semble d'ailleurs avoir particulièrement retenu l'attention du critique depuis quelques mois, signalons un excellent *Pierre et Jean*, fort bien commenté et analysé, publié dans le cadre de la collection *Scrittori Francesi*, divers articles attestant l'importance de la documentation réunie par M. Spaziani, enfin cette *Bibliographie de Maupassant en Italie* qui fait l'objet de ce compte rendu.

L'ouvrage peut passer pour le modèle d'une bibliographie moderne, dressée avec intelligence, commentée avec objectivité. Il faut louer, en effet, sans réserve M. Spaziani d'avoir mis au point un travail répondant exactement aux exigences de la recherche moderne. Les compilations savantes qui entassent les critiques par ordre alphabétique, sans tenir compte de leur intérêt, ne sauraient plus satisfaire le chercheur. Que de semaines perdues à prendre connaissance, article après article, de la production critique publiée autour d'une œuvre ou d'un ouvrage, alors que les travaux importants ne se différencient plus des travaux de seconde main....

Le chercheur demande à être guidé, il veut pouvoir aller directement aux études essentielles. Et cet impératif est particulièrement exigeant lorsqu'il s'agit de critique étrangère. M. Spaziani l'a fort bien compris qui écrit dans son Introduction : « ... En l'occurrence (il faut) épargner à ceux qui s'occupent de littérature française de longues, pénibles et trop souvent décevantes recherches dans les bibliothèques.... Il s'agissait de dégager l'essentiel. Le lecteur n'aura plus, dans la masse des références, qu'à aller lire la dizaine de textes seuls intéressants.... »

Et ce but est atteint. M. Spaziani, après avoir fait le point des études italiennes sur Maupassant, esquissé une brève histoire de la critique italienne à propos des œuvres de l'écrivain français, précise les principes et le plan adopté pour la construction de son édifice bibliographique. 1° *Les éditions en français*, 2° *Les Traductions* (œuvres diverses, romans, contes et nouvelles), 3° *La critique* avec des « commentaires qui accompagnent

les études les plus importantes. Les ouvrages et les études qui contiennent de simples allusions à Maupassant n'étant pas signalées, en principe... ».

Ce travail, qui vient à son heure, se révèle donc indispensable au chercheur. La documentation ne laisse rien au hasard : peut-être conviendrait-il de signaler cependant que B. Croce a repris pour les lecteurs de la *Revue de Suisse*, en juillet 1952 (en français), l'essentiel d'un important article de 1920 et que Lucia-Culcasi-Gugenheim a soutenu devant la Faculté de Paris une thèse d'université sur *Maupassant et l'Italie*, en 1952....

Il n'en reste pas moins que ce travail, par le sérieux de sa méthode, l'exactitude de son information, la rigueur et la clarté de son plan, l'objectivité de sa critique porte en lui sa *nécessité* et son *efficacité* : toutes les bibliographies spécialisées et toutes les bibliographies générales devraient s'en inspirer.

Dernière leçon de cette étude : elle impose la constatation d'une large « popularité » de Maupassant en Italie auprès de tous les publics. Et ce n'est certes pas son moindre intérêt.

G. Delaisement.

Marius Cartier, **Rimbaud, sa vie, son œuvre.** Bienne (Suisse), Éditions Pierre Boillat, 1957. Un vol. de 123 pages.

Voici un mince volume dont les cinquante pages consacrées à l'œuvre de Rimbaud sont encadrées d'une vingtaine de pages sur la vie du poète avant et après les années 1870 à 1873. Un chapitre final sur « Rimbaud et la littérature française au XIX^e siècle » (en vingt pages !) est suivi, après une très courte conclusion, d'un appendice qui présente trois extraits de lettres écrites par Rimbaud à des époques différentes de sa vie et neuf hommages à Rimbaud composés par des poètes d'aujourd'hui, dont un croit encore — à moins que ce ne soit de la licence poétique — à la légende de l'autodafé d'*Une Saison en Enfer*.

Ce résumé suffit à prouver que l'on n'a point affaire ici à une étude savante (les trois lettres en appendice ne sont pas, précisons-le, inédites), mais à une œuvre de vulgarisation. Cela n'excuse nullement une documentation souvent fautive. M. Cartier affirme, par exemple, à la page 24, que, lors de sa première fugue à Paris, le 29 août 1870, Rimbaud « pauvre et irascible s'aliène toutes les sympathies. Vivant sans papiers d'identité il est emprisonné ». Une lettre du poète lui-même pourtant, datée du 5 septembre 1870, nous apprend que, pauvre certes, mais éploré plutôt qu'irascible, il avait été « arrêté en descendant de wagon pour n'avoir pas un sou et devoir treize francs de chemin de fer ». A la page 32, M. Cartier déclare qu'à partir de juillet 1872 Rimbaud « ne quittera son fidèle ami [Verlaine] qu'à Bruxelles en juillet 1873 ». En réalité, cependant, Rimbaud abandonne Verlaine à Londres vers la fin de 1872, le rejoint au mois de janvier 1873, le quitte de nouveau au début d'avril (le laissant à Jehonville et non pas à Londres, comme le dit M. Cartier à la page 53), le rejoint encore une fois vers la fin de mai, est abandonné à son tour au début de juillet et poursuit son infidèle ami à Bruxelles où a lieu la rupture définitive. A la page 96, M. Cartier affirme que c'est en 1869 que Verlaine compose les *Fêtes Galantes* dont l'achevé d'imprimé est cependant du 20 février de cette année et il appelle *Art poétique* un sonnet !

De tels péchés de commission sont accompagnés de péchés d'omission tout aussi impardonnables. Les poèmes en vers écrits par Rimbaud en 1872 sont passés sous silence. Peut-être M. Cartier est-il de ceux qui estiment que ces derniers vers font partie des *Illuminations* (bien que la seule édition des œuvres de Rimbaud, celle de la Pléiade, citée dans la bibliographie sommaire ne suive pas ce plan), mais dans ce cas n'aurait-il pas fallu attirer l'attention sur ce fait, ou, mieux, consacrer au moins quelques lignes à *Larme*, par exemple, ou à *L'Eternité* ? N'est-il pas regrettable aussi de n'avancer aucune raison pour ne pas accepter la thèse de H. de Bouillane de Lacoste sur la date des *Illuminations* et d'ignorer d'autres études de ce problème capital parues en 1954 et en 1955 dans le *Mercure de France*, dans la *Revue de Littérature comparée* et dans *French Studies* ? Bien que

M. Cartier nous informe à la page 40 qu'il va répartir les *Illuminations* en cinq groupes afin de permettre « une orientation plus aisée dans ce dédale », en réalité il n'accomplit point ce projet audacieux qui aurait pu être fort utile, mais se contente tout simplement de citer une dizaine de passages, parfois tronqués, et de les commenter rapidement.

Signalons enfin, comme exemples de la nature superficielle des connaissances rimbaldiennes de M. Cartier, qu'il considère comme minime l'influence dans *Le Bateau Ivre* des lectures du poète (p. 29) et que, dans les pages d'*Une Saison en Enfer* intitulées « Vierge folle — l'époux infernal », à l'encontre de toute l'évidence offerte par ces pages mêmes et par ce que nous savons de la vie de Verlaine et de Rimbaud et de la pensée de ce dernier, il veut voir « une description de l'aventure spirituelle infernale que le poète à vécue, [de la] lutte sans merci... engagée entre les deux natures de l'écrivain » (p. 63). L'auteur de ce petit livre ne pouvait avoir de grandes prétentions. Du moins aurait-il dû se familiariser davantage avec le sujet dont il traite.

C. Chadwick.

Romain Rolland-Lugné Poe, **Correspondance 1894-1901**, présentée avec une introduction et des notes par Jacques Robichez. Paris, Éditions de l'Arche, 1957. Un vol. in-16 de 240 pages.

Sur la présentation par Jacques Robichez de la correspondance inédite échangée, du 28 février 1894 au 19 juin 1901, entre Romain Rolland et Lugné Poe, je n'ai qu'éloges à formuler : la reproduction typographique de chaque lettre est d'une exemplaire fidélité ; le classement chronologique irréprochable ; le contexte historique, pour l'ensemble comme pour le détail, restitué avec une rigoureuse exactitude. Les commentaires explicatifs ne laissent rien dans l'ombre : en tête de chaque lettre, un « chapeau » nous renseigne sur le format du papier employé, sur le nombre de pages manuscrites, sur les caprices de l'écriture, sur le cachet de l'enveloppe.... L'introduction et les notes précisent savamment l'objet essentiel de cette correspondance et les moindres allusions aux faits les plus menus dont elle abonde. Tant de soins, tant d'érudition laissent heureusement présager des futurs travaux de Jacques Robichez. Leur application à la présente publication se justifiait-elle ? Sur ce point seulement porteront nos chicanes.

Dans le « prière d'insérer » que, selon une mode fâcheuse, la couverture du livre porte à la connaissance de tous les lecteurs, ce scrupuleux labeur est légitimé par ces mots : « Quand il s'agit de tels hommes, rien n'est indifférent. » Est-ce bien certain ? Assurément, déchiffrer cette correspondance entre Romain Rolland, devenu l'un des auteurs essentiels du Théâtre de l'Œuvre durant la saison 1897-1898, et le Directeur-Fondateur de cette scène d'avant-garde ; reconstituer fidèlement les circonstances de cette collaboration ; établir dans quel état d'esprit ces deux hommes, que tout séparait, consentirent un certain temps à unir leurs efforts, c'était pour le talentueux historiographe de Lugné Poe une besogne préliminaire indispensable. En fonction de l'histoire de l'Œuvre, rien de cette correspondance n'était effectivement indifférent. Mais en dehors de cette perspective, ces 152 lettres méritaient-elles l'honneur d'une édition à part ? Je me permets d'en douter. Sur la personnalité de Romain Rolland nous sommes depuis quelques années (et cela durera, nous promet-on, jusqu'à l'an 2000) plus qu'abondamment renseignés par la divulgation, trop commercialement exploitée, de ses inédits. Que nous révèlent vraiment les 113 lettres ou mots qu'il adressa à Lugné Poe, sinon une profusion de ces « petits riens » qui constituent ce qu'il faut bien appeler la « cuisine théâtrale » ? Était-il donc urgent de nous faire savoir que Romain Rolland s'y était, tout comme un autre, sali les mains (en imposant à l'Œuvre une comédienne de son choix, en « tripatouillant » dans un sens conformiste son manuscrit des *Loups*, etc.). L'était-il davantage, à la faveur de quelques boutades épistolaires, de le présenter comme un « antisémite d'instinct, d'humeur » (p. 29) ? Appliqué à un homme qui épousa une juive et fut longtemps un des martyrs de la conscience universelle, le mot est, pour le moins, ina-

déquat. Que Rolland, devenu gendre d'un Juif éminent, ait mis son point d'honneur à ne pas paraître protégé par le parti dit « juif », lors de l'Affaire Dreyfus (tout en s'en servant d'ailleurs fort habilement), c'est là une attitude qui me semble relever du calcul et de la dignité plus que du ridicule instinct raciste. Quant à sa prise de position « au-dessus de la mêlée » dreyfusiste, n'importe quel lecteur de *Jean Christophe* la connaissait déjà.

Sur la personnalité infiniment plus mystérieuse de Lugné Poe, cette correspondance ne projette guère qu'un éclairage indirect et j'ai peur que les clartés trop crues de l'interprétation littérale n'altèrent un portrait que nous eussions espéré plus convaincant. Passe encore que Jacques Robichez, après avoir vécu une dizaine d'années en la compagnie spirituelle de Lugné Poe, écrive modestement (p. 47) : « On ne sache pas que personne ait démêlé jusqu'à présent ce caractère » ; il eût pu du moins, pour le définir, éviter des euphémismes du genre de (p. 46) : « une naïveté chimérique à la Balzac », même corrigés par la remarque : « ce chimérique retrouve parfois le sens des réalités ». Ainsi, lorsque Lugné Poe, dans sa lettre du 18 juillet 1898, soumet à Romain Rolland un projet de société par actions pour le théâtre de l'Œuvre, il ne bâtit pas « ingénument des châteaux en Espagne » : il ne fait, selon son habitude, que reprendre à son compte une solution qu'Antoine vient, en juillet 1897, de révéler comme valable pour une scène littéraire, lors de la fondation de la société anonyme : Antoine et C^ie^ (qui, soit dit entre parenthèses, explique le marasme, dès lors, de l'Œuvre). Ce simple détail, entre quelques autres que je m'en voudrais de souligner, prouve, une fois de plus que, dans les correspondances (et surtout dans celle-ci, qui reste d'ordre essentiellement professionnel), il est assez vain d'élucider tout l'exprimé, puisque l'essentiel demeure ce qui est soigneusement tu. Pour expliquer les arrière-pensées de Romain Rolland, Robichez disposait d'une masse de documents qui lui ont permis de fort piquantes confrontations. Il était plus démuni du côté de Lugné Poe, en sorte que cet ouvrage semble trop par moment sacrifier l'homme de théâtre à l'écrivain. Pour ma part, je le regrette : un clerc ne gagne rien à être aperçu dans les coulisses d'un théâtre ; mais, dans le royaume qui est le sien, pourquoi l'animateur de la scène, surtout lorsqu'il est de la taille d'un Lugné Poe, ferait-il figure de parent pauvre ?

FRANCIS PRUNER.

BRIGITTA MENNEMEIER, **Der aggressive Claudel, eine Studie zu Periphrasen und Metaphern im Werke Paul Claudels.** Munster, Westfalen, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1957. Un vol. in-8° de XVI + 188 pages. (Forschungen zur romanischen Philologie, herausgegeben von Heinrich Lausberg, Heft 2.)

En consacrant sa thèse de doctorat à l'agressivité de Claudel, étudiée à partir de ses périphrases et métaphores, M^lle^ Brigitte Mennemeier a pensé fournir une importante contribution à l'étude du grand poète catholique, de son tempérament, de son génie poétique, de son univers spirituel. Son intention n'est nullement de le faire apparaître sous un jour défavorable. Cette agressivité lui rappelle celle de Bossuet, de la Bible, de toute l'Église militante ; elle est le fait d'un homme chez qui elle était naturelle, mais qui lui laisse libre cours parce qu'elle est pour lui, au sein d'un monde hostile, un moyen nécessaire à la défense et à l'illustration de sa foi.

Le livre se divise en deux parties. Dans la première, de caractère très général, sont inventoriées les attaques contre les fausses conceptions de l'homme et du monde ; les chapitres s'intitulent : l'homme, le corps de l'homme, l'habitude, la fuite du temps, la vie humaine, la prière, le monde. Dans la seconde, consacrée à la critique du monde actuel, sont examinés la philosophie et la science du XIX^e^ siècle, Renan, la poésie moderne, de Th. Gautier à Gide en passant par Flaubert, Remy de Gourmont, Marcel Proust et Ramuz, tous plus ou moins étrillés par Claudel, l'architecture religieuse moderne, la technique, le communisme, la philosophie allemande, la musique de Wagner. L'ouvrage se clôt sur deux index, l'un concernant les choses

et personnes « agressées », l'autre le vocabulaire de base des périphrases et métaphores agressives.

Une démonstration reposant sur une telle abondance de citations pertinentes et souvent savoureuses (Tristan et Gœthe sont traités de « grands ânes solennels »), ne peut guère laisser de doute : la combativité, l'agressivité semble bien un aspect important du tempérament et du génie de Claudel. Avec une violence qui n'exclut pas l'humour, mais qui, Mlle Mennemeier le reconnaît, déconcerte maint lecteur, Claudel s'en prend à tout ce qui pourrait mettre en danger le catholicisme. Il manifeste ainsi son opinion sur quantité de questions importantes. Il le fait non seulement avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, mais avec une richesse de moyens poétiques qui doit retenir l'attention du critique. Mlle Mennemeier a même cru y trouver la justification de sa méthode. Elle rappelle, d'une part, que l'expression imagée atteint chez Claudel un tel degré de généralité et de nécessité qu'on ne peut la séparer de son contenu spirituel ; d'autre part, que l'emploi des images est particulièrement indiqué en polémique pour mieux mettre en lumière le caractère nuisible ou pénible des choses attaquées.

Certaines objections ne laissent pas cependant de venir à l'esprit. Si, en raison du caractère global, invoqué par elle, de l'expression poétique chez Claudel, Mlle Mennemeier renonce à distinguer et à analyser différentes catégories d'images et de tropes, on ne voit pas bien pourquoi elle maintient partout avec tant d'insistance, et notamment dans son titre, la distinction entre périphrases et métaphores. Puisqu'elle part de la stylistique, il y aurait peut-être eu là matière à des remarques instructives. Elle ne dit pas non plus très exactement pourquoi elle a préféré la part négative du monde poétique claudélien. Elle n'ignore certes pas l'existence de l'autre, dont elle fait fort bien la théorie, à la suite de Robert d'Harcourt : recevoir et offrir la beauté du monde. Ne serait-il pas nécessaire pourtant de donner une idée au moins approximative de la place respective des éléments négatifs et des éléments positifs dans l'univers de Claudel ? D'autre part, n'eût-il pas été préférable, sans préjudice d'une synthèse finale, d'examiner comment le problème se diversifie dans les différents genres cultivés par l'auteur : lyrisme, théâtre, essais, correspondance ? Qu'est-ce qui l'emporte dans les *Cinq grandes odes* de la polémique ou de la célébration ?

MAURICE BÉMOL.

HENRI MARTINEAU, **La Vie de Paul-Jean Toulet. La Famille, l'enfance, les collèges de P.-J. Toulet. Son voyage à l'île Maurice.** Paris, Le Divan, 1957. In-8° de 98 pages. — **Le Séjour de P.-J. Toulet à Alger.** Paris, Le Divan, 1959. In-8° de 90 pages.

Reprenant la biographie qu'il avait consacrée à Toulet, en 1921, mais sous la forme de petits volumes séparés qui lui donnaient plus de latitude pour citer les nombreux documents qu'il possédait, H. Martineau, après avoir étudié les relations de l'auteur de *Monsieur du Paur* avec Arthur Machen, s'était penché d'abord sur la jeunesse de Toulet.

Paul-Jean ne semble être qu'un microcosme de sa généalogie : son trisaïeul, du côté maternel, Jean Loustau, mort à l'île Maurice, en 1827, avait épousé Jeanne de Corday, veuve d'un M. de Chazal — parent, peut-être, de l'actuel écrivain mauricien Malcolm de Chazal —, descendante, selon une tradition, du grand Corneille et proche parente de Charlotte Corday. Sa mère naît le 31 mars 1841, à l'île Maurice, — quelques mois avant que Baudelaire y parvienne. Son père, né à Pau, s'établit aussi à Maurice, mais la famille Toulet revint en France pour la naissance de Paul-Jean, le 5 juin 1867, quelques semaines avant la mort de Baudelaire. Rapprochements fortuits. Ceux-ci le sont moins. Lorsque cet élève indiscipliné eut enfin obtenu son baccalauréat, en juillet 1885, il fut appelé par son père à l'île Maurice ; il y resta jusqu'en octobre 1888, et, contrairement à Baudelaire, apprécia fort la vie des tropiques, sans pour autant négliger les livres.

M. Martineau nous détaille ses lectures, de Froissart à Sainte-Beuve, de Spinoza et de Bayle à Taine. L'auteur des *Petits Poëmes en prose* n'est pas oublié, dont Toulet cite « Perte d'auréole » pour s'en faire l'application (p. 79). Et telle « Lettre de France » semble écrite en marge du sonnet « A une Dame créole » (p. 89). Chez les deux poètes, donc, même distinction aristocratique, même imprégnation exotique. H. Martineau qui soulignait les affinités de Stendhal et de Toulet, dans leur goût analogue pour les réflexions et les analyses morales, nous eût permis de ne pas laisser dans l'ombre cette autre parenté spirituelle. Ce n'est pas un écrivain médiocre, celui qui nous oblige à évoquer ces noms.

L'autre fascicule, publié par les soins de Mme Marie-Madeleine Cahen, fille de Henri Martineau, d'après un manuscrit mis au net par son père, nous mène de l'île Maurice jusqu'à Alger, où Toulet séjournera du 3 décembre 1888 [1] au 19 novembre 1889, pour rallier ensuite le Béarn.

Le voyage, agrémenté du flirt ou de la liaison avec une petite théâtreuse, se fit par Madagascar, Zanzibar, Suez, Alexandrie et le Caire. Puis, Toulet gagna Marseille (« Marseille — note-t-il dans son *Journal* — porte de l'Orient, a dit épigrammatiquement Puvis de Chavannes. On n'habite ni les portes, ni Marseille »). Une rapide excursion à Toulon, et il se rembarqua pour Alger, où il allait s'inscrire à la Faculté de droit, qu'il abandonna ensuite pour celle des lettres. Mais plus que l'Université, il fréquenta les cafés, les music-halls, les théâtres et leurs coulisses. Promenades sur la côte ou dans la kasbah, amours sans lendemain dont un quatrain conserve le souvenir, doux *far niente* et lectures nombreuses, telle fut la vie de Paul-Jean dans l'Alger des jours heureux. A quoi il faut ajouter la collaboration aux périodiques : la *Revue algérienne*, le *Charivari oranais*, la *Vigie algérienne*. Toulet y donne des vers, des impressions et fantaisies, des nouvelles, des pages d'histoire, des résumés de politique étrangère. Il collabore aussi à un à-propos en vers, *La Servante de Molière*, représenté à Alger. La pièce ne nous a pas été conservée, mais un camarade de l'auteur, — dont H. Martineau a utilisé les souvenirs, — a cité de mémoire quelques vers de Toulet qui ne font pas trop d'honneur à la muse de celui-ci et que Paul-Jean eut d'ailleurs la coquetterie de ridiculiser dans un compte rendu. Sans plus d'intérêt, un acte en prose, *Madame Joseph Prudhomme*, également fruit d'une collaboration, a été publié dans la *Revue algérienne* du 1er avril 1889.

En revanche, les vers de Toulet rapportés de Maurice ou écrits à Alger témoignent d'une précoce maîtrise. Ils ont été pour la plupart recueillis dans les *Vers inédits* [2] ; de périodiques algériens, H. Martineau en a exhumé d'autres. Sur toutes ces poésies — recueillies ou oubliées —, l'influence de Baudelaire et de ses disciples est indiscutable. Mais l'originalité déjà s'affirme, mûrie aux feux du soleil africain. Et cette naissance à la poésie s'est accompagnée, tout le long de la vie du poète, d'une nostalgie d'Alger et de la persistance d'images qui se retrouvent dans les *Contrerimes*. C'est par là que ces pages, d'élégante et précise écriture, non dépourvue d'humour, font encore plus déplorer la disparition de H. Martineau : elles touchent à l'essentiel, aux mystères de la création littéraire [3].

Mme Cahen nous promet la suite des plaquettes dont H. Martineau avait dessiné le plan et préparé les notes. Soyons persuadés qu'elle prendra toutes les précautions nécessaires — notamment en s'assurant le concours de tou-

1. Un lapsus calami a fait imprimer (p. 17) : « Lundi 3 novembre 1888 », mais le contexte (p. 15) et le recours au calendrier perpétuel prouvent qu'il ne peut s'agir que du 3 *décembre*.

2. Paris, Le Divan, 1936.

3. A propos de ces difficiles enquêtes, on pourrait reprocher à H. Martineau d'accorder trop à la vie, pas assez aux souvenirs littéraires, lorsque, étudiant les métamorphoses des images algéroises, il se réfère, dans un autre ordre d'idées, à certaine Diane en plâtre que Toulet avait vue au seuil de sa première école et à qui il devait, dans une contrerime, couper une jambe (sans doute pour l'empêcher de *courir*). Il y a fort à parier que sans Baudelaire (« Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,... ») ni Verlaine (« Après trois ans », dans les *Poèmes saturniens*), cette Diane n'aurait pas reçu droit de cité poétique.

létistes fervents et éclairés — pour nous prouver que H. Martineau reste de cœur et d'esprit parmi nous : bon sang ne saurait mentir.

Claude Pichois.

Maria Naksianowicz-Golaszewska, **Tworczosc a osobowosc tworcy.** Publications de l'Université catholique de Lublin, 1958. Un vol. de 331 pages [1].

La dissertation « Activité créatrice et personnalité du créateur » a pour objet l'analyse de la création en général, indépendamment de l'individualité du créateur et du domaine de l'activité créatrice.

Dans les deux premiers chapitres qui servent d'introduction, Mme Naksianowicz-Gołaszewska donne la définition de l'activité créatrice. Elle la comprend comme un processus conscient accompli en vue de produire une œuvre durable dont le but et le genre sont fixés par le créateur ; elle y établit aussi la nature du rapport qui existe entre ces deux éléments hétérogènes : processus créateur et produit de création ou œuvre. Ce rapport étant fixé, la discussion porte sur trois problèmes principaux : processus créateur, œuvre et sources de la création. Le processus est créateur, dit l'auteur, lorsqu'il se donne pour but de conférer à une œuvre l'existence durable suivant une conception déterminée. Aussi admet-il que deux phases composent le processus : la phase de l'expérience vécue et celle de la réalisation ; ainsi repousse-t-il la théorie de Croce pour qui la réalisation n'était qu'une extériorisation d'une œuvre existant toute faite dans l'esprit du créateur.

Mme Naksianowicz-Golaszewska s'arrête ensuite longuement sur l'analyse de l'œuvre de création, ce qui constitue la partie centrale de son étude. Cette œuvre de création est une œuvre durable et de valeur. A sa base se trouve toujours la nouveauté de forme comme de genre. La part d'originalité (que l'auteur ne veut pas identifier avec la nouveauté) consistera à rendre éclatantes ces valeurs, à attirer sur elles l'attention. En conclusion de ces deux parties, l'auteur constate le caractère synthétique de l'activité créatrice aussi bien dans son processus que dans son résultat. L'œuvre n'est pas composée — comme le veulent Séailles et Delacroix — de parties-détails, mais elle est un tout synthétique, chacune des parties y tenant un rôle irremplaçable.

Dans une troisième partie, l'auteur présente deux conceptions de l'activité créatrice : subjectiviste et objectiviste. Elle se prononce en faveur de la seconde en admettant que dans l'activité créatrice ce n'est pas le processus qui tient le premier rôle, mais l'œuvre, que l'activité créatrice ne trouve pas sa source dans la volonté du créateur, mais dans sa nécessité interne. Ce principe l'amène à réfuter de même la méthode psychologico-génétique adoptée par Audiat, car cette méthode, selon elle, n'aboutit pas à la connaissance de l'œuvre, mais à celle de l'auteur et de l'époque. A son avis, donc, il suffit d'analyser l'œuvre et non son processus pour découvrir le sens que son créateur lui a conféré au cours de sa création.

En guise de conclusion, l'auteur se propose de donner une classification des espèces d'activités créatrices. L'intention du créateur en face de la réalité lui fait distinguer quatre activités : artistique, scientifique, technique et méthodologique.

Tous ces problèmes sont examinés avec soin par Mme Naksianowicz-Gołaszewska. La documentation, puisée avant tout aux sources françaises, est vaste.

Seckrecka.

1. Les pages 317-330 sont un résumé en français de cet ouvrage.

CORRESPONDANCE

Joseph-François Baudelaire. — M. l'abbé Géraud Venzac, professeur à l'Institut catholique, a écrit à la Rédaction de la Revue une lettre dont nous extrayons ce passage :

« Dans ma *Jeunesse de Chénier* (Gallimard, 1957), j'ai apporté un document (p. 257) qui réunit (cela, en août *1778*), sur la même promotion des prix du Concours général des Collèges de Paris, les deux noms de Chénier et de " Josephus-Franciscus BEAUDELAIRE [*sic*], San-Menechildensis, *è Sorbonae-Plessaeo* " ».

Nous remercions M. l'abbé Venzac de cette pièce qu'il y a lieu d'inclure dans le dossier du père de Charles Baudelaire.

Nous avons aussi reçu, de M. Marcel Ruff, les observations que voici, sous le titre : « Encore Joseph-François Baudelaire » ; *elles ont trait à l'article de M. Jean Orcibal,* « Joseph-François Baudelaire était-il prêtre ? », *publié dans le numéro d'octobre-décembre 1958.*

La critique d'humeur, c'est-à-dire celle qui exprime son désaccord avec l'auteur, n'appelle pas de réponse. C'est un droit pour chacun d'avoir une opinion et de s'y tenir, même contre l'évidence.

Lorsqu'il s'agit de faits, c'est une autre affaire. Il y a intérêt à poursuivre la discussion, dans la mesure où elle peut aider à préciser le degré de certitude ou de probabilité des faits.

A cet égard l'article de M. Orcibal m'a d'abord impressionné par la richesse de ses références et l'étendue de son érudition. Toutefois, après un examen attentif de sa documentation et de ses arguments, je dois avouer que je n'y ai pas trouvé de quoi modifier sensiblement ma position.

Pour y voir clair, il est nécessaire de traiter séparément les deux questions distinctes qui sont quelque peu confondues dans cet article : la prêtrise de Joseph-François Baudelaire, d'une part, son jansénisme présumé, de l'autre.

Le fait de la prêtrise semblait établi par l'élection du 9 mai 1791, à la cure de Dommartin-sous-Hans. J'ai bien précisé que, « en théorie, la preuve n'est pas péremptoire, la désignation ne venant pas des autorités ecclésiastiques ». Sur l'affirmation très positive de personnalités compétentes que j'avais consultées, j'ai cru pouvoir ajouter : « Il est inconcevable qu'à cette date l'élection d'un curé non qualifié ait pu se faire sans commentaire ni protestation. »

C'est ce dernier point que conteste M. Orcibal. Il a certes raison de nous rappeler qu'à cette date le *titre* de curé n'impliquait pas nécessairement la prêtrise. Les cures pouvaient être attribuées à des laïcs sous forme de bénéfices. Mais la *fonction* de curé est, elle, inséparable du sacerdoce. Or les élec-

tions de 1791 pourvoyaient à la fonction, non au bénéfice, cela est hors de doute. Si les procès-verbaux ne mentionnent pas la qualité de prêtre, c'est peut-être tout simplement parce que la chose allait de soi.

Les exemples cités par M. Orcibal confirment plutôt qu'ils n'infirment le fait contesté. En particulier celui de « Michel Baumgartener, capucin de vingt-deux ans qui, élu le 18 septembre 1791 à la cure de Garrebourg (Meurthe), la refusa en alléguant qu'il n'avait pas terminé ses études » [au séminaire]. Non seulement il s'agit ici d'un religieux, non d'un laïc, mais encore il refuse, faute d'une qualification complète. Le second cas (M. Orcibal, qui semble avoir fait des recherches étendues, n'en a apparemment trouvé que deux) est plus troublant. Mais, pour qu'il ait force d'argument, nous attendons que M. Orcibal fournisse plus de précisions à son sujet. « Il est certain, dit-il, qu'un laïc fut désigné, au début d'avril 1791, par les électeurs de Châteaubriant. » Sur quoi repose cette certitude ? Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir. Non pas que je mette en doute l'affirmation de M. Orcibal. Mais c'est que précisément cette certitude doit se fonder sur quelque commentaire ou protestation. Or c'est l'absence totale de commentaire, de la part de qui que ce soit, y compris l'intéressé, qui a motivé ma conviction, car je n'ai pas caché que l'élection n'était pas une preuve en elle-même.

M. Orcibal, de son côté, admet que ceux qui n'étaient pas prêtres au moment de l'élection, recevaient l'ordination le plus vite possible. Dans des conditions plus ou moins régulières, c'est entendu, mais il n'en reste pas moins évident que cette ordination était considérée comme indispensable.

En conclusion, je dois remercier M. Orcibal d'avoir attiré notre attention sur ce point et je reconnais volontiers que j'ai été un peu trop affirmatif en écrivant : « *Il n'y a pas de doute* que François Baudelaire avait été ordonné prêtre. » Il faudrait mettre : *Il y a peu de doute.* Tant que des exemples plus probants n'auront pas été produits, je ne crois pas qu'il y ait lieu d'en concéder davantage, et la présomption reste extrêmement forte.

La question du jansénisme est différente, et je tiens à rappeler que, de ma part, il ne s'agit que d'une conjecture. La critique a parfois confondu le caractère janséniste de l'œuvre de Baudelaire, assez généralement reconnu (en particulier pour la hantise du péché originel), et l'explication *historique* de ce caractère que j'ai présentée à titre conjectural, et qui est d'un intérêt secondaire.

On a opposé à cette hypothèse des arguments parfois bien singuliers : par exemple, que le clergé janséniste « mettait l'accent sur les qualités d'appelants ou de réappelants, plutôt que sur la conception du péché originel ». C'est à peu près comme si l'on déclarait que le catholicisme se réduisait alors à la défense de la Bulle Unigenitus. Passons sur ces arguties qui ne méritent qu'un sourire [1].

M. Orcibal s'attaque à la présence même du jansénisme dans le diocèse de Châlons, ce qui est plus sérieux. Est-ce beaucoup plus solide ? Il est exact que Mgr Leclerc de Juigné a lutté vigoureusement contre les jansénistes de 1764 à 1782, c'est-à-dire dans la période qui correspond à l'en-

1. Précisons pour le lecteur que ce paragraphe est dirigé contre une citation que j'ai faite dans cette *Revue* (1958, p. 41). Mais je suis content de ce « à peu près », qui marque un certain sentiment de la nuance : M. Ruff est en progrès. *(J. P.)*

fance et à l'adolescence de François Baudelaire, né en 1759. Mais ces persécutions elles-mêmes prouvent qu'on les jugeait nécessaires. M. Orcibal, qui se réfère à l'ouvrage de l'abbé Millard, *Le clergé du diocèse de Châlons-sur-Marne*, a pu y lire ces lignes sur les dispositions du clergé en 1790 : « Châlons avait cependant été fortement travaillé par le jansénisme. Cette hérésie tendait à disparaître, c'est vrai ; *mais elle avait encore de nombreux prosélytes*, surtout aux environs de Vitry » (p. XVII-XVIII). J'ai rappelé dans une note le témoignage de Sainte-Beuve et son poème des *Pensées d'août : Monsieur Jean, maître d'école*, qui atteste la persistance du jansénisme dans cette région jusqu'au XIX^e siècle. Le savant abbé Carreyre que j'avais consulté, l'un des meilleurs spécialistes du jansénisme au XVIII^e siècle, m'écrivait que le « pessimisme augustinien » continuait à inspirer l'enseignement donné dans les séminaires. M. Orcibal est certainement plus compétent que moi en la matière et c'est peut-être lui qui a raison. Mais il reconnaîtra qu'on trouve des témoignages très sérieux dans le sens contraire au sien.

Il reprend aussi les arguments développés par M. Claude Pichois dans l'intéressant article que celui-ci a donné dans cette revue, en octobre-décembre 1957 : *Le père de Baudelaire fut-il janséniste ?* Faut-il dire qu'ils ne m'ont pas convaincu ? Les tendances libérales du milieu dans lequel François Baudelaire vivait à la veille de la Révolution ne sont nullement en contradiction avec le jansénisme. Les études de Paul Bénichou et d'autres chercheurs ont montré dans le jansénisme une tendance anti-aristocratique et presque pré-révolutionnaire. Même en faisant la part de quelques exagérations, il est certain que sur le plan social et politique le jansénisme ne représente pas du tout l'esprit conservateur. L'abbé Millard, déplorant la facilité avec laquelle les ecclésiastiques du diocèse acceptaient de prêter le serment civique, s'écrie : « Que pouvait la saine doctrine sur une assemblée composée d'esprits acquis aux idées nouvelles, imbus de gallicanisme *et de jansénisme !* » (p. 39).

Quant à la liaison hypothétique de François Baudelaire avec M^me^ de Condorcet, M. Pichois, qui avait bien voulu me faire part de sa découverte bien avant de la révéler au public, me permettra de ne pas la prendre trop au sérieux comme argument. D'abord le témoignage d'Antoine Guillois, qui date de 1897, est extrêmement fragile. Non seulement il ne produit aucune référence précise, mais même si les lettres alléguées sont retrouvées, — comme je le souhaite à M. Pichois, chercheur sagace et avisé, — même si elles confirment l'insinuation assez vague de Guillois, que prouveront-elles ? Que deux jolies femmes, dont la vertu ne passe pas pour avoir été adamantine, ont prêté telle ou telle liaison à leur amie. C'est le cas de rappeler le proverbe : « On ne prête qu'aux riches. » M^me^ de Condorcet n'était pas pauvre, à cet égard. Bien naïf qui se contenterait de ce potin des commères comme document historique...

Au reste, il n'est pas impossible que François Baudelaire ait eu cette maîtresse, et d'autres peut-être. Quel rapport avec notre sujet ? Racine aussi a eu quelques liaisons, d'un ordre sensiblement moins relevé. Je ne vois pas qu'on en ait jamais tiré argument lorsqu'on discute de l'influence de Port-Royal sur l'auteur de *Phèdre*. Ce serait partir d'une vue bien simpliste de la nature humaine.

Une conjecture n'est qu'une conjecture. Un certain nombre de recoupements donnent à la nôtre quelque plausibilité, il me semble. Mais aucune

démonstration n'est possible ni dans un sens ni dans l'autre. Chacun reste libre d'accepter ou de refuser. Cela n'est pas très important et je ne reviendrai certainement plus sur ce sujet. L'autre point n'est pas plus important à mes yeux. Il me paraît à peu près établi, mais la documentation n'étant pas complète, il n'est pas exclu qu'on puisse un jour découvrir des éléments nouveaux. Si M. Orcibal ou quelque autre chercheur y réussit, je serai le premier à m'en réjouir, dans l'intérêt de la vérité. Je laisse au lecteur le soin de décider si c'est le cas aujourd'hui.

MARCEL A. RUFF.

Nous avons montré cette réponse à MM. Jean Orcibal et Claude Pichois. Ils ne désirent pas répliquer, et nous ont dit s'en tenir, l'un et l'autre, à leur sentiment : les références qu'ils ont apportées doivent permettre au lecteur de se faire une opinion personnelle sur les points remis en question par M. Ruff.

Rimbaud. — *Nous avons reçu de Mme Suzanne Bernard la critique que voici de l'article « Le sens du* BATEAU IVRE *», paru dans notre numéro d'octobre-décembre 1958 :*

M. Chadwick, qui a déjà apporté d'importantes contributions à l'étude de Rimbaud (du sonnet des *Voyelles*, entre autres, dans cette même revue), et qui use de prudence et de rigueur lorsqu'il essaie de déterminer la date des *Illuminations*, donne aussi, dans un récent numéro de la *Revue d'Histoire littéraire*, un commentaire du *Bateau ivre* qui, je l'avoue, me déroute. Surprise, d'abord, de le voir enfoncer quelques portes ouvertes : croit-il vraiment, par exemple, comme il le dit au début de son article, que les rapports « évidents » entre le *Bateau ivre* et les *Poètes de sept ans* n'ont jamais été signalés ? Mme Noulet, il est vrai, n'en parle pas dans son *Premier visage de Rimbaud* ; mais ouvrons Coulon, ouvrons Ruchon : le premier nous montre le poète de sept ans « pressentant violemment la voile » [1] ; le second, à propos du *Bateau ivre*, cite ces vers :

> A sept ans, il faisait des romans sur la vie
> Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
> Forêts, soleils, rives, savanes [2] !

Et ces deux volumes datent de 1929 !

Admettons cependant qu'il n'était pas inutile de rappeler au lecteur combien le désir de liberté (la Liberté ravie) pouvait être exaspéré en Rimbaud par la dure discipline que lui imposait une mère trop autoritaire, et de souligner que le poète de dix-sept ans, en parlant du *Bateau ivre*, décrit ses propres élans vers la liberté, vers l'aventure ; et venons-en aux dernières strophes du poème, que jusqu'à présent tout le monde, nous dit M. Chadwick, a mal interprétées.

Elles manifestent, en effet, ces strophes, une certaine incohérence apparente ; et il faut y regarder d'assez près pour comprendre leur logique profonde. A la fin de la strophe 21, après avoir énuméré ses libres courses à travers l'espace, le Bateau avoue « avec étonnement » :

> Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

1. *La vie de Rimbaud et de son œuvre*, Mercure de France, 1929, p. 43.
2. *J.-A. Rimbaud, sa vie, son œuvre, son influence*, Champion, 1929, p. 90.

Mais il reprend aussitôt l'énumération des merveilles qu'il a vues (strophe 22) :

J'ai vu des archipels sidéraux !...

La strophe 23 oppose à ces splendeurs une nouvelle retombée morale : « Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! » et se termine par ce vers :

O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer !

Elle est suivie d'une strophe qui évoque la « flache » ardennaise au bord de laquelle un enfant joue avec un bateau « frêle comme un papillon de mai » — la seule « eau d'Europe » que désire le *Bateau ivre*. Enfin, le poème se termine sur une strophe qui a été, nous dit M. Chadwick, mal interprétée par tous les critiques :

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de coton,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

Et M. Chadwick de nous expliquer qu'on a cru à tort que Rimbaud y reniait « ce désir de partir » par lui exprimé dans le vers final de la strophe précédente : « O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer ! »

J'avoue qu'ici je ne comprends plus : ou les mots n'ont plus aucun sens, ou le bateau, quand il souhaite que sa « quille éclate », ne peut souhaiter autre chose que la mort, le naufrage, et par conséquent il faut comprendre : « O que j'aille à la mer ! » comme le désir de s'abîmer dans les flots : c'est bien ainsi que l'ont compris, en particulier, Ruchon et Bouillane de Lacoste. Ce dernier suppose même ingénieusement (un peu trop) que le bateau « qui a pris les hommes en horreur, et qui n'accepterait pas d'être sauvé par eux, consentirait pourtant, une fois mis en pièces par la tempête, à ce que l'un de ses débris servît aux jeux d'un enfant pauvre dont il serait la seule joie » [1].

Je crois simplement, pour ma part, que le bateau commente de la façon suivante, dans les deux dernières strophes, son désir d'anéantissement : certes, je suis las de voyager, et je voudrais revoir l'Europe ; mais que peut faire un bateau, sinon aller sur l'eau ? Or, en Europe, la seule eau que je désire, c'est l'humble flache où navigue un bateau d'enfant, « frêle comme un papillon de mai » ; j'envie, moi, le « martyr lassé des pôles et des zones », ses horizons bornés, sa sécurité, son existence obscure, mais douce dans sa mélancolie — mais je sais bien qu'une telle existence m'est refusée. Alors, que retrouverai-je en Europe ? La navigation commerciale, l' « orgueil » dérisoire « des drapeaux et des flammes », les pontons « aux yeux horribles » symbolisant la même existence fastidieuse que « l'œil niais des falots » au début du poème, tout cela que j'ai voulu fuir ? « Je ne puis plus » mener cette existence routinière, s'écrie le Bateau : plutôt la mort !

Comprenons, bien sûr, qu'Arthur lui-même refuse ici la voie routinière que M^me^ Rimbaud voudrait lui voir suivre (« Vous êtes dans la bonne ornière », écrivait-il à Izambard en mai, usant d'une autre métaphore). M. Chadwick s'étonne que l'on n'ait pas compris qu' « enlever leur sillage aux porteurs de coton », c'est suivre une route déjà tracée : mais a-t-on tellement dit le contraire ? Bouillane de Lacoste, en tous cas, interprète très

1. *Rimbaud*, Classiques Vaubourdolle, p. 46.

correctement cette expression : « Un navire *enlève le sillage* d'un autre bâtiment qu'il suit de près ; le bateau ne veut plus suivre les navires porteurs de coton. »

Que Rimbaud exprime dans cette dernière strophe un *refus*, le refus d'une existence « rangée », respectable (celle que voudrait lui faire sa mère : « Une place pour tel jour, ou la porte ») [1], il n'y a pas lieu d'en douter ; qu'il songe, pour son compte, à partir pour Paris y chercher la liberté, nous le savons (encore est-il un peu hasardeux de déclarer qu'il « rompit avec sa mère », si vraiment c'est Mme Rimbaud qui lui a, comme l'assure Delahaye, donné un louis d'or pour prendre son billet) ; mais le souhait qu'il fait exprimer au *Bateau ivre*, c'est, beaucoup plus romantiquement, le souhait de s'engloutir au sein des flots.

C'est peut-être aussi, et de manière plus personnelle, l'expression de ce désir d'anéantissement, associé à un sentiment de lassitude, de torpeur, qu i reviendra à plusieurs reprises sous la plume de Rimbaud :

> Oh ! favorisé de ce qui est frais !
> Expirer en ces violettes humides
> Dont les aurores chargent les forêts !

écrira-t-il, en 1872, à la fin de *Bannières de mai*. Si le Bateau refuse la vie en Europe, c'est qu'il est, dit-il, « baigné de vos langueurs, ô lames », ce que M. Chadwick traduit par « ayant connu la liberté » : mais n'y a-t-il pas ici quelque abus de termes ? Le Bateau a dit plus haut :

> L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes

et ces deux mots, « langueurs » et « torpeurs », paraissent exprimer bien plutôt une tendance au repos, un dégoût de l'action, qu'une virile volonté d'aventure. Il est curieux, et émouvant, de voir Rimbaud exprimer ainsi à l'avance, lui qui n'est pas encore parti, une telle fatigue de ses futurs voyages, une « langueur » telle qu'il désire s'anéantir.

Car c'est bien Rimbaud, ici, qui nous parle de lui — et sur ce point, en tous cas, je suis pleinement d'accord avec M. Chadwick : le *Bateau ivre* est bien autre chose qu'une prouesse livresque, née de la lecture des Parnassiens, comme voudrait nous le faire croire M. Etiemble ; il est porté par le flot des désirs, des rêves, des amertumes, que l'adolescent trouvait non dans les livres, mais dans son intime expérience.

SUZANNE BERNARD.

Cette lettre a été communiquée à M. Chadwick, qui nous a répondu :

Je crains bien que Mme Bernard n'ait lu mon étude un peu distraitement. 1° Que MM. Coulon et Ruchon avaient très sommairement indiqué une vague ressemblance générale entre *Les poètes de sept ans* et *Le Bateau ivre*, je le savais, mais ils n'avaient pas signalé les rapports plus importants que j'ai relevés entre ces deux poèmes. 2° Si la phrase : « O que ma quille éclate ! » exprime un désir de mourir, il faut aussi admettre que Rimbaud est déjà mort une fois, puisque, comme je l'ai noté, il affirme dès la cinquième strophe que : « L'eau verte pénétra ma coque de sapin. » 3° J'ai bien dit, à la fin de mon étude, que *Le Bateau ivre* me paraît « le manifeste du poète de dix-sept

1. Cf. la lettre à Démeny, août 1871 (éd. de la Pléiade, p. 263).

ans » et que, le lendemain de sa composition, loin de se suicider, Rimbaud part à la recherche de l'aventure — ce qui m'a semblé, ce qui me semble toujours, une raison de plus pour croire que le souhait de s'engloutir de nouveau dans les flots est une façon d'exprimer le désir, non pas de mourir, mais d'être libre. (Rappelons, à ce propos, un pareil souhait et un pareil désir dans la *Brise marine* de Mallarmé : « Rien... ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe » ; et n'oublions pas *L'homme et la mer* de Baudelaire : « Homme libre, toujours tu chériras la mer ! La mer est ton miroir... Tu te plais à plonger au sein de ton image. ») Est-il d'ailleurs vraiment croyable que dans la conclusion du *Bateau ivre* le poète ait « exprimé à l'avance, lui qui n'est pas encore parti, une telle fatigue de ses futurs voyages, une langueur telle qu'il désire s'anéantir » ? Comme tout se passe à l'envers ! C'est ajouter à la réputation, déjà étonnante, de Rimbaud, celle d'être une *Alice de l'autre côté du miroir !*

*M*me *S. Bernard, qui a lu cette réponse, déclare qu'elle « continue à ne pas voir comment un bateau dont la « quille éclate » peut continuer à naviguer ». Le lecteur sera juge.* — **Note de la Rédaction.**

Rectification. — *Nous avons reçu de M. P.-G. Castex la note suivante :*

« M. Ruff et M. Maury ont bien voulu nous signaler que la *Méditation spirituelle sur Charles Baudelaire*, de Maurice Barrès, commentée dans notre article : *Aux Sources d' « Un Homme libre »* (RHLF, janvier-mars 1959), n'est pas inédite. Ces pages, publiées pour la première fois dans *L'Aube*, revue mensuelle illustrée, en juin 1896, ont été reprises en appendice à une édition pour bibliophiles d'*Un homme libre* (collection « Les Maîtres du Livre », Crès, 1913) et dans l'*Almanach littéraire* de la Librairie Crès pour 1914.

M. Jean Pommier à l'Académie des Sciences Morales et Politiques. — La Rédaction de la Revue, apprenant au moment même où ce numéro est sous presse, l'élection de son directeur à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, est heureuse de présenter à M. Jean Pommier ses très vives félicitations.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 2 700 F — *Étranger*, 3 200 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un n° par an ; n° 1, 300 F. ; n° 2, 400 F. ; n° 3, 460 F.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 1 600 F
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 3 000 F
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4°, 219 pages ..... 1 100 F

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 1 300 F
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), relié pleine toile ..... 1 200 F
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), relié pleine toile ..... 1 900 F

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire des textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 2 400 F

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*. 450 F

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 2 400 F

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 600 F

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, non vendus par volumes séparés.

Les Cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 160 000 F (64 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 174 000 F (78 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). Les volumes I-IX sont parus.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 1 500 F

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 1 600 F

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA CINQUANTE-NEUVIÈME ANNÉE
DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Articles.

Pages

ANNAROSA POLI. Les Amants de Venise et Casanova 1
MADELEINE COTTIN. Chateaubriand à l'ambassade de Rome..... 13
RAYMOND LEBÈGUE. Renan et Chateaubriand 39
C. CHADWICK. La date des *Illuminations (suite)* 50
PIERRE-GEORGES CASTEX. Aux sources d'*Un homme libre* 71
HENRI BUSSON. Vers oubliés de Ronsard 145
P. VERNIÈRE. Diderot et l'invention littéraire : A propos de *Jacques le Fataliste* 153
P. CHRISTOPHOROV. Le retour de Chateaubriand à Londres en 1796 168
FERNAND LETESSIER. Une source de Chateaubriand : le *Voyage du jeune Anacharsis* 180
ANDRÉ BERTIÈRE. A propos du portrait du Cardinal de Retz par La Rochefoucauld 313
EPHRAÏM HARPAZ. Sur un écrit de jeunesse d'Augustin Thierry 342
M. LARROUTIS. Une énigme nervalienne : *Érythréa* 365
MAURICE BARTHÉLÉMY. La critique et l'actualité musicales dans le *Théâtre italien* de Ghérardi 481
PIERRE GROSCLAUDE. Deux épisodes de l'histoire de la librairie d'après une lettre inédite de Malesherbes 491
PIERRE CITRON. De la *Scène de village* au *Médecin de campagne* 502

Notes et Documents.

CARLO R. FRANÇOIS. *L'Étourdi* de Molière ou l'*Illusion héroïque* 87
PIERRE CITRON. Du nouveau sur le titre de *La Comédie humaine* 91
J. W. SCOTT. Quelques variantes de *La Comtesse de Tende* 204
JOSEPH DUCARRE. Sur la date de *Manon Lescaut* 205
HENRI RODDIER. La « véritable » histoire de *Manon Lescaut* 207
MAURICE BÉMOL. A propos du « Grand Silence » valéryen 213
FR. WEIL. Deux lettres inédites de Madame Helvétius 374
RONALD GRIMSLEY. Une lettre inédite de Jean d'Alembert 376
JULIAN MASLANKA. Lettres inédites de Balzac et de George Sand 377
GÉRARD-GAILLY. Toponymes et patronymes chez René Boylesve 384
ANDRÉ FAYOLLE. A propos de *La Mort du Loup* 530
MADELEINE COTTIN et JEAN BRUNEAU. Sur un manuscrit de jeunesse de Gustave Flaubert : *Passion et Vertu* 531
LOUIS ALLEN. Une lettre inédite de Sainte-Beuve [à Montalembert, 30 août 1848] 533
CLAUDE PICHOIS. Un épisode oublié de la bataille réaliste. Montalembert, le substitut Pinard et Charles Baudelaire 535
PIERRE MOREAU. En marge du *Spleen de Paris* 539

Comptes rendus.

M. Raymond. *Baroque et Renaissance poétique* (R. Lebègue) 94
J. Rousset. *La Littérature de l'âge baroque en France, Circé et le Paon* (R. Lebègue) 95
G. Delassault. *Le Maistre de Sacy et son temps* (J. Le Brun) 99
J. D. Hubert. *Essai d'exégèse racinienne* (E. Vinaver) 100
J. C. Lapp. *Aspects of Racinian Tragedy* (E. Vinaver) 100
Diderot. *Correspondance*, éd. G. Roth (P. Vernière) 103
Fr. Engel-Janosi. *Four Studies in French Romantic Historical Writing* (Cl. Digeon) 105
Sainte-Beuve. *Correspondance générale*, t. VII, éd. J. Bonnerot (P. Moreau). 106
M^is de Luppé. *Astolphe de Custine* (R. Pierrot) 110
Custine. *Souvenirs et portraits*, éd. P. de Lacretelle (Cl. Pichois) 110
Les Ramonneurs, éd. A. Gill (G. Mongrédien) 219
L. Goldmann. *Le Dieu caché* (J. Morel) 220
A. R. Desautels. *Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIII^e siècle* (R. Mercier) 224
Diderot. *Salons*, éd. J. Seznec et J. Adhémar (H. Dieckmann) 224
A. Sauro. *Études sur la littérature française du XVIII^e siècle, Paul et Virginie* (R. Virolle) 230
F. G. Healey. *Rousseau et Napoléon* (N. Tomiche) 230
Stendhal. *De l'Amour*, éd. H. Martineau (Cl. Pichois) 232
H. J. Hunt. *Honoré de Balzac* (W. G. Moore) 235
R. Giraud. *The Unheroic Hero in the novels of Stendhal, Balzac and Flaubert* (W. G. Moore) 235
P. Flottes. *L'éveil de Victor Hugo* (G. Venzac) 235
Sainte-Beuve. *Correspondance générale*, t. VIII, éd. J. Bonnerot (P. Moreau) 237
J. Bonnerot. *Un demi-siècle d'études sur Sainte-Beuve* (P. Moreau) 239
E. Zola. *La République en marche*, éd. J. Kayser (M. Girard) 240
G. Zayed. *Lettres inédites de Verlaine à Cazals* (C. Cuénot) 242
Cl. Roulet. *Traité de Poétique supérieure* (Ll. J. Austin) 244
P. Valéry-G. Fourment. *Correspondance*, éd. O. Nadal (M. Bémol) 246
Y. Louria. *La Convergence stylistique chez Proust* (J. Chevalier) 248
Neuf siècles de littérature française, sous la direction d'E. Henriot (P. Moreau). 249
Y. Le Hir. *Esthétique et structure du vers français* (P. Jourda) 253
S. Ullmann. *Style in the French Novel* (F. Deloffre) 254
Jean Lemaire de Belges. *Le Temple d'Honneur et de Vertus*, éd. H. Hornik (J. Frappier) 339
A.-M. Gillis. *Edmond Breuché de la Croix* (J. Orcibal) 392
G. Couton. *La poétique de La Fontaine* (P. Clarac) 393
A. Simon. *Molière par lui-même* (G. Mongrédien) 394
J.-J. Demorest. *Pascal écrivain...* (G. Brunet) 395
J. Orcibal. *Port-Royal, Entre le miracle et l'obéissance* (J. Le Brun) 396
M. Descotes. *Les grands rôles du théâtre de Jean Racine* (Ph. van Tieghem) .. 397
H. T. Barnwell. *Les idées morales et critiques de Saint-Évremond* (P. Jourda). 397
Marivaux. *La Vie de Marianne*, éd. F. Deloffre (R. Lathuillère) 398
J. Pommier. *L'Invention et l'écriture dans « La Torpille » d'Honoré de Balzac* (M. Fargeaud) 400
A. Dumas. *Mes Mémoires*, t. II, éd. P. Josserand (Cl. Pichois) 403
Sainte-Beuve. *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, éd. G. Antoine (M. Regard) 404
M. Riffaterre. *Le style des Pléiades de Gobineau* (J. Buenzod) 405
J. Tielrooy. *Ernest Renan, sa vie et ses œuvres*, tr. L. Laurent (H. Psichari). 407
J. Scherer. *Le « Livre » de Mallarmé* (Ll. J. Austin) 409
E. Czoniczer. *Quelques antécédents de « A la Recherche du Temps perdu »* (A. Ferré) 412
P. Valéry. *La Jeune Parque*, éd. O. Nadal (M. Bémol) 413
J. Barbier. *Le vocabulaire, la syntaxe et le style des poèmes réguliers de Ch. Péguy* (J. Onimus) 415
H. Hatzfeld. *Trends and Styles in Twentieth Century French Literature* (R. Sayce) 417

Bonaventure des Périers. *Cymbalum Mundi*, éd. P. H. Nurse (H. Weber). 544
E. Pasquier. *Le Monophile*, éd. E. H. Balmas (H. Weber) 544
J. Marie. *Table de la Revue du Seizième Siècle* (R. Lebègue) 545
S. S. de Sacy. *Descartes par lui-même* (M. Gueroult) 546
H. Poulaille. *Corneille sous le masque de Molière* (A. Lebois) 547
C. Cherpack. *The Call of Blood in French Classical Tragedy* (J. Scherer).... 549
Ch. Guyot. *Un ami et défenseur de Rousseau : Pierre Alexandre DuPeyrou* (H. Coulet)..... 552
Beaumarchais. *Le Mariage de Figaro*, éd. A. Ubersfeld (R. Pomeau)..... 554
H. L. Maple. *Claude Tillier. Literature and politics in a French province* (J. Bruneau) 555
H. de Balzac. *Une Ténébreuse Affaire*, éd. M. Bouteron (J. P.) 556
V. Hugo. *Quatrevingt-Treize*, éd. J. Boudout (Cl. Digeon) 556
A. Chastain. *Un convive du « Dîner d'athées » de Barbey d'Aurevilly* (J.-P. Seguin)..... 557
J. Pommier. *Alfred de Musset* (M. Levaillant) 558
G. Giraldi. *Amiel morale* (L. Bopp) 558
M. Spaziani. *Bibliographie de Maupassant en Italie* (G. Delaisement) 559
M. Cartier. *Rimbaud, sa vie, son œuvre* (C. Chadwick) 560
Romain Rolland-Lugné Poe. *Correspondance 1894-1901*, éd. J. Robichez (F. Pruner) 561
B. Mennemeier. *Der aggressive Claudel, eine Studie zu Periphrasen und Metaphern im Werke Paul Claudels* (M. Bémol) 562
H. Martineau. *La Vie de Paul-Jean Toulet* (Cl. Pichois) 563

Bibliographie, par René Rancœur 113, 257, 425, 577

Répertoire des lettres publiées de George Sand, établi par Marie Cordroc'h 289, 457, 609

Nouvelles diverses et Correspondances..... 111, 418, 566

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1959.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Berthaud (Pierre-Louis) et Lesaffre (Jean). — Bibliographie occitane. 1943-1956 (Collection des Amis de la langue d'oc). — Les Belles Lettres, 1958.

— * Rancœur (René). — Bibliographie littéraire 1958 [suivie de l'Index des bibliographies littéraires 1956-1957-1958]. — A. Colin, 1959.

— * Saffroy (Gaston). — Bibliographie des almanachs et annuaires administratifs, ecclésiastiques et militaires de l'Ancien Régime et des almanachs et annuaires généalogiques et nobiliaires du XVI^e siècle à nos jours. — G. Saffroy, 4, rue Clément, Paris (6^e), 1959.

— * Talvart (Hector) et Place (Joseph). — Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1958). Tome XIV. André Maurois. — Ch. Maurras. — Louis Ménard. — Catulle Mendès. — Louis Mercier. — Prosper Mérimée. — Stuart Merrill. — Joseph Méry. — Éd. de la Chronique des lettres françaises, 1959.

— Bibliographie des inventaires, répertoires et guides d'archives, publiés depuis la parution du fasc. n° 24 de la *Gazette des Archives* (1^er juillet 1955). Liste arrêtée au 31 décembre 1958. — *Gazette des Archives*, n° 25, 1^er trimestre.

— Dassonville (Michel). — Répertoire des thèses présentées à la Faculté des lettres de l'Université Laval. 1946-1956. — *Culture*, juin.

— Duboscq (Guy). — Chronique des archives départementales. Année 1956. — *Bulletin philologique et historique... du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1957 [1958].

DIVERS

— * Chassang (A.) et Senninger (K.). — Les Textes littéraires généraux. — Paris, Hachette, 1958. [Voir C. R. de J. Robichez, *IL*, mai-juin.]

— * Derche (Roland). — Études de textes français. — Société d'édition d'enseignement supérieur, 1959.

— * Laffont-Bompiani. — Dictionnaire des œuvres. 2e réimpression, avec supplément. — Société d'édition de dictionnaires et d'encyclopédies, 1959.

— * Mason (Germaine). — A concise survey of French literature. — London, Arthur Baker, 1959.

— Adam (Antoine). — Qu'est-ce que l'histoire littéraire ? — *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1.

— Khodoss (Claude). — La littérature comme variation eidétique. — *Revue de l'enseignement philosophique*, juin-juillet.

— Moreau (Pierre). — C. R. de : *Neuf siècles de littérature française* (P., 1958). — *RHLF*, avril-juin.

— Praz (Mario). — Eroi senza eroismo. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Ricatte (Robert). — Sur l'édition des textes littéraires. — *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1.

— Schmidt (Albert-Marie). — Mentalité protestante et littérature. — *Réforme*, 16 mai.

— Vier (Jacques). — Littérature française au Canada. — *La Pensée catholique*, n° 62.

— Images of decadence [C. R. de : Margaret Gilman, *The idea of poetry in France*, Cambridge, 1958 ; A. E. Carter, *The idea of decadence in French literature*, 1830-1900, Toronto, 1958]. — *TLS*, 26 th June.

— Où va la recherche. I. En littérature [réponses de E. Henriot, Étiemble, A. Adam, Ch. Camproux, G. Antoine, R. Caillois, P.-G. Castex, P. Moreau. — G. Roth : Comment on édite une correspondance. — Jean Pommier : Le prix du progrès]. — *LF*, 21-27 mai.

Académies. — Slotnick (Herman Edward). — The French Academy and the IIIrd Republic, 1897-1914 [Thèse University of Washington, 1958]. — *Dissertation abstracts*, n° 11.

Bibliothèques. — Meunier (René-Adrien). — Notice de quelques bibliothèques [poitevines] du XVIe au XVIIIe siècle [trois bibliothèques de protestants ; bibliothèques des bénédictins de l'abbaye de Nouaillé et de Mgr de Saint-Aulaire]. — *Bulletin philologique et historique... du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1957 [1958].

— Voir : *Théâtre.*

Critique. — M. N. [Nadeau]. — Enquête sur la méthode critique. A propos des derniers ouvrages d'H. Guillemin. L'objet du débat : *B. C. muscadin ; Mme de S., B. C. et Napoléon.* Points de vue de Jean Duvignaud, Lucette Finas ; réponses [à un questionnaire] de Maurice Blanchot, G. Poulet, J. Starobinski ; note de H. G. — *Les Lettres nouvelles*, 24 juin.

Enseignement. — * Gontard (Maurice). — L'enseignement primaire en France de la Révolution à la loi Guizot (1789-1833). Des petites écoles de la monarchie d'ancien régime aux écoles primaires de la monarchie bourgeoise (Annales de l'Université de Lyon. 3e série. Lettres. Fasc. 33). — Les Belles Lettres, 1959.

— Castex (Pierre-Georges). — L'explication littéraire d'un texte français. — *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1.

— Duval (Jean). — Enseignement et poésie. Une conférence de J. D. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 15 juin.

— Lagrange-Ferrègues (G. de). — Le collège royal de Nérac. — *Revue de l'Agenais*, avril-juin.

— Letessier (Fernand). — Mouvements insurrectionnels à l'École secondaire du Mans (1805-1806). Notes pour contribuer à l'histoire d'un lycée.

— *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, 1957-1958.

Journaux intimes. — Dumas (Chanoine P.). — Invitation à lire les « journaux ». — *L'École et la famille. Cahiers de l'éducateur*, juin.

Langue. — * François (Alexis). — Histoire de la langue française cultivée des origines à nos jours. — Genève, Jullien, 1959, 2 vol.

— Baldinger (Kurt). — Un nouveau Littré [le « Dictionnaire » de Paul Robert]. — *Revista portuguesa de filologia*, 1957.

— Gilbert (P.). — Gastronomie et vocabulaire (II). — *La Classe de français*, janvier-février.

— Gilbert (P.). — Quelques aspects du vocabulaire de l'enseignement. — *La Classe de français*, avril-juin.

— Honoré (Maurice). — Radiodiffusion et langue française. — *Études*, juillet-août.

— Pignon (J.). — Les parlers du Poitou. — *Les Cahiers de l'Ouest*, juillet-août 1958.

— Pottier (Bernard). — Recherche des anciens livres scolaires [anciennes grammaires, anciens dictionnaires, suggestions pour les études futures]. — *Bulletin philologique et historique... du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1957 [1958].

— Quemada (Bernard). — Datations nouvelles. — *Le français moderne*, juillet, octobre 1958 ; avril, juillet 1959.

Littérature belge. — Delmelle (Joseph). — Géographie littéraire du Brabant. — *Le Folklore brabançon*, mars.

Littérature comparée. — Dédéyan (Charles). — La littérature comparée. — *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1.

Littérature enfantine. — * Soriano (Marc). — Guide de la littérature enfantine. — Flammarion, 1959.

Livre. — Desgraves (L.) et Jouanel (P. A.). — L'imprimerie à Bergerac aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. — [In] * La Dordogne et sa région. Fédération historique du Sud-Ouest. Actes du XI^e^ congrès d'études régionales tenu à Bergerac les 10 et 11 mai 1958. — Bordeaux, Éd. Bière, 1959.

Mélanges. — * Cordié (Carlo). — Chateaubriand politico ed altri saggi su uomini e idee dell'Ottocento francese (Università degli studi di Messina. Pubblicazioni della Facoltà di magistero. 3.) — Messina-Firenze, G. D'Anna, 1959.

— * Spitzer (Leo). — M. Proust e altri saggi di letteratura francese (« Saggi »). — Torino, Einaudi, 1959.

— * Studi in onore di Angelo Monteverdi. — Modena, Società Tipografica Editrice Modenese, 1959, 2 vol.

— * Studi sulla letteratura dell'Ottocento in onore di Pietro Paolo Trompeo, a cura di Giovanni Macchia e Glauco Natoli. Bibliografia degli scritti di P. P. T., a cura di Massimo Colesanti. (« Collana di saggi ». 20.) — Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1959.

Nécrologies. — Hanse (Joseph). — Hommage à Gustave Charlier. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 1.

— Massant (Raymond). — G. Charlier parmi nous. — *Le Thyrse*, mai.

— Mortier (Roland). — G. Charlier. — *RLC*, avril-juin.

— Gourvest (Jean). — Patrice Coirault, folkloriste poitevin de la chanson populaire. — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril.

— Descaves (Pierre). — Paul Gazagne, archiviste-bibliothécaire de la Comédie Française (1954-1959). — *L'Illustre Théâtre*, n° 13.

— Lugli (Vittorio). — Il critico [P.-P. Trompeo]. — [In] * Studi sulla etteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.
— Nencioni (Giovanni). — Trompeo lettore vagabondo. — [In] * Studil sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

Poésie. — Charles (Jacques). — Prose et poésie. — *L'Information des cours complémentaires*, mars-juin.
— Millepierres (François). — Poésie et navigation. — *Vie et langage*, décembre 1958.
— Onimus (Jean). — La poétique du fauve. — *RSH*, avril-juin.
— Voir : *Divers* (Enseignement).

Pseudonymes. — Offner (Bernard). — Au jardin des pseudonymes. Sur divers modes de désignation en littérature. — *Vie et langage*, janvier, février, mai.

Roman. — * Turnell (Martin). — The art of French fiction [Zola, Gide, Mauriac]. — London, Hamish Hamilton, 1959. [Voir C. R. de : W. W. Robson, *The Spectator*, I^st^ May.]

Stylistique. — Antoine (Gérald). — La stylistique française : sa définition, ses buts, ses méthodes. — *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1.

Théâtre. — * Lelièvre (Renée). — Le Théâtre dramatique italien en France. 1855-1940. — A. Colin, 1959.
— Copfermann (Émile). — Guignol embourgeoisé. — *RHT*, janvier-mars.
— Pinguet (Comm^t^). — Le théâtre à Angers. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1958.
— Veinstein (A.). — Les bibliothèques françaises de théâtre. — *Theatre research*, n° 2, June 1958.

Thèmes littéraires. — Frandon (Ida-Marie). — La femme dans la littérature française. — [In] * Questions féminines. Préface de Henri Piéron. — Publications de l'Union rationaliste, 1959.
— Pomeau (René). — De la nature : essai sur la vie littéraire d'une idée. — *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1.

Thèses. — Moreau (Pierre). — Les thèses de littérature française en Sorbonne. — *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1.

XV^e^ SIÈCLE

Divers. — Emrik (Robert). — Aspects de la poésie picarde au xv^e^ siècle. — *Bulletin trimestriel de la Société des antiquaires de Picardie*, 2^e^ trimestre 1958.
— Wright (Edith A.). — *La Mer des Hystoires*, Paris, 1488 [acquisition d'un exemplaire de la 1^re^ édition]. — *The Boston Public Library Quarterly*, April.

Ch. d'Orléans. — Pasquali (Costanza). — Ch. d'O. e il suo « Nonchaloir ». — [In] * Studi in onore di A. Monteverdi. Tomo II. — Modena, 1959.

Gerson (J.). — * Combes (André). — Essai sur la critique de Ruysbroeck par G. Tome III. L'évolution spontanée de la critique gersonienne. 1^re^ partie (« Études de théologie et d'histoire de la spiritualité ». Tome V, 2.) — J. Vrin, 1959.

Pisan (C. de). — * C. de P. — *Le Livre de la mutacion de fortune*, publié d'après les manuscrits par Suzanne Solente. Tome I, v. 1-4272. —

Tome II, v. 4273-13456 (Société des anciens textes français). — A. et J. Picard, 1959.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Bogaert (Jean) et Passeron (Joseph). — Les Lettres françaises. XVIe siècle [Préface par Verdun-L. Saulnier]. — Magnard, 1958.

— * Rice (Eugene F.), Jr. — The Renaissance idea of wisdom (Harvard University historical monographs. XXXVII). — Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1958.

— * Travaux du Centre d'études supérieures spécialisé d'histoire des religions de Strasbourg. Courants religieux et humanisme à la fin du XVe et au début du XVIe siècle. Colloque de Strasbourg, 9-11 mai 1957 (Bibliothèque des centres d'études supérieures spécialisés). — Presses Universitaires, 1959.

— Leclerc (Hélène). — Du mythe platonicien aux fêtes de la Renaissance. L'harmonie du monde. Incantation et symbolisme. — *RHT*, avril-juin [n° spécial].

— Renaudet (Augustin). — Paris de 1494 à 1517 : Église et Université ; réformes religieuses ; culture et critique humaniste. — [In] * Courants religieux et humanisme... — Presses Universitaires, 1959.

— Saulnier (V.-L.). — Lyon et la médecine aux temps de la Renaissance [I. Symphorien Champier ou de l'universalité. — II. Quatre lettres de Rabelais ou du progrès et des problèmes. — III. Rayonnement. — IV. De l'effort quotidien. — Note bibliographique]. — *Revue lyonnaise de médecine*, n° 22, 1958.

— Saulnier (V.-L.). — Orientation actuelle de la recherche sur le XVIe siècle littéraire français. — *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1.

— Walker (D. P.). — Origène en France au début du XVIe siècle. — [In] * Courants religieux et humanisme.... — Presses Universitaires, 1959.

— Welles Coulter (Mary). — Satyres chrestiennes de la Cuisine papale [Genève, 1560]. — *SP*, April.

Bibliographie. — Will (Samuel F.) and Morphos (Panos Paul). — Literature of the Renaissance in 1958 [bibliography]. — *SP*, April.

Bibliophilie. Livre. — Joly (Henri) et Lacassagne (Jean). — Médecins et imprimeurs lyonnais au XVIe siècle. Essai d'une bibliographie des œuvres médicales de médecins lyonnais imprimés à Lyon de 1501 à 1601. — *Revue lyonnaise de médecine*, n° 22, 1958.

— Mac Robert (T. M.). — Jean de Tournes. — *Motif.* A journal of the visual art (London), n° 2, February.

— Renault (G.). — La reliure « à la fanfare » aux armes de Catherine de Médicis de la Bibliothèque municipale de Fougères [suivi d'une bibliographie sur la reliure]. — *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de l'arrondissement de Fougères*, 1959.

Amyot (J.). — Aulotte (Robert). — Jacques A., traducteur courtois. — *RSH*, avril-juin.

— Cioranescu (Alexandre). — A. et l'italien. — *RSH*, avril-juin.

— Defradas (Jean). — Une traduction de Plutarque par A. : le *Banquet des sept sages*. — *RSH*, avril-juin.

Aubigné (A. d'). — Morize (Jean). — La demoiselle de Graveron [cf. *Les Tragiques*]. — *Revue historique de Bordeaux*, janvier-mars. [Publié aussi dans * *La Dordogne et sa région*.... Bordeaux, 1959.]

Béroalde de Verville. — Schmidt (Albert-Marie). — Voyage de l'alchimiste B. — *Les Lettres nouvelles*, 13 mai.

Bèze (Th. de). — Meylan (Henri). — En marge de la correspondance de Th. de B. Un hérétique oublié [Davion]. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. II.

— Meylan (Henri). — La conversion de B. ou les longues hésitations d'un humaniste chrétien. — *Genava*, mai.

Calvin (J.). — Barth (Karl). — C. als Theologe. — *Reformatio*, Juni.

— Barth (Peter). — C^s Leben. — *Reformatio*, Juni.

— Benoît (Jean-Daniel). — L'année 1559 dans les annales calviniennes. — *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, n° 2.

— Bernoulli (Wilhelm). — C. und das Amt der Diakone. — *Reformatio*, Juni.

— Blanke (Fritz). — C^s Fehler. — *Reformatio*, Juni.

— Boisset (Jean). — Sagesse et sainteté dans la pensée de J. C. Essai sur l'humanisme du réformateur français [Position de thèse]. — [In] * École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses. Annuaire 1958-1959 [1958].

— Büsser (Fritz). — C^s Erwählungslehre. — *Reformatio*, Juni.

— Cadier (Jean). — Actualité de C. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. II.

— Courvoisier (Jacques). — Eugène Choisy, historien de la Réforme calvinienne. — *Genava*, mai.

— Gsteiger (Manfred). — Über die literarische Bedeutung C^s. — *Reformatio*, Juni.

— Henking (Bernhard). — Der Hugenottenpsalter. — *Reformatio*, Juni.

— Mc Neill (John J.). — The significance of the word of God for C. — *Church history*, June.

— Marichal (W.). — Essai sur la notion d'Église chez C. — *La Revue réformée*, n° 2.

— Niesel (D. D^r Wilhelm). — Où en sont les publications calviniennes ? [I. Rééditions des œuvres de C. — II. Les plus importantes publications sur C. au cours des 50 dernières années.] — *La Revue réformée*, n° 2.

— Stückelberger (Hans Martin). — C. und Servet. — *Reformatio*, Juni.

— Torrance (F. T.). — L'enseignement baptismal de C. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. II.

— Trocmé (Étienne). — Une révolution mal conduite. A propos d'un centenaire [du 1^er synode national] et d'un livre [R. Kingdon, * *Genava and the coming of the Wars of religion in France*, 1555-1563, Genève, E. Droz, 1956]. — *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, n° 2.

— Vogelsanger (Peter). — Johannes C. Persönlichkeit-Gedanke-Werk. — *Reformatio*, Juni.

— V. — Neuere C.-Literatur. — *Reformatio*, Juni.

— Weber (Otto). — L'unité de l'Église chez C. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. II.

— Voici le vrai visage de C. [Jean Cadier : Un merveilleux créateur d'hommes.... Marcel Raymond : C. prosateur. — André Biéler : Ce qu'il pensait du prêt à intérêt.] — *JG*, 11-12 juillet.

Champier (S.). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Dolet (Et.). — Voir : *Rabelais.*

Enoc (P.). — Reverdin (Olivier). — Le chardonneret du réformateur [sur un poème de Pierre Enoc, pour Th. de Bèze]. — *JG*, 6-7 juin.

Érasme. — Mann Phillips (Margaret). — La « Philosophia Christi » reflétée dans les *Adages* d'E. — [In] * Courants religieux et humanisme.... — Presses Universitaires, 1959.

Lefèvre d'Étaples (J.). — Dagens (J.). — Humanisme et évangélisme chez L. d'E.... — [In] * Courants religieux et humanisme... — Presses Universitaires, 1959.

— Salley (Louise). — The conflict of mysticism and Greek learning : Jacques L. d'E. — [In] *Renaissance Papers*. A selection of papers presented at the Renaissance meeting in the Southeastern States, Duke University, April 12-13, 1957, Southeastern Renaissance Conference, 1958.

Marot (C.). — Lebègue (Raymond). — Pour une édition critique des *Psaumes* de M. — *RR*, April.

Montaigne. — Stevens (Linton C.). — Machiavelli's *Virtu* and the voluntarism of M. — [In] *Renaissance Papers*.... Southeastern Renaissance Conference, 1958.

Rabelais. — * De Anna (Luigi). — R. e la sua epoca burlesca. — Mazara, Società Editrice Siciliana, 1958.

— Colly (Marcel). — R. médecin de l'Hôtel-Dieu. — *Revue lyonnaise de médecine*, n° 22, 1958.

— Cordié (Carlo). — A la ricerca di Demogorgone. — [In] * Studi in onore di A. Monteverdi. Tomo I. — Modena, 1959.

— Köhler (Erich). — Die Abtei Thélème und die Einheit des Rs' schen Werks. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, April.

— Saulnier (V.-L.). — Une dissection de R. célébrée par Étienne Dolet. — *Revue lyonnaise de médecine*, n° 22, 1958.

— Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Ronsard (P. de). — * P. de R. — Œuvres complètes. XVII. 1re partie. Le Tombeau de Charles IX (1574). Discours au Roi (1575). Les Estoilles (1575). Le Tombeau de Marguerite de Provence (1575). Édition critique par Paul Laumonier, révisée et complétée par I. Silver et R. Lebègue (Société des textes français modernes). — M. Didier, 1959.

— * P. de R. — *Les Amours*. Préface de Lise Deharme (Coll. « Sources »). — Strasbourg, Éd. Brocéliande, 1959.

— Busson (Henri). — Vers oubliés de R. [publiés en tête du traité du P. Edmond Auger, *Des sacrements de l'Église catholique*]. — *RHLF*, avril-juin.

— Françon (Marcel). — La renommée de R. au XVIIe siècle. — *Convivium*, marzo-aprile.

— Hutton (James). — Rhetorical doctrine and some poems of R. — [In] * The Rhetorical idiom. Essays... presented to Herbert August Wichelns. — Ithaca, Cornell University Press, 1958.

— Pineaux (J.). — R. et les poètes antiques, vu par ses adversaires protestants. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, avril-juin.

— Weinrich (Harald). — Das Gedicht *Bel Aubépin* von R. Eine Interpretation. — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, April.

Servet (M.). — Voir : *Calvin (J.)*.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Lanfredini (Dina). — Un antagonista di Luigi XIV. Armant de Gramont, conte de Guiche (« Biblioteca dell'Archivo storico italiano ». IX). — Firenze, Leo S. Olschki Editore, 1959.

— Laurain (Madeleine). — Les travaux d'érudition des Mauristes : origine et évolution. — *Revue d'histoire de l'Église de France* (Mémorial...), 1957.

— Mongrédien (Georges). — Louis XIV et l'Académie française. — *RP*, juin.

— Tessier (Georges). — Saint-Germain-des-Prés et les Mauristes. — *Revue d'histoire de l'Église de France* (Mémorial du XIV^e centenaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés), 1957.

Bibliophilie. Livre. — Desgraves (Louis). — L'imprimeur bordelais Jacques Mongiron-Millanges (1649-1692). — *Bulletin philologique et historique... du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1957 [1958].

— Desgraves (L.). — Les imprimeurs bordelais. Pierre Maffre (1670) et Romain Mariel (1676-1677). — *Revue historique de Bordeaux*, janvier-mars.

— Martin (Henri-Jean). — Les bénédictins, leurs libraires et le pouvoir. Notes sur le financement de la recherche au temps de Mabillon et de Montfaucon. — *Revue d'histoire de l'Église de France* (Mémorial...), 1957.

— Michel (Joseph). — Le livre et la curiosité au Grand siècle. Considérations et aperçus sur l'éveil du monde moderne. [L'établissement des bibliothèques publiques en Europe : essai de chronologie] (1re partie). — *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon*, juillet-décembre 1958.

Poésie. — Gros (Léon-Gabriel). — Poésie bien-disante. Poètes maudits. — *CS*, n° 350, avril.

— Roudaut (Jean). — Les logiques poétiques au XVII^e siècle. — *CS*, n° 350, avril.

Spiritualité. — Salmon (Dom P.), O. S. B. — Aux origines de la Congrégation de Saint-Maur. Ascèse monastique et exercices spirituels dans les Constitutions de 1646. — *Revue d'histoire de l'Église de France* (Mémorial...), 1957.

Théâtre. — Lagrevol (Henri de). — Schéma d'introduction à la tragédie classique. — *IL*, mars-avril.

— Robert (Jean). — Comédiens et bateleurs sur les rives de la Garonne au XVII^e siècle. — *RHT*, janvier-mars.

— Wiley (W. L.). — Bruscambille's defense of the theater. — *MLN*, June.

Argent (A. d'). — Schmidt (Albert-Marie). — Abel d'A., poète protestant et baroque naïf. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. II.

Aulnoy (M^me d'). — Brochon (Pierre). — De M^me d'A. au *Pantchatantra*. — *Les Lettres nouvelles*, 3 juin.

— Toublet (François). — L'étrange histoire de M^me d'A. auteur des *Contes de fées*. — *Le Pays d'Auge*, mai, juin.

Bayle (P.). — Garin (Eugenio). — Per una storia dei rapporti fra B. e l'Italia. — *Atti e memorie dell'Accademia toscana di scienze e lettere La Colombaria*, 1958-1959.

— Ley (Hermann). — B. : Leibniz o socynianizmie [résumé anglais]. — *Odrodzenie i reformacja w Polsce*, t. III, 1959.

— Talluri (Bruna). — La polemica fra B. e Jurieu dal, 1690 al 1692. — *Atti e memorie dell'Accademia toscana di scienze e lettere La Colombaria*, 1958-1959.

Bossuet (J.-B.). — Voir : *Renan (E.)*.

Chanet (P.). — Piobetta (J.-B.). — Pierre C., médecin rochelais, psychologue de l'instinct et des fonctions de l'esprit au temps de Descartes. — *La Revue du Bas-Poitou*, mars-avril.

Chapelain (J.). — Voir : *Tallemant des Réaux.*

Corneille (P.). — * Guiraud (P.). — C., 5 : Index des mots de *Nicomède* (« Recherches et documents pour servir à l'histoire du vocabulaire poétique en français. » Index du vocabulaire du théâtre classique). — C. Klincksieck, 1959.

— Descaves (Pierre). — *Don Sanche d'Aragon.* — *L'Illustre Théâtre*, n° 13.

— Hartnoll (Phyllis). — C. in England. — *Theatre Research*, n° 2, June 1958.

— Voir : *Musset* (*A. de*).

Coste (P.). — Bonno (Gabriel). — Locke et son traducteur français Pierre C. Avec huit lettres inédites de C. à L. — *RLC*, avril-juin.

Descartes. — * D. — *Discours de la méthode.* Texte établi et présenté par M^me^ Barthélémy-Madaule (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1959.

— * Copleston (Frederick), S. J. — A history of philosophy. Vol. IV. D. to Leibniz (The Bellarmine series. XV). — London, Burns Oates, 1958.

— Chauvois (Louis). — D., Harvey et Dionis. — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril.

— La Tour (Pierre de). — Réflexions en marge de la *Méthode.* — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril.

— Petit (Léon). — D. et son rêve : la prolongation de la vie. — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril.

— Rochot (B.). — Sur quelques-unes des « premières pensées » de D. — *Revue de synthèse*, juillet-décembre 1958.

— Weelen (J. E.). — René Fédé, éditeur de R. D. [suivi de : Le crâne de D., article de R. Hartweg, dans *Dagens Nyheter*]. — *Bulletin de la Société dunoise*, 1958-1959.

Du Vair (G.). — Lagny (Jean). — Le traité *De l'Éloquence française* de G. Du V., ses éditions, ses privilèges. — *BB*, n° 2.

Fénelon. — Corsaro (Antonio). — Nota sul gusto di F. — *Orpheus*, gennaio-agosto.

— Voir : *Gerberon* (*Dom*).

François de Sales (S^t^). — Liuima (Antanas). — L'influence de s. Augustin chez s^t^ F. de S. — *Bulletin de littérature ecclésiastique*, janvier-mars.

Gerberon (Dom). — Orcibal (Jean). — La spiritualité de Dom Gabriel G., champion de Jansénius et de Fénelon. — *Revue d'histoire de l'Église de France* (Mémorial...), 1957.

Gombauld. — Voir : *Méré* (*le chev. de*), *Tallemant des Réaux.*

Guez de Balzac (J.-L.). — Fulton (Deoch). — Printings of *Le Prince*, 1631. — *Bulletin of the New York Public Library*, June.

— Voir : *Molière.*

Harambure (M^me^ d'). — Voir : *Tallemant des Réaux.*

La Fare. — Tisseau (Paul). — Autour du poète La F. — *La Revue du Bas-Poitou*, mars-avril.

La Fayette (M^me^ de). — Doubrosvky (Serge). — *La Princesse de Clèves :* une interprétation existentielle. — *TR*, juin.

— Raimondi (Giuseppe). — La signora La F. — *Il Mondo*, 5 maggio.
— Sarlet (Claudette). — Le temps dans *La Princesse de Clèves*. — *Marche romane*, avril-juin.

— Scott (J. W.). — Quelques variantes de *La Comtesse de Tende* [d'après un manuscrit de la Staatsbibliothek de Munich]. — *RHLF*, avril-juin.

La Fontaine (J. de). — Bernelle (Adrien). — La F. est difficile.... — *Vie et langage*, juin.
— Llinarès (Armand). — Deux versions médiévales espagnoles de *La laitière et le pot au lait*. — *RLC*, avril-juin.

La Rochefoucauld. — * Bruzzi (Amelia). — La R. Saggio biografico e critico. Testo e versione integrale delle *Réflexions ou sentences et maximes morales*. A cura della Facoltà di magistero dell'Università di Bologna. — Bologna, Casa ed. prof. Riccardo Patron, 1958.

Martin (Dom Cl.). — Cognet (Louis). — Dom Claude M. (1619-1696) et le mysticisme français. — *Revue d'histoire de l'Église de France* (Mémorial...), 1957.

Le Maistre de Sacy. — * Delassault (Geneviève). — Choix de lettres inédites de Louis-Isaac Le M. de S., 1650-1683. — A.-G. Nizet, 1959.

Le Metel (A.). — Wilson Coke (James). — Antoine Le M., sieur d'Ouville : his life and his theater [Thèse Indiana University, 1958]. — *Dissertation abstracts*, n° 9.

Malebranche. — * M. — Œuvres complètes. Tome X. Méditations chrétiennes et métaphysiques, éd. par Henri Gouhier et André Robinet (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1959.
— Robinet (André). — La vocation académicienne de M. — *RHS*, janvier-mars.

Méré (le chevr de). — Mesnard (Jean). — Un fonds d'archives privées intéressant l'histoire littéraire : le Chartrier des Yongues. — *Annales du Midi*, octobre 1958. [Voir aussi *La Revue du Bas-Poitou*, mai-juin 1958.]

Molière. — Anouilh (Jean). — Présence de M. — *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*, n° 26, mai.
— Dussane. — Vie et survie des héros de théâtre. Scapin et Dorine. — *Les Annales*, juin.
— Reviews of recent translations and editions.... VIII : Donald M. Frame, *Eight plays by M.*, translated by Morris Bishop..., 1957. — *Yearbook of comparative and general literature*, VII, 1958.
— Jeanne (René). — Au chevet du *Malade imaginaire*. — *L'Illustre Théâtre*, n° 13.
— Parnell (Paul E.). — A new M. source for Steele's *The Tender Husband*. — *Notes and Queries*, June.
— Winter (John F.). — A forerunner of M.'s *Misanthrope* [J. L. Guez de Balzac, *Aristippe*]. — *MLN*, June.
— M., chef de troupe et metteur en scène. Entretien de Léon Chancerel avec Louis Jouvet, P. Bertin, Dominique Blanchar [extrait de : « Prestiges du théâtre »]. — *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*, n° 26.
— C. R. de : M., *Le Tartuffe*.... Éd. S. Rossat-Mignot (P., 1958). — *Bulletin critique du livre français*, mai.

Pascal (B.). — * Francis (R.). — Les *Pensées* de Pascal en France de 1842 à 1942. Essai d'étude historique et critique. — A.-G. Nizet, 1959.

— Morel (Jacques). — C. R. de : L. Goldmann, *Le Dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les « Pensées » de P. et dans le théâtre de Racine* (P., 1955). — *RHLF*, avril-juin.

— Parcé. — Sur un passage de P., variations autour d'une *Pensée*. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 4e trimestre 1958.

— Terzi (Carlo). — Ragione e cuore in P. — *Filosofia*, aprile.

Peiresc. — Lieberman (Max). — P. historien. — [In] * Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. XXXe et XXXIe congrès. Sète-Beaucaire (1956-1957). — Fédération historique du Languedoc, 40, rue Proudhon, Montpellier, 1958.

Racine (J.). — * Butler (Ph.). — Classicisme et baroque chez R. — A.-G. Nizet, 1959.

— * Hartle (R. W.). — R., 5. Index des mots d'*Alexandre le Grand* (« Recherches et documents pour servir à l'histoire du vocabulaire poétique en français ». Index du vocabulaire du théâtre classique). — C. Klincksieck, 1959.

— Lettre de R. à Mme de Fontpertuis. Commentaire de Mlle Cécile Gazier. — *Cahiers raciniens*, no 5, 1er semestre.

— Barthes (Roland). — La relation d'autorité chez R. — *Les Lettres nouvelles*, 10 juin.

— Butor (Michel). — R. et les dieux. — *Les Lettres nouvelles*, 10, 17 juin.

— Chagny (André). — Vie de Marquise du Parc, chap. III et IV (*suite*). — *Cahiers raciniens*, no 5, 1er semestre.

— Keller (Abraham C.). — Error and invention in R. : *Phèdre*, IV, 2. — *RR*, April.

— Lapp (John C.). — C. R. de : R. Jasinski, *Vers le vrai R.* (P., 1958). — *RR*, April.

— Les actes d'état-civil de la famille R. à La Ferté-Milon (I). — *Cahiers raciniens*, no 5, 1er semestre.

— Les portraits de R. : dessins retrouvés (II), par Roger Reboussin et Jacques Masson-Forestier. — *Cahiers raciniens*, no 5, 1er semestre.

— Voir : *Pascal* (*B.*).

Saint-Simon. — Alville. — Une victime de S.-S. : l'abbé de Watteville. — *JG*, 4-5 juillet.

Sévigné (Mme de). — * Dufour (Louis). — Chronique des événements météorologiques anciens d'après les lettres de Mme de S. [extr. de *Ciel et Terre*, novembre-décembre 1958]. — Institut royal météorologique de Belgique. Contributions. No 51, Uccle-Bruxelles, 1959. [Communiqué par M. Gérard-Gailly.]

— Jasseron (Louis). — Le « chef » de Mme de S. — Nouvelles précisions sur le « chef » de Mme de S. — *Le Fureteur médical*, janvier, juin.

Tallemant des Réaux. — Delassault (Geneviève). — En marge de T. des R. [d'après deux manuscrits inédits, B. N., f. fr. 10421, f. fr. 4529 n. a.]. — *RSH*, avril-juin.

— Fukui (Yoshio). — Sur la mort de Mme d'Harambure : sonnets inédits de T. des R., Chapelain, Gombauld [Archives départementales de la Vienne, ms. 46]. — *RSH*, avril-juin.

Tristan l'Hermite. — Engel (Claire-Éliane). — T. et Shakespeare. — *RLC*, avril-juin.

— Wadsworth (Philip A.). — Artifice and sincerity in the poetry of T. l'H. — *MLN*, May.

XVIIIe SIÈCLE

Divers. — * Gandilhon (René). — La Bibliothèque de la Société littéraire et de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Châlons (1720-1728, 1750, 1793). — Châlons-sur-Marne, Librairie de l'Union républicaine, 1959.

— * Rosso (Corrado). — Le « lumières » in Svezia nel tempo della libertà (1718-1772). Contributo alla storia dell'influenza francese nel Nord. — Torino, Edizioni di *Filosofia*, 1959.

— Ghio (Michelangelo). — Illuminismo francese e Romanticismo tedesco. — *Filosofia*, aprile.

— Hecht (Jacqueline). — Trois précurseurs de la sécurité sociale au XVIIIe siècle : Henri de Boulainvilliers, Faiguet de Villeneuve, Du Boissier de Pizany d'Eden. — *Population*, janvier-mars.

— Torrey (Norman L.). — In defense of 18th century French literature. — *FR*, May.

— Volguine (V. P.). — L'idéologie révolutionnaire en France au XVIIIe siècle, ses contradictions et son évolution [suivi de : Note sur les travaux soviétiques concernant l'idéologie révolutionnaire en France au XVIIIe siècle]. — *La Pensée*, juillet-août.

Théâtre. — Jeanne (René). — Le théâtre aux armées (*suite*), avec Bonaparte, en Italie et en Égypte (1796-1799). — *Vert et rouge*, n° 118.

— Pomeau (René). — L'acteur Lekain. — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, mars.

— Voir : *Voltaire.*

Alembert (d'). — Grimsley (Ronald). — D'A. and J. D. Michaelis, unpublished correspondence. — *RLC*, avril-juin.

Barthélemy (l'abbé J.-J.). — Voir : *Chateaubriand.*

Beaumarchais (P. C. de). — Levis-Mirepoix (Duc de). — La trilogie de B. — *RDM*, 15 mai.

Bernardin de Saint-Pierre. — * Toinet (Paul). — Répertoire iconographique de *Paul et Virginie* de B. de S.-P. Préface de Jean Adhémar. — « Le Vieux Papier », 1959.

— Dufour (Louis). — Les écrivains et la météorologie : B. de S.-P. — *La Météorologie*, décembre 1958.

Camusat (D.-F.). — Brown Davis (George). — The *Histoire critique des journaux* of Denis-François C. : an evaluation as a source for the history of French learned journalism, 1665-1730 [Thèse Brown University, 1958]. — *Dissertation abstracts*, n° 9.

Casanova (J.). — Alewyn (Richard). — C. — *Die neue Rundschau*, H. I.

— Calvet (Romain). — C., auteur classique. — *Critique*, juin.

— Mars (Dr Francis L.). — C. à Antibes, Nice et Menton. « La belle Stuard » identifiée. — *Casanova gleanings*, vol. II, n° 1.

— Letters of the count de La Perouse to C. — Two letters from Varnier to C. — *Casanova gleanings*, vol. II, n° 1.

— Second supplement to Casanoviana. Section B. — *Casanova gleanings*, vol. II, n° 1.

— Wandering jew of love [C. R. de : The Memoirs of J. C. de S. Venetian years. Translated by Arthur Machen, New York-London, 1959]. — *TLS*, 3rd July.

Chamfort. — * Richard (P. J.). — Aspects de C. (Coll. « Alternance »). — Éd. du Scorpion, 1959.

Charrière (Mme de). — Guyot (Charly). — Une biographie (très romancée) de Mme de C. [Dorothy Farnum, *The Dutch Divinity*, London, Jarrolds Publishers, 1959]. — *JG*, 20-21 juin.

Chénier (A.). — Pange (Comtesse Jean de). — A. C., poète de l'amitié. — *RDM*, 1er juin.

Choderlos de Laclos. — Cherpack (Clifton). — A new look at *Les Liaisons dangereuses* [C. R. du livre de J.-L. Seylaz]. — *MLN*, June.
— Solaroli (Libero). — L. e Nelson. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.
— Solaroli (Libero). — L. politico. — *Società*, gennaio-febbraio.

Condorcet. — Alexander von Humboldt (+ 1859) und C. Ein Brief an Mme Elisa O'Connor de Condorcet [16 décembre 1847]. — *Kant-Studien*, 1958-1959, H. 4.

Crébillon fils. — Day (Douglas A.). — C. fils, ses exils et ses rapports avec l'Angleterre. Avec deux lettres inédites. — *RLC*, avril-juin.

Diderot. — * D. — *Jacques the Fatalist and his master.* Translated and with introduction and notes by J. Robert Loy. — New York, New York University Press, 1959.
— Baader (Horst). — Ds Theorie der Schauspielkunst und ihre Parallelen in Deutschland. — *RLC*, avril-juin.
— Basanoff (Anne). — La bibliothèque russe de D. [Suivi de : « État des livres russes que Mr D. propose à la Bibliothèque du Roi »]. — *Association des bibliothécaires français. Bulletin d'informations*, juin.
— Dieckmann (Herbert). — C. R. de : D., *Salons*, vol. 1. Texte établi par J. Seznec et J. Adhémar (Oxford, 1957). — *RHLF*, avril-juin.
— Mortier (Roland). — D. et ses « deux petits Allemands ». — *RLC*, avril-juin.
— Mortier (Roland). — C. R. de : D., *Correspondance*, éd. G. Roth, t. III (P., 1957). — *RBPH*, no 1.
— Proust (Jacques). — La bibliothèque de D. (II). — *RSH*, avril-juin.
— Undank (Jack). — A new date fort *Jacques le fataliste*. — *MLN*, May.
— Vernière (P.). — D. et l'invention littéraire : à propos de *Jacques le Fataliste*. — *RHLF*, avril-juin.
— Virolle (R.). — L'homme et son destin dans la pensée de D. — *L'École*, 20 juin.
— Weinert (Hermann K.). — La Repubblica di Lucca presentata nell' edizione lucchese dell'*E.* di D. Ritratto, autoritratto e ideale di uno Stato modello. — [In] * Studi in onore di A. Monteverdi. Tomo II. — Modena, 1959.

Florian (J.-P. de). — André (Abbé René). — F. et l'enfance. — *L'École et la famille. Cahiers de l'éducateur*, mai.

Helvétius. — * H. — *De l'Esprit.* Textes présentés et commentés par Guy Besse (« Classiques du peuple »). — Éd. sociales, 1959.

Lavoisier. — Guerlac (Henry). — A lost memoir of L. — *Isis*, June.

Marivaux. — * M. narratore e moralista. A cura di Mario Matucci. — Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1958.
— Bonaccorso (Giovanni). — C. R. de : M., *Le Miroir*, éd. Matucci (Napoli, 1958). — *Paideia*, luglio-ottobre.

Montesquieu. — Rombout (M. W.). — La conception stoïcienne du bonheur chez M. et chez quelques-uns de ses contemporains (« Leidse romanistiche reeks van de Rijkuniversiteit te Leiden ». Deel IV). — Leiden Universitaire Pers, 1958.

— Ehrard (J.). — Les études sur M. et *L'Esprit des lois*. — *IL*, mars-avril.

Morellet (l'abbé). — Crockett Gordon (David). — A *philosophe* views the French Revolution : the abbé M., 1727-1819 [Thèse Princeton University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, n° 9.

Prévost (l'abbé). — Ducarre (Joseph). — Sur la date de *Manon Lescaut* [1731]. — *RHLF*, avril-juin.

— Labriolle-Rutherford (M. R. de). — Les sources du *Pour et Contre* (1733-1734). — *RLC*, avril-juin.

— Légier Desgranges (Henry). — La légende de Manon Lescaut à la Salpêtrière. — *Médecine de France*, n° 96, 1958.

— Roddier (Henri). — La « véritable » histoire de *Manon Lescaut* [C. R. de : C.-E. Engel, *Le véritable abbé P.*, Monaco, 1957]. — *RHLF*, avril-juin.

Rameau (J.-Ph.). — Doolittle (James). — A would-be *philosophe* : Jean-Philippe R. — *PMLA*, June.

Rousseau (J.-J.). — Stadler (Edmund). — La Suisse et la renaissance du théâtre en plein air. 1re partie, 1758-1798 [... J.-J. R., animateur du théâtre en plein air]. — *Theatre research*, n° 2, June 1958.

— Voir : *Voltaire*.

Volney (J.). — * J. V. — Voyage en Égypte et en Syrie. Publié avec une introduction et des notes par Jean Gaulmier (Coll. « Le Monde d'outre-mer, passé et présent »). — Paris-La Haye, Mouton et Cie, 1959.

— La Garanderie (Paul de). — Un bi-centenaire inaperçu. Faut-il exhumer V. ? (1757-1820). — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1958.

Voltaire. — * V. — *Candide*. — Édition critique par R. Pomeau. — A.-G. Nizet, 1959.

— * V.'s Correspondence, Edited by Th. Besterman. Vol. XLII : May-July 1760. Letters 8148-8352. Les philosophes. — Vol. XLIII : August-September 1760. Letters 8353-8517. Rockets for Paris. — Vol. XLIV : October-December 1760. Letters 8518-8739. *Tancrède*. — Vol. XLV : January-April 1761. Letters 8740-8976. The justice of my quarrel. — Vol. XLVI : May-August 1761. Letters 8977-9196. Corneille. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1959.

— Adam (Antoine). — V. et les lumières. — *E*, mai-juin.

— Alatri (Paolo). — V. et l'archevêque de Lyon. — *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont-Lyon-Grenoble*, n° 3. [Texte italien dans *Belfagor*, novembre 1958.]

— Besterman (Th.). — L'Institut et Musée Voltaire et ses collections. — *Genava*, mai.

— Boulier (Abbé Jean). — V. et Dieu. — *E*, mai-juin.

— Crowley (Francis J.). — Pastor Bertrand and V.'s *Lisbonne*. — *MLN*, May.

— Dagens (Jean). — La marche de l'histoire selon V. (depuis la chute de l'empire romain jusqu'au siècle des lumières). — *Romanische Forschungen*, 1958, H. 3-4.

— Desné (Roland). — V. et les beaux-arts. — *E*, mai-juin.

— Duchet (Michèle). — V. et les sauvages. — *E*, mai-juin.

— Escholier (Raymond). — Le premier de nos historiens : V. — *E*, mai-juin.

— Friedrich (Hugo). — V. und seine Romane. — *Die neue Rundschau*, H. 1.

— Gooch (G. P.). — V. in England. — *CR*, June, July.

— Kahane (Ernest). — *Micromégas* et l'anticipation scientifique. — *E*, mai-juin.

— Lecercle (J.-L.). — Querelles de philosophes : V. et Rousseau. — *E*, mai-juin.

— Ljublinski (V. S.). — Du nouveau sur V. et la Russie. — *E*, mai-juin.

— Ljublinsky (V. S.). — V. et la guerre des farines [publié dans un recueil à la mémoire d'Eug. Tarlé]. — *Annales historiques de la Révolution française*, avril-juin.

— Maurois (André). — Le style de V. — *E*, mai-juin.

— Moussat (Émile). — Ce que fut Ferney pour V. — *Visages de l'Ain*, avril-juin.

— Paraf (Pierre). — V. au pays de Candide. — *E*, mai-juin.

— Pomeau (René). — V. 1959. — *E*, mai-juin.

— Psichari (Lucien). — V. et A. France. — *E*, mai-juin.

— Robinove (Phyllis S.). — V.'s theater on the Parisian stage, 1789-1799. — *FR*, May.

— Serini (Paolo). — V. storico. — *Il Mondo*, 9 giugno.

— Varloot (Jean). — V. et le matérialisme. — *E*, mai-juin.

— Wade (Ira O.). — The first edition of *Candide* : a problem of identification. — *The Princeton University Library Chronicle*, Winter 1959.

— Voir : *Mérimée* (*P.*).

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Nattier-Natanson (Évelyne). — Les amitiés de la *Revue blanche* et quelques autres. — Vincennes, Éd. du Donjon, 1959.

— * Reizov (B. G.). — Le roman historique français à l'époque romantique [Chateaubriand, Vigny, Balzac, Mérimée, Hugo... ; en russe]. — Léningrad, 1958. [Voir C. R. de Ch. Corbet, *RLC*, juillet-septembre.]

— * Saulnier (V.-L.). — La littérature française du siècle romantique. 5e édition revue (Coll. « Que sais-je ». N° 156.) — Presses Universitaires, 1959.

— * Seguin (Jean-Pierre). — Nouvelles à sensation. Canards du XIXe siècle (Coll. « Kiosque ». 3). — A. Colin, 1959.

— * Stadler (Peter). — Geschichtschreibung und historisches Denken in Frankreich, 1789-1871. — Zurich, Verlag Berichthaus, 1958.

— Catta (Tony). — L'Académie des Rangeardières (1823). — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1958.

— Dupuy (Aimé). — Le rail et les lettres françaises de 1825 à 1842. — *L'Information historique*, mars-avril.

— Un « petit Chose » saintongeais sous la Restauration. Correspondance inédite de Jean-Jacques-Charles Giraudias, présentée par Jacques Nanteuil. — *Les Cahiers de l'Ouest*, n° 29, mai-juin.

— Ross (Werner). — Geschichte und Mythos in der französischen Literatur des 19. Jahrhunderts. — *Die neueren Sprachen*, H. 5.

— Thorpe (Lewis). — A. D. Leconte, fils, of Le Havre. — *Renaissance and Modern Studies* (Nottingham), vol. II, 1958.

— La correspondance de Jean Grave. Inventaire (*suite*). Lettres d'écrivains et d'artistes [P. Adam, J. Ajalbert, H. Barbusse, H. Bauer, E. Bergerat, P. Berrichon, H. Céard, L. Cladel, G. Darien, L. Deffoux, F. Fénéon

G. Geoffroy, R. de Gourmont, E. Guillaumin, J. Lemaître, C. Lemonnier, O. Mirbeau, Verhaeren, etc.]. — *L'Actualité de l'histoire*, avril-juin.

Réalisme. — Crouzet (Marcel). — Le réalisme de la « sincérité ». — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, avril-juin.

Roman. — Gershman (Herbert S.), Whitworth (Kennan B.). — Art, truth, morality and the 19th century French novel. — *Modern Language Journal*, April.

— Switzer (Richard). — The « roman de mœurs » : development of a concept. — *FR*, May.

Romantisme. — Drescher (Seymour). — America and French romanticism during the July Monarchy. — *American Quarterly*, Spring.

Symbolisme — * Lövgren (Sven). — The genesis of modernism. Seurat, Gauguin, Van Gogh and French symbolism in the 1880 's (« Figura ». Studies edited by the Institute of art history University of Uppsala). — Stockholm, Almqvist et Wiksell, 1959.

— Décaudin (Michel). — La crise des valeurs symbolistes et la poésie française, 1895-1914 [résumé thèse lettres Paris]. — *AUP*, avril-juin.

Théâtre — * Baldick (Robert). — The life and times of Frederick Lemaître. — London, Hamish Hamilton, 1959.

— Griffiths (David A.). — Les caprices de Rachel. — *RHT*, janvier-mars.

— Nattiez (Jean). — Le théâtre d'amateurs en Picardie de 1800 à 1860. — *Bulletin trimestriel de la Société des antiquaires de Picardie*, 2e trimestre 1958.

Agoult (Ctesse d'). — * Vier (Jacques). — La comtesse d'A. et son temps. 2. 3e partie. Recommencement d'une vie. — A. Colin, 1959.

Allart (H.). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Aubanel (F.). — Voir : *Mistral (Fr.).*

Balzac (H. de). — * H. de B. — *Eugénie Grandet.* Texte établi et présenté par Mme Suzanne Collon-Bérard (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1959.

— * H. de B. — *L'envers de l'histoire contemporaine*, suivi d'un fragment inédit, *Les précepteurs en Dieu.* Éd. illustrée. Introduction, notes et relevé de variantes par Maurice Regard (Classiques Garnier). — Garnier, 1959.

— Bauchard (R.). — B. et le Saumurois. — *Le Pays d'Anjou*, janvier-mars, juillet-décembre 1958.

— Courville (Georges). — A propos des *Maximes et pensées* de B. publiées par Hetzel en 1856. — *Études balzaciennes*, n° 7, avril.

— Françon (Marcel). — Note balzacienne : William Duckett. — *S*, Spring.

— Gauthier (Henri). — L'usurière dans trois œuvres de B. (I). — *Études balzaciennes*, n° 7, avril.

— Pierrot (Roger). — B. vu par les siens en 1822 [lettre de Mme B.-F. B. à Laure Surville et réponse de L. S. à Mme B.-F. B.]. — *Études balzaciennes*, n° 7, avril.

— Prioult (A.). — Quelle édition de *La Peau de Chagrin* Flaubert a-t-il consultée ? — *Études balzaciennes*, n° 7, avril.

— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. B. à Aix-les-Bains [le lac du Bourget et l'abbaye de Hautecombe, in *La Peau de Chagrin*]. — *L'École*, 23 mai.

— Zatloukal (Antonín). — Remarques sur la philosophie de B. [en

tchèque, résumé français]. — *Sbornik vysoké skoly pedagogické Volomuci* (Praha), Jazyk a literatura, 1958.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers*, *Lamartine* (*A. de*).

Barbey d'Aurevilly (J.). — Bésus (Roger). — B. d'A., poète tragique. — *A Fl*, n° 14.

— Marti (Laurent). — B. d'A. et le dandysme au XIX^e siècle. — *JG*, 9-10 mai.

— B. d'A. [par H. Duflot, Hermann Quéru, René Herval, Pierre Leberruyer]. — *Le Cerf-Volant*, n° 25, avril.

— Voir : *Balzac* (*H. de*), *Bloy* (*L.*), *Mistral* (*Fr.*).

Baudelaire (Ch.). — * Bernard (S.). — Le poème en prose de B. jusqu'à nos jours. — A.-G. Nizet, 1959.

— Drost (Wolfgang W. R.). — B. et le néo-baroque. — *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-septembre 1950 [n° publié en 1959].

— Hamburger (Michael). — Puerile utopia and brutal mirage. Notes on B. and the history of a dilemma. — *International library annual* [ed. by John Wash], n. 1. — London, John Calder, 1958.

— Macchia (Giovanni). — Ricerche sul realismo di B. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Valeri (Diego). — I cento anni delle *Fleurs du Mal*. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Vier (Jacques). — Histoire, substance et poésie des *Fleurs du Mal*. — *Archives des lettres modernes*, n° 23, mai.

— Voir : *Rimbaud* (*A.*).

Bloy (L.). — Fumet (Stanislas). — Le Journal de L. B. — *La Vie spirituelle*, juillet.

— Michelini Tocci (Luigi). — Immagine di L. B. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Rohou [Guy]. — A propos de quelques jugements de L. B. sur Barbey d'Aurevilly. — *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, 1957-1958 [1959].

Buchez (P.-J.-B.). — * Petri (Barbara Patricia). — The historical thought of P.-J.-B. — Washington, D. C., The Catholic University of America Press, 1958.

Chateaubriand. — * Sekrecka (Mieczysława). — Ch. jako teoretyk i krytyk literacki [résumé français]. — Lublin, 1958.

— Christophorov (P.). — Le retour de C. à Londres en 1796. — *RHLF*, avril-juin.

— Laulan (Robert). — Un cas célèbre de mélancolie anxieuse : Lucile de C. — *La Presse médicale*, 4 juillet.

— Le Hir (Yves). — Art et technique dans les *Tableaux de la nature* et *Moïse* de C. — [In] * Studi in onore di A. Monteverdi, tomo I. — Modena, 1959.

— Letessier (Fernand). — Une source de C. : le *Voyage du jeune Anacharsis*. — *RHLF*, avril-juin.

— Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : le vicomte de C. — *Vie et langage*, mai.

— Voir : *Divers* (Mélanges), *XIX^e siècle. Divers*.

Chauvet (V.). — Morabito (Pasquale). — Note sur V. C. (a proposito di nuove pubblicazioni). — *Orpheus*, gennaio-agosto.

Constant (B.). — Guédon (chanoine François). — L'abbaye d'Hérivaux. De Maurice de Sully à B. C. — *La Semaine religieuse de Paris*, 16 mai.

Corbière (T.). — Sonnenfeld (Albert). — T. C. and the moral structure of *Les Amours jaunes*, vol. I and II [Thèse Princeton University, 1958]. — *Dissertation abstracts*, n° 9.

Coster (Charles de). — * Ch. de C. — *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel....* Édition définitive, établie et présentée par Joseph Hanse. — Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959.
— Hanse (Joseph). — Ch. de C. exclu de la littérature française. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 1.

Courteline (G.). — Voir : *Zola (É.)*.

Cousin (Victor). — * Will (Frederic). — Intelligible beauty in aesthetic thought from Winckelmann to V. C. [C., Quatremère de Quincy]. — Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1959.

Daudet (Alph.). — Bruyère (chanoine Marcel). — Religion et morale dans la vie et l'œuvre d'A. D. — *Bulletin des séances de l'Académie de Nîmes*, 2e trimestre 1958.

Daudet (Mme Alph.). — Mordacq (Magdeleine). — Souvenirs sur Mme A. D. [résumé d'une conférence...]. — *La Montagne Sainte-Geneviève*, n° 38, février.

Desbordes-Valmore (M.). — * Bibliothèque municipale de Douai. M. D.-V. Exposition organisée pour le 100e anniversaire de sa mort. 28 juin-30 septembre 1959. Catalogue [par Mme Duhamel]. Préface de Julien Cain. — Douai, Imprimerie commerciale, 1959.
— Boismartel (V.). — Centenaire de la mort d'un grand poète. M. D.-V. — *Le Courrier de l'Ouest*, 21 juillet.
— Escholier (Raymond). — M. D.-V. — *Les Annales*, juillet.
— Lacôte (René). — M. D.-V. — *LF*, 23-30 juillet.
— Lubin (Georges). — George et M. (documents inédits). — *NL*, 25 juin.

Dumas (Ad.). — Mistral (Frederi), nebout. — Adóufe D. — [In] * *L'Armana...* pèr l'an de gràci 1959 (Arles).
— Voir : *Mistral (Fr.)*.

Dumas (A.), père. — Morley (Malcolm). — D.'s plays in London (II). — *The Dumasian*, n° 10, June.
— Plummer (R. W.). — A. D., pere. A bibliography of English translations (*continued*). — *The Dumasian*, n° 10.
— Rat (Maurice). — *La Dame de Monsoreau.* — *L'Illustre Théâtre*, n° 13.
— Zourabichuili (Levan). — A. D. en Géorgie. A propos d'un daguerréotype centenaire, retrouvé. — *Aux carrefours de l'histoire*, avril.

Flaubert (G.). — * G. F. — La queue de la poire de la boule de Monseigneur. Pochade rouennaise inédite, avec la collaboration et les illustrations de L. Bouilhet. — A.-G. Nizet, 1959.
— * Vérard (René). — Épilogue de « l'affaire Bovary ». La victoire de Ry. — Rouen, Éditions Maugard, 1959.
— Des lettres de G. F., vendues à la Salle Drouot, sont reprises par la bibliothèque de Rouen [quatre lettres, texte 30 décembre 1832, 2 mai 1842, 1846 ou 1847 ?, 25 juin 1848]. — *A Fl*, n° 14.
— Lettre de M. Du Camp à G. F., 23 juillet 1851 [corrige le *Bulletin* n° 13]. — *A Fl*, n° 14.
— Bersani (Leo). — The narrator and the bourgeois community in *Madame Bovary*. — *FR*, May.

— Block (Haskell M.). — Reviews of recent translations and editions... XI. *Mme Bovary*, translated by Francis Steegmuller (New York, 1957). — *Yearbook of comparative and general literature*, VII, 1958.

— Lambiotte (Auguste). — Un exemplaire en grand papier de *Salammbô* et de *L'Éducation sentimentale*. — *A Fl*, n° 14. [Déjà publié dans *Le Livre et l'estampe*.]

— Lozano (Carlos). — Paralelismos entre F. y Eduardo Barrios. — *Revista ibero-americana*, enero-junio.

— Mignot (Georges). — Le père Mignot, premier grand ami de G. F. — *A Fl*, n° 14.

— Piccolo (Francesco). — Nota sulla storia della poetica di F. — [In] * Studi in onore di A. Monteverdi. Tomo II. — Modena, 1959.

— Reuillard (Gabriel). — F. enquêteur commercial. — *A Fl*, n° 14.

— Salvaterra (Nicole). — Le sieur Pinard, ministre intègre ou poète grivois ? — *A Fl*, n° 14. [Voir aussi : *Visages de l'Ain*, avril-juin.]

— Toutain-Revel (Jacques). — F. et Charles Cuny. — *A Fl*, n° 14.

— Verard (René). — Adolphe Jouanne fut-il ou non le prototype du pharmacien Homais ? — *A Fl*, n° 14.

— F. vu par les Goncourt.... Extraits du *Journal* des G. [1861-1862]. — *A Fl*, n° 14.

— Les ventes F. à la salle Drouot. — *A Fl*, n° 14.

— Voir : *Balzac* (*H. de*).

Fourier (Ch.). — Debout (Simone). — La psycho-sociologie de F. — *Le Surréalisme, même*, n° 5, printemps 1959.

France (A.). — Lanoux (Armand). — Un romancier d'aujourd'hui relit A. F. — *Le Lys rouge*, nos 75-77, 1958.

— Psichari (Lucien). — La Béchellerie en 1921 [extrait d'un volume de souvenirs]. — *Le Lys rouge*, 1958.

— Spaziani (Marcello). — L'ispirazione libresca e l'unità del *Crime de Sylvestre Bonnard*. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Voir : *Voltaire*.

Fromentin (E.). — * E. F. — *Dominique*. Texte établi et présenté par Armand Hoog (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1959.

Gautier (Th.). — * Th. G. — Impressions d'Espagne : Tolède, Grenade et Séville. Avant-propos de Georges Eudes. Gravures au burin de C.-P. Josso. — Paris, G. Raoult, 1958.

Girardin (E. de). — Thuillier (L.). — Les idées politiques d'Émile de G. — *La Revue administrative*, mars-avril.

Gobineau (Cte A. de). — Tenenbaum (L.). — Love in the prose fiction of G. — *MLQ*, June 1957.

Goncourt (E. et J. de). — Voir : *Flaubert* (*G.*), *Zola* (*É.*).

Hennique (L.). — * Hennique-Valentin (Nicolette). — Mon père : Léon H. Préface de Gabriel Reuillard. — Éditions du Dauphin, 1959.

Hugo (V.). — * V. H. — Carnet, mars-avril 1856. Texte et choix de dessins. Publié par René Journet et Guy Robert (Annales littéraires de l'Université de Besançon. Vol. 24). — Les Belles Lettres, 1959.

— Bertrand (J. J. A.). — Carlos V redivivo [Ch.-Q. dans l'œuvre de V. H.]. — IIIe Congreso de cooperación intelectual. Instituto de cultura hispánica, Madrid, 1958.

— Moore (Olin H.). — C. R. de : V. H., *Les Misérables*, éd. M.-F. Guyard (P., 1957). — *MLN*, April.

— Pelseneer (Jean). — Léo Errera chez V. H. [4 avril 1875]. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, mai-juin.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Huysmans (J.-K.). — J.-K. H. — Pages retrouvées. Le Salon de 1885 (*fin*). — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, n° 37.

— L'Exposition universelle de 1889 et la Tour Eiffel jugées par H., d'après des lettres inédites et un texte retrouvé [mai 1889, *Revue de l'Exposition universelle*, 1^er n°]. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 37.

— Debidour (V.-H.). — Prose sur Des Esseintes. — *Le Bulletin des lettres*, 15 juillet.

— Desjardins (Jean-F.). — H. fut-il anarchiste ? A propos de collaborations retrouvées [au *Génie moderne* et au supplément littéraire de la *Révolte*]. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 37.

— Fongaro (Antoine). — D'Annunzio et H. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Guillemain (Charles). — Joanny Bricaud (1881-1934), révélateur de J.-K. H., occultiste et magicien. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 37.

— Jacquinot (Jean). — H. et le Carmel. — *Carmel*, n° 2.

— P. L. [Lambert]. — H. et le baccalauréat. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 37.

— Lethève (Jacques). — H. et les peintres préraphaélites. — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 37.

— Roche (Pierre). — Rencontre à Ligugé. Pages d'un carnet d'artiste. [Note préliminaire de P. Lambert.] — *Bulletin... J.-K. H.*, n° 37.

Lacordaire (le P. H.-D.). — Gasnier (Michel), O. P. — Le père L., pèlerin d'Ars. — *France dominicaine*, juin.

Laforgue (J.). — Benamou (Michel). — J. L. and Wallace Stevens. — *RR*, April.

Lamartine (A. de). — Un orageux amour de L. : Maddalena, la belle princesse italienne. Documents inédits présentés par Henri Guillemin. — *FL*, 25 juillet.

— Sablé (J.). — Essai de géographie littéraire : le lac du Bourget. — *L'École*, 9 mai.

— Tian (Renzo). — L. e Balzac. — [In] * Studi sulla letteratura dell' Ottocento. — Napoli, 1959.

— Voir : *Mistral* (*Fr.*), Sthendal.

Lamennais (F. de). — * Mendella (Michelangelo). — Lamennais verso la democrazia. — Napoli, Libreria scientifica editrice, 1958.

— Boudens (R.), O. M. I. — L. — I. Le catholicisme libéral. II. Le drame intérieur. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-septembre.

— Cluzel (Étienne). — A propos de l'édition originale des *Paroles d'un Croyant*. — *BB*, 1958, n° 1.

— Limouzin-Lamothe (R.). — Lettres inédites de L. à la baronne de Vaux (I). — *Études franciscaines*, juillet.

La Villemarqué (Th. de). — Corbes (H.). — Les traductions en langues étrangères du Barzaz Breiz. — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires*, 1959.

Leconte de Lisle. — * Carloni Valentini (R.). — Un poète presque oublié : L. de L. Des origines aux *Poèmes antiques*. — Vimodrone, Tip. L. Bignami, 1958.

— Herisson (Charles D.). — The 1837 visit to the Cape of the French poet L. de L. — *Quarterly Bulletin of the South African libraries*, March.
— Pizzorusso (Arnaldo). — Per una interpretazione della *Fontaine aux lianes*. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.
— Virolle (Roland). — Explication de texte. L. de L., « Les Hurleurs ». — *L'École*, 9 mai.

Lemaître (J.). — Joseph (Roger). — Le séjour solitaire et douloureux de Jules L. à Grenoble (1883-1884). — *Pages libres des écrivains dauphinois*, mars.

Loti (P.). — Guéneau (Robert). — Une légende calomnieuse sur P. L. — *Le Fureteur médical*, avril.
— Voir : *Zola* (*É.*).

Maeterlinck (M.). — * M. M. — Théâtre inédit. Tome I [L'abbé Setubal. — Les Trois justiciers. — Le Jugement dernier]. — Del Duca, 1959.
— Bornecque (Jacques-Henry). — Dix ans après sa mort. La vie posthume de M. M. — *Le Monde*, 19 mai.
— Macchia (Giovanni). — « Una rosa nelle tenebre. » — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

Maistre (J. de). — Neiman (Fraser). — Matthew Arnold's review of the *Lettres et opuscules inédits* by J. de M. — *MLN*, June.

Mallarmé (S.). — * S. M. — *Les Noces d'Hérodiade*. Mystère publié avec une introduction par Gardner Davies, d'après les manuscrits inachevés de S. M. — Gallimard, 1959.
— * S. M. — Correspondance. 1862-1871, recueillie, classée et annotée par Henri Mondor, avec la collaboration de Jean-Pierre Richard. — Gallimard, 1959. [Voir E. Henriot, La correspondance de M., *Le Monde*, 8 juillet.]
— * Bernard (S.). — M. et la musique. — A.-G. Nizet, 1959.
— * Davies (Gardner). — M. et le drame solaire. Essai d'exégèse raisonnée. — J. Corti, 1959.
— Austin (Lloyd James). — C. R. de : Claude Roulet, *Traité de Poétique supérieure. Un coup de dés jamais n'abolira le hasard...* (Neuchâtel, 1956). — *RHLF*, avril-juin.
— Lhombreaud (Roger A.). — Arthur Symons' renderings of M. — *The Princeton University Library Chronicle*, Winter 1959.
— Nelson (Robert J.). — M.'s Mirror of art. An explication of *Ses purs ongles....* — *MLQ*, March.
— Voir : *Gautier* (*Th.*).

Maupassant (G. de). — Delaisement (G.). — M. et le cinéma. — *Technique. Art. Science*, juin-juillet.
— Dupuy (Aimé). — Histoire d'une ville d'eaux à ses débuts. *Mont-Oriol*, de G. de M. — *La Presse médicale*, 23 mai.
— Laurenzi (Carlo). — Nota sur M. journaliste. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.
— Niess (Robert J.). — *Pierre et Jean :* some symbols. — *FR*, May.
— Picchi (Mario). — Su alcuni personaggi di M. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.
— Pouilliart (Raymond). — Les préoriginales de trois poèmes de M. — *LR*, mai.

Mérimée (P.). — Cornu (Marcel). — « Le second Voltaire ». — *E*, mai-juin.
— Fabre (Georges). — P. M. combat pour les Jacobins. — *L'Auta* (Toulouse), février.

— Fahlin (Carin). — M. et ses amis espagnols : la comtesse de Montijo et Estébanez Calderon. — *Studia neophilologica*, n° 1.

— Gaulmier (Jean). — Un billet inédit de P. M. [à Léon Pillet, 26 octobre 1831, papiers du Dr Sibille]. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, mai-juin.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Michelet (J.). — Digeon (Claude). — Les dernières années du *Journal* de M. [1870-1874]. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales*, 2e semestre 1958.

— Simone (Franco). — Il contributo del M. alla diffusione del termine e del concetto di « Renaissance ». — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

Mignet (F.). — Lapeyre (Henri). — M., historiador de Carlos V. — IIIo Congreso de cooperación intelectual, Instituto de cultura hispánica, Madrid, 1958.

Mikhaël (E.). — Nardis (Luigi de). — Simbolismo minore : Ephraïm M. [Contributi per una bibliografia di E. M., Toulouse-1866, Paris-1890]. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

Mirbeau (O.). — Bauër (Gérard). — O. M. — *Les Annales*, août.

Mistral (Fr.). — * Bruyère (Chanoine Marcel). — *Mireille*, poème catholique. — Nîmes, Éditions Notre-Dame, 1959.

— * Peyre (Sully-André). — Essai sur F. M. Bibliographie, portraits et fac-similés (Coll. « Poètes d'aujourd'hui ». N° 68). — Éd. Seghers, 1959.

— Dous sonnet [T. Aubanel, 10 mai 1871 ; F. M., 13 mai 1871]. — [In] * *L'Armana...* pèr l'an de gràci 1959 (Arles).

— Bordeaux (Henry). — Célébrons M., poète de la création bienfaisante de Dieu. — *Ecclesia*, juin.

— Bruyère (Chanoine Marcel). — A propos du centenaire de *Mireille*. F. M. et Jean Reboul. — *L'Union nationale du Gard*, février-mars.

— Caraccio (Armand). — Le chant du travail dans la poésie de M. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, février.

— Chabrol (Henri). — *Mirèio* de F. M. — *EN*, 4 juin.

— Edwards (Tudor). — M.'s centenary. — *CR*, June.

— Georges (Henri). — La naissance du Félibrige. — *Reflets méditerranéens*, n° 20.

— Gillouin (René). — M. et la poésie pure. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, février.

— Jaillet (Charles). — Maurice Rivière, félibre dauphinois (1829-1911) ou le souvenir de F. M. à Vienne. — *Bulletin de la Société des amis de Vienne*, 1956-1957 [1959].

— Mauron (Charles). — En marge du centenaire de *Mirèio* : Lamartine justifié. — *JG*, 4-5 avril.

— Mauron (Marie). — Les grands thèmes mistraliens dans *Mireille*. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, février.

— Mauron (Marie). — Mireille, l'héroïne de M. — *Carrefour*, 22 avril.

— Mistral (Frédéric), neveu. — Adolphe Dumas et la naissance de *Mireille*. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, février.

— Peyre (Sully-André). — La grenouille de Narbonne. — *Marsyas*, juillet-août.

— Quéru (Hermann). — Barbey d'Aurevilly et M. (Centenaire de *Mirèio*, 1859-1959). — *Le Cerf-volant*, n° 26, juillet.

— Rostaing (Ch.). — Le centenaire de *Mirèio*. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, février.

— Serre (Maxime). — Une boutade de M. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, février.

— Van Eerde (John). — Pilgrinage to Maillane. — *The Modern Language journal*, May.

— Vianès (Jean-Calendal). — *Mirèio* et l'ananké provençal. — *Marsyas*, mai.

— Ziégler (Henri de). — Souvenirs de F. M. — *JG*, 23-24 mai.

— A propos du centenaire de Mireille... Quelques leçons de M. — *Revue des cercles d'études d'Angers*, avril.

Musset (A. de). — Merlant (Joachim-Claude). — Connaissance de M. (*suite*), 1833-1834. 1835-1837. Les constantes du psychisme et du tempérament. Leur jeu dans l'aventure intérieure. — *IL*, mai-juin.

— Ortiz (Maria). — De M. à Corneille. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Prestreau (Georges). — A. de M., sa famille et l'Anjou. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1958.

— Rat (Maurice). — Oiseaux charmants, les rêves... M. — *Vie et langage*, juin.

Napoléon (Ier). — Tomiche (N.). — C. R. de : F. G. Healey, *Rousseau et N.* (Genève, 1957). — *RHLF*, avril-juin.

Nerval (G. de). — * G. de N. — Œuvres. Introduction et présentation de Gilbert Rouger (« Classiques pour notre temps »). — Éd. Alpina, 1958.

— * Œuvres complémentaires de G. de N. I. La vie des lettres. Préface : N., critique littéraire, et notes par Jean Richer (« Nouvelle bibliothèque nervalienne »). — Minard, 1959.

Rameau (J.). — Boyé (Maurice-Pierre). — Le souvenir de Jean R. [1859-1942]. — *Le Cerf-Volant*, n° 26, juillet.

Reboul (J.). — Voir : *Mistral (Fr.)*.

Récamier (Mme). — Höjer (Torvald Tison). — Carl Johan et Mme R. Quelques lettres inédites tirées des archives de la famille Bernadotte [Tirage à part de *Person-historisk Tidskrift*, 1937]. — *Bulletin du Musée Bernadotte*, nos 3-4, juin 1958-juin 1959.

— Lang (André). — Les énigmes de la dame blanche. — *FL*, 18 juillet.

— Voir : *Staël (Mme de)*.

Renan (E.). — * E. R. — Souvenirs d'enfance et de jeunesse. Exposition. Institut pédagogique national, 28 avril-13 juin 1959. Panorama de l'exposition par M. Jean Pommier. Répertoire des objets exposés. — (Imprimerie nationale), 1959.

— Hamon (P.). — Simple note sur les ancêtres paternels de R. et sur l'origine de son nom. — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires*, 1959.

— Massis (Henri). — En marge de R. et de Bossuet [fragments de lettres de René Boylesve, 1913 ; P. Claudel, 1922]. — *Ecclesia*, juin.

— Psichari (Henriette). — A la lumière du style de R. — *MF*, juillet.

Richepin (J.). — Richepin (Tiarko). — Mon père. — *Le Cerf-volant*, n° 24, janvier ; n° 25, avril.

Rimbaud (A.). — * Morrissette (Bruce). — La bataille R. — A.-G. Nizet, 1959.

— Caillois (Roger). — La source du *Bateau ivre* [*Le Vieux solitaire*, Léon Dierx]. — *NRF*, juin.

— Matucci (Mario). — Su alcuni motivi di Baudelaire nell'opera di R. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

Roumanille (J.). — Rouma (J.). — Uno letro de Roumaniho. — [In] * *L'Armana...* pèr l'an de gràci 1959 (Arles).

Saint-Simon (C^te^ C.-H. de). — * Iggers (Georg G.). — The cult of authority. The political philosophy of the Saint-Simonians : a chapter in the intellectual history of totalitarianism. — The Hague, Martinus Nijhoff, 1958.

Sainte-Beuve. — * S.-B. — Correspondance générale, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. Tome IX. 1852-1854. Nouvelle série. Tome III. — Toulouse, Privat ; Paris, Didier, 1959.

— Bonnerot (Jean). — Deux éditions sainte-beuviennes [*Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, éd. G. Antoine ; *Monsieur de Talleyrand*, éd. L. Noël ; texte intégral de la lettre de S.-B. à Ph. Chasles, citée par G. Antoine]. — *BB*, n° 2.

— Ciureanu (Petre). — Notizie e giudizi su S.-B. nelle lettere di Hortense Allart a Gino Capponi. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— George (Albert J.). — S.-B. : letters to Antonia. — *S*, Spring.

— Halkin (Léon-E.). — S.-B. à Liège en 1831. — *La Vie wallonne*, 2^e^ trimestre.

— Moreau (Pierre). — C. R. de : S.-B., *Correspondance générale*, éd. J. Bonnerot, t. VIII (Toulouse-Paris, 1958) et de J. Bonnerot, *Un demi-siècle d'études sur S.-B.* (P., 1957). — *RHLF*, avril-juin.

Salvandy (N.-A. de). — Trénard (Louis). — « Images de Belgique » : Léopold I^er^ et S. — *Revue du Nord*, avril-juin.

Samain (A.). — Maugis (Henri). — A propos du centenaire d'A. S. I. *Au jardin de l'infante.* — II. *Aux flancs du vase.* — *Les Humanités* (Classes de lettres. Sections modernes), mai, juin.

Sand (G.). — Cordroc'h (Marie). — Répertoire des lettres publiées de G. S. [1812-janvier 1833]. — *RHLF*, avril-juin.

— Reboul (Pierre). — C. R. de : G. S., *Les Maîtres sonneurs*, éd. P. Salomon et J. Mallion (P., 1958) [le c. r. contient des lettres inédites de G. S., coll. Lovenjoul]. — *RSH*, avril-juin.

— Une lettre inédite de Tourgueneff à G. S. [12 avril 1873], communiquée par René Herval. — *A Fl*, n° 14.

— Voir : *Desbordes-Valmore* (*M.*).

Sismondi. — Cordié (Carlo). — Due lettere inedite di Jessie S. a Fulvia Jacopetti Verri. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

Staël (M^me^ de). — * Herold (J. Christopher). — Mistress to an age. — London, H. Hamilton, 1959. [Voir « The unlucky M^me^ de S. », *TLS*, 15^th^ May ; V. S. Pritchett, « The tyrant of Coppet », *New Statesman*, 30^th^ May.]

— Guillemin (Henri). — M^me^ de S., Bonaparte et l'exécution du duc d'Enghien. — *JG*, 18-19 avril.

— Gutwirth (Madelyn). — M^me^ de S. as a novelist [Thèse Bryn Mawr College, 1958]. — *Dissertation abstracts*, n° 11.

— Le Marois (Comtesse), née d'Haussonville. — A l'ombre de deux femmes célèbres. M^me^ Récamier, M^me^ de S. et Auguste de Staël. — *RDM*, 15 juin.

— West (Rebecca). — M^me^ de S. — *Encounter*, July.

Stendhal. — Boncompain (Claude). — L'Italie bovarysée [S., Flaubert]. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, mars.

— Bonfantini (Mario). — Per il romanticismo di S. (presupposti d'una ricerca). — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Boyer (Ferdinand). — S., Martial Daru et les fouilles à Rome en 1811. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Caraccio (Armand). — La leçon de S. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Cento (Alberto). — L'ambasciatrice di Milano presso lo S. : Teresa Kramer Berra. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Cesare (Raffaele de). — Un incontro fra S. e Balzac nel 1836. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Colesanti (Massimo). — Louis Crozet e Hyacinthe Gariel (lettere inedite). — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Dutourd (Jean). — Les noix confites [S., *La vie de H. Brulard*]. — *NRF*, février.

— Grunebaum-Ballin (P.). — Grégoire et S. — *LF*, 4-10 juin.

— Lampedusa (Giuseppe Tomasi di). — Lezioni su S. — *Paragone*, aprile.

— Litto (V. del). — Parme a fêté les 120 ans de la *Chartreuse*. — *FL*, 13 juin.

— Litto (V. del). — S., Monti et Pauline Beyle (d'après un cahier inédit). — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Martineau (Henri). — S., Hamlet et Lamartine. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Natoli (Glauco). — S. e Fabre d'Eglantine. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Naumann (Manfred). — S^{s} Bemühung um die Wirklichkeit. — *Sinn und Form*, H. 1.

— Pichois (Claude). — C. R. de : S., *De l'Amour*, éd. H. Martineau (P., 1957). — *RHLF*, avril-juin.

— Pincherle (Bruno). — Un traduttore manzoniano de *L'Abbesse de Castro*. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— Raimondi (Giuseppe). — S. e il realismo. — *Il Mondo*, 23 giugno.

— Vermale (François). — L'étrange aventure posthume de S. « Le dévouement d'Aricie ». — *Pages libres des écrivains dauphinois*, décembre 1958.

Tellier (J.). — Lizop (Raymond). — Il y a soixante-dix ans, un poète mourait à Toulouse [Jules T.]. — *L'Auta*, mai-juin.

Tocqueville (A. de). — Camilión (Oscar H.). — La democracia en América, de T. — *Revista argentina de politica*, n° 1, agosto de 1958.

— Jostock (Paul). — T^{s} Vermächtnis an unsere Zeit. — *Stimmen der Zeit*, April.

— Lesourd (J.-A.). — A. de T., homme de notre temps. — *EN*, 14 mai.

— Zanfarino (Antonio). — Alexis de T., politico e moralista. — *Studi politici*, gennaio-marzo 1958.

Tristan (F.). — Flora T. Sept lettres inédites, publiées par André Breton. — *Le Surréalisme, même*, n° 3, automne 1957.

Verlaine (P.). — Chassé (Charles). — V., candidat à l'Académie [en 1893]. — *FL*, 27 juin.

— Wright (Alfred J.), Jr. — V.'s *Art poétique* re-examined. — *PMLA*, June.

Verne (J.). — Cluzel (Étienne). — Un livre négligé ou les incroyables anticipations de J. V. [*Hier et demain*, 1910]. — *BB*, n° 2.

Vigny (A. de). — Viatte (Auguste). — Les Mémoires inédits de V. — *La Revue de l'Université Laval*, juin.

— Voir : *XIX siècle. Divers.*

Villiers de l'Isle-Adam. — Vanwelkenhuyzen (Gustave). — V. de l'I. — A. vu par les Belges. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 1.

Vinet (A.). — Daulte (Philippe). — Le cinquantenaire de la Société d'édition V. — *Revue de théologie et de philosophie*, fasc. 2.

Zola (É.). — * Franzen (Nils-Olov). — Z. et *La Joie de vivre*. La genèse du roman, les personnages, les idées. — Stockholm, Almquist et Wiksell, 1958.

— Aubery (Pierre). — Quelques sources du thème de l'action directe dans *Germinal*. — *S*, Spring.

— Clamens (Pierre A.). — Style descriptif chez Loti et chez Z. Perspective statique et perspective cinétique. — *MLN*, June.

— Cocteau (Jean). — Z., le poète. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 11, 1958.

— Cogny (Pierre). — Une lettre inédite d'É. Z. au directeur du *Gaulois* (3 mars 1869). Présentation et commentaire. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 11, 1958.

— Guillemin (Henri). — Z., cet inconnu. — *FL*, 23 mai.

— Guillemin (Henri). — Z. vu par Goncourt. — *JG*, 27-28 juin.

— Harvey (Lawrence E.). — The cycle myth in *La Terre* of Z. — *Philological Quarterly*, January.

— Menichelli (Gian Carlo). — Una fonte poco nota del romanzo *Rome* di É. Z. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

— É. Z., journaliste d'actualité. Textes présentés et commentés par Jacques Kayser. — *Cahiers laïques*, mai-juin.

— Laborde (Albert). — É. Z. à Médan (documents inédits). — *LF*, 11-17 juin.

— Lapp (John C.). — The watcher betrayed and the fatal woman : some recurring patterns in Z. — *PMLA*, June.

— Deux lettres inédites de Courteline à É. Z. [14 janvier, 28 mai], 1898. Présentation et notes de Henri Mitterand. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 11, 1958.

— Mitterand (Henri). — Un jeune homme de province à Paris : É. Z., de 1858 à 1861. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 11, 1958.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Une page de *Germinal*. — *L'École*, 23 mai.

— Vissière (Jean-Louis). — L'art de la phrase dans *L'Assommoir*. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 11, 1958.

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Boisdeffre (Pierre de). — Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, 1939-1959. 2^e éd. (« Toute la ville en parle »). — Paris, Le Livre contemporain, 1959.

— * Bray (Bernard). — L'expression de l'inquiétude dans le jeune roman français. — Groningue, J.-B. Wolters, 1959.

— * Shattuck (Roger). — The Banquet years. The origins of the Avant-Garde in France : 1885 to World War I [Henri Rousseau, Erik Satie, A. Jarry, G. Apollinaire]. — Harcourt, Brace and C°, 1959.

— Figueras (André). — L'écrivain et le crime. — *Prisons et prisonniers*, 2e trimestre.
— Lafont (Arlette). — Rétrospective « SIC ». — *TR*, septembre 1958.
— Las Vergnas (Raymond). — Le renouveau des mythes dans la littérature française contemporaine. — *Marche romane*, janvier-mars.

Poésie. — * Anthologie des poètes français contemporains. Morceaux choisis, accompagnés de notices bio-bibliographiques et de nombreux autographes (de 1866 à nos jours). Édition présentée sous la direction de Pascal Bonetti. Tome 4. — Delagrave, 1958.

Alain. — * A. — Propos d'un Normand. Tome IV. 1906-1914. — Gallimard, 1959.
— * A. — *Le Roi Pot*, chronique de l'autre règne. — Gallimard, 1959.
— A. — Suite [huit textes inédits, 1920 ?], présentée par Maurice Savin. — *MF*, juin.
— Soula (Julien). — A. et les sciences. — *EN*, 11 juin.

Apollinaire (G.). — * G. A. — *Alcools*... poèmes [1898-]1913. [Gravures sur cuivre de] Élisabeth Gross. — [Paris], M. Darantière (s. d.).
— Bosquet (Alain). — En relisant A. — *RP*, juillet.
— Décaudin (Michel). — Les *Calligrammes* d'A. et la tradition du poème figuré. — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, janvier-février.
— Durry (Marie-Jeanne). — Ombre-lumière dans la poésie de G. A. — *MF*, juin.
— Zurowski (Maciej). — *Les fenêtres* d'A. — *Kwartalnik Neofilologiczny*, z. 1.
— Voir : *XXe siècle. Divers.*

Arcos (R.). — René A. et l'âme essentielle. — *FL*, 25 juillet.
— R. A. [1881-1959]. — *NL*, 23 juillet.

Artaud (A.). — A. A. — Toute mon œuvre ancienne... [Lettre à Henri Thomas, Rodez, 7 janvier 1945]. — *Cahiers des saisons*, printemps.

Barbusse (H.). — Paraf (Pierre). — Inédits de Henri B. — *LF*, 4-10 juin.

Barrès (M.). — Salvatorelli (Luigi). — D'Annunzio e B. — [In] * Studi sulla letteratura dell'Ottocento. — Napoli, 1959.

Bazin (R.). — * Antoine (Louis). — Un témoin de l'Église, R. B. (1853-1932). Ses conflits, d'après ses carnets inédits (« Apôtres d'aujourd'hui ». 14). — P. Lethielleux, 1959.
— Serrant (Colonel). — Les B. et l'Académie d'Angers. — *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers*, 1958.

Bergson (H.). — * B. — Œuvres [Essai sur les données... Matière et mémoire. Le Rire. L'Évolution créatrice. L'Énergie spirituelle. Les Deux sources... La pensée et le mouvant]. Texte établi, annoté et présenté par André Robinet. Introduction par Henri Gouhier. Éd. du Centenaire. — Presses Universitaires, 1959.
— B. et nous. Actes du XIe congrès des sociétés de philosophie de langue française. Paris, 17-19 mai 1959. — *Bulletin de la Société française de philosophie* [no spécial], 1959.
— Berl (Emmanuel). — B. — *Évidences*, juin-juillet.
— Borne (Étienne). — B., ce prophète. — *France-Forum*, juin.
— Chevalier (Jacques). — Entretiens avec Bergson. — *TR*, mai.
— Cousteix (Pierre). — Centenaire de B. — *L'École libératrice*, 19 juin.

— Devaux (André-A.). — Vérité des mystiques chrétiens selon H. B. — *Cahiers universitaires catholiques*, juin-juillet.
— Howlett (Jacques). — Fragilité bergsonienne. — *Les Lettres nouvelles*, 3 juin.
— Huisman (Denis). — B. existe-t-il ? — *Carrefour*, 27 mai.
— Jolivet (R.). — Réflexions sur le déclin du bergsonisme dans les années d'après-guerre. — [In] Bergson et nous...
— Kumar (Shiv. K.). — Joyce's Epiphany and B.'s L'Intuition philosophique. — *MLQ*, March.
— Massis (Henri). — B. et nous. — *RDM*, 1er juillet.
— Rideau (Émile). — B., aujourd'hui. — *Études*, juillet-août.
— Vigone (Lucette). — Quelques études bergsoniennes en Italie [bibliographie]. — [In] Bergson et nous...
— Voir : *Péguy (Ch.)*.

Bernanos (G.). — * Mantrey (Pierre). — L'expression de la passion intérieure dans le style de B. romancier (The Catholic University of America Studies in Romanic languages and literatures. LIX). — Washington, D. C., The Catholic University of America Press, 1959.
— Demorest (Jean-Jacques). — L'ambiguïté de *Monsieur Ouine*. — *S*, Spring.

Bernouard (Fr.). — Billy (André). — François B. — *FL*, 11 juillet.

Calet (H.). — * H. C. — Acteur et témoin. — Mercure de France, 1959.

Carco (Fr.). — Aghion (Max). — L'ombre vivante de Fr. C. — *JG*, 27-28 juin.
— Groussard (Serge). — Le clin d'œil de C. — *Le Figaro*, 26 mai.

Chaponnière (P.). — Ziégler (Henri de). — Paul C. — *Genava*, mai.

Claudel (P.). — * P. C. — Œuvres complètes. Textes et notes établis par Robert Mallet. Tome XV. Positions et propositions. — Gallimard, 1959.
— Lorigiola (P.), S. J. — Les Grandes Odes de Claudel : A. Les Muses (I). — *Les Études classiques*, juillet.

Colette. — * Mignon (Maurice). — Notes sur C. — Clamecy, 1959.
— Hériat (Philippe). — C. et Moreno. — *FL*, 18 juillet.

Combette (D.). — Gonnel (Suzanne). — Hommage à Dominique C. [1884-1959]. — *Le Cerf-volant*, n° 26, juillet.

Copeau (J.). — Cinq lettres de J. Copeau [à C. Stanislavski, 10 novembre (1916), 4 avril 1917, 9, 16 octobre 1923, 15 novembre 1928, Archives St., Musée du Théâtre d'art, Moscou]. — *RHT*, janvier-mars.
— Borgal (Clément). — Actualité de J. C. — *Critique*, juillet.

Daumal (R.). — Roudaut (Jean). — Sur le chemin de René D. — *Critique*, mai.

Delacour (A.). — Fabre (M.-A.). — André D. — *Revue du Rouergue*, janvier-mars.

Delbousquet (E.). — Billy (André). — Un romantique de 1900 : Emmanuel D. — *FL*, 16 mai.
— Got (Armand). — E. D., poète et romancier des Landes. — *NL*, 9 juillet.

Du Bos (Ch.). — Blanchard (Pierre). — Parole de Dieu et vie liturgique. Témoignage de Ch. Du B. — *Bible et vie chrétienne*, mai-juin.

— Blanchard (Pierre). — Le *Journal* de Ch. Du Bos. — *La Vie spirituelle*, juillet.

Dujardin (Ed.). — Dujardin (Marie). — Souvenir d'Édouard D. Introduction par Robert Guiette. — *Synthèses*, mai.

Fargue (L.-P.). — * La Rochefoucauld (Edmée de). — L.-P. F. (« Classiques du xx^e siècle »). — Éditions Universitaires, 1959.
— Beucler (André). — V. Larbaud et L.-P. F. — *RDM*, 15 mai.

Farrère (Cl.). — Lestra (Antoine). — Comment Claude F. revint à Dieu [l'abbé Jean Peltier et Cl. F.]. — *La Croix*, 24-25 mai.
— Senart (Guy). — Deux romanciers de la mer : C. F... — *Livres et lectures*, juin.

Flers (R. de). — Achard (Marcel). — Robert de F. — *Les Annales*, juillet.

Fleuret (F.). — * Saint-Jorre (J. de). — Fernand F. et ses amis. Préface d'A. Billy [Bibliographie de F. F.]. — Coutances, Impr. P. Bellée, 1959.

Fondane (B.). — Dumont (Francis). — Un inédit de Benjamin F. — *Évidences*, juin-juillet.

Gémier (F.). — Lettres de F. G. [à C. Stanislavski, 8 avril 1926, 10 décembre 1927, 11 mai 1928, 14 janvier 1930, Archives St., Musée du Théâtre d'art, Moscou]. — *RHT*, janvier-mars.

Gide (A.). — * A. G. — *Les Nouvelles nourritures.* Illustrées de burins originaux par Tavy Notton. — [Combault, Seine-et-Marne], l'artiste, Bourg-la-Reine, impr. D. Viglino, 1958.
— Coley (William B.). — G. and Fielding. — *CL*, Winter.
— Lambinet (Marie-Thérèse). — A. G. et le roman. — *Marche romane*, mai-juin.
— Sypher (W.). — La novela cubista de A. G. — *La Torre* (Puerto Rico), abril-junio 1958.

Giraudoux (J.). — Antonini (Giacomo). — L'ultimo G. — *La Fiera letteraria*, 19 aprile.
— Fenzl (Richard). — J. G'. « *La guerre de Troie n'aura pas lieu* ». — *Die neueren Sprachen*, H. 6.

Grente (Cardinal G.). — Donot (A.). — Humaniste sous la pourpre : S. E. le cardinal G. (1872-1959). — *Livres et lectures*, juin.

Guitry (S.). — * S. G. — Théâtre, je t'adore ! Notes et croquis, au fil de la plume... — Hachette, 1958.
— * Lauwick (Hervé). — Le merveilleux humour de Lucien et S. Guitry. — A. Fayard, 1959.
— * Prince (Stéphane). — S. G. hors sa légende. — Les Presses de la Cité, 1959.

Jacob (M.). — Lettres inédites de M. J. [mai, septembre 1935, fragments ; à René Lacôte, 24 avril 1937]. — *LF*, 14-20 mai.
— Richaud (André de). — M. à l'École militaire. — *Cahiers des saisons*, printemps.

Jammes (Fr.). — Indá (Dom J.-P.). — F. J. Un homme parmi les hommes. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin.
— Labbé (Jean). — Le souvenir de F. J. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin.

— Mitterand (H.). — C. R. de : M. Parent, *F. J. Étude de langue et de style* (P., 1957). — *FM*, juillet.

Jarry (A.). — Lefrançois (Philippe). — Ubu Roi ou l'heure espagnole. — *Miroir de l'histoire*, août.

— Voir : *XX^e siècle. Divers.*

Kemp (R.). — Aubarède (Gabriel d'). — R. K., critique sans âge. — *Carrefour*, 8 juillet.

— Brisson (Pierre). — Notre ami R. K. [suivi de : G. V., La vie et les œuvres de R. K., 1885-1959]. — *FL*, 11 juillet.

— Fabre (Eugène). — R. K., un journaliste que la critique conduisit à l'Académie. — *JG*, 4-5 juillet.

— Gautier (Jean-Jacques). — Cher R. K... — *Le Figaro*, 4-5 juillet.

— Henriot (Émile). — R. K. est mort. — *Le Monde*, 4 juillet.

— Lalou (René). — La vie de R. K. — *NL*, 9 juillet.

— Piatier (Jacqueline). — Du professorat au grand journalisme. — *Le Monde*, 4 juillet.

— Sabran (Béatrice). — Comme le temps passe. — *Aspects de la France*, 10 juillet.

— Hommage à R. K. [par A. Maurois, M. Genevoix, H. Mondor, Pasteur-Vallery-Radot, E. Henriot, G. Marcel, R. Escholier, Dominique Aury]. — *NL*, 9 juillet.

Krains (H.). — Burniaux (Constant). — Une exposition H. K. [discours pour l'ouverture de l'exposition, 3 avril 1959]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, n° 1.

— Chauvaux (René). — La genèse de *Au Cœur des Blés*, d'après les manuscrits de Hubert K. (1909). — *Bulletin de l'Académie royale...*, n° 1.

Larbaud (V.). — Voir : *Fargue (L.-P.)*, *Péguy (Ch.)*.

La Varende (J. de). — La V. — Réponse à une enquête : « Que pensez-vous des protestants ? » — *Réforme*, 13 juin.

— Deux lettres de La V. à Claude Farrère [communiquées par Michel Herbert ; 26 octobre 1938, 15 août 1940]. — *Aspects de la France*, 19 juin.

— Des Cars (Guy). — La V. ? ce fut, avant tout, un grand bonhomme... [allocution prononcée le jour de ses obsèques]. — *Aspects de la France*, 19 juin.

— Fabre (Eugène). — La V. ou la fidélité. — *JG*, 13-14 juin.

— G. G. [Gaudy]. — La V., écrivain chrétien. — *Aspects de la France*, 3 juillet.

— Labbé (Jean). — La V., écrivain de la marine. — *RDM*, 1^er juillet.

— Martin (Marie-Madeleine). — La V. et les monarchistes. — *Aspects de la France*, 12 juin.

— Morvan (J.-B.). — Adieu au capitaine de paroisse. — *La Nation française*, 8 juillet.

— Saint-Pierre (Michel de). — Le dernier Viking. — *NL*, 11 juin.

— Saint-Pierre (Michel de). — Le génie solaire de La V. — *La Nation française*, 17 juin.

— La V., héritier de Barbey d'Aurevilly. — *FL*, 13 mai.

Léautaud (P.). — * P. L. — *Amours*. Illustrations de Dignimont. — Paris, M. Lubineau, 1958.

— * P. L. — Journal littéraire. Tome VI. Juillet 1927-juin 1928. — Mercure de France, 1959.

— Camerino (Aldo). — Ritorno di L. — *La Fiera letteraria*, 15 febbraio.

Lebesgue (Ph.). — Ph. L. [par Jacques Heugel, Tristan Klingsor]. — *Le Cerf-volant*, n° 25, avril.

Lugné-Poe. — L.-P. — [Trois] lettres à Constantin Stanislavski [11 juillet 1907, 3 juillet (1911), 6 février 1915, Archives St., Musée du Théâtre d'art, Moscou]. — *RHT*, janvier-mars.

— Lugnier (A.). — La famille L.-P. de Champoly. Étude généalogique (1600-1940). — *Bulletin de la Diana*, n° 2.

Malègue (J.). — Casnati (Francesco). — « Le classi medie della salvezza ». — *Vita e Pensiero*, maggio.

— Chevalier (Jacques). — *Pierres noires* de J. M. — *Écrits de Paris*, juin.

— Madaule (Jacques). — Un Proust catholique, provincial et petit-bourgeois : J. M. — *TR*, juillet-août.

— Moeller (Charles). — Le roman posthume de M. *Pierres noires* — *Les classes moyennes du salut.* — *La Revue nouvelle*, 15 juillet.

Malmanche (T.). — Rosso (Corrado). — L'opera francese di Tanguy M. [1875-1953]. — *RLMC*, dicembre 1958.

Martin du Gard (R.). — R. M. du G. — Lettres aux « Saisons ». — *Cahiers des saisons*, printemps.

Martineau (H.). — Voir : *Stendhal, Toulet (P.-J.)*.

Milosz (O.-V. de L.). — Decreus (Juliette). — Dynamisme et bergsonisme dans *L'Amoureuse initiation* de M. — *Le Bayou*, n° 78, été.

— Lebois (André). — *L'Amoureuse initiation* de M. — *Le Bayou*, n° 78, été.

Moreno (M.). — Pichois (Claude). — Stèle pour Marguerite M. — *MF*, juin.

Nesmy (J.). — Prévost (J.-L.). — Jean N. [pseud. de Henry Surchamp, 1876-1959]. — *Livres et lectures*, mai.

Péguy (Ch.). — * Barbier (J.). — La prière chrétienne à travers l'œuvre de C. P. — *L'École*, 1959.

—* Delaporte (Jean). — Connaissance de P. Édition revue et augmentée. — Plon, 1959, 2 vol.

— Challaye (Félicien). — La vie et la mort de mon livre *P. socialiste*. — *ACP*, n° 72, juin.

— Charlier (André). — Lettre à Paul Claudel sur P. — *Itinéraires*, juillet-août.

— Duployé (Pie), O. P. — La théologie de P. — *ACP*, n° 72, juin.

— Larbaud (Valéry). — C. P. à propos de son cahier sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne [extrait de : *The New Weekly*, 4 juillet 1914], présenté par A. M. — *ACP*, n° 72, juin.

— Mauriac (Fr.). — P. entre deux mondes. — *FL*, 30 mai.

— Mauriac (Fr.). — Les contradictions de P. — *FL*, 13 juin.

Pourrat (H.). — A. B. [Bourin]. — Adieu à P. — *FL*, 25 juillet.

— Bourin (André). — L'adieu d'H. P. à l'Auvergne. — *NL*, 23 juillet.

— Folliet (Joseph). — H. P., écrivain engagé. — *La Croix*, 26-27 juillet.

— Gachon (Lucien). — Mon ami H. P. — *La Nation française*, 22 juillet.

— Henriot (Émile). — H. P. et l'*Histoire des gens dans les montagnes du Centre*. — *Le Monde*, 22 juillet.

— Noël (André). — Un gentilhomme de la terre et des lettres. — *La Lettre d'informations politiques et économiques*, 22 juillet [extraits dans *Carrefour*, 22 juillet].

Proust (M.). — Voir : *Divers* (Mélanges).

Rabearivelo (J.-J.). — Auber (Jacques). — Jean-Joseph R. (1901-1937). — *Revue de Madagascar*, 3e trimestre 1958.

Ramuz (C.-F.). — * Dunoyer (J.-M.). — C.-F. R., peintre vaudois. — Lausanne, Éd. « Rencontre », 1959. [Voir C. R. in *JG*, 4-5 juillet.]

Rolland (R.). — Marek (Joseph C.). — R. R. et le pacifisme. — *La Revue de l'Université Laval*, avril.

— Stegmann (Reinhard). — Von den Wandlungen R. Rs. — *Die neueren Sprachen*, H. 4.

Saint-Exupéry (A. de). — Dony (Paul). — S.-E. Jeux littéraires et souvenirs [quatre poèmes inédits]. — *Vie et langage*, novembre 1958.

Schwob (R.). — Marie Augusta (Sœur). — R. S. et la cathédrale de Chartres. — *Comptes rendus de l'Athénée Louisianais* (La Nouvelle Orléans), mars 1958.

Sicaud (S.). — * Les poèmes de Sabine S., précédés d'un avant-propos de François Millepierres. — Paris, Stock, 1958. [Voir C. R. de : Francis B. Conem, *RSH*, avril-juin ; René Lacôte, *LF*, 4-12 décembre 1958.]

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : Gérald Mignot.

Imp. en France à l'imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-Les-Corbeil en décembre 1959
O. P. I. A. C. L. 31.1152. Dépot Légal effectué dans le 4e trimestre 1959.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 1742.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imp. Willaume-Egret : n° 1062.

II, 153 (frag. sous la date de févr. 1837). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 247-248.

— Nohant, 14 févr. A Adolphe Guéroult. Voir n° 571.

— Nohant, 15 févr. A Jules Janin. Voir n° 731.

730. 15 févr. A Michel de Bourges. *R ill.*, 1er nov. 1890, 295.

731. S. d. [après le 20 févr., réponse à une l. de Jules Janin datée du 18 févr.]. A Jules Janin. *Corr.*, II, 47-50 (sous la date fausse du 15 févr.) ; *G. S., Journal intime*, 209-213 (publiée s. d.). — Copie, B. N., n. a. fr. 13506, fol. 65.

732. Nohant, 28 févr. A Lamennais. *Corr.*, II, 50-54 ; *G. S., Journal intime*, 213-215. — Copie, B. N., n. a. fr. 13506, fol. 66-67.

733. S. d. [févr. (?) 1837]. A l'abbé Rochet. *NR*, 1er déc. 1896, 463. — Aut., BHVP, G 215.

734. S. d. [févr. 1837]. A Gustave Planche. *Viens, G. S. et G. P.*, 1941, 14-15 (sous la date : janv. ou févr. 1837) ; *Regard, Planche*, II, 114-115. — Aut., Lov., E 915, fol. 88-89 ; copie, Lov., E 918, fol. 457-458.

735. S. d. [c. p. 8 mars 1837]. A Christine Buloz. *RDM*, 15 juin 1918, 833-834 (incompl.) ; *Pailleron, RDM et CF*, 107-109. — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 225-227.

— 13 mars. A Éliza Tourangin. Voir n° 707.

736. Nohant, 20 mars. A Luigi Calamatta. *Corr.*, II, 56-58.

737. S. d. [vers le 20 mars 1837, d'après le texte et divers documents]. A François Rollinat. *R Paris*, 1er juin 1914, 590-591 (sous la date : été ou automne 1835) ; *J. Bertaut, Une amitié romantique*, 61-63. — Aut., BHVP, G 3155 ; copie, Lov., E 920, fol. 173-174.

738. 25 mars. A Michel de Bourges. *R ill.*, 1er nov. 1890, 295-300.

739. 26 mars. Au même. *R ill.*, 15 nov. 1890, 339-340.

740. Nohant, 28 mars. A Franz Liszt. *Corr.*, II, 54-56.

— Mars. A Franz Grast. Voir n° 725.

741. S. d. [c. p. 3 avril 1837]. A Charles d'Aragon. *RSH*, oct.-déc. 1954, 368 (frag.). — Aut., Lov., E 912, fol. 76-79.

742. 3 avril. A Michel de Bourges. *R ill.*, 15 nov. 1890, 340.

743. Nohant, 5 avril. A Marie d'Agoult. *Corr.*, II, 58-60.

744. Nohant, 10 avril. A la même. *NR*, 15 mai 1881, 283-284 ; *Corr.*, II, 60-62.

745. Nohant, 12 avril. A la même. *Marix-Spire, op. cit.*, 542-543 (frag.) et 604 (in ext.). — Copie, Lov., E 920, fol. 189.

746. 13 avril. A Michel de Bourges. *R ill.*, 15 nov. 1890, 341.

747. 13 avril. A Scipion Du Roure. *Corr.*, II, 63-64 (incompl.). — Copie du frag. supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 31.

748. S. d. [avril (?) 1837]. A [un destinataire non identifié]. *RSH*, oct.-déc. 1954, 343-344 et 368 (frag.). — Copie, Lov., E 881, fol. 6-8.

749. 16 avril. A Michel de Bourges. *R ill.*, 15 nov. 1890, 341-342.

750. Nohant, 16 avril. A Auguste Martineau-Deschenez. *K*, II, 439 (frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 191-192.

751. 17 avril. A Michel de Bourges. *R ill.*, 15 nov. 1890, 342.

752. 18 avril. Au même. *R ill.*, 15 nov. 1890, 342-343.

753. 20 avril. Au même. *R ill.*, 15 nov. 1890, 343-346.

754. Nohant, 21 avril. A Marie d'Agoult. *Corr.*, II, 65-72 (incompl.). — Copie des frag. supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 31-31 v°.

755. 22 avril. A Michel de Bourges. *R ill.*, 1er déc. 1890, 385.

756. 23 avril. Au même. *R ill.*, 1er déc. 1890, 385-386.

757. 27 avril. A Marie d'Agoult. *Marix-Spire, op. cit.*, 537, note 10 (frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 193-194.
758. 28 avril. A Michel de Bourges. *R ill.*, 1er déc. 1890, 386-388.
759. 29 avril. Au même. *R ill.*, 1er déc. 1890, 388-389.
760. 29 avril après minuit. Au même. *R ill.*, 1er déc. 1890, 389-390.
761. 30 avril. Au même. *R ill.*, 1er déc. 1890, 390.
762. 30 avril [date authentifiée par Geoffroy Saint-Hilaire]. A Geoffroy Saint-Hilaire. *Grimaud de Caux, Martin Saint-Ange, Physiologie de l'espèce... 1837*, 430-432 (incompl.) ; *Cat. V. Degrange*, nº 48, nov. 1938 (donne le paragraphe omis dans la publication précédente) ; *Le Progrès médical*, 10-24 août 1955, 291 (frag.). — Copie de Geoffroy Saint-Hilaire, coll. du Dr P. Lemay.
763. S. d. [c. p. La Châtre, 30 [avril] 1837, c. p. d'arr. 1er ... 1837]. A l'abbé Rochet. *NR*, 1er déc. 1896, 468-469. — Aut., BHVP, G 218.
764. 30 avril. A Michel de Bourges. *R ill.*, 1er déc. 1890, 391.
765. 30 avril. Au même. *R ill.*, 1er déc. 1890, 390.
766. S. d. [avril ou mai (?) 1837, d'après le texte où il est question d'une selle pour les promenades de Mme d'Agoult dans la Vallée Noire, ce qui situe la l. à l'époque de son séjour en Berry, au printemps 1837]. A Alexis Duteil. *Pailleron*, II, 80 ; *Maurois, op. cit.*, 287 ; *Combat*, 3 sept. 1956 (ces trois publications sont incompl. sous la date d'oct. 1837]. — Aut., Lov., E 883, fol. 50 ; copie, Lov., E 920, fol. 222.
767. S. d. [1er mai 1837]. Alfred Michiels. *IB*, 15 oct. 1882 (frag.) ; *Le Temps*, 16 avril 1909 (frag.). — Aut., Lov., E 914, fol. 491 vº-496 ; copie, Lov., E 918, fol. 350-356.
768. 2 mai. A Michel de Bourges. *R ill.*, 1er déc. 1890, 391.
769. S. d. [entre le 6 et le 20 mai]. A l'abbé Rochet. *NR*, 1er déc. 1896, 472-473. — Aut., BHVP, G 220.
770. Nohant, mai. A Marie d'Agoult. *NR*, 15 mai 1881, 284-285 ; *Corr.*, II, 72-73.
771. Nohant, mai. A Luigi Calamatta. *Corr.*, II, 73-77.
772. 7 mai. A Michel de Bourges. *R ill.*, 1er déc. 1890, 392.
773. 8 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 1.
774. 9 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 2.
775. 10 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 2-3.
776. 11 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 3.
777. 13 mai, cinq heures et demie de l'après-midi. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 4.
778. 15 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 4.
779. 16 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 5.
780. S. d. [postérieure au 15 mai 1837]. A François Buloz. *MF*, 1er avril 1953, 642-643.
781. 18 mai. A Michel de Bourges. *R ill.*, 15 déc. 1890, 5.
782. S. d. [après le 19 mai 1837, réponse à une lettre de G. Saint-Hilaire du 19 mai]. A. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire. *Le Progrès médical*, 10-24 août 1955, 291 (frag. s. d.). — Aut., coll. du Dr P. Lemay.
783. 20 mai. A Michel de Bourges. *R ill.*, 15 déc. 1890, 6.
784. 22 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 6-7.
785. 23 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 7.
786. 25 mai. Au même. *R ill.*, 15 déc. 1890, 8.
787. 27 mai. Au même. *R ill.*, 15 janv. 1891, 97-98.
788. 29 mai. Au même. *R ill.*, 15 janv. 1891, 99.

789. S. d. [fin mai 1837]. A Adam Mickiewicz. *A. Mickiewicz, Drames polonais, 1867*, p. XII-XIII ; *A. Mickiewicz, Mélanges posthumes, 1872*, 11-12 ; *A. Mickiewicz, Correspondance, 1872*, II, 131-132 ; *K*, III, 183-184.

790. 30 mai. A Michel de Bourges. *R ill.*, 15 janv. 1891, 99-100.

791. 31 mai. Au même. *R ill.*, 15 janv. 1891, 101-102.

792. S. d. [mai 1837]. A Lamennais. *Marix-Spire, op. cit.*, 543, note 37 (frag.). — Aut., Lov., E 885, fol. 9 *bis*-10.

793. S. d. [mai ou juin 1837]. A Eugène Pelletan. *J. Davray, op. cit.*, 218-219 (long frag.).

794. S. d. [mai ou juin 1837]. A Alexis Duteil. *Marix-Spire, op. cit.*, 544, note 43 (frag.) et 607 (frag.). — Aut., Lov., E 883, fol. 21-22.

795. 1er juin 1837. A Michel de Bourges. *R ill.*, 15 janv. 1891, 102-103.

796. 4 juin. Au même. *R ill.*, 15 janv. 1891, 103.

797. 5 juin. Au même. *R ill.*, 15 janv. 1891, 103-104.

798. 7 juin. Au même. *R ill.*, 15 janv. 1891, 104.

799. S. d. [avant le 10 juin]. A l'abbé Rochet. *NR*, 15 déc. 1896, 682-684. — Aut., BHVP, G 223.

800. S. d. [après le 10 juin, réponse à une lettre de l'abbé Rochet du 10 juin]. Au même. *NR*, 15 déc. 1896, 687-689 ; *Centre-Éclair*, 9 févr. 1950.

801. S. d. [c. p. La Châtre, 12 juin 1837]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 83 (court frag.) ; *Lélia, éd. Reboul* (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 272-274.

802. S. d. [juin ou juillet 1837]. A François Rollinat. *J. Bertaut, op. cit.*, 98 (frag). — Aut., BHVP, G 3168 ; copie, Lov., E 920, fol. 200.

803. S. d. [juin ou début juillet 1837]. A l'abbé Rochet. *NR*, 15 déc. 1896, 689-690. — Aut., BHVP, G 226.

804. S. d. [avant le 24 juillet 1837]. A Marie d'Agoult. *Marix-Spire, op. cit.*, 604.

805. S. d. [c. p. 9 juillet 1837, c. p. d'arr. 11 juillet 1837]. A sa mère. *Corr.*, II, 77-78. — Aut., BHVP, G 1181.

806. Nohant, 12 juillet. A Luigi Calamatta. *Corr.*, II, 79-81.

807. S. d. [c. p. La Châtre, 12 (mois illisible) 1837, c. p. d'arr. 14 (mois illisible) 1837]. A l'abbé Rochet. *NR*, 15 déc. 1896, 693-694 (sous la date du 14 juillet). — Aut., BHVP, G 228.

808. S. d. [après le 15 juillet, d'après le texte]. A Christine Buloz. *RDM*, 15 juin 1918, 834-835 (incompl.) ; *Pailleron, op. cit.*, 110-111 (incompl.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 230-231.

809. S. d. [été 1837]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 83 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 279-280.

810. S. d. [26 juillet 1837, d'après le texte]. A Mme Demay. *Marix-Spire, op. cit.*, 556. — Aut., Lov., E 913, fol. 75-76.

811. S. d. [juillet (?) 1837]. A Frédéric Girerd. *K*, II, 434-436. — Copie, Lov., E 920, fol. 210.

812. 1er août (?). A Alexis Duteil. *K*, II, 436 (frag.). — Aut., Lov., E 883, fol. 48-49 ; copie, Lov., E 920, fol. 211.

813. S. d. [août 1837, d'après le texte]. A Eugène Pelletan. *J. Davray, op. cit.*, 220-222 (frag.).

814. Fontainebleau, 22 août. A Frédéric Girerd. *Corr.*, II, 81-83.

815. Fontainebleau, 24 août. A Gustave Papet. *Corr.*, II, 84-85.

816. Fontainebleau, 25 août. A Marie d'Agoult. *NR*, 15 mai 1881, 285-286 ; *Corr.*, II, 85-87.

817. S. d. [Paris, août ou sept. (?)]. A Frédéric Girerd. *K*, II, 436-437. — Copie, Lov., E 920, fol. 213-214.

818. S. d. [c. p. Fontainebleau, 16 sept. 1837]. A François Buloz. *RDM*, 15 juin 1918, 836 (court frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 113 (court frag.) ; *Pailleron*, II, 83-84 (long frag. sous la date : oct. 1837). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 282-283.

819. S. d. [sept. (?) 1837]. A Marie d'Agoult. *R Paris*, 15 déc. 1894, 821 (frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 215-216.

820. Nohant, 30 sept. (?) A Alexis Duteil. *Corr.*, II, 88-93.

821. S. d. [c. p. La Châtre, 10 oct. 1837]. A François Buloz. *L'Opinion*, 15 janv. 1927 ; *Pailleron*, II, 86-87 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 287-290.

822. Nohant, 16 oct. A Marie d'Agoult. *NR*, 15 mai 1881, 286-288 ; *Corr.*, II, 93-95.

823. Nohant, 18 [oct. (?) d'après le texte ; G. S. est rentrée à Nohant depuis 15 jours, revenant de Nérac où Solange lui a été rendue le 25 sept.]. A Frédéric Girerd. *K*, II, 437-438 et 367 (frag.) — Copie, Lov., E 920, fol. 217-218.

824. Nohant, oct. Au même. *K*, II, 438 (frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 219.
— Paris, oct. A Alexis Duteil. Voir nº 766.

825. S. d. [c. p. La Châtre, 23 oct. 1837, c. p. d'arr. 25 oct. 1837]. A François Buloz. *RDM*, 15 juin 1918, 837 (frag.) ; *Pailleron op. cit.*, 113-114 (frag.) ; *Pailleron*, II, 87-88 (incompl.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 292-293.

826. S. d. [Nohant, fin oct. 1837]. A Charlotte Marliani. *K*, II, 438 (court frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 253-255.

827. S. d. [c. p. d'arr. 31 oct. 1837]. A François Buloz. *Lélia, éd. Reboul* (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 294-296.
— Oct. 1837. Au même. Voir nº 818.
— [début nov. 1837]. A Franz Liszt. Voir nº 842.

828. S. d. [c. p. La Châtre, 21 nov. 1837, c. p. d'arr. 23 nov. 1837]. A Christine Buloz. *RDM*, 15 juin 1918, 840 (frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 118 (frag. sous la date 27 nov.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 232-233.

829. S. d. [après le 3 nov. 1837, date de la mort de Duris-Dufresne dont il est question dans cette lettre]. A Jules Néraud. *R Berry*, 1951, 13 (frag.). — Copies, Lov., E 918, fol. 391 et E 920, fol. 256.

830. S. d. [nov. 1837]. A Mme Demay. *Marix-Spire, op. cit.*, 604-605. — Aut., Lov., E 913, fol. 77-78.

831. Nohant, 9bre. A Meyerbeer. *Marix-Spire, op. cit.*, 605. — Aut., Lov., E 914, fol. 444-445.

832. S. d. [c. p. La Châtre, 6 déc. 1837, c. p. d'arr. 8 déc. 1837]. A François Buloz. *RDM*, 15 juin 1918, 837-839 ; *Pailleron, op. cit.*, 114-116 ; *Pailleron*, II, 88-90 (ces 3 publ. incompl. sous la date 8 déc.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 300-302.

833. S. d. [déc. 1837]. A Marie d'Agoult. *NR*, 15 mai 1881, 291-293 ; *Corr.*, II, 100-103 (ces deux publ. sous la date : mars 1838 ; mais d'après le texte, cette lettre répond à celle du 9 nov. de Marie d'Agoult à G. S.).

834. S. d. [1837 (?)]. A Luc Desages. *RSH*, oct.-déc. 1954, 377-382. — Aut., Lov., E 883, fol. 59-62.

835. S. d. [fin déc. 1837 ou début janv. 1838]. A Gustave Planche. *Viens, op. cit.*, 15-16 (la publie s. d.) ; *RSH*, oct.-déc. 1954, 372-373 (frag.) ;

Regard, op. cit., II, 117 (sous la date : fin déc. ou début 1838, cf. même page, note a). — Aut., Lov., E 915, fol. 90-91 ; copie, Lov., E 918, fol. 461-462.

1838

836. Nohant, 2 janv. A Marie d'Agoult. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 547 (court frag.) et 551, note 72 (court frag.) ; *F. Chopin, Correspondance, recueillie par B.-E. Sydow, S. et D. Chainaye, 1953-1954* [1], II, 232-233. — Copie, Lov., E 920, fol. 260.

837. S. d. [4 janv. 1838, datée au crayon par Buloz]. A Christine Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 91-92 ; *Pailleron, RDM et CF*, 119-120 (incompl.) ; *Pailleron*, II, 143 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 234-236.

838. S. d. [c. p. 5 janv. 1838]. Au major Pictet. *Le Temps*, 8 déc. 1925 (frag.). — Aut., archives Pictet, Genève.

839. S. d. [c. p. La Châtre, 10 janv. 1838, c. p. d'arr. 12 janv. 1838]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 143-144 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 308-311.

840. S. d. [c. p. La Châtre, 19 janv., c. p. d'arr. 20 (mois illisible)]. A l'abbé Rochet. *NR*, 15 déc. 1896, 697. — Aut., BHVP, G 233.

841. S. d. [c. p. La Châtre, 22 janv. 1838, c. p. d'arr. 24 janv. 1838]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 49 et 147 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 316-317.

— Nohant, 25 janv. A Charles Duvernet. Voir nº 847.

842. 28 janv. A Franz Liszt. *NR*, 15 mai 1881, 288-291 ; *Corr.*, II, 96-100 (incompl.) ; *Pailleron*, II, 79 (la redate à tort du début nov. 1837). — Copie du frag. supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 31 vº.

843. S. d. [fin janv. 1838 (?)]. A Gustave Planche. *Viens, G. S. et G. P.*, 16 (publiée s. d.) ; *Regard, Planche*, II, 120 (la date de fin janv.). — Aut., Lov., E 915, fol. 94.

844. S. d. [4 févr., datée par Buloz]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 93-95 (incompl.) ; *Pailleron, op. cit.*, 122-124 (incompl.) ; *Pailleron*, II, 147-148 (frag.) ; *Regard, Planche*, II, 118, note c (court frag.) ; *Lélia, éd. Reboul* (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 319-320.

845. S. d. [c. p. La Châtre, 6 févr. 1838, c. p. d'arr. 8 févr. 1838]. Au même. *Pailleron*, II, 156. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 323-324.

846. 21 [févr. 1838, cette lettre répond à celle de Balzac datée : Frapesles, lundi 19 févr.]. A Honoré de Balzac. *NL*, 26 juillet 1930 (sous la date fausse du 21 janv. 1837) ; *Pailleron*, II, 92. — Aut., Lov., A 311, fol. 49.

847. S. d. [23 févr., d'après le texte « j'attends Balzac » ; or, Balzac a dû arriver à Nohant le samedi 24, cf. *Pailleron*, II, 93]. A Charles Duvernet. *K*, II, 447, note 2 (court frag. sous la date du 25 janv. 1838). — Copie, Lov., E 920, fol. 261.

848. S. d. [c. p. La Châtre, 3 mars 1838, c. p. d'arr. 5 mars 1838]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 157 (incompl.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 335-336.

849. S. d. [c. p. La Châtre, 24 mars 1838, c. p. d'arr. 26 mars 1838]. A Christine Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 124 (frag.) ; *Pailleron*, II, 161-162 (court frag.) ; *Lélia, éd. Reboul* (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 237-238.

1. Ce titre sera désormais abrégé : *F. Chopin, Corr.*

850. 26 mars. A Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. *RHLF*, avril-juin 1936, 234. — Aut., coll. André Morize.
— mars. A Marie d'Agoult. Voir n° 833.
— Dimanche soir [1er avril]. Au Docteur Gaubert. Voir n° 1203.

851. S. d. [c. p. 19 avril 1838]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 162 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 344-345.

852. S. d. [c. p. 19 avril 1838]. A Alfred de Musset. *A. Barine, A. de Musset*, 89-90 (frag.) ; *Sp. de Lov., V. hist.*, 130-132 ; *S.-Musset (Évrard)*, 250-251. — Aut., Lov., E 890, fol. 11 *bis* et 11 *ter*.

853. S. d. [c. p. Paris, 30 avril 1838]. A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 640 ; *S.-Dorval*, 227. — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 47.
— avril 1838. A Eugène Delacroix. Voir n° 856.

854. S. d. [avril ou mai 1838 (?), d'après l'auteur de l'article qui cite cette lettre, elle serait postérieure au voyage de G. S. à Nérac en sept. 1837 ; elle daterait peut-être du séjour suivant de G. S. à Paris en avril ou mai]. Au baron Haussmann. *Débats*, 31 mars 1909.

855. Paris, 9 mai [c. p. 9 mai 1838 ; c. p. d'arr. La Châtre, 10 mai 1838]. A Auguste Charpentier. *Lit. nas.*, nos 33-34, 1939, 696 et 699 (publiée traduite en russe). — Aut., coll. K. V. Pigarev, Moscou.

856. S. d. [Paris, mai 1838, d'après le texte]. A Eugène Delacroix. *Cat. Saffroy*, n° 53, avril 1931, 30 (court frag.) ; *RHLF*, janv.-mars 1931, 172 (même frag.) ; *ICC*, 30 avril 1931, col. 376 et 30 mai 1931, col. 463 ; *Journal du département de l'Indre*, 10 mai 1931 ; *E. Delacroix, Corr. gén.*, II, 8-9 (sous la date : avril 1838) ; *France-Illustration*, 4 oct. 1952 ; *Lettres de Chopin et de G. Sand, éditées par B.-E. Sydow, Denise Colfs-Chainaye et Suzanne Chainaye, Palma de Mallorca* [1], 16-17 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 234.

857. S. d. [printemps 1838 (?)]. A Frédéric Chopin. *Le Temps*, 24 juillet 1930 (sous la date : 1835) ; *L. Binental, F. Chopin, 1934*, pl. XXXIX ; *Chopin-Sand (Palma)*, 17 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 234.

858. 15 mai. A Caroline Cazamajou. *K*, II, 322 (frag.). — Aut., BHVP, G 1175 ; copie, Lov., E 920, fol. 277-278.

859. S. d. [20 mai 1838]. A Charlotte Marliani. *K*, II, 457 (frag.). — Aut., BHVP, G 1195 ; copie, Lov., E 920, fol. 270-271.

860. S. d. [Nohant, 23 mai]. A la même. *K*, III, 42 (frag.) ; *Pailleron*, II, 132 (frag.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 17-19 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 235-236. — Aut., BHVP, G 1196 ; copie, Lov., E 920, fol. 275-276.

861. S. d. [après le 25 mai 1838]. A l'abbé Rochet. *NR*, 1er janv. 1897, 7-8. — Aut., BHVP, G 238.

862. S. d. [fin mai ou début juin 1838]. A Albert Grzymala. *K*, III, 44-53 ; *Guy de Pourtalès, F. Chopin, 1927*, 100-116 ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin, 1935*, 33-54 ; *Pailleron*, II, 133-139 (incompl.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 20-35 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 237-253. — Deux copies, Lov., E 918, fol. 88-104 et 105-114.

863. S. d. [c. p. Paris, 15 (mois illisible, juin ?) 1838]. A. Edmond Combes. *Lit. nas.*, nos 33-34, 1939, 699 (publiée traduite en russe). — Aut., Musée de Littérature, Moscou.

864. S. d. [Nohant, juin 1838]. A Albert Grzymala. *K*, III, 53 ; *Chopin, Sand (Palma)*, 36 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 253. — Aut., Lov., E 913, fol. 518 ; photocopie, Lov., E 918, fol. 115.

865. S. d. [Paris, fin juin 1838]. Au major Pictet. *Corr.*, II, 104-108 (sous la date : oct. 1838) ; *R. Bory, Une retraite romantique en Suisse*, éd. 1923,

1. Ce titre sera désormais abrégé : *Chopin-Sand (Palma)*.

116-119 (sous la date : Paris, 1838 et la donne à tort comme inédite), éd. 1930, 135-138 (sous la date : Paris, fin juin 1838). — Aut., archives Pictet, Genève.

866. S. d. [c. p. 2 juillet 183(8)]. A René Alissan de Chazet. *Lit. nas.*, nos 33-34, 1939, 700 (publiée traduite en russe, sous la date fausse du 2 juillet 1839). — Aut., Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences, Léningrad.

867. S. d. [c. p. 8 août 1838]. A Christine Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 95-96 ; *Pailleron, op. cit.*, 124-125 ; *Pailleron*, II, 166-167 (incompl., la donne à tort comme inédite). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 239-240.

868. Paris, 15 août. Au rédacteur du Siècle [Louis Desnoyers]. *Le Siècle*, 16 août 1838, 4. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

869. S. d. [c. p. Paris, 22 août, c. p. d'arr. 23 août]. A l'abbé Rochet. *NR*, 1er janv. 1897, 10-12. — Aut., BHVP, G 240.

870. S. d. [24 août 1838]. A Alfred Tattet. *M. Clouard, Documents inédits sur A. de Musset*, 58, 83-84 (frag.) ; *S.-Musset (Évrard)*, 183 (frag. inédit). — Copies, Lov., E 891, fol. 81-82 et F 970, fol. 225.

871. S. d. [c. p. (date du jour illisible) août 1838]. A Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. *Cat. Cornuau*, no 196, juin 1933, 16 (frag.) ; *RHLF*, juillet-sept. 1934, 472 (court frag.) ; *Le Progrès médical*, 10-24 août 1955, 291 (frag.). — Aut., coll. du Dr P. Lemay.

872. S. d. [réponse à une l. de Delacroix du 5 sept. 1838]. A Eugène Delacroix. *Nouvelle nouvelle revue française*, 1er sept. 1953, 565-570 ; *Maurois, Lélia, éd. du Club du meilleur livre*, appendice non paginé. — Aut., coll. Alfred Dupont.

873. S. d. [c. p. Paris, 26 sept. 183(8), le dernier chiffre est effacé, mais le texte permet de dater 1838]. A Pierre Leroux. *Cat. Eugène Charavay, vente du 14 avril 1886*, 37-38 (frag.) ; *K*, II, 443-445 (frag., indique à tort, 445, note 1, que cette l. a été publiée dans la *Revue des autographes*) ; *A. Leroy, G. S. et ses amis, 1903*, 389 (frag.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 40 ; *Conferencia*, 15 août 1950, 315 (court frag.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 257 (frag.). — Aut., Lov., E 914, fol. 232-236 (feuillets mutilés) ; copie, Lov., E 914, fol. 237-239 (texte complet).

874. Paris, sept. A Marie d'Agoult. *NR*, 15 mai 1881, 293. — Copie, Lov., E 920, fol. 282.

875. S. d. [sept 1838 (?)] A Eugène Delacroix. *Maurois, Lélia, éd. du Club du meilleur livre*, appendice non paginé (fac-sim. sous la date : 1844) ; *Livres de France*, nov. 1954, 6 (fac-sim. accompagné d'une enveloppe, portant c. p. La Châtre, 1er sept. 1838, qui ne semble pas être celle qui a contenu cette lettre). — Aut., coll. Alfred Dupont.

876. S. d. [avant le départ pour Majorque]. A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 641 ; *S.-Dorval*, 228. — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 46.

877. Paris, lundi soir [1838, avant le départ pour Majorque]. A Caroline Valchère. *A. Rousset, La Société en robe de chambre, 1881*, cahier no 6 (fac-sim.) ; *K*, III, 180 (frag.). — Copie, Lov., E 920, fol. 281.

878. Paris, 3 oct. A Jules Boucoiran. *M. Godeau, Le Voyage à Majorque..., 1959*, 22-23. — Copie, Lov., E 920, fol. 283.
— oct. Au major Pictet. Voir no 865.

879. S. d. [vers le 10 oct. d'après le texte]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 170-171.

880. Paris, 15 oct. A Jules Boucoiran. *K*, III, 56-57 (court frag.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 23-24. — Copie, Lov., E 920, fol. 284.

881. Lyon, 23 oct. Au même. *Corr.*, II, 108-110 ; *M. Godeau, op. cit.*, 27-28.

882. S. d. [c. p. Nîmes, 29 oct. 1838, c. p. d'arr. Paris, 1er nov. 1838]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 97 ; *Pailleron, op. cit.*, 127-128 (ces deux publ. sous la date du 1er nov.) ; *Pailleron*, II, 173-174. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 173-174.

883. S. d. [c. p. Port-Vendres, 1er nov. 1838, c. p. d'arr. 6 nov. 1838]. A Albert Grzymala. *M. Godeau, op. cit.*, 39-40. — Aut., Lov., E 913, fol. 517 ; copie, Lov., E 918, fol. 87.

884. S. d. [1er nov. 1838, date établie par *RDM*, 1er déc. 1957, 503]. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 110-112 (sous la date : Perpignan, nov. 1838) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 40-42 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 258-260 (ces deux publ. sous la date : Port-Vendres, fin oct. ou 1er ou 2 nov. 1838) ; *M. Godeau, op. cit.*, 38-39 (sous la date 1er nov.). — Aut., BHVP, G 1198.

885. Lundi 12 [nov. 1838], le P. S. est daté mercredi. A Christine Buloz. *R hebd.*, 13 mars 1909, 168-171, note 1 ; *R. Doumic, G. Sand*, 205-206 et 209, notes 1 (ces deux publ. sous la date 13 nov.) ; *RDM*, 1er juillet 1918, 98-101 ; *Pailleron, op. cit.*, 129-134 (ces deux publ. sous la date du 19 nov.) ; *Pailleron*, II, 178-181 (sous la date 12 nov. 1839) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 50-54 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 267-270 ; *M. Godeau, op. cit.*, 65-67 et 69. — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 241-245.

886. Palma, 14 nov. A Jules Boucoiran. *K*, III, 62 (frag.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 68-69. — Copie, Lov., E 920, fol. 285.

887. Palma de Mallorca, 14 9bre. [c. p. Marseille, 29 nov. 1838, c. p. d'arr. Paris, 2 déc.]. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 112-113 (texte mutilé) ; *K*, III, 62-63 (rétablit un passage supprimé dans la *Corr.*) ; *E. Ganche, F. Chopin, 1949*, 156 (frag.) ; *Peuples amis*, 1949, nº spécial consacré à Chopin, 33 (fac-sim. de la 1re page) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 46-48 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 263-265 ; *M. Godeau, op. cit.*, 67-68. — Aut., B. N., n. a. fr. 24811, fol. 220-221.
— 19 nov. A Christine Buloz. Voir nº 885.
— Palma, nov. A Albert Grzymala. Voir nº 924.

888. 3 déc. Au même (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, F. Chopin, Lettres, 1933* [1], 272 ; *Chopin-Sand (Palma)*, 85-87 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 272-274 ; *M. Godeau, op. cit.*, 85.

889. 3 déc. A Hippolyte Chatiron. *M. Godeau, op. cit.*, 86-87. — Aut., BHVP, G 283.

890. Palma, 14 déc. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 114-119 (texte mutilé) ; *K*, III, 66-69 (rétablit deux passages supprimés dans la *Corr.*) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 62-67 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 278-282 ; *M. Godeau, op. cit.*, 92-96. — Aut., BHVP, G 1199 ; copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 31-31 vº.

891. S. d. [28 déc. d'après le texte, c. p. Barcelone (date effacée), Perpignan, 7 janv. 1839, c. p. d'arr. Paris, 11 (?) janv. 1839]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 102-103 (long frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 134-136 (long frag.) ; *Pailleron*, II, 189-192 (ces trois publ. sous la date : janv. 1839). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 369-371.

892. Valdemosa [28 déc. 1838, d'après le texte]. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 119-121 (texte mutilé sous la date du 15 janv. 1839) ; *K*,

1. Au début de ce volume, une table chronologique des lettres de Chopin indique leurs publications antérieures. Nous apprenons ainsi que les lettres de Chopin suivies d'un P. S. de G. Sand ont été publiées par F. Hœsick : *Chopiniana, t. I. Correspondance de Chopin, éd. F. Hœsick, 1912, Cracovie.* N'ayant pu examiner cet ouvrage, actuellement introuvable, nous ne donnons que les références à la publication d'Opienski.

III, 78-79 et 218 (rétablit les passages supprimés dans la *Corr.*) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 74-76 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 289-291 ; *M. Godeau, op. cit.*, 136-137 (toutes ces publ. sous la date du 15 janv. 1839). — Copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 32.

1839

— 15 janv. A Charlotte Marliani. Voir n° 892.

893. Valdemosa, 20 janv. A Alexis Duteil. *Corr.*, II, 121-125 (incompl.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 76-80 (incompl.) ; *M. Godeau, Le Voyage à Majorque*, 140-142 (incompl.). — Aut., Lov., E 883, fol. 35-37.

894. 22 janv. A Hippolyte Chatiron. *K*, III, 167 (incompl.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 142-143. — Aut., BHVP, G 284 ; copie, Lov., E 920, fol. 291-292.

895. Valdemosa, 22 janv. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 125-128 (incompl. sous la date du 22 févr.) ; *K*, III, 79-80 et 218 (rétablit les passages supprimés dans la *Corr.*) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 81-85 (incompl.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 293-295 (incompl.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 145-148. — Copies, Lov., E 918, fol. 302 et E 920, fol. 288-290.

896. S. d. Barcelone [15 févr. 1839, d'après le texte]. A Hippolyte Chatiron. *M. Godeau, op. cit.*, 187. — Aut., BHVP, G 286 ; copie, Lov., E 920, fol. 297 (porte la date fausse du 27 févr.).

897. Barcelone, 15 févr. A Charlotte Marliani. *K*, III, 93 et 218 (frag.) ; *E. Ganche, F. Chopin*, 166-167 (frag.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 84-87 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 295-297 ; *M. Godeau, op. cit.*, 183-188 ; *Lélia, éd. Reboul* (long frag.). — Aut., coll. particulière ; copies, Lov., E 918, fol. 303-304 et E 920, fol. 293-296.
— Valdemosa, 22 févr. A la même. Voir n° 895.

898. Marseille, 26 févr. A la même. *K*, III, 94 (frag.) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 146 (frag.) et *F. Chopin*, 167 (frag.) ; *Pailleron*, II, 205 (court frag. inédit sous la date fausse du 5 mars) ; *Maurois, Lélia*, 309 (frag.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 88-91 (incompl.) ; *Cat. de l'exposition G. S., B.N., 1954*, n° 123 (court frag.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 299-302 (incompl.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 196-198 (ces deux publ. sous la date fausse du 5 mars). — Aut., coll. particulière ; copie, Lov., E 920, fol. 298-301.

899. 6 mars. A la même. *Pailleron*, II, 205-206 (incompl.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 302-303 ; *M. Godeau, op. cit.*, 198-199 (ces deux publ. la donnent comme P. S. à la l. précédente, mais l'aut. du 26 févr. que nous avons examiné, ne comporte pas de P. S.).

900. Marseille, 8 mars. A François Rollinat. *Corr.*, II, 129-134 ; *M. Godeau, op. cit.*, 202-205.

901. Marseille, 10 mars. Au docteur Gaubert. *M. Godeau, op. cit.*, 205-206. — Copie, Lov., E 918, fol. 16-17.

902. Marseille, 11 mars. A Jules Boucoiran. *Chopin-Sand (Palma)*, 94-95 (incompl.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 306-307 (incompl.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 207-208. — Copie, Lov., E 920, fol. 302.
— 14 mars. A Charlotte Marliani. Voir n° 904.

903. Marseille, 15 mars. A la même. *K*, III, 96, 99, 219 (frag.) ; *Pailleron*, II, 206-207 (court frag. inédit) ; *E. Ganche, F. Chopin*, 171 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 309 (frag.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 98-103 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 310-315 ; *Lettres inédites de G. S. et de P. Viardot (1839-1849), notes et introduction de Thérèse Marix-Spire, 1959* [1], 109, note 4 (frag. sous la date fausse du 18 mars) ; *M. Godeau, op. cit.*, 212-215. —

1. Ce titre sera désormais abrégé : *S.-Viardot.*

Copies, Lov., E 918, fol. 307-309 (frag.) et E 920, fol. 303-306.

904. Marseille, 17 mars. A LA MÊME. *K*, III, 234 (frag.) ; *RDM*, 1er juillet 1918, 104 (court frag.) ; *Pailleron, RDM et CF*, 138 (court frag., ces deux publ. sous la date fausse du 14 mars) ; *Pailleron*, II, 310-211 (frag.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 103-104 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 318-319 ; *M. Godeau, op. cit.*, 215-217. — Copies, Lov., E 918, fol. 310-311 (frag.) et E 920, fol. 307-308.
— 18 mars. A LA MÊME. Voir nº 903.

905. S. d. [Marseille, 20 mars]. A LA MÊME. *Maurois, op. cit.*, 311 (court frag.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 320-321 (incompl.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 220-221 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1200 ; copie, Lov., E 920, fol. 309-310.
— Marseille, 22 mars. A ALEXIS DUTEIL. Voir nº 907.

906. S. d. [c. p. Marseille, 23 mars, c. p. d'arr. 26 mars 1839]. A FRANÇOIS ROLLINAT. *Corr.*, II, 135-137 ; *J. Bertaut, Une Amitié romantique*, 111-112 (incompl.). — Aut., BHVP, G 3170.

907. S. d. [c. p. Marseille, 28 mars, c. p. d'arr. 1er avril 1839]. A ALEXIS DUTEIL. *M. Godeau, op. cit.*, 223-224 (sous la date fausse du 22 mars). — Aut., Lov., E 883, fol. 38-39 ; copie, Lov., E 920, fol. 311.

908. S. d. [c. p. en partie effacé, Marseille, 29 mars 1839]. A FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron, op. cit.*, 137-138 (frag. sous la date : commencement de juin) ; *Pailleron*, II, 213-215 (sous la date du 29 avril 1839). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 381-383.

909. S. d. [29 mars 1839, d'après le texte où il est question de la l. précédente que G. S. joint à celle-ci]. A CHARLOTTE MARLIANI. *R Paris*, 15 déc. 1894, 828 (frag. attribué à tort à la l. du 15 mars) ; *Pailleron*, II, 217 (même frag. et même fausse date).

910. 6 avril (?). A LA MÊME. *R Paris*, 15 déc. 1894, 828 (court frag.) ; *Pailleron*, II, 217 (même court frag.).

911. Marseille, 12 avril. A ALBERT GRZYMALA (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, F. Chopin, Lettres*, 290 (sous la date du 25 avril) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 111 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 325-326 ; *M. Godeau, op. cit.*, 231.

912. Marseille, 16 avril. AU MÊME (P. S. à une l. de Chopin). *Chopin-Sand (Palma)*, 113 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 327 ; *M. Godeau, op. cit.*, 232. — Aut., Bibl. Czartoryski, Cracovie.

913. Marseille [19 (?) avril 1839, d'après le texte]. A PIERRE BOCAGE. *Chopin-Sand (Palma)*, 115-117 ; *Maurois, op. cit.*, 311 (frag.). ; *F. Chopin, Corr.*, II, 330-332 ; *M. Godeau, op. cit.*, 240-241. — Aut., Lov., E 879, fol. 5-6.

914. S. d. [c. p. Marseille, 21 avril 1839]. A FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron*, II, 212-213 (long frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 377-379.

915. S. d. [c. p. Marseille, 21 avril, c. p. d'arr. 24 avril 1839]. A CHARLOTTE MARLIANI. *M. Godeau, op. cit.*, 233. — Aut., coll. Depruneaux ; copie, Lov., E 920, fol. 312.

916. Marseille, 22 avril (?). A LA MÊME. *Corr.*, II, 137-138 (texte mutilé) ; *K*, III, 95 (rétablit les passages supprimés dans la *Corr.*) ; *M. Godeau, op. cit.*, 236-237. — Copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 32-32 vº.
— Marseille, 25 avril. A ALBERT GRZYMALA. Voir nº 911.

917. S. d. [c. p. Marseille, 27 avril 1839]. A HIPPOLYTE CHATIRON. *Chopin-Sand (Palma)*, 118-119 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 333-334 (incompl.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 241-242. — Aut., BHVP, G 289 ; copie, Lov., E 920, fol. 313-314.

918. Marseille, 27 avril. A Jules Boucoiran. *M. Godeau, op. cit.*, 243-244. — Copie, Lov., E 920, fol. 315.

919. S. d. [c. p. Marseille, 28 avril, c. p. d'arr. 1er mai 1839]. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 139-141 (texte mutilé) ; *La République française*, 25 oct. 1885 (frag.) ; *Revue britannique*, juillet 1887, 42 (frag., ces deux publ. donnent à tort Cottrau comme destinataire) ; *K*, III, 97-98 (rétablit un passage omis dans la *Corr.*) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 106 et 147 (frag.) et *F. Chopin*, 172 (frag.) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 119-121 (frag.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 334-336 (long frag.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 244-246. — Aut., BHVP, G 1201 ; copies, Lov., E 918, fol. 312-313 (frag.) et E 920, fol. 316-318.
— 28 avril. A Cottrau. Voir n° précédent.
— 29 avril. A François Buloz. Voir n° 908.

920. S. d. [c. p. Marseille, 4 mai, c. p. d'arr. 7 mai 1839]. A Charlotte Marliani. *Chopin-Sand (Palma)*, 122 (frag.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 337 (même frag.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 248. — Aut., BHVP, G 1202 ; copie, Lov., E 920, fol. 319.
— 15 mai. A Lamartine. Voir n° 925.

921. [Marseille], 20 mai. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 141-143 (texte mutilé) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 122-124 (incompl.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 337-339 (incompl.) ; *M. Godeau, op. cit.*, 250-251. — Aut., BHVP, G 1203 ; copie, Lov., E 920, fol. 321-322.

922. Marseille, 20 mai. A Jules Boucoiran. *M. Godeau, op. cit.*, 251-252. — Copie, Lov., E 920, fol. 320.

923. Marseille, 20 mai [c. p. Marseille, 21 mai 1839]. A Hippolyte Chatiron. *M. Godeau, op. cit.*, 252-253. — Aut., BHVP, G 291 ; copie, Lov., E 920, fol. 323.

924. Marseille, 21 mai. A Albert Grzymala (P. S. à une l. de Chopin). *R mus.*, juillet-août 1934, 82 ; *L. Binental, cat. de l'exposition : F. Chopin, G. S. et leurs amis, 1937*, n° 107 (indiquée sous la date fausse : nov. 1838) ; *Chopin-Sand (Palma)*, 125 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 339-340 ; *M. Godeau, op. cit.*, 252. — Aut., coll. Alfred Cortot.

925. [postérieure au 8 mai, d'après le texte]. A Lamartine. *Valentine de Lamartine, Lettres à Lamartine, 1892*, 169 (sous la date : La Châtre, 15 mai, à cette date G. S. était à Gênes ce qui fait douter de l'exactitude de l'indication ci-dessus). — Copie, Lov., E 918, fol. 204-205.
— [Commencement de juin 1839]. A François Buloz. Voir n° 908.

926. [Nohant], 2 juin. A Albert Gzrymala (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, op. cit.*, 292 ; *Chopin-Sand (Palma)*, 126 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 341.

927. Nohant, 3 juin. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 143-146 (texte mutilé). — Copie, Lov., E 920, fol. 324-325.

928. 5 juin [c. p. La Châtre, 5 juin 1839, c. p. d'arr. Paris, 7 juin]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 105 (frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 139-140 (frag.) ; *Pailleron*, II, 223-224. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 384-386.

929. Nohant, 10 juin. A Camille Pleyel. *Bulletin de l'Académie du Centre*, avril 1935, 49-50. — Aut., coll. A. Blanchet.

930. S. d. [13 juin (?), D. Richard a écrit sur l'aut. : reçue le 14 juin 1839]. A David Richard. *Ann. Est*, juillet 1887, 301-303 ; *R hebd.*, 30 juillet 1927, 518-521 ; *J. Sellards, Dans le sillage du romantisme*, 74, note 2 (frag.).

931. [Nohant], 15 juin. A Charlotte Marliani. *K*, III, 101-102 (frag.) ; *Bulletin de l'Académie du Centre*, avril 1935, 48 (frag.) ; *F. Chopin*,

Corr., II, 343-344 (frag. inédit). — Copies, Lov., E 918, fol. 314 (frag.) et E 920, fol. 326-327.

932. S. d. [c. p. La Châtre, 24 juin 1839]. A François Buloz. *Lélia, éd. Reboul* (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 388-389.

933. 25 juin. Au même. *RDM*, 1er juillet 1918, 108-109 ; *Pailleron, op. cit.*, 144-145.

934. S. d. [Buloz a écrit sur l'aut. : reçue le 27 juin 1839]. Au même. *Lélia, éd. Reboul* (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 390-391.

935. [Nohant], 27 juin. A David Richard. *Ann. Est*, juillet 1887, 303-304 ; *R hebd.*, 30 juillet 1927, 521-523.

936. S. d. Au même. *Ann. Est*, juillet 1887, 270 (le texte de présentation laisse supposer qu'elle date de 1836) ; *R hebd.*, 30 juillet 1927, 523 (la publie s. d. après la lettre précédente). Le texte de cette lettre se rapporte certainement à la période où D. Richard était secrétaire du Préfet de la Gironde, M. de Preissac, qui occupa ce poste du 13 juillet 1836 au 20 oct. 1838. Des renseignements, aimablement communiqués par les Archives de la Gironde, nous apprennent que D. Richard a émargé au budget de la Préfecture de ce département du 1er août 1836 au 1er févr. 1837, ce qui permet de dater la lettre : été ou automne 1836. Cette mise au point n'ayant été faite qu'après la publication du *Répertoire* pour l'année 1836, nous n'avons pu indiquer cette lettre à sa place chronologique, c'est-à-dire après le nº 687.

937. S. d. [juin 1839, postérieure à celle du 15 adressée à C. Marliani]. A Albert Grzymala (P. S. à une l. de Chopin). *F. Chopin, Corr.*, II, 343.

938. S. d. [c. p. La Châtre, 1er juillet, c. p. d'arr. 3 juillet 1839]. A Christine Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 111-112 (incompl.) ; *Pailleron, op. cit.*, 148-149 (incompl.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 246-249.

939. S. d. [vers le 1er juillet 1839]. A Honoré de Balzac. *NL*, 2 août 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 46-48.
— 2 juillet. A René Alissan de Chazet. Voir nº 866.

940. 4 juillet. A Charlotte Marliani. *K*, III, 234 (frag.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

941. S. d. [c. p. La Châtre, 6 juillet, c. p. d'arr. 7 juillet 1839]. A l'abbé Rochet. *NR*, 1er déc. 1896, 461-462 (sous la date fausse du 6 août 1836). — Aut., BHVP, G 213.

942. [Nohant, 8 juillet 1839]. A Albert Grzymala (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, op. cit.*, 294-295 ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 148 (frag. sous la date du 9 juillet) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 346.

943. Nohant, 12 juillet [c. p. La Châtre, 14 juillet 1839]. A Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. *Le Progrès médical*, 10-24 août 1955, 291 (frag.). — Aut., coll. du Dr P. Lemay.

944. S. d. [c. p. La Châtre, 24 juillet 1839, c. p. d'arr. Sèvres, 26 juillet 1839]. A Honoré de Balzac. *NL*, 9 août 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 50-51 vº.

945. S. d. [cette l. répond à celle de l'abbé datée du 4 août]. A l'abbé Rochet. *NR*, 1er janv. 1897, 15. — Aut., BHVP, G 243.

946. S. d. [c. p. La Châtre, 5 août [1839], d'après le texte]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 113 (frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 151 (frag.) ; *Lélia, éd. Reboul* (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 400-401.

947. S. d. [Nohant, 15 août (?)]. A Charlotte Marliani. *K*, III, 103-104 et 235 (frag.) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 149 (court frag.) et *F. Chopin*, 176 (court frag.) ; *Bulletin de l'Académie du Centre*, avril 1935, 48 (court frag.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 344 (frag, ces deux

publications sous la date du 4 juillet donnent des passages de la lettre du 15 août). — Aut., BHVP, G 1204 ; copie, Lov., E 920, fol. 328-329.

948. [Nohant], 20 août. A LA MÊME. *K*, III, 107 (frag.) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 242 (frag.) ; *Bulletin de l'Académie du Centre*, avril 1935, 48 (frag.). — Aut., BHVP, G 1205 ; copies, Lov., E 918, fol. 318 (frag.) et E 920, fol. 332.

949. S. d. [c. p. La Châtre, 24 [août], c. p. d'arr. 2 [2e chiffre et mois illisibles] 1839]. A LA MÊME. *K*, III, 104 (frag.) et 235 (même court frag.) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 149 (frag.) et *F. Chopin*, 176 (frag.) ; *F. Chopin, Corr.*, II, 351 (frag.). — Aut., BHVP, G 1206 ; copies, Lov., E 918, fol. 319 (frag.) et E 920, fol. 333-334.

950. S. d. [c. p. La Châtre, 19 sept. 1839]. A PIERRE BOCAGE. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 522, note 2 (court frag.). — Aut., Lov., E 879, fol. 1-2.

951. [Nohant, 20 sept. 1839]. A ALBERT GZRYMALA (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, op. cit.*, 299 ; *Pailleron*, II, 232-233 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 352-353.

952. S. d. [sept. 1839 (?) d'après le texte]. A GUSTAVE PAPET. *Pailleron*, II, 14 (sous la date : fin 1835, à cette date F. Buloz semble être venu seul à Nohant, alors qu'en sept. 1839, Mme Buloz accompagnait son mari) ; *RSH*, oct.-déc. 1954, 373, note 3 (avec l'indication : « écrite avant la signature du contrat de 1838 », ce qui paraît peu probable). — Copie, Lov., E 920, fol. 95.

953. S. d. [Nohant, 28 sept.]. A CHARLOTTE MARLIANI. *R. Paris*, 15 déc. 1894, 830-833 (frag.) ; *R Paris*, oct. 1951, 6 (court frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 325 (même court frag.). — Aut., BHVP, G 1215.

954. [Nohant] dimanche [29 sept. 1839, c. p. La Châtre, 1er oct. 1839]. A ALBERT GRZYMALA (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, op. cit.*, 303 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 357.

955. S. d. [début oct. (?) 1839, datée d'après plusieurs l. traitant du même sujet]. A MARIE D'AGOULT. *RSH*, avril-sept. 1951, 224, note 3, 230, note 34 (courts frag.) ; *R Paris*, oct. 1951, 7-8 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 327-329 (incompl.) ; *Éducation nationale*, 3 avril 1952 (frag.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 568, note 141 (frag.). — Brouillon aut., Lov., E 872, fol. 56-61.

956. S. d. [c. p. La Châtre, 4 [oct. 1839, peu lisible], c. p. d'arr. 1839]. A FRANÇOIS BULOZ. *RDM*, 1er juillet 1918, 114-115 (incompl.) ; *Pailleron, op. cit.*, 153-154 (incompl.) ; *Pailleron*, II, 239-241. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 403-405.

957. S. d. [c. p. La Châtre, 4 oct., c. p. d'arr. 6 (mois illisible) 1839]. A CHARLOTTE MARLIANI. *F. Chopin, Corr.*, II, 367-368. — Aut., BHVP, G 1217 ; copie, Lov., E 920, fol. 350.

958. S. d. [c. p. La Châtre, 8 oct., c. p. d'arr. 10 oct. 1839]. A LA MÊME. *K*, III, 109 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1218 ; copie, Lov., E 920, fol. 355.

959. [Nohant, 8 oct. 1839]. A ALBERT GRZYMALA. *H. Opienski, op. cit.*, 310 ; *F. Chopin, Corr.*, II, 372.

960. S. d. [Paris, oct. 1839]. A FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron*, II, 242. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 409-410.

961. S. d. [Paris, 15 oct. 1839]. A GUSTAVE PLANCHE. *Viens, G. S. et G. P.*, 17 (publ. s. d.) ; *Regard, Planche*, II, 126-127 (publ. sous la date du 15 oct.). — Aut., Lov., E 915, fol. 92-93.

962. Paris, oct. A FRÉDÉRIC GIRERD. *Corr.*, II, 147-149.

963. S. d. [31 oct. 1839, datée par Buloz]. A. FRANÇOIS BULOZ. *Pailleron*, II, 242-243. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 407-408.

964. S. d. [c. p. Paris, 1er nov. 1839, c. p. d'arr. 3 nov. 1839]. A Caroline Cazamajou. *K*, III, 110 (frag.). — Aut., BHVP, G 1220 ; copie, Lov., E 920, fol. 358.

965. [1er nov. 1839]. A Gustave Papet. *Corr.*, II, 149-150 (incompl. sous la date : janv. 1840 ; à ce sujet, cf. *K*, III, 108-109).

966. 7 nov. (la date semble avoir été ajoutée postérieurement par G. S.). A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 641-642 ; *S.-Dorval*, 228-230. — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 22-23.
— 12 nov. A Christine Buloz. Voir nº 885.

967. [26 nov. 1839, d'après le texte de la l. de Mme d'Agoult à Liszt datée du 27 nov.]. A Marie d'Agoult. *RSH*, avril-sept. 1951, 239, note 67.

968. S. d. [nov. (?) 1839]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 245 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 413-414.

969. 4 déc. [1839, date écrite par Buloz]. Au même. *Pailleron*, II, 245 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 416-417.

970. Paris, 4 déc. A Hippolyte Chatiron. *Cat. de l'inauguration de la Bibl. G. S. à la BHVP*, 15 juin 1954, nº 70 (frag.). — Aut., BHVP, G 291.

971. S. d. [c. p. 15 déc. 1839]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 245 (court frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 421-422.

972. S. d. [17 (?) déc. 1839, datée par Buloz]. Au même. *Pailleron*, II, 247. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 424-425.

973. S. d. [fin déc. 1839, datée par Buloz]. Au même. *Pailleron*, II, 246. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 426-427.

974. S. d. [fin déc. 1839 (?)]. Au même. *Pailleron*, II, 247-248. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 428-429.

975. S. d. [fin déc. 1839 ou début janv. 1840 (?)]. Au même. *Pailleron*, II, 248-249 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 435-436.

976. S. d. [hiver 1839-1840, peut-être fin déc. 1839 (?)]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 91.

977. S. d. [hiver 1839-1840]. A la même. *RR*, avril 1944, 127 (le P. S. seulement) ; *S.-Viardot*, 92-93.

978. S. d. [hiver 1839-1840]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 91,note 3.
— S. d. [fin déc. 1839 ou début 1840]. A Hippolyte Chatiron. Voir nº 983.

1840

979. S. d. [datée par Buloz : 2 janv. 1840]. A François Buloz. *Pailleron*, I, 310. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 432-433.

980. S. d. [début janv. 1840, d'après la précédente]. A Lamennais. *Léon Séché, Hortense Allart de Méritens, 1908*, 157-158 ; *cat. de l'exposition Lamennais, B.N., 1954*, nº 207 (court frag.).

981. S. d. [début 1840, d'après le texte]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 116 (frag.) ; *Pailleron, RDM et CF*, 156 (frag.). — Aut., Lov., E 858, fol. 10-11.

982. S. d. [c. p. 10 janv. 1840]. Au même. *RDM*, 1er juillet 1918, 115 (frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 155 (frag., ces deux publ. sous la date du 15 janv.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 437-438.

983. S. d. [Paris, 15 janv. (?)]. A Hippolyte Chatiron. *K*, III, 161-162 (frag. sous la date du 15 janv.) ; *Cat. de l'inauguration de la Bibl. G. S. à la BHVP*, 15 juin 1954, nº 71 (frag. sous la date : fin 1839 ou début 1840) ; *Regard, Planche*, II, 128, note c (court frag.). — Aut., BHVP, G 292 ; copies, Lov., E 920, fol. 360 et E 925 *bis*, fol. 1.
— 15 janv. A François Buloz. Voir nº 982.

984. S. d. [janv. 1840, d'après le texte : « je suis ici depuis 3 mois [...] je demeure, rue Pigalle, 16]. A Gustave Planche. *Viens, G. S. et G. P.*, 18 (sous la date : janv. 1840) ; *Regard, Planche*, II, 128 (publ. s. d. après une l. de Planche de janv. 1840). — Aut., Lov., E 915, fol. 96-97.

985. S. d. [fin janv. 1840]. A François Buloz. *Pailleron, op. cit.*, 155-156 (frag.) ; *Pailleron*, II, 249-250 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 439-442.

— janv. 1840. A Gustave Papet. Voir n° 965.

986. S. d. [2 févr.]. A Hippolyte Chatiron. *K*, III, 169 (court frag.) ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 149 (court frag.) ; *Pailleron*, II, 250-251 (long frag.) ; *Conférencia*, 15 août 1950, 317 (court frag.). — Aut., BHVP, G 294 ; copies, Lov., E 920, fol. 361 et E 925 *bis*, fol. 2.

987. S. d. [Paris, 27 févr.]. Au même. *Corr.*, II, 150-152 (incompl., erreur d'impression, la date de 1843 au lieu de 1840). — Aut., BHVP, G 330.

988. S. d. [entre le 9 et le 12 mars 1840]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 15 nov. 1896, 293-294 (publ. s. d.) ; *S.-Sainte-Beuve*, 177-178 (datée : vers 1839, 177, note 1) ; *J. Bonnerot, Corr. de S.-B.*, III, 240 (la date entre le 9 et le 12 mars 1840). — Aut., Lov., E 899, fol. 79-81.

989. Paris, 12 mars. A Juste Olivier. *BUG*, XXXIII, 1er févr. 1904, 317-318 ; *J. Bonnerot, Corr. de S.-B.*, III, 254, note 12. — Copie, Lov., E 918, fol. 398-400.

990. 25 mars. A Gustave Papet. *K*, III, 162-163 (incompl.). — Copies, Lov., E 920, fol. 362 et E 925 *bis*, fol. 2-3 (frag.).

991. Lundi matin [1840, avant la représentation de Cosima, le 29 avril]. A Marie Dorval. *RDM*, 15 oct. 1952, 642 ; *S.-Dorval*, 231. — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 24.

992. S. d. [1840, avant la représentation de Cosima, le 29 avril]. A la même. *RDM*, 15 oct. 1952, 643 ; *S.-Dorval*, 231. — Aut., Lov., E 881 *bis*, fol. 25-26.

993. S. d. [Paris, 1840, datée postérieurement par G. S.]. A la même. *RDM*, 15 oct. 1952, 643 ; *S.-Dorval*, 232. — Aut., Bibl. municipale, Rouen, coll. Blosseville, n° 1733.

994. S. d. [avant la représentation de Cosima le 29 avril 1840]. A Honoré de Balzac. *NL*, 16 août 1930 (sous la date : avril 1840). — Aut., Lov., A 311, fol. 52-53.

995. S. d. [avant le 29 avril 1840]. A Jules Janin. *M. Clément-Janin, Dédicaces et lettres aut., 1884*, 73-75 ; *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*, II, 1885, 121-123.

996. S. d. [avril 1840]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 255 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 445-446.

997. S. d. [avril 1840]. Au même. *Pailleron*, II, 255-256 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 447.

998. S. d. [avant le 29 avril 1840]. A Marie d'Agoult. *NR*, 15 mai 1881, 294.

999. S. d. [avant le 29 avril 1840]. A Rachel. *NR rétr.*, 10 juin 1903, 432.

1000. S. d. [avant le 29 avril 1840]. A François Buloz. « Empêchez qu'on ne joue Cosima demain soir... ». *Pailleron*, II, 254. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 451.

— 30 avril. A Alfred de Musset. Voir n° 1016.

1001. S. d. [30 avril 1840, d'après le texte]. A Léonce de Lavergne. *RDM*, 15 avril 1904, 845-846 ; *E. Cartier, Léonce de Lavergne, 1904*, 89-92 (ces deux publ. s. d. ; mais elles indiquent à tort la date du

2 mai 1840, pour la 1re de Cosima, ce qui, par suite, date faussement la l. qui est écrite le lendemain de cette représentation).

1002. S. d. [début mai 1840]. A Sainte-Beuve. *S.-Sainte-Beuve*, 175-177 ; *J. Bonnerot, Corr. de S.-B.*, III, 285-286, note 1. — Aut., Lov., E 899, fol. 84-85.

1003. Paris, 1er mai. A Luigi Calamatta. *Corr.*, II, 152-153 ; *K*, III, 165-166.

1004. S. d. [Paris, 4 mai (?)]. A Hippolyte Chatiron. *K*, III, 166 (frag.) ; *Regard, Planche*, II, 128, note c (court frag.). — Aut., BHVP, G 295 ; copies, Lov., E 920, fol. 364 et E 925 *bis*, fol. 3 (frag.).

1005. S. d. [c. p. Paris, 24 mai 1840]. A Marie Dorval. *Éd. M[oura], Souvenirs romantiques recueillis aux Éclusettes, 1930*, 106 ; *S.-Dorval*, 371 (la donne à tort comme inédite). — Aut., coll. de M. Charles Saurel.

1006. Paris, 29 mai. A Agricol Perdiguier. *A. Perdiguier, Le Livre du Compagnonnage, 1841, 2e éd.*, II, 63-64 (incompl.) ; *A. Rey, Perdiguier, 1904*, 8 (frag.) ; *Le Compagnonnage*, 1er août 1939 (incompl.) et sept. 1943 (frag.) ; *R. Lecotté, Archives historiques du Compagnonnage, 1956*, 31, n° 87 (frag.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

— mai 1840. A Alfred de Musset. Voir n° 1023.

— printemps 1840. A Franz Liszt. Voir n° 1065.

1007. S. d. [c. p. 1er juillet 1840]. A Agricol Perdiguier. *A. Perdiguier, op. cit.*, 2e éd., II, 65 ; *J. Briquet, A. Perdiguier, 1955*, 192 (frag.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1008. S. d. [1er juillet]. A Hippolyte Chatiron. *K*, 168-169 (frag.) ; *S.-Viardot*, 233 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 325 ; copie, Lov., E 920, fol. 366-368.

— 20 juillet. A Agricol Perdiguier. Voir n° 1013.

1009. S. d. [Cambrai, 13 août, d'après le texte]. A Frédéric Chopin. *Corr.*, II, 154 (texte mutilé) ; *K*, III, 171-172 (donne les passages supprimés dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1222 ; copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 32 v°.

1010. S. d. [Cambrai] samedi soir [15 août]. A Maurice. *Corr.*, II, 155-156 (texte mutilé) ; *K*, III, 172 (donne les passages supprimés dans la *Corr.*). — Aut., BHVP, G 1223 ; copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 32 v°.

1011. S. d. [16 août 1840 (?), le texte fait mention du succès remporté par P. Viardot, or, à Cambrai, elle a donné un concert le 16 août]. A Solange. *RDM*, 15 févr. 1905, 820 ; *Rocheblave, G.S et sa fille*, 58-59 (ces deux publ. sous la date : 1841). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41190, fol. 13-14.

1012. S. d. [19 août 1840, d'après le texte : « je vous envoie une lettre qu'à mon retour de Cambray... je viens de recevoir de votre mari »]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, sept. 1943, 2 (sous la date du 19 sept.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1013. S. d. [20 août 1840, d'après le texte qui complète celui de la l. précédente et qui répond à la l. de Perdiguier du 16 août]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, 1er août 1939 (frag. sous la date du 20 juillet), et 1er sept. 1939 (autre frag. sous la date du 20 sept.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1014. S. d. [c. p. Châteauroux, 25 août, c. p. d'arr. 26 août 1840]. A l'abbé Rochet. *La Gironde*, 25 nov. 1883, Suppl. du dimanche (frag.) ; *NR*, 1er janv. 1897, 18-20. — Aut., BHVP, G 246.

1015. S. d. [c. p. Paris, 28 août 1840, c. p. d'arr. 29 (août)]. A Hippolyte Chatiron. *S.-Viardot*, 114, note 8 (court frag.). — Aut., BHVP, G 297 ; copie, Lov., E 920, fol. 374-375.

1016. 30 août [c. p. 31 août 1840]. A Alfred de Musset. *Cosmopolis*, 1er mai 1896, 445 ; *Le Gaulois*, 30 mai 1896 ; *Sp. de Lov.*, *V. hist.*, 132-133 (ces trois publ. sous la date fausse du 30 avril) ; *S.-Musset (Évrard)*, 251. — Aut., Lov., E 895, fol. C-D.

1017. S. d. [Paris, 4 sept.]. A Maurice. *Corr.*, II, 156-158 (phrase supprimée). — Aut., BHVP, G 1226 ; copie de la phrase supprimée, Lov., E 925 *bis*, fol. 33.

1018. S. d. [c. p. Nantes, 9 sept. 1840]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, 1er août 1939 1-2 (frag. sous la date du 7 sept.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1019. S. d. [Paris, 15 sept.]. A Maurice. *Corr.*, II, 161 (frag. soudé arbitrairement à la l. du 20) ; *K*, III, 173 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1228 ; copie, Lov., E 920, fol. 377-378.

1020. S. d. [15 ou 16 sept. 1840]. Mme Lafarge dont elle parle, fut condamnée le 14 sept., une l. de Delacroix du 17 sept. répond à celle-ci (cf. Delacroix, *Corr. gén.*, II, 61-63). A Eugène Delacroix. *Maurois*, *Lélia*, *éd. du Club du meilleur livre*, appendice non paginé. — Aut., coll. Alfred Dupont.
— 19 sept. A Lise Perdiguier. Voir nº 1012.
— 20 sept. A Agricol Perdiguier. Voir nº 1013.

1021. S. d. [Paris, 20 sept.]. A Maurice. *Corr.*, II, 159-162 (texte mutilé) ; *K*, III, 173-174 (frag. supprimé dans la *Corr.*) ; *Pailleron*, II, 279-280 (autre frag. supprimé dans la *Corr.*) ; *Roya*, *Le Plus grand amour de G. S.*, 50 (frag. sous la date du 29 sept.) ; *Toesca*, *Une autre G. S.*, 78-79 (frag. sous la date du 27 sept.). — Aut., BHVP, G 1227 ; copies, Lov., E 920, fol. 379-380 et E 925 *bis*, fol. 7-8.

1022. S. d. [25 sept.]. Au même. *K*, III, 174 (frag.) ; *Pailleron*, II, 280 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1229 ; copie, Lov., E 920, fol. 381-382.
— 27 et 29 sept. Au même. Voir nº 1021.

1023. Vendredi [sept. 1840]. A Alfred de Musset. *Cosmopolis*, 1er mai 1896, 445 ; *Le Gaulois*, 30 mai 1896 ; *Sp. de Lov.*, *op. cit.*, 133 (ces trois publ. sous la date de mai 1840] ; *S.-Musset (Évrard)*, 252. — Aut., Lov., E 895, fol. E-F.

1024. S. d. [vers sept. 1840 (?)]. A [un destinataire non identifié]. « J'ai changé d'avis depuis hier, mon ami... je mettrai Solange en pension... ». *GA*, 30 juin 1876, 358-359 (frag. propose Chopin comme destinataire) ; *R rev.*, 15 oct. 1899, 153 (frag.) ; *d'Heylli*, *La Fille de G. S.*, *1900*, 20-21 (frag.) ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 48-49 (frag.).

1025. S. d. [vers sept. 1840 (?)]. Au même. « Soyez bien persuadé cependant qu'en confiant son éducation... ». *GA*, 30 juin 1876, 359 (frag. soudé à celui de la l. précédente) ; *R rev.*, 15 oct. 1899, 153 (frag.) ; *d'Heylli*, *op. cit.*, 21-22 (indique que ce frag. et le précédent appartiennent à deux lettres différentes) ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 49-51 (joint ce frag. au précédent) ; *K*, IV, 422 (frag., le dit à tort adressé à M. Bascans) ; *Le Gargaillou*, mai 1930 (frag.).

1026. Paris, 8 oct. A Maurice. *K*, III, 174 (frag.) ; *Pailleron*, II, 282-283 (autre frag.). — Aut., BHVP, G 1230 ; copie, Lov., E 920, fol. 383.

1027. Paris, 12 oct. Au même. *K*, III, 174 (frag.) ; *Pailleron*, II, 283 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 233, note 5 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1231 ; copie, Lov., E 920, fol. 384.

1028. S. d. [c. p. 27 oct. 1840]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage* 1er sept. 1939, 1 ; *J. Briquet, op. cit.*, 372 (frag.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1029. Paris [automne 1840]. Au docteur Guépin. *L'Ouest*, journal *de Nantes*, sept. (?) 1840[1] ; *Fig.*, 22 févr. 1893 ; *Sp. de Lov., Les Lundis d'un chercheur, 1894*, 164-168 ; *J. Briquet, op. cit.*, 374-375 (long frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 536-538.

1030. S. d. [début déc. 1840]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 95-96.

1031. S. d. [c. p. 16 déc. 1840]. A Sainte-Beuve. *RR*, févr. 1945, 32-33. — Aut., Bibl. publique et universitaire de Genève.

1032. S. d. [c. p. 24 déc.]. A Fortoul. *R France*, 1er oct. 1930, 528-529.

1033. 29 déc. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 94, note 2 (frag.).

1034. S. d. [déc. 1840]. A Sosthène de La Rochefoucauld. *La Rochefoucauld, Mémoires*, éd. 1864, XIV, 596-597.

1035. S. d. [fin 1840 d'après le texte]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, oct.-nov. 1939, 3 (publ. s. d.). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1036. S. d. [Paris, fin 1840 ou début 1841]. A Hortense Allart. *S.-Musset (Évrard)*, 325-326 (court frag.). — Aut., Lov., E 912, fol. 32-33 ; copie, Lov., E 917, fol. 13.

— 1840. A Hippolyte Chatiron. Voir nos 1041 et 1047.

— 1840. A Jules Janin. Voir no 1155.

1841

1037. S. d. [hiver 1841 (?)]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 97-98.

1038. [c. p. 6 janv. 1841]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, déc. 1939, 1-2 (sous la date fausse de 1842 ; le journal dont il est question est *L'Entr'acte* du 1er janv. 1841, que Perdiguier lui a signalé dans sa lettre du 5 janv. 1841, cf. *K*, III, 254). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1039. Mardi matin [c. p. Paris, 19 janv. 1841]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 15 nov. 1896, 294 ; *S.-Sainte-Beuve*, 178-179 ; *J. Bonnerot, Corr. de S.-B.*, IV, 32, note 6 (incompl.). — Aut., Lov., E 899, fol. 86-87. — Paris, janv. Au rédacteur du journal « L'Entr'acte ». Voir no 1046.

1040. S. d. [20 janvier 1841, d'après une l. à Félix Bonnaire, datée par le c. p.]. A Mallac. *Le Monde*, 21 déc. 1954. — Aut., Archives nationales, AB, XIX.

1041. 1er févr. A Hippolyte Chatiron. *Corr.*, II, 163-166 (publ. s. d. à la suite des lettres de 1840, texte mélangé à celui de la l. du 13 mars 1841). — Aut., BHVP, G 331 ; copie, Lov., E 920, fol. 392.

1042. S. d. [c. p. 5 févr. 1841]. A M. de Kératry. *Fig. sup.*, 22 sept. 1888 ; *E. de Kératry, Petits mémoires, 1898*, 2e éd., 132.

1043. S. d. [avant le 7 févr. 1841 (?)]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 98. — 6 févr. A Solange. Voir no 1011.

1044. S. d. [10 févr. 1841, d'après le texte]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 98-99.

1045. 21 févr. A Mme Amable Tastu. *Morel-Fatio, G. S. et Majorque, 1919*, 14-15 (incompl.).

— Paris, févr. A Lamennais. Voir no 1063.

1. Il ne nous a pas été possible de retrouver ce journal. Nous donnons la référence d'après Spoelberch de Lovenjoul, *G. Sand, Études bibliographiques sur ses œuvres*, no 56 *bis*.

— 7 mars. A François Buloz. Voir nº 1087.

1046. Paris, 12 mars. Au directeur de « L'Indicateur d'Avignon ». *L'Indicateur d'Avignon*, 25 mars 1841 ; *Corr.*, II, 346-348 (sous la date : janv. 1846, au Rédacteur du Journal ***) ; *Le Compagnonnage*, 1er janv. 1937, 1-2 ; *J. Briquet, Agricol Perdiguier*, 371 (frag. sous la date de janv. 1841 ; donne à tort comme destinataire le Rédacteur de *L'Entr'acte*, ce qui est impossible puisqu'il est question dans le texte du feuilleton du 24 déc. 1840, qui est celui de *L'Indicateur d'Avignon*, l'article de *L'Entr'acte* date du 1er janv. 1841), 371, note 8 (explique la date tardive de cette mise au point de G. S.). — Copie, Musée Calvet, Avignon, coll. Requien.

1047. S. d. [13 (?) mars]. A Hippolyte Chatiron. *Corr.*, II, 162-165 (publ. s. d. à la suite des lettres de 1840, texte mélangé à celui de la l. du 1er février 1841) ; *K*, II, 323 et III, 168 (frag.). — Aut., BHVP, G. 300.

1048. S. d. [début de mars 1841]. A Jules Néraud. *BUG*, XXXIII, mars 1904, 524-525 (incompl.). — Copie, Lov., E 918, fol. 392.

1049. S. d. [vers le 20 mars (?) 1841]. Au même. *BUG*, XXXIII, mars 1904, 525-526 (incompl.). — Copie, Lov., E 918, fol. 392 et 396.

1050. S. d. [c. p. Paris, 23 mars, c. p. d'arr. La Châtre, 24 mars 1841]. Au même. *BUG*, XXXIII, mars 1904, 526-527 (incompl.). — Aut., Lov., E 914, fol. 485-486.

1051. S. d. [mars ou avril 1841]. A Franz Lizst. *Album de l'exposition théâtrale de Vienne, 1892* (fac-sim.) ; *La Mara, Briefe...*, I, 19-20.

1052. S. d. [c. p. Paris, 4 avril, c. p. d'arr. La Châtre, 5 avril 1841]. A Jules Néraud. *BUG*, XXXIII, mars 1904, 527-528 (incompl.). — Aut., Lov., E 914, fol. 487-488 ; copie, Lov., E 918, entre les fol. 392 et 396.

1053. S. d. [avril (?) 1841]. Au même. *BUG*, XXXIII, mars 1904, 529 (incompl.).

1054. 13 avril 1841. A Hippolyte Chatiron. *S.-Viardot*, 107, note 10 ; 113, note 2 ; 136, note 11 (divers frag.). — Aut., BHVP, G 301.

1055. 18 avril. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 104-106 et fac-sim. de la p. 1, h. t., 96. — Copie, Lov., E 920, fol. 395-396.

1056. S. d. [c. p. 6 mai 1841]. A François Buloz. *Pailleron*, II, 286-287. — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 460-461.

1057. Samedi soir [c. p. 8 mai 1841]. A Laure Jourdain. *S.-Viardot*, 173, note 8 (frag.). — Aut., Bibl. municipale, Caen, ms. nº 505 ; copie, Lov., E 918, fol. 199.

1058. Vendredi [14 mai 1841, mention postérieure sur la p. d'adresse]. A Solange. *RDM*, 15 févr. 1905, 821 ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 59-61 (ces deux publ. en donnent de longs frag. sous la date : 1841). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41190, fol. 16-17.

1059. S. d. [c. p. 24 mai 1841]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, sept. 1943, 2. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1060. Dimanche, P. S. daté : lundi matin [mai 1841]. A. M. Bascans. *R rev.*, 15 oct. 1899, 156-157 ; *d'Heylli, La Fille de G. S.*, 29-30 (sous la date : début mai). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 39757, fol. 167-169.

1061. S. d. [Paris, mai 1841, d'après le texte]. A Madame Bascans. *GA*, 15 janv. 1881, 6 (frag.) ; *R rev.*, 15 oct. 1899, 159 (frag.) ; *d'Heylli, op. cit.*, 40-41 (toutes ces publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 39757, fol. 182-183.

1062. S. d. [mai (?) 1841, d'après le texte : elle a corrigé les épreuves du *Moineau de Paris*, qui paraît en livraisons du début juin au début

juillet 1841]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 21 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1063. S. d. [mai 1841, d'après le texte cette l. semble avoir été écrite après la publ. de *Discussions critiques* en mai 1841 ; dans cet ouvrage Lamennais malmène les femmes et G. S. proteste contre ces accusations]. A Lamennais. *Corr.*, II, 166-170 (sous la date : févr. 1841) ; *K*, III, 235-236 (propose la date : automne 1841) ; *Pailleron*, II, 267-268 (frag. sous la date vraisemblable de mai 1841). — Aut., Lov., E 885, fol. 24-25.

1064. Vendredi [c. p. 4 juin 1841]. A l'éditeur Gervais Charpentier. *Livre*, 10 août 1888, 244. — Aut., Lov., E 864, fol. 17-18 ; copie, Lov., E 917, fol. 244.

— 10 juin. A Marie de Rozières. Voir nº 1066.

1065. S. d. [Paris, printemps 1841, d'après le texte]. A Franz Liszt. *Lit. nas.*, nos 33-34, 1939, 701 (publ. traduite en russe sous la date : printemps 1840). — Aut., Bibl. publique de Léningrad.

1066. Nohant, 20 juin. A Marie de Rozières. *K*, III, 430-433 ; *Hommes et mondes*, mars 1949, 404-406 (sous la date fausse du 10 juin ; cette l. est écrite de Nohant où G. S., cette année-là, n'est arrivée que le 16 ou 17 juin). — Aut., BHVP, 1257.

1067. La Châtre, 22 juin. A Pauline Viardot. *RR*, avril 1944, 127 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 110-113.

1068. Nohant, 22 juin. A David Richard. *Ann. Est*, juillet 1887, 304-306 ; *R hebd.*, 30 juillet 1927, 524-527.

1069. [Nohant, fin juin]. A Charlotte Marliani. *S.-Viardot*, 18 (frag.). — Aut., BHVP, G 1241 ; copie, Lov., E 920, fol. 402-403 (sous la date fausse du 12 juin).

1070. S. d. [c. p. 1er juillet 1841, c. p. d'arr. Paris, 3 juillet]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, 1er sept. 1939, 2. — Aut., archives de M: Anfos-Martin.

1071. S. d. [début juillet (?) 1841 d'après le texte]. A François Buloz. *Pailleron*, *RDM et CF*, 163-164 (frag. s. d.).

1072. Nohant, 16 juillet. A Auguste Martineau-Deschenez. *Corr.*, II, 170-172.

1073. 18 juillet [1841, l'aut. porte : 1842, écrit postérieurement, mais cette date paraît impossible, en 1842 Solange est arrivée avec sa mère, à Nohant, au mois d'avril]. A Solange. *RDM*, 15 février 1905, 822-823 ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 64-66 (ces deux publ. incompl. sous la date de 1842). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41190, fol. 22-23.

1074. S. d. [29 juillet, l'aut. porte : 29 juillet 1842, écrit postérieurement, ce qui est impossible, cf. nº précédent ; de plus le texte de la l. suivante confirme 1841]. A la même. *RDM*, 15 févr. 1905, 823-824 ; *Rocheblave*, *op. cit.*, 66-68 (ces deux publ. donnent de longs frag. sous la date du 19 juillet 1842). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41190, fol. 24-25.

1075. S. d. [juillet 1841, mention postérieure sur l'aut.]. A Madame Bascans. *Mélanges curieux et anecdotiques, notice de Ch. Asselineau (coll. Fossé d'Arcosse)*, 421 (frag.) ; *S.-Viardot*, 121, note 1 (long frag.). — Aut., Lov., E 912, fol. 211-212.

1076. S. d. [juillet 1841]. A Pauline Viardot. Cat. de la vente comte de B. et Paul Gachet, 21 mai 1958, nº 101 (frag. sous la date de juillet 1842) ; *S.-Viardot*, 117-118.

1077. S. d. [juillet 1841]. A la même. *S.-Viardot*, 120-121.

1078. [Nohant, juillet 1841]. A Charlotte Marliani. *S.-Viardot*, 245, note 4 (frag.). — Aut., BHVP, G 1237 ; copie, Lov., E 920, fol. 409-410.

1079. S. d. [fin juillet 1841. D'après le texte, la réponse de P. Viardot à cette l. est datée du 30 juillet (cf. *S.-Viardot*, 124)]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 123-124.

1080. S. d. [c. p. 22 juillet 1841]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, oct. 1939, 2-3. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1081. S. d. [c. p. 1er août 1841]. Au docteur Gaubert. *S.-Viardot*, 107, note 13 (court frag.). — Aut., Lov., E 913, fol. 314-317.

1082. S. d. [5 ou 6 août 1841, d'après le texte et divers autres documents de cette époque]. A Solange. *RDM*, 15 févr. 1905, 824-825 ; *Rocheblave, op. cit.*, 69-72 (ces deux publ. incompl. sous la date fausse de 1842). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41190, fol. 28-29.

1083. Nohant, 13 août. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 173-176.

1084. S. d. [c. p. La Châtre, 13 août, c. p. d'arr. 14 août 1841]. A Solange. *RDM*, 15 févr. 1905, 821-822 ; *Rocheblave, op. cit.*, 61-64. — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41190, fol. 18-19.

1085. Nohant, 29 août. A Marie de Rozières. *K*, III, 433-434. — Aut., BHVP, G 1243 ; copie, Lov., E 920, fol. 413-414.

1086. S. d. [début sept. 1841]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 125-126.

1087. S. d. [c. p. La Châtre, 6 sept., c. p. d'arr. 7 sept. 1841]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 120 (frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 171 (frag.). *Pailleron*, II, 270 (frag. sous la date du 7 mars). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 464-465.

1088. Nohant, 6 sept. [c. p. La Châtre, 8 sept. 1841]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, oct.-nov. 1939, 3. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1089. S. d. [c. p. La Châtre, 15 sept., c. p. d'arré. 16 sept. 1841]. A François Buloz. *RDM*, 1er juillet 1918, 120-122 (longs frag.) ; *Pailleron, op. cit.*, 171-173 (longs frag.) ; *Pailleron*, II, 271 (frag.). — Aut., Lov., E 861 *bis*, fol. 468-472.

1090. S. d. [c. p. La Châtre, 22 sept. 1841, c. p. d'arr. 23 sept. 1841]. A Marie de Rozières. *Corr.*, II, 176-178 ; *K*, III, 437-438. — Aut., BHVP, 1246 ; nom supprimé dans la *Corr.* rétabli dans le ms. Lov., E 925 *bis*, fol. 33.

— 27 sept. A Charles Duvernet. Voir n° 1111.

1091. S. d. [c. p. La Châtre, 27..., c. p. d'arr. 28 sept. 1841 Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, oct.-nov. 1939, 3. — Aut., Archives de M. Anfos-Martin.

1092. S. d. [29 sept. 1841, mention postérieure sur l'aut.]. A Monsieur Bascans. *GA*, 30 juin 1876, 360 (frag.) sous la date : fin de l'été 1841), et 31 mars 1888, 186-192 ; *R rev.*, 15 oct. 1899, 157-158 (long frag.) ; *d'Heylli, op. cit.*, 32-38. — Copie, Lov., E 917, fol. 81-85.

1093. S. d. [3 oct. 1841]. A Louis Viardot. *Cat. de l'exposition Chopin*, B. N., 1949, n° 76 *bis* (court frag.).

1094. S. d. [début oct. 1841]. Au même. *S.-Viardot*, 133, note 8 (court frag.).

1095. Nohant, 7 oct. A David Richard. *Ann. Est*, juillet 1887, 306 ; *R hebd.*, 30 juillet 1927, 527-528.

1096. S. d. [début oct., avant le 10 (?) 1841, d'après le texte, confirmé par une l. de Chopin à Fontana du 10 oct., cf. Opienski, 348-349]. A Eugène Pelletan. *J. Davray, G. S. et ses amants*, 297-298 (sous la date : déc. 1841).

1097. S. d. [c. p. 11 oct. 1841]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 132, notes 1 et 4 (frag.).

1098. S. d. [entre le 12 et le 14 oct. 1841]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 130-132 (incompl., la fin manque).

1099. S. d. [entre le 11 et le 23 oct. 1841, la réponse de Louis Viardot est du 23 oct.]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 132, note 4 (frag.).

1100. Nohant, 15 oct. A Charlotte Marliani, d'après le texte. *Corr.*, II, 178-180 (incompl. et faussement adressée à Marie de Rozières). — Aut., BHVP, G 1247 ; copie du passage supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 925 *bis*, fol. 33.

1101. S. d. [après le 15 oct. d'après le texte]. A Louis Viardot. *RR*, avril 1944, 127 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 81, 85, 114, note 9 (frag.), 136, notes 8 et 9 (frag.).

1102. S. d. [entre le 16 et le 23 oct.]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 137-138. — Aut., Musée G. Sand et de la Vallée Noire, La Châtre.

1103. S. d. [oct. 1841]. A Monsieur Bascans. *D'Heylli*, *op. cit.*, 39-40. — Aut., Br. Mus., Add. mss. 39757, fol. 173-174.

1104. S. d. [fin oct. 1841]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 133, note 9 (court frag.).

1105. S. d. [automne 1841 (?)]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 138-139.

1106. S. d. [automne 1841]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 157, note 6 (court frag.).
— Automne 1841. A Lamennais. Voir n° 1063.

1107. 2 [nov. 1841, la réponse de Latouche est du 18 9bre]. A H. de Latouche. *AA*, 16 déc. 1866, 378 ; *F. Ségu*, *H. de Latouche*, 639. — Aut., Lov., E 914, fol. 212.

1108. 6 nov. A Jules Boucoiran. *K*, III, 269 (incompl.). — Copie, Lov., E 920, fol. 419.

1109. Vendredi [c. p. Paris, 13 nov. 1841]. A Éliza Tourangin. *Maurois*, *Lélia*, 264 (frag. s. d.). — Copie, Lov., E 919, fol. 111-112 (donne l'indication du c. p.).

1110. S. d. [c. p. 19 nov. 1841]. A Louise Colet. *J. F. Jackson*, *L. Colet et ses amis littéraires*, 1937, 257-258. — Aut., Lov., E 912, fol. 514-515.

1111. Paris, 27 [nov.]. A Charles Duvernet. *Corr.*, II, 180-198 (sous la date fausse du 27 sept., en effet à cette date G. S. n'est pas à Paris où elle n'arrive qu'au début nov., de plus le 1er numéro de la *Revue Indépendante* a déjà paru lorsqu'elle écrit cette lettre, or il date du 6 nov.).
— 23 déc. A Théodore de Seynes. Voir n° 1113.

1112. S. d. [c. p. Paris, 27 déc., c. p. d'arr. 28 déc. 1841]. A Hippolyte Chatiron. *S.-Viardot*, 136, note 7 (court frag.). — Aut., BHVP, G 321.

1113. S. d. [c. p. 28 déc. 1841]. A Théodore de Seynes. *K*, III, 269-270 (sous la date du 23 déc.). — Copies, Lov., E 920, fol. 424-425 et 426-427 (avec l'indication du c. p.).
— Déc. A Eugène Pelletan. Voir n° 1096.
— Samedi [1841]. A Agricol Perdiguier. Voir n° 1360.

1114. Mercredi, s. d. [1841 (?)]. A Madame Bascans. *R. rev.*, 15 oct. 1899, 159 (frag.) ; *d'Heylli*, *op. cit.*, 43-45. — Aut., Br. Mus., Add. mss. 39757, fol. 180-181.

1115. S. d. [Paris, entre 1839 et 1842]. A Eugène Delacroix. *Lit. nas.*, nos 33-34, 1939, 700-701 (publiée traduite en russe). — Aut., Musée d'Histoire, Moscou.

1116. S. d. [hiver 1841-1842]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 140.
1117. S. d. [hiver 1841-1842]. A la même. *S.-Viardot*, 141.

1842

— 6 janv. A Agricol Perdiguier. Voir nº 1038.

1118. S. d. [après le 15 janv. 1842, l'adresse rue Pigalle, 16 prouve que cette lettre est antérieure à oct. 1842, d'autre part, d'après le texte, où il est question d'une lettre de Sainte-Beuve à Chopin du 13 janv., elle est de peu postérieure à cette date ; enfin une allusion à deux articles de revues confirme cette date]. A Sainte-Beuve. *R. Paris*, 1er déc. 1896, 560-561 ; *S.-Sainte-Beuve*, 194-197 (ces deux publ. sous la date : déc. 1845) ; *J. Bonnerot, Corr. de S.-B.*, V², 526 (frag. sous la date du 1er avril 1844) et VI, 259, note 9 (l'indique comme faisant suite à la lettre du 11 oct. 1845). — Aut., Lov., E 899, fol. 110-112 (le 1er feuillet manque, S.-B. dans sa réponse à cette lettre écrit qu'il l'a envoyé à Hortense Allart).
1119. S. d. [fin janv. 1842, d'après le texte qui répond à une lettre de S.-B., laquelle répondait à la lettre précédente]. Au même. *R. Paris*, 1er déc. 1896, 561-566 ; *S.-Sainte-Beuve*, 197-206 (ces deux publ. sous la date de déc. 1845). — Aut., Lov., E 899, fol. 113-116.
1120. S. d. [c. p. 27 janv. 1842]. A Honoré de Balzac. *NL*, 16 août 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 54-55.
1121. S. d. [c. p. 6 févr. 1842]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, déc. 1943, 1. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.
1122. Samedi soir [19 févr. 1842 (?)]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 143.
1123. S. d. [dimanche, 20 févr. 1842 (?)]. A la même. *S.-Viardot*, 143-144.
1124. S. d. [févr. 1842]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 144.
1125. S. d., 4 h du matin [début mars 1842 (?)]. A la même. *S.-Viardot*, 144.
1126. S. d. [c. p. Paris, 4 mars 1842]. A Hippolyte Chatiron. *Cat. de l'inauguration de la Bibliothèque G. S.*, BHVP, 15 juin 1954, nº 77 (frag.) ; *S.-Viardot*, 145, note 1 (court frag.) et 162, note 12 (frag.). —Aut., BHVP, G 305 ; copie, Lov., E 920, fol. 431-432.
1127. S. d. [début mars 1842, d'après la réponse de Balzac à cette lettre où il est question des répétitions de *Quinola*, dont la 1re représentation eut lieu le 19 mars]. A Honoré de Balzac. *NL*, 16 août 1930 (publ. s. d.). — Aut., Lov., A 311, fol. 56-57.
1128. S. d. [mars 1842]. A Adam Mickiewicz. *A. Mickiewicz, Correspondance*, éd. 1872, t. II, 197-198 ; éd. 1885, t. IV, 260.
1129. S. d. [c. p. 23 mars 1842]. A Agricol Perdiguier. *Le Compagnonnage*, déc. 1939, 2. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.
1130. S. d. [entre le 20 et le 27 mars 1842]. A Monsieur Bascans. *R rev.*, 15 oct. 1899, 160-161 (long frag.) ; *d'Heylli, La Fille de G. S.*, 51-52 (frag.) ; *K*, IV, 422-423 (long frag.) ; *Le Gargaillou*, oct. 1929 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 39757, fol. 194-195.
1131. 2 avril. A Karl Gutzkow. *K. Gutzkow, Lettres de Paris*, 1842, II, 39-40 (incompl. et s. d.) ; *K. Gutzkow, Œuvres complètes*, s. d., VII, 226-227 (incompl. et s. d., dans ces 2 publ. le texte est traduit en allemand) ; *K*, III, 175 (texte retraduit de l'allemand). — Aut., Bibliothèque universitaire, Amsterdam ; copie, Lov., E 918, fol. 262.
1132. 3 ou 7 avril (?). A Adam Mickiewicz. *A. Mickiewicz, Correspondance*, éd. 1872, II, 199 (sous la date : 3 avril) ; éd. 1885, IV, 261 (sous la date : 7 avril).
— avril 1842. A Sainte-Beuve. Voir 3 avril 1862.

1133. S. d. [avril 1842]. A Honoré de Balzac. *NL*, 23 août 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 58-59.

1134. 21 avril. A. P. Jônain. *Débats*, 28 mai 1926 ; *RHLF*, janv.-mars 1927, 159 (frag.). — Aut., Bibliothèque municipale, Royan.

1135. Paris [27] avril. A Charles Poncy. *Corr.*, II, 198-201 ; *Le Temps*, 30 août 1909 (frag.) ; *Dorrya Fahmy, Ch. Poncy, 1934*, 36, note 3 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41188, fol. 2-3.

1136. Paris, 29 avril. A Édouard de Pompéry. *Corr.*, II, 201-203.

1137. S. d. [avril (?) 1842]. A Sosthène de La Rochefoucauld. *La Rochefoucauld, Mémoires*, éd. 1864, XV, 267-268.

1138. Vendredi soir [d'après l'adresse, cette l. est antérieure au début juillet 1842, mais d'après le texte, G. S. est encore à Paris qu'elle a quitté au début mai, elle a donc écrit la l. avant mai 1842]. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*: janv. 1944, 2, lettre XVI (publ. s. d. avec les lettres de 1843). — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1139. S. d. [début mai 1842]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 146-148.

1140. S. d. [c. p. La Châtre, 9 mai, c. p. d'arr. 10 mai 1842]. A Marie de Rozières. *Corr.*, II, 203-206 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1254.

1141. 14 mai [c. p. La Châtre, 15 mai 1842]. A Charles Poncy. *RDM*, 1er août 1909, 607-608 (incompl.). — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41188, fol. 5-7 ; copie, Lov., E 920, fol. 440-442.

1142. S. d. [entre le 18 et le 30 mai, d'après des lettres inédites du comte Jaubert]. Au comte Jaubert. *Corr.*, II, 269-273 (sous la date : juillet 1843).

1143. Nohant, 25 mai. A Pauline Viardot. *Cat. Loliée*, nº 70, 1939, p. 61 (frag.) ; *S.-Viardot*, 151-153.

1144. Nohant, 26 mai. A Charlotte Marliani. *Corr.*, II, 206-209 (incompl.) ; *Cat. Charavay*, nº 662, 1936, p. 25 (frag. en partie inédit) ; *RHLF*, juillet-déc. 1939, 284-285 (même frag.).

1145. S. d. [Nohant, 30 mai (?)]. A Anselme Pététin. *Corr.*, II, 209-215 (incompl.). — Brouillon aut., BHVP, G 1324.

1146. S. d. [mai (?) 1842, d'après le texte où il est question d'un discours prononcé au Sénat espagnol, en 1842, et de divers événements de la même époque]. A Manoël Marliani. *Corr.*, II, 355-358 (sous la date : mai 1846). — Aut., BHVP, G 1344.

1147. Nohant, mardi [31 mai 1842, d'après le texte où il est question de l'arrivée de Delacroix le lendemain ou le surlendemain, or, Delacroix est arrivé le 2 juin 1842 à Nohant]. A Albert Grzymala (P. S. à une l. de Chopin). *H. Opienski, F. Chopin, Lettres*, 359.

1148. S. d. [2e quinzaine de juin 1842]. A Pauline Viardot. *Combat*, 20 sept. 1951 (frag.) ; *S.-Viardot*, 158-161.

1149. S. d. [Nohant, 23 juin 1842]. A Charles Poncy. *Corr.*, II, 216-223. — Aut., Br. Mus., Add. mss. 41188, fol. 9-12.

1150. S. d. [c. p. La Châtre, 24 ju...]. A Charlotte Marliani. *S.-Viardot*, 45 (frag.), 153, note 7 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1258 ; copie, Lov., E 920, fol. 446-448.

1151. S. d. [c. p. La Châtre, 29 juin 1842, c. p. d'arr. 3 juillet 1842]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 163.

1152. S. d. [P. S. à la l. précédente]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 163, note 3 (frag.).
— 18 juillet. A Solange. Voir nº 1073.

1153. S. d. [c. p. La Châtre, 24 juillet 1842]. A Honoré de Balzac. *NL*, 23 août 1930 ; *Le Soir*, 9 sept. 1930. — Aut., Lov., A 311, fol. 60-61.

FS/ABdd

59e ANNÉE - N° 2
AVRIL - JUIN 1959

Revue d'Histoire Littéraire de la France

SOMMAIRE

HENRI BUSSON
Vers oubliés de Ronsard 145

P. VERNIÈRE
Diderot et l'invention littéraire : A propos de " Jacques le Fataliste " 153

P. CHRISTOPHOROV
Le retour de Chateaubriand à Londres en 1796 168

FERNAND LETESSIER
Une source de Chateaubriand : le " Voyage du Jeune Anacharsis " 180

NOTES ET DOCUMENTS

J. W. SCOTT
Quelques variantes de " La Comtesse de Tende " 204

JOSEPH DUCARRE
Sur la date de " Manon Lescaut " 205

HENRI RODDIER
La " véritable " histoire de " Manon Lescaut " 207

MAURICE BÉMOL
A propos du " Grand Silence " valéryen 213

Suite du Sommaire, p. 2

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et de la Direction Générale des Arts et des Lettres

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Suite du Sommaire

COMPTES RENDUS

Les Ramonneurs, comédie anonyme, éd. par A. GILL (G. MONGRÉDIEN), 219 — L. GOLDMANN : **Le Dieu caché** (J. MOREL), 220 — A. R. DESAUTELS : **Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIII^e siècle** (R. MERCIER), 224 — DIDEROT : **Salons** p. p. J. SEZNEC et J. ADHÉMAR (H. DIECKMANN), 224 — A. SAURO : **Études sur la littérature française du XVIII^e siècle, III, « Paul et Virginie »** (R. VIROLLE), 230 — F. G. HEALEY : **Rousseau et Napoléon** (N. TOMICHE), 230 — STENDHAL : **De l'Amour,** éd. par H. MARTINEAU (CL. PICHOIS), 232 — H. J. HUNT : **Honoré de Balzac ;** — R. GIRAUD : **The Unheroic Hero in the novels of Stendhal, Balzac and Flaubert** (W. G. MOORE), 235 — P. FLOTTES : **L'éveil de Victor Hugo** (G. VENZAC), 235 — SAINTE-BEUVE : **Correspondance générale** p. p. J. BONNEROT ; — J. BONNEROT : **Un demi-siècle d'études sur Sainte-Beuve** (P. MOREAU), 237 — E. ZOLA : **La République en marche** p. p. J. KAYSER (M. GIRARD), 240 — G. ZAYED : **Lettres inédites de Verlaine à Cazals** (C. CUENOT), 242 — CL. ROULET : **Traité de Poétique supérieure** (LL. J. AUSTIN), 244 — P. VALÉRY - G. FOURMENT : **Correspondance** p. p. O. NADAL (M. BÉMOL), 246 — Y. LOURIA : **La Convergence stylistique chez Proust** (J. CHEVALIER), 248 — **Neuf siècles de littérature française** sous la direction d'E. HENRIOT (P. MOREAU), 249 — Y. LE HIR : **Esthétique et structure du vers français** (P. JOURDA), 253 — S. ULLMANN : **Style in the French Novel** (F. DELOFFRE), 254.

●

BIBLIOGRAPHIE, par René RANCŒUR, 257

●

Répertoire des lettres publiées de George Sand, par Marie CORDROC'H 289

René RANCŒUR

BIBLIOGRAPHIE LITTÉRAIRE 1958 *1 vol. in-8°* **450 F**

Bibliographie littéraire 1953	**200 F**
Bibliographie littéraire 1954	**250 F**
Bibliographie littéraire 1955	**300 F**
Bibliographie littéraire 1956	**300 F**
Bibliographie littéraire 1957	**300 F**

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE
A L'ÉTRANGER

Les abonnements peuvent être souscrits dans les librairies suivantes :

ALLEMAGNE : *Bonn*, Bouvier. *Heidelberg*, Wetzlar. *Offenburg*, Dokumente Verlag. *Tübingen*, Jordan. ARGENTINE : *Buenos Aires*, Libreria del Colegio. BRÉSIL : *Rio de Janeiro*, Livrarias Editoras Reunidas. *Sao Paulo*, Difusao europeia do libro. CANADA : *Montréal*, Dussault. COLOMBIE : *Bogota*, Libreria Buchholz Galeria. CUBA : *La Havane*, La casa belga. DANEMARK : *Copenhague*, Haase et Son. ÉGYPTE : *Le Caire*, Les livres de France. ESPAGNE : *Madrid*, Roos. *Barcelone*, Jaime Arnau. ÉTATS-UNIS : *New York*, French Book Guild ; Stechert-Hafner. ANGLETERRE : *Cambridge*, Bowes et Bowes. *Oxford* : Parker et Son ; Blackwell. GRÈCE : *Athènes*, Kaufmann. HOLLANDE : *Amsterdam*, Meulenhoff ; Nilson et Lamm ; Scheltema et Holkema, Swets et Zeitlinger. *La Haye*, Martinus Nijhoff. ISRAËL : *Jérusalem*, Magues Press Hebrew Univ. ITALIE : *Rome*, Félice Le Monnier (9 dépôts en Italie). JAPON : *Tokio*, Maruzen. PÉROU : *Lima*, Plaisir de France. PORTUGAL : *Lisbonne*, Livraria a Bibliofila *Porto*, Lopes da Silva. URUGUAY : *Montevideo*, Barreiro y Ramos.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, Rue de l'Abbé-de-l'Epée - PARIS (5e)

BUREAU :

Président..... **M. Émile HENRIOT,** *de l'Académie française.*
Vice-Présidents..... **M. Maurice LEVAILLANT,** *de l'Académie des Sciences morales et politiques.*
M. Henri MONDOR, *de l'Académie française.*
Secrétaire..... **M. Jean POMMIER,** *professeur au Collège de France.*
Trésorier..... **M. Pierre JOSSERAND,** *conservateur à la Bibliothèque Nationale.*
Secrétaire archiviste **M. Claude PICHOIS,** *chargé d'enseignement à la Faculté d'Aix.*

Conseil d'Administration :

MM. A. ADAM, A. BILLY, J. BONNEROT, M. BOUTERON, CH. BRUNEAU, P.-G. CASTEX, G. CHARLIER, P. CLARAC, R. DUMESNIL, J. DURON, Mme M.-J. DURRY, MM. J. FABRE, B. GUYON, J. HYTIER, R. JASINSKI, P. JOURDA, R. LEBÈGUE, ÉD. MAYNIAL, G. MONGRÉDIEN, P. MOREAU, M. PARTURIER, R. PINTARD, R. RANCŒUR, H. RODDIER.

Correspondants de la Revue à l'étranger :

Canada : M. Mouton (Ottawa). — **États-Unis** : M. Bédé (Columbia), M. Bonno (Berkeley), M. Peyre (Yale), M. Vigneron (Chicago). — **Grande-Bretagne** : M. Green (Édimbourg), M. Vinaver (Manchester). — **Hongrie** : M. Eckhart (Budapest). — **Italie** : M. Pizzorusso (Pise). — **Pays-Bas** : M. Bellaunay (Utrecht). — **Suisse** : MM. Guyot et Lugin (Neuchâtel) Raymond (Genève), P. O. Walzer (Berne). — **Tchécoslovaquie** : M. Kopal (Prague).

— Revue d'Histoire littéraire de la France —

RÉDACTION

Prière d'adresser toute correspondance concernant la RÉDACTION à :
M. Jean POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris (6e)

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire Littéraire ».

ADMINISTRATION

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, Ve - Compte de chèques postaux : *Paris 1671.*

ABONNEMENT ANNUEL 1959 (4 numéros)

France et Union française. 1 400 F Étranger. 1 700 F
Le numéro de l'année courante (et des années parues). 400 F

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1957. Chaque année forme un volume in-8° broché vendu 1 000 F. *Les TABLES GÉNÉRALES de la* Revue d'Histoire Littéraire de la France *: 1894-1898 et 1899-1908, par* M. Maurice TOURNEUX, *sont en vente à la Librairie Armand Colin. Pour les années 1909-1939, la TABLE GÉNÉRALE, par* Pierre JOSSERAND, *est en vente à la Librairie Droz, Genève.*

histoire de la musique

René DUMESNIL

T. IV. — L'Aube du XX^e siècle

Historien de la musique, critique musical dont les lecteurs du **Monde** apprécient l'érudition et l'impartialité, René Dumesnil nous offre ici une étude aussi approfondie que vivante de la musique, depuis les années 90 environ ; époque passionnante, qui vit un prodigieux renouveau dans tous les arts.

De cette période foisonnante de génies divers et d'œuvres marquantes, René Dumesnil a su dégager les grands courants, les Écoles, les influences réciproques. Humaniste, artiste, historien, — parfois aussi philosophe et sociologue, — nul n'était plus qualifié que lui pour nous présenter le visage de la musique dans la vie contemporaine. Le lecteur goûtera dans certaines pages l'émotion communicative qui nous restitue la vibration même de sa sensibilité.

Pour la première fois est offerte, à côté de la biographie des musiciens, brève mais complète, l'analyse détaillée de leurs œuvres, qui rend ce livre indispensable au public des concerts et des théâtres lyriques, aussi bien qu'aux discophiles ; deux cents exemples musicaux et une importante bibliographie en font en outre un précieux instrument de travail pour les musicologues. Les Écoles nationales particulières, dont le nombre va croissant, seront étudiées par René Dumesnil dans le tome V et dernier, actuellement en préparation. Ainsi s'achèvera le grand ensemble de cette célèbre **Histoire de la Musique,** entreprise par J. Combarieu et qu'achève René Dumesnil, véritable somme qui embrassera tous les aspects de l'immense domaine musical.

Un volume in-8°, 542 pages, 200 exemples musicaux ..... **2 300 F**

T 1 — Des origines à la fin du XVI^e siècle .. **1 800 F**
T 2 — XVII^e et XVIII^e siècles ..... **1 800 F**
T 3 — XIX^e siècle ..... **2 300 F**

ARMAND COLIN

IMP. WILLAUME-EGRET, SAINT-GERMAIN-LÈS-CORBEIL

SHL
WITHDRAWN